This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

32101 064989120

Digitized by Google

507
.298
.12
v.2

Library of

Princeton University.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

VERIDIQUE HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE

DE LA

NOUVELLE-ESPAGNE

Digitized by Google

Digitized by Google

VÉRIDIQUE HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE

DE LA

NOUVELLE-ESPAGNE

PAR LE CAPITAINE

BERNAL DIAZ DEL CASTILLO

L'un des Conquérants

Traduite de l'espagnol avec une introduction et des notes

PAR

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

TOME DEUXIÈME

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

1879

Digitized by Google

PRINCETON UNIVERSITY LIBRARY PAIR

Digitized by Google

VÉRIDIQUE HISTOIRE

DES

ÉVÉNEMENTS DE LA CONQUÊTE

DE LA

NOUVELLE-ESPAGNE

CHAPITRE LXI.

Comment nous disposâmes d'aller à la cité de Mexico et comment, sur le conseil du Cacique, nous prîmes par Tlascala et de ce qui nous advint, tant rencontres de guerre qu'autres aventures.

Notre départ pour Mexico ayant été bien médité, nous prîmes conseil sur le chemin que nous devions suivre. Les principaux de Cempoala tombèrent tous d'accord que le meilleur et le plus convenable était celui qui passait par la province de Tlascala dont les habitants leur étaient amis et ennemis mortels des Mexicains. Quarante des principaux de Cempoala, tous hommes de guerre, s'étaient équipés pour nous accompagner, lesquels nous aidèrent fort dans cette expé-

(302) 298 2 (REGAP) 452483 Digitized by Google

dition. Ils nous donnèrent en outre deux cents tamemes pour transporter l'artillerie. Quant à nous, pauvres soldats, nous n'en avions nul besoin ; car nous n'avions, en ce temps, rien à porter, et nous dormions et cheminions avec nos armes, tant lances qu'escopettes, arbalètes, rondaches et toutes autres et nos alpargates aux pieds, car telle était notre chaussure, et nous nous tenions, comme je l'ai dit, toujours tout prêts à batailler. Nous partîmes de Cempoala vers le milieu du mois d'août mil cinq cent et dix-neuf, toujours en fort bon ordre, nos coureurs en avant ainsi que quelques soldats des plus agiles. Notre première étape fut un pueblo nommé Xalapa et de là nous gagnâmes Socochima, fortement situé et d'entrée difficile. Il y avait là quantité de treilles de raisins du pays. Il fut dit aux gens de ces villages par doña Marina et Geronimo de Aguilar, nos interprètes, toutes les choses touchant notre Sainte Foi, et que nous étions vassaux de l'Empereur don Carlos qui nous avait envoyés pour empêcher les sacrifices humains, et les larcins et pilleries, et il leur fut déclaré quantité d'autres choses qu'il était convenable de dire. Comme ils étaient amis de Cempoala et qu'ils ne payaient pas de tribut à Montezuma, nous trouvâmes en eux fort bonne volonté et ils nous donnaient à manger. Une croix fut dressée dans chacun de ces villages, et nous expliquâmes aux Indiens ce qu'elle signifiait, les engageant à la tenir en grande vénération.

En quittant Socochima nous gravîmes un col entre de hautes montagnes et arrivâmes à un autre pueblo

Digitized by Google

nommé Texutla où nous trouvâmes aussi de la bonne volonté, car il ne payait non plus de tribut. A partir de ce pueblo, achevant de gravir toutes les montagnes, nous entrâmes dans le désert où nous passâmes la nuit à jeun par un fort grand froid et grêle. Il soufflait de la Sierra neigeuse, qui était sur notre flanc, une bise qui nous faisait trembler de froid, parce que, sortant de l'île de Cuba, et de la Villa Rica et de toute cette côte qui est fort chaude, et entrant dans la Terre Froide sans avoir rien pour nous couvrir que nos armes, les gelées nous étaient douloureuses comme à gens peu accoutumés au froid. De là, nous passâmes par un autre défilé où nous trouvâmes des maisons éparses et de grands oratoires d'idoles qui, je l'ai déjà dit, se nomment Cues. Il y avait là de grands tas de bois pour le service des idoles et nous n'y trouvâmes, non plus, rien à manger, et il faisait un rude froid. Ensuite, nous entrâmes dans le territoire d'un pueblo qui a nom Zocotlan et nous envoyâmes deux Indiens de Cempoala annoncer au Cacique notre venue pour qu'il l'eût à gré. Nous marchions toujours fort sur nos gardes et en très-bon ordre. car nous voyions bien que le pays était tout autre. Ce pueblo était sujet de Mexico. Et quand nous vîmes reluire quantité de terrasses blanches et les maisons du Cacique et les Cues et oratoires qui, étant très-élevés et blanchis à la chaux, lui prêtaient la fort bonne mine de quelques-unes des villes de notre Espagne, nous lui donnâmes pour nom Castilblanco, quelques soldats portugais ayant dit qu'il ressemblait à la ville de Casteloblanco, en Portugal,

Digitized by Google

et ainsi se nomme-t-il aujourd'hui. Notre arrivée ayant été annoncée dans ce pueblo par les messagers que nous y avions envoyés, le Cacique, qui se nommait Olintecle, sortit en compagnie d'autres personnages, devant ses maisons, pour nous recevoir. Ils nous menèrent à des logements et nous firent maigre chère, offerte de mauvaise grâce. Après que nous eûmes mangé, Cortès les interrogea, par nos interprètes, au sujet de leur seigneur Montezuma. Le Cacique lui dit les grandes forces de guerriers qu'il avait dans les provinces soumises, sans compter d'autres nombreuses armées qu'il tenait aux frontières et marches des pays voisins : ensuite il dit la grande forteresse de Mexico : que les maisons étaient bâties dans l'eau et qu'on ne pouvait passer d'une maison à l'autre, sinon par des ponts ou en canoas : que toutes les maisons avaient des terrasses et qu'en y mettant des parapets il était aisé de faire de chaque terrasse une forteresse : que, pour entrer dedans la cité, il y avait trois chaussées et, dans chaque chaussée, quatre ou cinq ouvertures par où l'eau s'écoulait d'un côté à l'autre, et, à chacune de ces ouvertures, un pont de bois, et qu'il ne fallait que lever un quelconque de ces ponts, pour qu'il ne fût plus possible d'entrer dans Mexico: ensuite, il dit la quantité d'or et d'argent et de pierres chalchihuites et de richesses qu'avait Montezuma, son maître, et il ne finissait point de dire quantité d'autres choses qui témoignaient quel grand seigneur c'était. Et Cortès et nous autres tous restions ébahis à l'écouter; et, oyant tout ce qu'il contait de ces grandes for-

Digitized by Google

teresses et ponts, en vrais soldats espagnols que nous étions, nous aurions déjà voulu en être au point de tenter l'aventure, bien que tout cela nous parût chose impossible, selon que le dépeignait et narrait l'Olintecle. Et vraiment Mexico était bien plus forte et avait de bien plus grands appareils de défense que tout ce qu'il disait, car elle était, à la voir dans la grandeur de sa force, tout autre que je la décris ici.

Le Cacique ajouta que Montezuma était si grand seigneur qu'il pouvait dominer tout ce qu'il voulait et qu'il ne savait pas s'il serait content quand il apprendrait que nous avions séjourné dans son pueblo et qu'il nous y avait logés et donné à manger sans sa permission. Cortès lui repartit par nos interprètes : Or, je vous fais assavoir que nous venons de lointaines contrées, par commandement de notre Roi et Seigneur l'Empereur don Carlos qui a pour vassaux quantité de grands seigneurs, et qui nous envoie porter à votre grand Montezuma l'ordre de ne plus sacrifier ni tuer nul Indien ni piller ses vassaux ni s'emparer de nulle terre : il faut aussi qu'il jure obéissance à notre Roi et Seigneur et, à cette heure, je le dis mêmement à vous Olintecle et à vous tous Caciques ici présents, il vous faut laisser vos sacrifices et ne plus manger la chair de votre prochain, et ne plus ni sodomiser ni faire toutes ces choses laides que vous avez accoutumé, car ainsi l'ordonne notre Seigneur Dieu qui est celui que nous adorons et en qui nous croyons, qui nous donne la vie et la mort et qui doit nous guider aux cieux. Et Cortès leur expliqua maintes autres choses touchant

Digitized by Google

notre Sainte Foi. Mais ils restaient muets. Alors Cortès dit aux soldats qui étaient là : Il me semble, Messieurs, que, puisque nous ne pouvons autre chose, il faut au moins planter une croix. Mais le Padre Fray Bartolomé de Olmedo répondit : Il me semble, Monsieur, qu'il n'est pas encore temps de laisser une croix au pouvoir de ces gens, car j'ai peur que ces vassaux de Montezuma, étant passablement éhontés et sans crainte, ne la brûlent ou ne fassent quelque autre méfait; ce qui leur a été dit est suffisant jusqu'à ce qu'ils aient plus de connaissance de notre Sainte Foi. Par ainsi la croix ne fut point plantée. Laissons cela et les saintes admonestations que nous leur faisions, pour dire que comme nous avions avec nous un lévrier de très-grande taille qui appartenait à Francisco de Lugo, et aboyait fort de nuit, il paraît que les Caciques de ce pueblo demandaient à leurs amis de Cempoala, que nous avions amenés, si c'était tigre ou lion ou bête à tuer les Indiens. Ils répondirent : Ils le mènent pour tuer ceux qui les pourraient offenser. Ils leur demandèrent aussi ce que nous faisions de nos bombardes. Ils répondirent : que, avec des pierres que nous mettions dedans, nous pouvions tuer qui nous voulions, et que les chevaux couraient comme cerfs et pouvaient nous faire atteindre les gens, à notre volonté. Et l'Olincle et les autres principaux s'écrièrent : Ce sont donc des Teules? (J'ai déjà dit d'autres fois qu'ils nommaient Teules leurs idoles ou leurs dieux ou autres démons malfaisants.) D'un de nos amis leur repartit : Comment! ce n'est qu'à cette

Digitized by Google

heure que vous le voyez? Prenez bien garde de ne pas faire chose qui les fâche : ils le sauront aussitôt, car ils savent ce que vous avez dans la pensée : ces Teules sont ceux qui ont saisi les collecteurs de votre grand Montezuma et qui ont ordonné dans toutes les Sierras et dans notre pueblo de Cempoala de ne pas lui payer davantage le tribut : ce sont ceux qui ont renversé de nos temples nos idoles, pour y mettre les leurs, et qui ont vaincu ceux de Tabasco et de Cingapacinga : en outre, vous avez déjà vu comment le grand Montezuma, malgré toute sa puissance, leur envoie de l'or et des couvertures, et maintenant ils sont venus à votre pueblo et je vois que vous ne leur donnez rien : courez bien vite leur chercher quelque présent. Par ainsi, nous avions amené avec nous de bons frères quêteurs, car les gens de ce pueblo nous apportèrent quatre pendants et trois colliers et quelques petits lézards en or, mais de fort basse qualité; ils amenèrent aussi quatre Indiennes bonnes à moudre le pain de maïs et une charge de couvertures. Cortès reçut ce présent de fort bon cœur, et leur fit quantité d'offres de service.

Il me souvient que dans une place où étaient des oratoires il y avait de si grands tas de crânes d'hommes disposés dans un tel ordre, qu'il était facile de les compter, et il me semble qu'il y en avait plus de cent mille. Je répète, environ cent mille. Dans un autre endroit de la place, se voyaient tout autant de tas de tibias et d'ossements de morts qui ne se pouvaient compter et quantité de têtes pendues à des poutres d'un côté comme de l'autre ; et ces ossements et crânes

Digitized by Google

étaient gardés par trois Papas qui, à ce que nous comprîmes, en avaient la charge. Nous en vîmes bien d'autres en entrant dans l'intérieur de cette terre, car il en était de même dans tous les villages ainsi que dans Tlascala. Après tout ce que j'ai conté, nous résolûmes de nous acheminer par Tlascala, que nos amis Indiens disaient être fort proche, ses limites étant là auprès, marquées par des bornes. Et le Cacique Olintecle ayant été interrogé sur le chemin le meilleur et le plus facile pour aller à Mexico répondit que c'était celui qui passait par une ville fort grande nommée Cholula. Mais ceux de Cempoala dirent à Cortès : Seigneur, n'allez point par Cholula, car ses habitants sont de fort grands traîtres et Montezuma y tient toujours garnison de guerriers ; prenez plutôt par Tlascala où les peuples sont nos amis et ennemis des Mexicains. Nous résolûmes donc de suivre le conseil de ceux de Cempoala, et Dieu nous mettait sur la bonne voie. Cortès demanda à l'Olintecle, pour aller avec nous, vingt de ses principaux guerriers, qu'il nous donna tout aussitôt. Le lendemain matin nous nous acheminâmes vers Tlascala et gagnâmes une petite bourgade dépendante de Xalacingo. De là, nous dépêchâmes deux Indiens des principaux de Cempoala de ceux qui disaient habituellement le plus de bien et de louanges de leurs amis les Tlascaltèques, à qui nous envoyâmes, par ces messagers, une lettre, bien que sachant qu'ils n'y entendraient rien, et aussi un chapeau rouge, des velus de Flandres, tel qu'on les portait alors. Nous en conterons plus avant le succès.

Digitized by Google

CHAPITRE LXII.

Comment nous nous déterminâmes à passer par Tlascala et comment nous envoyâmes des messagers aux Tlascaltèques pour qu'ils eussent à gré notre passage par leur terre, et comment ils empoignèrent lesdits messagers et de ce qui succéda.

Au sortir de Castilblanco, nous nous mîmes en route, les coureurs toujours devant, nous tenant fort sur nos gardes, les escopettiers et arbalétriers très-bien rangés, comme il convenait, les gens de cheval mieux encore et toutes nos armes endossées, selon notre coutume. Laissons cela. Je ne sais pourquoi je dépense tant de paroles, car nous étions si bien sur nos gardes, tant de jour que de nuit, que si on eût donné dix fois l'alarme, on nous eût toujours trouvés à point, nos alpargates chaussées, et les épées et lances et rondaches, le tout fort à la main. Et, dans cet ordre, nous arrivâmes à la bourgade de Xalacingo où un collier d'or, quelques couvertures et deux Indiennes nous furent donnés. De là, nous envoyâmes à Tlascala, comme messagers, deux des principaux de Cempoala, porteurs d'une lettre et d'un chapeau velu de Flandres, de couleur vermeille, tel qu'on les portait alors. Quant à la lettre, nous pensions qu'ils ne la sauraient point lire; mais que, à la vue du papier, bien que différent du leur, ils la reconnaîtraient comme missive.

Digitized by Google

Nous leur faisions connaître, par les messagers, notre marche vers leur pueblo, espérant qu'ils la tiendraient pour agréable, car nous n'allions point leur faire injure mais rechercher leur amitié. Nous agissions ainsi parce que dans cette bourgade on nous certifia que tout Tlascala était en armes contre nous; car ces peuples, ayant, paraît-il, connaissance de notre marche et sachant que nous menions avec nous quantité d'Indiens amis tant de Cempoala que de Zocotlan et d'autres pueblos par où nous avions passé et qui, d'habitude, payaient tribut à Montezuma, tinrent pour assuré, considérant ces Indiens comme ennemis, que nous marchions contre eux; et comme, d'autres fois, les Mexicains, par ruses et cautèles, avaient pénétré dans leurs terres et les leur avaient saccagées, ils crurent qu'on voulait faire de même à cette heure. De sorte que, à peine nos deux messagers porteurs de la lettre et du chapeau furent-ils arrivés et commencèrent-ils à réciter leur ambassade, les Tlascaltèques les firent empoigner sans les vouloir ouïr davantage. Nous restâmes donc à attendre la réponse ce jour et le suivant, et comme elle ne venait point, Cortès, après avoir parlé aux principaux de cette bourgade et dit les choses convenables touchant notre Sainte Foi, et que nous étions vassaux de notre Roi et Seigneur qui nous avait envoyés à ces contrées pour les empêcher de sacrifier et de tuer des hommes et de manger de la chair humaine et de faire leurs turpitudes habituelles, et après leur avoir répété maintes autres choses que nous avions coutume de dire

Digitized by Google

dans les pueblos où nous passions, et leur avoir fait beaucoup d'offres de service, leur demanda, pour nous accompagner, vingt guerriers qu'ils nous donnèrent de bonne grâce. Et, à l'aventure, nous recommandant à Dieu, nous partîmes le lendemain pour Tlascala et, en cheminant dans le bel ordre que j'ai dit, nous vîmes arriver nos messagers. Il paraît que les Indiens chargés de les garder, dans le trouble apporté par la guerre, s'étaient relâchés de leur consigne, et, comme en fait ils étaient leurs amis, les avaient laissés aller. Ils arrivèrent si tremblants de ce qu'ils avaient vu et ouï qu'ils défaillaient à le raconter, car, à ce qu'ils disaient, pendant qu'ils étaient prisonniers, les gens de Tlascala les menaçaient en ces termes : Tout à l'heure nous allons tuer ceux que vous appelez Teules et manger leur chair et nous verrons s'ils sont aussi vaillants que vous le publiez, et nous vous mangerons aussi, puisque vous venez comme agents des trahisons et tromperies de ce traître de Montezuma. Les messagers avaient beau leur dire que nous étions contre les Mexicains et tenions les Tlascaltèques pour frères, leurs bonnes raisons ne leur servaient de rien. Cortès et nous tous, entendant ces superbes paroles qui nous annonçaient la guerre, bien que cela nous donnât fort à penser, nous nous écriâmes tous : Puisqu'il en est ainsi, en avant et à la bonne heure! Et, nous recommandant à Dieu, et notre enseigne, que portait l'Alferez Corral, déployée, nous partîmes, bien assurés par les Indiens de la bourgade où nous avions dormi ainsi que par ceux de Cempoala que les gens

Digitized by Google

de Tlascala se porteraient sur le chemin pour défendre l'entrée de leur terre.

Or, cheminant de la manière que j'ai dit, nous allions toujours devisant de la façon dont les gens de cheval devaient charger, au petit galop, le bois quelque peu couché et de trois en trois pour pouvoir s'aider les uns les autres : que, lorsque nous donnerions à travers les escadrons ennemis, ils eussent soin de leur porter le fer au visage et de ne point s'arrêter à faire le coup de lance de peur que les Indiens ne leur empoignassent la lance : que si par accident quelqu'un d'eux y mettait la main, ils pourraient, la tenant de toutes leurs forces et s'aidant du bras et de l'aisselle et enfonçant les éperons, par l'élan du cheval, la lui arracher ou traîner l'Indien. Pourquoi tant de diligence, dira-t-on, n'étant pas en vue de l'ennemi et n'en étant point attaqués? A cela je réponds par ces paroles que disait Cortès : Attention! Seigneurs compagnons, vous savez que nous sommes peu nombreux, il nous faut donc être toujours autant sur nos gardes et aussi bien en point que si nos yeux voyaient l'ennemi s'avancer pour combattre et, bien plus encore, comme si nous étions déjà en pleine bataille : et, comme il advient fréquemment que les Indiens mettent la main sur la lance, aussi devons-nous être avisés tant pour ce cas que pour tout autre accident militaire, car, pour ce qui est de bien batailler, je sens que vous n'avez aucun besoin d'avis, et je sais assez que, quelque bien que je parle, vous ferez mieux encore.

Ayant ainsi cheminé environ deux lieues, nous ren-

Digitized by Google

contrâmes une puissante fortification construite en pierres, en chaux et en un autre ciment si dur, qu'elle ne pouvait être entamée qu'avec des pics de fer ; et cet ouvrage était fait de telle sorte, qu'étant défendu, il devait être passablement roide à prendre. Nous nous arrêtâmes pour l'examiner et Cortès demanda aux Indiens de Zocotlan dans quel but cette fortification avait été ainsi faite. Ils répondirent que leur seigneur Montezuma et ceux de Tlascala étant en guerres continuelles, les Tlascaltèques, pour mieux défendre leurs pueblos, avaient bâti cet ouvrage si formidable et que, là, c'était leur terre. Nous considérâmes encore un instant la fortification qui, ainsi que cette réponse, nous donna fort à réfléchir. Enfin Cortès dit : Messieurs, suivons notre bannière qui est le signe de la Sainte Croix et par elle nous vaincrons. Tous, d'une seule voix, nous lui répondîmes : Allons donc à la bonne heure, en Dieu est la vraie force ! Et nous recommençâmes à marcher dans l'ordre que j'ai dit, et, à quelque distance, nos coureurs virent environ trente Indiens postés en éclaireurs et portant épées à deux mains, boucliers, lances et panaches. Ces épées, longues comme espadons, sont faites avec des pierres dures plus coupantes que rasoirs et agencées de tel art que les lames ne peuvent ni se briser ni se démancher. Et ces Indiens avaient leurs devises et panaches. Nos coureurs les ayant vus revinrent faire leur rapport. Cortès commanda à ceux d'entre eux qui étaient montés de courir derrière ces Indiens et de tâcher d'en prendre quelques-uns sans leur faire

Digitized by Google

de blessures. Il envoya aussitôt après cinq autres cavaliers pour les secourir, en cas d'embuscade, et, avec toute notre armée, nous nous hâtâmes, au pas allongé et en grand ordre, nos amis Indiens nous ayant dit que les Tlascaltèques tenaient certainement grande foison de guerriers en embuscade. Lorsque les trente éclaireurs virent que nos gens de cheval marchaient sur eux, les appelant avec la main, ils ne les voulurent pas attendre, jusqu'à ce que nos cavaliers les ayant atteints tentèrent d'en prendre quelques-uns. Mais ils se défendirent fort bien et, avec leurs épées à deux mains et leurs lances, blessaient les chevaux; de sorte que, les sentant si furieux à la bataille et voyant les chevaux blessés, les nôtres furent obligés de faire leur devoir et tuèrent cinq de ces gens. En ce moment s'élança de son embuscade, avec grande furie, un escadron de plus de trois mille Tlascaltèques qui, après avoir tiré leurs flèches sur nos cavaliers qui s'étaient déjà tous rejoints, les chargèrent. Mais, en cet instant, nous arrivâmes avec notre artillerie, les escopettes et arbalétes, et ils commencèrent peu à peu à tourner les épaules après être restés un bon moment à batailler en bon ordre. Dans cette rencontre, quatre des nôtres furent blessés et je crois me rappeler que, peu de jours après, l'un d'eux mourut de ses blessures. Et, comme il était tard, nous ne poursuivîmes point les Tlascaltèques qui se retiraient avec peu de blessés, laissant dix-sept des leurs sur la place.

De ces sierras nous descendîmes dans une plaine où

Digitized by Google

il y avait quantité de fermes plantées de maïs et de magueys dont ils tirent leur vin; et nous dormîmes auprès d'un ruisseau, et, ayant ouvert un gros Indien que nous avions tué là, nous pansâmes les blessés avec sa graisse, l'huile nous faisant défaut. Bien que les naturels eussent abandonné leurs cases et en eussent tout enlevé, nous n'en fîmes pas moins un fort bon souper de certains petits chiens qu'ils élèvent; ils les avaient emportés en partant: mais ces petits chiens revenaient la nuit à leurs cases où nous les attrapions. C'était vraiment une bonne viande. Nous demeurâmes toute la nuit sur le qui vive avec de bonnes vedettes et de bonnes rondes, nos coureurs à leur poste et les chevaux sellés et bridés, de peur que l'ennemi ne nous tombât dessus. Il faut en rester là et je conterai les guerres qu'ils nous donnèrent.

CHAPITRE LXIII.

Des guerres et batailles fort périlleuses que nous eûmes avec les Tlascaltèques et de ce qui s'ensuivit.

Le jour suivant, après nous être recommandés à Dieu, nous partîmes de là, toutes nos troupes en fort bon ordre et nos gens de cheval bien avisés de la façon dont ils devaient charger l'ennemi et avec recommandation, en tout cas, de ne nous point laisser rompre et de ne pas nous écarter les uns des autres

Digitized by Google

Et tandis que nous marchions ainsi, deux escadrons, environ six mille hommes, vinrent à notre rencontre, avec grand tapage de cris, tambours et trompettes, tirant leurs flèches et bâtons durcis et se portant comme vaillants guerriers. Cortès nous commanda de rester cois et, par trois prisonniers que nous leur avions faits la veille, les envoya sommer de ne nous point attaquer, car nous les voulions avoir pour frères, et dit à un de nos soldats nommé Diego de Godoy, qui était Notaire de Sa Majesté, de bien regarder ce qui se passerait afin d'en témoigner au besoin, si, en aucun temps, ils nous voulaient rendre responsables des morts et dommages qui pourraient s'ensuivre après qu'ils avaient été sommés de la paix. Les trois prisonniers envoyés par nous leur ayant parlé, les Indiens n'en devinrent que plus fâcheux, nous guerroyant de telle sorte que nous ne pûmes le supporter davantage. Enfin Cortès cria : Santiago! sus! sus! Et de fait nous leur tombâmes si impétueusement dessus que quantité de leurs gens furent tués ou blessés par nos décharges, et, dans le nombre, trois capitaines. Ils allaient, se retirant vers des fourrés où étaient embusqués plus de quarante mille guerriers avec leur Capitaine Général Xicotenga, tous portant leurs devises de couleur blanche et rouge, cette devise et livrée étant celle dudit Xicotenga. Le terrain étant coupé de ravins nous ne pouvions nous servir de nos chevaux, et, en très-bon ordre, nous les leur fîmes passer. Ce passage fut fort dangereux, car les Indiens en tiraient avantage pour nous cribler de flèches et, avec leurs lances et épées à deux mains, nous faisaient

Digitized by Google

de mauvaise besogne, sans compter les pierres qui pleuvaient de leurs frondes, comme grêle. Mais quand nous nous vîmes dans la plaine avec les chevaux et l'artillerie, ils nous le payèrent et nous en occîmes quantité. Pourtant nous n'osions nous déployer, parce que tout soldat qui sortait quelque peu des rangs pour suivre les Indiens qui esp adonnaient ou les chefs était aussitôt blessé et courait grand risque. Or, tout en bataillant, ils nous enveloppèrent de tous côtés, de telle sorte que nous ne nous pouvions aider peu ni prou, car nous n'osions les charger, sinon tous ensemble, de peur d'être mis en désarroi et rompus : et quand nous les chargions, comme je l'ai dit, il y avait quelque vingt escadrons pour nous faire face et mettre nos vies en grand péril, car ces guerriers étaient si innombrables qu'avec des poignées de terre ils nous auraient ensevelis, sans la grande miséricorde de Dieu qui nous secourait et gardait en cet estrif. Et, dans cette mêlée, parmi ces grands guerriers et leurs redoutables espadons, il paraît que les Indiens résolurent de former une forte troupe des plus vaillants d'entre eux pour s'emparer de quelqu'un des chevaux : et ils le mirent en œuvre et assaillirent et saisirent une très-bonne jument bien dressée, de joûte et de course. Le cavalier qui la montait était fort bon écuyer et se nommait Pedro de Moron, lequel ayant chargé, avec trois autres cavaliers (comme il leur était ordonné pour se soutenir les uns les autres) parmi les escadrons ennemis, eut sa lance empoignée par quelques-uns d'eux et ne la leur put arracher, tandis que d'autres

Digitized by Google

le tailladaient avec leurs espadons qui le blessèrent grièvement. Alors, d'un coup de taille, ils coupèrent net le cou de la jument qui tomba morte, et si ses deux compagnons ne l'eussent secouru en toute hâte, ils auraient également achevé le Pedro de Moron. Peut-être aurions-nous pu lui venir plus tôt en aide avec toutes nos forces, mais je répète que, dans le crainte d'être tout à fait rompus, nous ne pouvions aller ni d'un côté ni de l'autre, ayant bien assez à faire pour demeurer fermes dans ce grand péril, et ne pas être mis en complète déroute. Néanmoins nous arrivâmes à temps, lors de la prise de la jument, pour sauver le Moron et l'ôter des mains de ceux qui l'emportaient, déjà à moitié mort, et nous coupâmes la sangle de la jument pour que la selle ne restât pas là. Dix des nôtres furent blessés dans ce secours et je fais état que nous blessâmes alors quatre capitaines, car nous nous battions de près, pied contre pied, leur faisant beaucoup de mal avec les épées. A partir de ce moment, ils commencèrent à se retirer et emportèrent la jument qu'ils mirent en morceaux, pour en faire montre dans tous les pueblos de Tlascala. Nous sûmes depuis qu'ils avaient présenté en offrande a leurs idoles les fers de la bête et le chapeau velu de Flandres et les deux lettres que nous leur avions envoyées pour les attirer à la paix. La jument qu'ils tuèrent appartenait à un certain Juan Sedeño qui, étant pour lors malade de trois blessures reçues la veille, l'avait, pour cette raison, confiée au Moron qui était fort bon écuyer. Ledit Moron mourut, à deux jours

Digitized by Google

de là, de ses blessures, car il ne me souvient pas de l'avoir jamais revu depuis.

Revenons à notre bataille. Il y avait une heure que nous étions à batailler dans cette bagarre et nos décharges avaient dû leur faire beaucoup de mal, car ils étaient si nombreux et si serrés que forcément elles devaient en emporter à foison, et cavaliers et soldats avec les escopettes, arbalètes, épées, rondaches et lances, tous, tant que nous étions, nous combattions vaillamment pour faire notre devoir et sauver nos vies qui étaient dans un tel péril, qu'elles n'y furent oncques plus. D'après ce que nous sûmes plus tard, nous tuâmes aux Indiens dans cette bataille quantité d'hommes et, parmi eux, huit capitaines, fils des Vieux Caciques qui se tenaient dans leur ville Capitale. Cette perte les obligea à la retraite qu'ils firent en très-bon ordre. Quant à nous, nous n'en fûmes pas fâchés et nous ne les poursuivîmes pas, car nous ne pouvions nous tenir sur nos pieds tant nous étions las.

Nous restâmes là dans une bourgade, toute cette campagne étant fort peuplée; il y avait même des maisons sous terre, comme cavernes, où vivaient beaucoup d'Indiens. Tehuacingo ou Tehuacacingo est le nom de l'endroit où eut lieu cette bataille, qui fut donnée le deuxième jour du mois de septembre de l'an mil cinq cent et dix-neuf. Or, nous voyant victorieux, nous rendîmes bien des grâces à Dieu qui nous avait délivrés de si grands périls, et nous nous retirâmes à des Cues qui étaient bien situés, en lieu fort et élevé, et, avec la graisse de l'Indien dont j'ai déjà

Digitized by Google

parlé, nous pansâmes nos soldats blessés qui étaient au nombre de quinze (l'un d'eux mourut de ses blessures) ainsi que quatre ou cinq chevaux qui avaient été maltraités. Là, nous nous reposâmes et soupâmes fort bien cette nuit, car nous avions quantité de poules et de petits chiens que nous avions trouvés dans ces maisons, et, sous la bonne assurance de nos vedettes et rondes et coureurs, nous y prîmes du relâche jusqu'au lendemain matin. Dans cette affaire nous fîmes prisonniers quinze Indiens dont deux personnages de marque. Il est à noter que les Tlascaltèques, dans cette bataille comme dans toutes les autres, dès que quelqu'un des leurs était blessé, l'emportaient aussitôt, et nous ne pouvions voir les morts.

CHAPITRE LXIV.

Comment notre armée campa dans des pueblos et hameaux nommés Tehuacingo ou Tehuacacingo et de ce que nous y fîmes.

Comme nous nous sentions très-fatigués des batailles passées, plusieurs soldats et chevaux étant blessés, et que nous avions nécessité d'accommoder les arbalètes et de faire provision de traits, nous demeurâmes un jour sans faire rien qui soit digne d'être conté. Le jour suivant, dans la matinée, Cortès dit

Digitized by Google

qu'il serait bon d'aller battre la campagne avec les cavaliers qui étaient en assez bon état pour le pouvoir faire, afin que les Tlascaltèques ne pensassent point que nous cessions de guerroyer à cause de la bataille passée, et qu'ils vissent bien que nous ne laisserions point de les poursuivre. La veille, comme je l'ai dit, nous étions restés sans sortir à leur rencontre. Cortès ajouta qu'il valait mieux aller les assaillir, cette campagne étant très-plate et très-peuplée, que nous laisser attaquer par eux, pour qu'il ne connussent point notre faiblesse. De sorte que, avec sept cavaliers et quelques arbalétriers et escopettiers, au nombre d'environ deux cents soldats, accompagnés par nos amis Indiens, nous sortîmes, laissant le camp aussi bien gardé qu'il était possible. Dans les maisons et villages que nous traversâmes, nous prîmes jusqu'à vingt Indiens ou Indiennes, sans leur faire aucun mal. Nos alliés, en gens cruels qu'ils étaient, brûlèrent quantité de cases et nous apportèrent de quoi manger à suffisance, tant en poules qu'en petits chiens.

Aussitôt après, nous rentrâmes au camp qui était proche et Cortès résolut de lâcher les prisonniers à qui il fit donner tout d'abord à manger; puis doña Marina et Aguilar les caressèrent et leur distribuèrent des rasades, en leur disant de ne plus agir comme des fous, mais de faire la paix, car nous ne voulions que leur venir en aide et les tenir pour frères. Nous délivrâmes, en même temps, les deux premiers prisonniers qui étaient des personnages de marque, et une autre lettre leur fut remise avec ordre d'aller

Digitized by Google

dire aux Caciques les plus considérables qui se tenaient dans la capitale de cette province que nous ne venions pour leur faire aucun mal ou injure et que nous ne voulions que passer par leur terre et aller à Mexico parler à Montezuma. Les deux messagers allèrent au camp de Xicotenga qui était assis à environ deux lieues du nôtre dans des pueblos et maisons nommés, à ce qu'il me semble, Tecuacinpacingo. Quand ils lui eurent donné la lettre et récité notre ambassade, le capitaine Xicotenga le Jeune répondit : Que nous n'avions qu'à aller à la ville où se tenait son père et que, là, les Tlascaltèques feraient la paix en se rassasiant de notre chair et en honorant leurs dieux avec nos cœurs et notre sang : que, quant à lui, Xicotenga, le lendemain matin, il nous ferait voir sa réponse. Lorsque Cortès et nous tous entendîmes ces paroles si superbes, comme gens déjà houspillés dans les batailles et rencontres passées, je dois confesser que nous n'en fûmes pas très-satisfaits. Néanmoins Cortès flatta ces messagers par de douces paroles et leur fit donner quelques petits cordons de patenôtres, dans le but de les renvoyer comme messagers de paix. Alors il s'informa, par le menu, de l'état et situation du capitaine Xicotenga et des forces qu'il conduisait. Ils répondirent que ce chef avait beaucoup plus de gens qu'à la première affaire, car il menait présentement avec lui cinq capitaines commandant chacun dix mille guerriers qu'ils dénombraient comme suit :

Xicotenga qui était en place de son père Xicotenga

Digitized by Google

le Vieux menait, pour son contingent, dix mille hommes.

Un autre grand Cacique nommé Masse-Escaci, dix mille.

Un autre grand personnage nommé Chichimecatecle, dix mille.

Un autre grand Cacique, seigneur de Topeyanco, nommé Tecapaneca, dix mille.

Un autre Cacique, nommé Guaxocingo, dix mille.

De sorte qu'ils étaient en tout cinquante mille guerriers.

Les messagers ajoutèrent que Xicotenga devait mettre au vent sa bannière et enseigne qui porte un oiseau blanc, les ailes éployées comme s'il voulait voler, lequel ressemble à une autruche, et que chaque capitaine aurait sa devise et livrée, chacun des Caciques en ayant une différente, de même qu'en notre Castille les Ducs et Comtes. Nous tînmes pour fort certaines toutes ces choses dessus dites, car des prisonniers Indiens, que nous avions lâches ce soir même, le déclaraient aussi très-nettement, encore que cela fût incroyable. Et ce voyant, comme nous étions hommes et craignions la mort, beaucoup de nous, tous même, nous confessâmes au Père de la Merci et au Clerc Juan Diaz qui restèrent toute la nuit à entendre et absoudre nos péchés. Et nous, nous nous recommandions à Dieu pour qu'il nous épargnât la défaite. Ainsi fut remplie cette veillée jusques au jour suivant. Je dirai maintenant la bataille qu'ils nous donnèrent.

Digitized by Google

CHAPITRE LXV.

De la grande bataille que nous eûmes avec toutes les forces des Tlascaltèques et où Dieu Notre-Seigneur daigna nous donner la victoire.

Le lendemain matin, cinq de septembre de l'an mil cinq cent et dix-neuf, les chevaux furent rangés en bon ordre. Tous les blessés sortirent en ce jour, pour faire corps et aider en ce qu'ils pourraient. Les arbalétriers ainsi que les escopettiers furent prévenus d'avoir à dépenser leurs munitions d'une façon fort réglée, les uns armant, les autres tirant. Les gens d'épée et de rondache reçurent l'ordre de donner leurs estocades et taillades à travers les entrailles des ennemis pour qu'ils n'osassent point s'approcher autant que l'autre fois. L'artillerie était en fort bon point, et les gens de cheval avaient été déjà avisés de se soutenir les uns les autres et de charger au petit galop, le bois couché et sans s'arrêter à faire le coup de lance, mais de porter toujours le fer au visage et par les yeux, avec défense expresse à tout soldat de sortir des rangs. Ainsi, notre enseigne déployée, et quatre compagnons gardant l'Alferez Corral, nous sortîmes du camp.

Nous n'avions pas marché un demi-quart de lieue, lorsque nous vîmes apparaître, couvrant les champs, d'innombrables guerriers haut empanachés, portant

Digitized by Google

leurs devises et menant grand bruit de trompes et cornets. Il y aurait ici matière à décrire et à narrer cette périlleuse et douteuse bataille où nous enveloppa de toutes parts une telle multitude de guerriers qu'on eût pu comparer leur masse à de vastes prés de deux lieues de large et de long, au milieu desquels il y aurait eu quatre cents hommes. Il en était réellement ainsi : les ennemis couvraient toute la campagne et nous nous tenions au milieu, environ quatre cents hommes, dont beaucoup de blessés et de malades. Et nous étions bien assurés que cette fois ils venaient avec la pensée de ne laisser aucun de nous vivant qui ne dût être sacrifié à leurs idoles.

Revenons à notre bataille. Lorsqu'ils commencèrent le combat, quelle grêle de pierres lancèrent les frondeurs ! Et les flèches ! Tout le sol semblait une aire pendant la moisson, tant il en était jonché, ainsi que de leurs javelots fourchus qui percent toute cuirasse et traversent les entrailles au défaut de l'armure ! Et leurs porteurs de boucliers, de lances, d'épées, de grands espadons comme épées à deux mains, comme ils nous serraient rudement et avec quelle furie ils se mesuraient avec nous, et avec quels cris et épouvantables hurlements ! Mais nous nous soutenions avec si bon concert de nos canons, escopettes et arbalètes que nous leur faisions grand dégât, et, à ceux qui nous abordaient avec leurs épées et espadons, nous leur donnions de si bonnes estocades qu'ils reculaient et n'osaient approcher autant que la première

Digitized by Google

fois. Et nos cavaliers s'escrimèrent si bien et se portèrent si virilement, qu'après Dieu qui nous gardait, ils furent notre rempart. Malgré tout, je vis alors notre bataillon à moitié rompu que les appels de Cortès et des autres Capitaines ne parvenaient pas à rallier au milieu de l'innombrable multitude d'Indiens qui nous chargeait. Enfin, nous étant fait place rien qu'à coups d'estoc, nous réussîmes à nous reformer. Une chose nous sauva : comme ils étaient si nombreux et entassés pêle-mêle, l'artillerie leur faisait grand mal, et, en outre, ils ne se savaient point gouverner, car tous les capitaines ne purent mettre en igne leurs gens. Et, d'après ce que nous sûmes, à la suite de la première bataille, il y avait eu des querelles et noises entre le capitaine Xicotenga et un autre capitaine, fils de Chichimecatecle; Xicotenga lui ayant reproché de n'avoir pas bien fait son devoir dans la bataille passée, le fils de Chichimecatecle lui répondit qu'il l'avait beaucoup mieux fait que lui Xicotenga et qu'il le lui prouverait de sa personne. De telle sorte que, dans la dernière affaire, le Chichimecatecle ne voulut point soutenir le Xicotenga avec ses gens, et nous apprîmes même, avec certitude, qu'il avait excité ie corps de Guaxocingo à ne point combattre. En outre, les Indiens, depuis le premier combat, redoutaient les chevaux, l'artillerie, les épées, les arbalètes, notre excellent usage des armes, et, par-dessus tout, la grande miséricorde de Dieu nous donnait force pour tenir bon. Or, comme le Xicotenga n'était pas obéi par deux capitaines et comme nous faisions fort grand

Digitized by Google

dégât parmi les Indiens, leur tuant quantité d'hommes qu'ils cachaient (car étant fort nombreux, aussitôt que quelqu'un des leurs était frappé, ils le ramassaient et l'emportaient sur leurs épaules, de telle sorte que, dans cette bataille, aussi bien que dans la précédente, nous ne pouvions voir aucun mort), et comme ils se battaient sans entrain, sentant que les corps des deux capitaines, par moi nommés, ne les appuyaient point, et comme nous leur avions tué, à ce qu'il paraît, un de leurs principaux chefs, sans compter nombre d'autres, ils commencèrent à fléchir et à se retirer en bon ordre. Nos gens de cheval les suivirent au petit galop, mais à peu de distance, car ils n'en pouvaient plus de fatigue. Et, nous voyant enfin délivrés de cette si grande multitude de guerriers, nous rendîmes bien des grâces à Dieu.

Dans cette affaire, un soldat fut tué, plus de soixante blessés, ainsi que tous les chevaux. Quant à moi, je reçus deux blessures, un coup de pierre à la tête et un coup de flèche à la cuisse, mais ce n'était pas suffisant pour m'empêcher de combattre et de surveiller et de venir en aide aux nôtres, et ainsi faisaient tous les soldats atteints qui, s'ils ne l'étaient pas très-grièvement, continuaient à batailler et à veiller l'ennemi. D'ailleurs, il y avait fort peu des nôtres qui ne fussent point navrés en quelque endroit. Aussitôt, nous regagnâmes notre camp, très-joyeux et donnant bien des louanges à Dieu; puis nous enterrâmes les morts dans une des maisons souterraines, pour que les Indiens ne connussent point que nous étions mortels et continuassent à nous croire Teules, comme ils disaient, et

Digitized by Google

nous précipitâmes quantité de terre sur cette maison pour que les corps ne sentissent pas mauvais. Enfin tous les blessés furent pansés avec la graisse de l'Indien dont j'ai d'autres fois parlé. Oh! quel piètre lénitif! Pas d'huile pour panser les plaies, pas même de sel! Ce qui nous manquait aussi grandement c'était des vêtemens pour nous couvrir, car il venait une bise si froide de la Sierra Nevada qu'elle nous faisait grelotter, malgré notre constance et notre courage, et nos lances, escopettes et arbalètes nous en défendaient mal. Nous dormîmes cette nuit plus tranquilles, sous la bonne garde de nos coureurs, espions, vedettes et rondes.

J'en resterai là, et je conterai ce que nous fîmes le lendemain de cette bataille où nous avions pris trois Indiens, personnages de marque.

CHAPITRE LXVI.

Comment le jour suivant nous envoyâmes des messagers aux Caciques de Tlascala, les requérant de la paix, et de ce qu'ils firent à ce sujet.

Après la bataille que j'ai contée où nous avions pris trois personnages principaux, notre Capitaine Cortès les envoya aussitôt, en compagnie des deux Indiens qui étaient dans notre camp et qui avaient déjà servi plusieurs fois de messagers, vers les Ca-

Digitized by Google

ciques de Tlascala avec ordre de les sommer de venir aussitôt appointer la paix et nous donner passage, par leur terre, pour aller à Mexico, comme nous leur avions déjà fait dire : que, s'ils ne venaient traiter immédiatement, nous leur tuerions tous leurs gens, et que, les aimant beaucoup et désirant les avoir pour frères, nous n'aurions jamais voulu les outrager en rien, s'ils ne nous en avaient pas donné motif. Cortès ajouta quantité de flatteries pour les attirer à notre amitié.

Aussitôt, ces messagers partirent, de bon cœur, pour la capitale de Tlascala et récitèrent leur ambassade à tous les Caciques par moi déjà nommés qu'ils trouvèrent assemblés en compagnie de nombre d'autres vieux et Papas. Tous étaient fort tristes, tant du mauvais succès de la guerre que de la mort des chefs, leurs parents ou fils, qui avaient été tués dans les batailles. Il paraît que ces Caciques n'ouïrent point avec plaisir notre ambassade et s'accordèrent aussitôt pour faire venir leurs devins et Papas et autres jeteurs de sorts qu'ils nomment Tacalnaguas, qui sont comme sorciers, à qui ils dirent de voir, par leurs augures, enchantements et sorts, quels gens nous étions : si, en nous faisant guerre continuelle de jour et de nuit, nous pourrions être vaincus : si, comme le prétendaient ceux de Cempoala, nous étions Teules (qui, je l'ai déjà dit d'autres fois, sont des êtres malfaisants, comme démons) et quelles choses nous mangions ; enfin, qu'ils examinassent le tout, fort diligemment.

Les devins, Papas et sorciers se rassemblèrent en très-grand nombre, et, après avoir jeté leurs sorts,

Digitized by Google

fait leurs charmes et tout ce qu'ils accoutumaient, répondirent, paraît-il, qu'ils avaient trouvé dans leurs sortilèges que nous étions hommes de chair et d'os, que nous mangions des poules, des chiens, du pain et des fruits, quand nous en avions, mais que nous ne mangions point la chair ni les cœurs des Indiens tués par nous, à l'encontre du dire de nos alliés de Cempoala qui leur avaient fait accroire que nous étions des Teules, que nous mangions les cœurs des Indiens, que les bombardes lançaient la foudre comme tonnerre du ciel, que le lévrier était tigre ou lion, que les chevaux servaient à tuer, à notre plaisir, les Indiens à coups de lance et quantité d'autres enfantillages qu'ils leur avaient contés.

Revenons aux Papas et devins. Le pire de tout est qu'ils dirent aux Caciques que, le jour, nous étions invincibles, mais non point la nuit, car, le soir venant, nous perdions nos forces. Les sorciers ajoutèrent que nous étions vaillants, que toutes nos vertus nous venaient du soleil, et que, dès qu'il se couchait et qu'il faisait nuit, nous demeurions sans vigueur. En entendant cette réponse, les Caciques tinrent ces choses pour fort assurées et les firent savoir à leur Capitaine Général Xicotenga pour que, au plus tôt, avec de grandes forces, il allât nous assaillir une nuit. Sur cet avis, Xicotenga ayant rassemblé environ dix mille Indiens des plus braves qu'il avait, s'en vint à notre camp que ses gens assaillirent de tous côtés, nous tirant de bonnes volées de flèches et nous lançant leurs javelots à une ou deux pointes retenus par des courroies, tandis que

Digitized by Google

les porteurs d'épées, d'espadons et de casse-têtes l'attaquaient d'autre part et si rudement que tout d'abord ils paraissaient certains de prendre quelques-uns de nous pour leurs sacrifices. Mais Dieu voulut que la chose tournât mieux pour nous et, pour bien secrètement qu'ils fussent venus, ils nous trouvèrent prêts à les recevoir, car, entendant le grand bruit qu'ils menaient, nos coureurs, à crève-cheval, et nos vedettes vinrent donner l'alarme. Or, étant si habitués à dormir chaussés, nos armures endossées, nos chevaux sellés et bridés et toutes nos armes fort à la main, nous les reçûmes à coups d'escopette, d'arbalète et d'estoc, ce qui les fit vitement tourner les épaules. Comme il faisait clair de lune et que la campagne était plate, nos cavaliers les y poursuivirent quelque peu, et le matin nous trouvâmes, étendus morts et blessés, jusqu'à vingt d'entre eux; de telle sorte qu'ils s'en retournèrent grandement maltraités et se repantant fort de leur attaque de nuit. J'ai même entendu dire qu'ils avaient sacrifié deux de leurs Papas, sorciers ou enchanteurs, pour les récompenser du mauvais succès de l'entreprise par eux conseillée.

Les Tlascaltèques, cette nuit, tuèrent un Indien de nos amis de Cempoala et blessèrent deux soldats et un cheval. Nous leur fîmes quatre prisonniers. Nous voyant libres enfin de ce violent assaut, nous rendîmes grâces à Dieu, et, ayant enterré l'ami de Cempoala et pansé les blessés et le cheval, nous dormîmes le reste de cette nuit dans le camp fort soigneusement gardé, comme de coutume.

Digitized by Google

Le lendemain, à notre réveil, nous nous vîmes presque tous blessés en deux ou trois endroits et fort las, les autres dolents et emmaillottés de bandages; et Xicotenga était toujours à nos trousses; et déjà environ cinquante-cinq soldats manquaient, morts dans les batailles, les maladies et les grands froids, douze autres étaient fort mal en point, et notre Capitaine Cortès, lui aussi, avait les fièvres ainsi que le Padre Fray Bartolomé de Olmedo de l'Ordre de la Merci. Et tout cela, par le travail et le poids des armes que nous portions toujours sur le dos et autres males chances et misères, froidures et faute de sel que nous n'avions et ne pouvions avoir. Et nous demeurions fort pensifs, songeant quand finiraient ces guerres, et, une fois finies, qu'adviendrait-il de nous? Où irions-nous? Car, d'entrer à Mexico, ce nous semblait chose risible d'y penser, vu ses grandes défenses: et, puisque ces gens de Tlascala, que nos amis de Cempoala nous avaient fait croire pacifiques, nous avaient mis en tel état, que pourrions-nous donc faire, quand nous serions aux prises avec la puissance de Montezuma? En outre, nous ne savions rien de ceux qui étaient restés établis dans la Villa Rica, et eux, rien de nous. Pourtant, il y avait parmi nous des Cavaliers et des soldats, hommes si excellents et si braves et de si bon conseil, que Cortès ne disait et ne faisait rien sans tout d'abord prendre fort mûrement notre conseil et notre avis, bien que le chroniqueur Gomara dise : Cortès fit cela, il alla ici, il vint de là, et quantité d'autres choses sans raison ni suite; et quand bien même Cortès eût

Digitized by Google

été de fer, il n'aurait pu être à tout comme le conte le Gomara dans son histoire! Il suffisait de dire qu'il se portait en bon Capitaine, comme il fit toujours. Je dis tout cela parce que, sans compter les grandes faveurs que Notre Seigneur nous octroyait dans tous nos faits et gestes (tant dans les victoires passées qu'en tout le reste), il semble qu'il nous donnait, à nous autres soldats, grâce et prudence pour conseiller si sagement Cortès, qu'il faisait toutes choses fort bien.

Laissons ces louanges du temps passé qui importent peu à notre histoire pour dire que tous, unanimement, nous donnions courage à Cortès, lui disant de prendre soin de sa personne, que nous étions là et que puisque, Dieu aidant, nous nous étions tirés de si périlleuses batailles, il était évident qu'il plaisait à Notre Seigneur de nous conserver pour quelque bonne fin : qu'il fallait donc relâcher aussitôt les prisonniers et les envoyer aux grands Caciques déjà par moi nommés, pour les amener à la paix avec promesse de leur pardonner le passé et la mort de la jument.

Maintenant je veux dire que doña Marina, bien que femme du pays, était d'un courage viril : qu'entendant chaque jour les Indiens répéter qu'ils nous tueraient et mangeraient notre chair, et nous ayant vus enveloppés dans les batailles passées et nous voyant, à cette heure, blessés et dolents, elle ne montra jamais faiblesse aucune, mais, au contraire, un bien plus grand cœur qu'il n'appartient à une femme. Or, la doña Marina et Geronimo de Aguilar parlèrent aux messa-

Digitized by Google

gers que nous voulions envoyer, leur ordonnant de dire à ceux de Tlascala de venir aussitôt faire la paix : que, si dans deux jours ils n'avaient point paru, nous irions les tuer, détruire leurs terres et les chercher jusque dans leur ville. Porteurs de ces paroles hardies, les messagers allèrent à la capitale où se tenait Xicotenga le Vieux.

Arrêtons-nous là, car je veux dire que j'ai noté que le chroniqueur Gomara, dans son histoire, ne fait oncques mention ni de nos morts, ni de nos blessures, ni de nos misères, ni de nos maladies, et, d'après ce qu'il écrit, on pourrait croire que nous trouvions la besogne toute faite. Oh ! qu'il fut mal renseigné par ceux qui le conseillèrent d'en écrire ainsi dans son histoire ! Et, à nous autres les Conquérants, il nous a donné fort à penser sur la véracité de ses œuvres, et il aurait vraiment dû songer qu'après avoir lu son histoire, nous dirions la vérité.

Oublions le chroniqueur Gomara, pour en revenir à nos ambassadeurs. Ils allèrent donc à la capitale de Tlascala avec notre message, et il me semble qu'ils emportèrent une lettre. Nous pensions que les Tlascaltèques n'y entendaient rien, mais qu'ils la considéreraient comme marque de mission. Nos messagers, qui portaient avec la lettre une flèche, trouvèrent les deux plus grands Caciques en conférence avec d'autres principaux, et je dirai plus loin ce qu'ils répondirent

Digitized by Google

CHAPITRE LXVII.

Comment nous envoyâmes, derechef, des messagers aux Caciques de Tlascala pour les amener à la paix, et de ce qu'ils firent et résolurent à ce sujet.

En arrivant à Tlascala, les messagers que nous avions envoyés pour traiter de la paix trouvèrent en conférence les deux principaux Caciques, qui se nommaient Masse-Escaci et Xicotenga le Vieux, père du Capitaine Général que j'ai souventes fois nommé, qui portait le même nom et se disait Xicotenga le Jeune. L'ambassade entendue, les deux Caciques demeurèrent un moment en suspens et muets, et Dieu voulut bien leur souffler dans leurs esprits la pensée de faire la paix avec nous. Ils firent aussitôt appeler tous les autres Caciques et capitaines de leurs villes, ainsi que ceux d'une province voisine, nommée Guazócingo, qui étaient leurs amis et confédérés. Lorsqu'ils furent tous rassemblés dans cette même ville, qui était capitale, Masse-Escàci et le vieux Xicotenga, qui étaient des gens fort entendus, leur firent une harangue à peu près comme suit, quoique je n'en sache point les termes formels : Frères et amis, vous avez déjà vu combien de fois ces Teules, qui tiennent la campagne en guerroyant, nous ont envoyé des messagers pour nous requérir de la paix, disant qu'ils viennent nous aider et nous tenir lieu de frères. Et mêmement, vous avez vu

Digitized by Google

combien de fois ils ont fait prisonniers quantité de nos vassaux que, loin de maltraiter, ils relâchent aussitôt. Vous savez bien que nous les avons attaqués trois fois, avec toutes nos forces, aussi bien de jour que de nuit : et ils n'ont point été vaincus, et ils ont tué, dans les combats que nous leur avons donnés, quantité de nos gens et fils et parents et capitaines. A présent, ils nous font derechef sommer de la paix, et ceux de Cempoala qu'ils mènent en leur compagnie disent qu'ils sont ennemis de Montezuma et de ses Mexicains, et qu'ils ont défendu à tous les peuples des montagnes Totonaques et à celui de Cempoala de leur payer le tribut. Or bien, il vous souviendra que les Mexicains nous font la guerre, chaque année, depuis plus de cent ans, et vous savez bien que nous sommes comme parqués dans notre territoire n'osant point en sortir pour chercher du sel dont nous sommes privés, non plus que du coton dont nous n'avons que fort peu de couvertures : et, si quelques-uns des nôtres sortent ou sont sortis pour en chercher, fort peu d'entre eux reviennent vivants, car ces traîtres de Mexicains ou leurs confédérés les tuent ou les font esclaves. Enfin, nos Tacalnaguas, devins et Papas nous ont dit ce qu'ils pressentent de la personne de ces Teules et qu'ils sont très-vaillants. Mon avis est que nous tâchions d'avoir amitié avec eux et, qu'ils soient hommes ou dieux, de leur faire en tout cas bonne compagnie, et de leur envoyer aussitôt quatre de nos principaux qui leur portent fort bien à manger. Témoignons-leur amour et paix, pour qu'ils nous secourent et dé-

Digitized by Google

fendent de nos ennemis ; puis, amenons-les ici avec nous et donnons-leur des femmes pour avoir des parents de leur lignée, car, d'après le dire des ambassadeurs qu'ils nous envoient pour appointer la paix, ils mènent des femmes avec eux.

Ayant ouï ce raisonnement qui leur parut fort bon, les Caciques dirent que la chose était bien trouvée et qu'il fallait aussitôt aller s'occuper de la paix et faire savoir l'événement à leur capitaine Xicotenga et aux autres chefs qu'il avait avec lui pour qu'ils rentrassent, sans plus guerroyer, la paix étant conclue. Ils dépêchèrent donc aussitôt les quatre principaux au capitaine Xicotenga le Jeune, lequel ne les voulut point écouter, se montra très-courroucé et, les traitant fort mal en paroles, leur dit : Qu'il n'était point pour la paix : qu'il avait déjà tué plusieurs Teules et la jument ; qu'il voulait, nous tombant dessus une autre nuit, achever de nous vaincre et massacrer. En apprenant cette réponse, son père Xicotenga le Vieux et Masse-Escaci se mirent si fort en colère, qu'ils envoyèrent incontinent aux chefs et à toute l'armée l'ordre de ne point marcher avec le Xicotenga contre nous, et de lui dénier obéissance en toute chose, excepté pour faire la paix. Le Général refusa d'obtempérer à ces ordres.

Voyant cette désobéissance, les Caciques commandèrent aussitôt aux quatre principaux qu'ils avaient déjà envoyés d'autres fois d'aller à notre camp et d'y porter des vivres, pour y appointer la paix, au nom de tout Tlascala et Guaxocingo. Mais les quatre vieux,

Digitized by Google

par peur de Xicotenga le Jeune, n'y allèrent point en ce temps.

Or, comme deux ou trois événements adviennent à la fois, tant dans notre camp que dans ces négociations de paix, et que je suis obligé de prendre en main ce qui importe davantage à mon sujet, je cesserai de parler de ces quatre personnages qu'ils nous avaient envoyés pour traiter et qui n'osaient venir par peur de Xicotenga, pour narrer ce qui se passa proche notre camp, dans un pueblo où nous allâmes en ce temps avec Cortès.

CHAPITRE LXVIII.

Comment nous résolûmes d'aller à un pueblo qui était proche notre camp, et de ce qui s'ensuivit.

Comme il y avait deux jours que nous restions sans faire rien qui soit digne d'être conté, il fut résolu, d'après le conseil que nous donnâmes à Cortès, d'aller surprendre une nuit un pueblo qui était à environ une lieue de notre camp, et dont les habitants n'avaient pas répondu à notre appel pacifique. Notre but n'était point de leur faire du mal, j'entends les tuer, les blesser ou les emmener prisonniers, mais d'en tirer des vivres, de les épouvanter ou de leur parler en amis, d'après ce qu'ils feraient. Ce pueblo a nom Cimpacingo, et quantité d'autres bourgades en dépendaient, entre autres celle où nous tenions assis

Digitized by Google

notre camp et qui se nomme Tecadcungapacingo. Tout le pays d'alentour était fort peuplé de maisons et villages.

De sorte qu'une nuit, au quart de la seconde veille, nous nous levâmes avant le jour pour aller à ce pueblo, avec six des meilleurs cavaliers, tous les soldats non blessés, dix arbalétriers, huit escopettiers et Cortès pour Capitaine, bien qu'il eût les fièvres tierces. Nous laissâmes au camp la meilleure garde possible. Nous nous mîmes en route deux heures avant le jour, et il soufflait de la Sierra Nevada, ce matin-là, un vent si froid qu'il nous faisait trembler et grelotter. Les chevaux que nous menions le sentirent bien, car deux d'entre eux furent pris de tranchées de ventre et de tremblements, ce qui nous chagrina grandement par la peur que nous eûmes de les voir mourir. Cortès ordonna que les cavaliers auxquels ils appartenaient s'en retournassent au camp pour les soigner, et comme le pueblo était tout proche nous y arrivâmes avant l'aube. Aussitôt que les naturels nous sentirent, ils se mirent à se sauver de leurs cases, s'avertisssant les uns les autres, par des cris, de se bien garder des Teules qui venaient pour les tuer, de sorte que ni pères ni fils ne perdaient le temps à s'entre-attendre.

Ce voyant, nous fîmes halte dans un préau jusqu'au lever du jour, et aucun mal ne leur fut fait. Or, des Papas qui se trouvaient dans des Cues, et d'autres vieux personnages principaux de l'endroit, voyant que nous restions là sans leur faire nulle injure, s'en

Digitized by Google

vinrent trouver Cortès et le prièrent de leur pardonner de n'être pas allés, en amis, nous porter des vivres à notre camp, lorsque nous les avions fait appeler, donnant pour raison que le capitaine Xicotenga, qui se tenait fort proche de là, le leur avait défendu, parce que ce village et plusieurs autres approvisionnaient son camp où il tenait avec lui tous leurs hommes de guerre et ceux de toute la terre de Tlascala. Cortès leur répondit, par nos interprètes doña Marina et Aguilar qui nous accompagnaient toujours dans toutes nos expéditions, de ne point avoir peur, malgré la nuit, et d'aller aussitôt à la capitale dire à leurs Caciques de venir faire la paix, car la guerre ne valait rien pour eux. Cortès dépêcha ces Papas, parce que nous n'avions pas encore appris par nos autres messagers que les Caciques de Tlascala avaient déjà envoyé pour appointer la paix quatre personnages de marque. Ces Papas se mirent vitement en quête de poules et de coqs à travers le village, et nous en offrirent plus de quarante ainsi que deux Indiennes pour moudre le maïs des galettes. Cortès les reçut à gré et leur ordonna d'envoyer vingt Indiens de ce pueblo à notre camp, lesquels, sans peur aucune, y allèrent avec les provisions et y restèrent jusqu'au soir; on leur donna quelques verroteries avec quoi ils s'en retournèrent fort contents à leurs cases et maisons des champs. Nos nouveaux voisins disaient que nous étions bons et que nous ne les molestions en rien.

Les vieillards et les Papas avisèrent le capitaine Xicotenga qu'ils nous avaient donné des vivres et des

Digitized by Google

Indiennes, et, en ayant été fortement tancés, allèrent aussitôt à la capitale faire savoir la chose aux Vieux Caciques qui, ayant appris que nous ne leur avions fait aucun mal, bien que nous eussions pu, cette nuit-là, tuer quantité de leurs gens, et que nous les faisions toujours requérir de la paix, se réjouirent et commandèrent à ceux de Cimpacingo de nous apporter, chaque jour, tout ce dont nous aurions nécessité. Ces Caciques ordonnèrent derechef aux quatre principaux, que, d'autres fois déjà, ils avaient chargés d'appointer la paix, d'aller tout à l'instant à notre camp et d'y porter des vivres avec tout l'apparat voulu. Quant à nous, fort satisfaits, nous regagnâmes aussitôt notre camp avec les provisions et les Indiennes. J'en resterai là pour dire ce qui s'était passé dans le camp durant notre expédition.

CHAPITRE LXIX.

Comment à notre retour de Cimpacingo nous trouvâmes notre camp ému par certains colloques, et de la réponse que Cortès y fit.

En rentrant de Cimpacingo avec des provisions et fort satisfaits d'avoir quitté ses habitants en amis, nous trouvâmes dans le camp des conciliabules et colloques au sujet des grandissimes périls où nous nous trouvions, chaque jour, dans cette guerre. A notre arrivée,

Digitized by Google

les bavardages redoublèrent. Ceux qui parlaient avec le plus d'insistance étaient ceux qui avaient laissé dans l'île de Cuba leurs maisons et repartimientos d'Indiens, et il y en eut jusqu'à sept, que je ne veux point nommer ici, par égard pour leur honneur, qui se réunirent et allèrent à la cabane où logeait Cortès. L'un d'eux, qui avait bonne langue et qui avait bien établi en sa mémoire ce qu'il avait à proposer, parla pour tous et, comme en façon de conseil, dit à Cortès : De bien considérer combien nous étions malement navrés, maigres et éreintés, et les grands travaux que nous avions toutes les nuits, sentinelles, vedettes, rondes, éclaireurs, et, de jour et de nuit, batailles : qu'à leur compte, depuis notre départ de Cuba, il manquait déjà environ cinquante-cinq compagnons : que nous ne savions rien de ceux que nous avions laissés établis dans la Villa Rica : que Dieu nous ayant donné victoire dans toutes les batailles et rencontres depuis notre entrée dans cette province, nous ne devions point tenter si souvent sa grande miséricorde qui nous soutenait : que lui, Cortès, voulût bien n'être pas pire que Pierre le Charbonnier, car il nous avait mis dans une telle passe que nous n'avions rien autre chose à attendre que d'être un jour ou l'autre sacrifiés aux idoles, ce qu'à Dieu ne plaise! Qu'il serait donc bon de nous en retourner à notre ville et de rester dans la forteresse que nous avions bâtie et parmi les peuples Totonaques, nos amis, jusqu'à ce que nous eussions construit un navire afin d'aller donner avis à Diego Velasquez à Cuba et en d'autres endroits et îles, pour

Digitized by Google

qu'on nous envoyât aide et secours : qu'il serait bien bon à cette heure d'avoir les navires qu'on avait fait échouer. Si au moins, pour les nécessités à venir, il en avait conservé deux de ceux qu'il avait fait jeter a la côte, sans leur donner avis de rien, par le conseil de gens qui ne savaient point considérer les hasards de la fortune! Que Dieu veuille que lui, aussi bien que ceux qui lui donnèrent un tel conseil, n'aient point à s'en repentir : que nous autres soldats, nous ne pouvions plus souffrir la charge qu'il nous fallait porter, et, encore moins, toutes les surcharges : que nous étions pires que des bêtes de somme, parce qu'aux bêtes qui ont fait leur journée, on leur ôte les bâts, on leur donne à manger et elles se reposent, tandis que nous, de jour et de nuit, nous allions toujours chargés d'armes et toujours chaussés. Ils lui dirent en outre de considérer dans toutes les histoires, tant des Romains que d'Alexandre, qu'aucun Capitaine des plus renommés qu'il y ait eu au monde n'avait eu l'audace de faire échouer ses navires et de se mettre avec si peu de gens au milieu de si grandes peuplades et de si nombreux guerriers, comme lui, Cortès, l'a fait : qu'il semble qu'il soit l'auteur de sa mort et de la nôtre à tous : qu'il veuille donc conserver sa vie et la nôtre, en s'en retournant aussitôt à la Villa Rica, tandis que le pays nous est encore ami : qu'ils ne lui avaient point dit tout cela jusqu'alors parce qu'ils n'en avaient point trouvé le temps à cause de la quantité de guerriers que nous avions chaque jour en face de nous et sur les flancs : qu'ils profitaient pour lui parler

Digitized by Google

du répit qu'ils nous laissaient, mais qu'ils reviendraient certainement et que si Xicotenga avec ses grandes forces n'était pas venu nous chercher pendant ces trois jours, c'est qu'il devait être à rassembler du monde, et que nous ne devions point attendre une nouvelle attaque. Ils ajoutèrent là-dessus quantité d'autres choses.

Cortès, voyant qu'ils lui parlaient sur un ton quelque peu haut, bien que sous forme de conseil, leur répondit fort doucement : Qu'il savait fort bien la plupart des choses qu'ils avaient dites : que, d'après ce qu'il a vu, il est convaincu qu'il ne pourrait y avoir dans l'univers d'autres Espagnols plus courageux et qui aient si bravement bataillé et supporté des travaux aussi excessifs que nous, marchant continuellement, avec les armes à dos, dans les veilles, les rondes et les froids, mais que, si nous n'eussions pas fait ainsi, nous serions déjà depuis longtemps perdus : qu'il fallait pour sauver nos vies poursuivre ces travaux et d'autres plus durs encore. Et il s'écria: A quoi bon, Messieurs, conter à ce coup nos prouesses? Car il faut véritablement que Dieu ait la volonté de nous aider, et lorsqu'il me souvient de nous avoir vus enveloppés de tant de bataillons ennemis, s'escrimant de leurs grandes épées et nous serrant de si près, mes cheveux s'en dressent encore d'horreur, surtout quand je songe combien nous étions perdus et déconfits quand ils nous tuèrent la jument d'un coup de taille! Alors, plus que jamais, j'éprouvai la grandeur de votre courage. Et, puisque Dieu nous a délivrés de si grands

Digitized by Google

périls, n'ai-je pas le droit d'espérer qu'il en sera encore ainsi, moi que vous n'avez jamais pu taxer de paresse et qui, dans tous ces dangers, me suis toujours trouvé aux côtés de Vos Seigneuries? (Cortès avait bien raison de parler ainsi, car dans toutes les batailles il était toujours des premiers.) J'ai voulu, Messieurs, vous remémorer ces choses, et, Notre Seigneur ayant daigné nous garder jusqu'à présent, nous devons avoir l'espoir qu'il en sera dorénavant de même, car depuis notre entrée dans cette terre, nous avons de notre mieux prêché, dans tous les peuples, la sainte doctrine, et nous avons toujours tout fait pour ruiner leurs idoles. Or, vous voyez que le capitaine Xicotenga et ses bandes ne paraissent plus, et c'est par peur qu'il n'ose plus revenir, car nous devons bien lui avoir fait de la mauvaise besogne dans les batailles passées, et il ne peut plus rassembler ses gens, ayant été déjà par trois fois déconfit. C'est pourquoi j'ai confiance en Dieu et en mon avocat Monseigneur Saint Pierre, que nous en avons fini avec la guerre dans cette province. Et maintenant, vous le voyez, ceux de Cimpacingo nous apportent à manger et se font nos amis ainsi que tous les Indiens établis dans notre voisinage. Quant à la perte des navires, l'avis est fort bon. Si je n'ai point alors appelé au conseil quelqu'un d'entre vous, comme je l'ai fait pour d'autres Cavaliers, c'est en raison de ce qui s'était passé dans les Dunes, faits que je ne veux point vous rappeler aujourd'hui. Quant à l'avis et conseil que vous me donnez à cette heure, il est tout pareil, et dans la forme et

Digitized by Google

dans le fond, à celui que vous me donnâtes alors. Veuillez considérer qu'il y a beaucoup d'autres Cavaliers dans le camp qui seront fort opposés à ce que vous me demandez et conseillez à présent. Il vaut donc mieux entreprendre toutes choses pour Dieu et en poursuivre l'accomplissement au gré de son divin service. Quant à ce que vous dites, Messieurs, que jamais Capitaines romains des mieux renommés n'ont entrepris choses si grandes que les nôtres, Vos Grâces disent vrai, et dorénavant, avec l'aide de Dieu, on parlera de nous dans les histoires qui de ce fait feront mention beaucoup plus grandement que des anciens, car, ainsi que je l'ai dit, dans tout ce que nous ferons pour le service de Dieu et de notre grand Empereur don Carlos, à l'ombre de sa droite justice et chrétienté, nous serons aidés par la miséricorde de Notre Seigneur, qui nous soutiendra de telle sorte que tout ira du bien au mieux pour nous. De manière, Messieurs, qu'il n'est point à propos de retourner un seul pas en arrière, car si ces gens, ainsi que les Indiens amis que nous avons laissés plus loin, nous voyaient reculer, les pierres elles-mêmes se lèveraient contre nous, et ceux qui, à cette heure, nous considèrent comme dieux et idoles (ainsi nous nomment-ils), nous tiendraient alors pour lâches et très-faibles. Quant à demeurer parmi les amis Totonaques, nos alliés, il n'y faut point songer. S'ils nous voyaient faire volte-face sans aller à Mexico, ils se lèveraient contre nous par la raison que, les ayant empêchés de payer davantage de tribut à Montezuma, celui-ci enverrait les

Digitized by Google

forces Mexicaines contre eux pour leur imposer derechef le tribut et porter chez eux la guerre : il leur ordonnerait même de nous la faire, et eux, pour n'être point détruits et comme gens qui craignent fort les Mexicains, mettraient ces ordres à effet, de sorte que là où nous pensions avoir des amis, nous trouverions des ennemis. Et lorsque le grand Montezuma apprendrait notre retraite, que dirait-il? A quel prix tiendrait-il nos paroles et nos ambassades? N'aurait-il point le droit de penser que tout cela n'était que choses de risée et jeux d'enfants? Donc, Messieurs, mal d'un côté, pire de l'autre : il vaut mieux rester là où nous sommes, où le pays est facile et bien peuplé partout, et notre camp bien approvisionné, tantôt de poules, tantôt de chiens. Grâces à Dieu il y a de quoi manger et il ne nous manquerait rien si nous avions du sel qui nous fait pour le moment grandement faute, et des vêtements pour nous garantir du froid. Quant à ce que vous dites, Messieurs, qu'il est mort depuis notre sortie de l'île de Cuba cinquante-cinq soldats de blessures, de faim, de froid, de maladies et de fatigues et que nous demeurons en petit nombre et tous blessés et dolents, je répondrai que Dieu remplace le nombre par la vaillance : que c'est chose connue que les guerres font dégât d'hommes et de chevaux, qu'on y mange tantôt bien, tantôt mal, et que nous ne sommes point à présent pour prendre du relâche, mais pour batailler en toute occasion. Or, puisque vous êtes gentilshommes et personnes bien plutôt faites pour réconforter tous ceux en qui vous pourriez voir quelque

Digitized by Google

faiblesse, je vous demande donc en grâce, Messieurs, à partir de ce moment, de vous ôter de la pensée l'île de Cuba et ce que vous y avez laissé, pour ne plus avoir d'autre souci que de faire ce que vous avez toujours fait, comme bons soldats, car, après Dieu qui est notre rempart et soutien, nous n'avons plus à compter que dans la valeur de nos bras.

Après cette réponse de Cortès, ces soldats reprirent l'entretien, reconnaissant que tout ce qu'il avait dit était fort bien dit : mais, qu'en partant de la ville que nous avions fondée, notre but était, comme il l'est encore aujourd'hui, d'aller à Mexico qui a renommée de cité si bien fortifiée et défendue par une si grande multitude de guerriers : or, ces gens de Cempoala prétendaient que les Tlascaltèques étaient pacifiques et loin d'être fameux comme ceux de Mexico : pourtant, notre vie à tous a été en si grand risque, que s'ils nous avaient donné encore une bataille comme les autres, nous n'aurions pu nous tenir sur nos pieds tant nous étions las : que la marche sur Mexico, en admettant que les Tlascaltèques nous tinssent quittes de guerre, leur paraissait fort terrible chose : qu'ils priaient donc Cortès de vouloir bien peser ce qu'il dirait et ordonnerait. Cortès repartit à moitié courroucé qu'il valait mieux mourir en braves gens, comme disent nos romances, que de vivre déshonorés. A ces paroles de Cortès, nous tous, les soldats qui l'avions proclamé Capitaine et conseillé de faire échouer les navires, lui criâmes de ne point se soucier de conciliabules et autres semblables bavardages et que, avec

Digitized by Google

l'aide de Dieu, nous étions toujours prêts et disposés à faire ce qui conviendrait. Et ainsi tous les bavardages cessèrent. Il est vrai que les autres murmuraient contre Cortès et le maudissaient, lui, nous tous qui l'avions conseillé et les gens de Cempoala qui nous avaient menés par un tel chemin, et déblatéraient quantité d'autres choses fort mal dites; mais, en de tels moments, on feignait de ne point s'en apercevoir. En fin de compte tous obéirent très-bien.

C'est assez parler là-dessus. Je veux dire comment les Vieux Caciques de la capitale de Tlascala envoyèrent encore une fois des messagers à leur Capitaine Général Xicotenga, lui recommandant de ne nous guerroyer en aucun cas, d'aller aussitôt nous visiter pacifiquement et de nous porter des vivres, car telle était la volonté de tous les Caciques et principaux de cette terre et de Guaxocingo. Ils envoyèrent aussi aux capitaines que ce Général menait en sa compagnie l'ordre de lui dénier toute obéissance, excepté pour faire la paix. Ils répétèrent par trois fois ces ordres, parce qu'ils savaient avec certitude que Xicotenga, loin de leur vouloir obéir, avait résolu d'assaillir une fois encore, de nuit, notre camp. Il avait rassemblé à cet effet vingt mille hommes et comme il était superbe et opiniâtre, cette fois encore, il refusa d'obéir. Je dirai plus loin ce qu'il en fit.

Digitized by Google

CHAPITRE LXX

Comment le capitaine Xicotenga tenait vingt mille guerriers choisis prêts à assaillir notre camp, et de ce qui en advint.

Masse-Escaci, Xicotenga le Vieux et tous les autres Caciques de la capitale de Tlascala ayant envoyé à quatre reprises dire à leur capitaine de ne plus nous guerroyer mais d'aller nous voir pour traiter de la paix, puisqu'il était proche de notre camp, et ayant ordonné aux autres capitaines qui se tenaient avec le général de ne point le suivre, sinon pour l'accompagner à une visite amicale, Xicotenga le Jeune, qui était d'humeur farouche, opiniâtre et superbe, résolut de nous envoyer quarante Indiens porteurs de poules, pain de maïs et fruits, et quatre vieilles femmes de mauvaise mine avec force copal et plumes de perroquets. Nous prîmes d'abord les Indiens qui portaient tout cela pour des messagers de paix; mais quand ils furent arrivés à notre camp, après avoir encensé Cortès, sans faire leur révérence accoutumée, ils dirent : Le capitaine Xicotenga vous envoie ces viandes. Si vous êtes Teules, comme le prétendent ceux de Cempoala, et si vous voulez des sacrifices, prenez ces quatre femmes, dont vous pouvez, après les avoir sacrifiées, manger les chairs et le cœur : si nous ne les avons point sacrifiées à l'instant même devant vous, c'est que nous

Digitized by Google

ignorons la façon dont vous vous y prenez. Si vous êtes hommes, mangez des poules, du pain et des fruits; et si vous êtes des Teules bénins, voici du copal (j'ai déjà dit que c'est une sorte d'encens), et des plumes de perroquets pour faire votre sacrifice. Cortès leur répondit par nos interprètes : Qu'il leur avait déjà envoyé dire qu'il voulait la paix et qu'il ne venait point pour leur faire la guerre, mais, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en qui nous croyons et que nous adorons, et de la part de l'Empereur don Carlos, dont nous sommes vassaux, les prier et requérir de ne plus tuer ni sacrifier comme ils ont coutume de le faire : que nous sommes tous hommes d'os et de chair comme eux, et non Teules, mais chrétiens : que notre coutume n'est point de tuer personne, car si nous avions voulu massacrer toutes les fois qu'ils nous attaquèrent de jour et de nuit, nous aurions eu avec eux bien assez de quoi exercer notre cruauté. Cortès ajouta qu'il leur savait gré de ces vivres qu'ils apportaient, et leur conseilla de n'être plus fous comme ils l'avaient été et de faire la paix.

Il paraît que ces Indiens que le Xicotenga avait envoyés porter les vivres étaient des espions chargés d'examiner nos baraques, les entrées et sorties, combien nous étions de soldats dans chaque baraque et tout ce qu'il y avait dans le camp, chevaux et artillerie. Ils restèrent là un jour et une nuit, allant et venant de notre camp à celui de Xicotenga. Nos amis de Cempoala remarquant que c'était chose étrange que nos ennemis se tinssent de jour et de nuit dans notre

Digitized by Google

camp, sans prétexte plausible, se convaînquirent qu'ils devaient être des espions. Ils les en soupçonnèrent d'autant plus que, lors de notre expédition à la bourgade de Cimpacingo, deux vieux de cet endroit avaient dit à ceux de Cempoala que Xicotenga se tenait prêt avec quantité de guerriers pour tomber, une nuit, à l'improviste, sur notre camp : les gens de Cempoala ayant pris alors ces paroles pour des gausseries et bravades, et n'en étant point assurés, n'en avaient rien dit à Cortès, mais doña Marina ayant appris ce fait, le conta à Cortès qui, pour savoir la vérité, fit détourner et saisir les deux Tlascaltèques qui lui parurent le plus hommes de bien. Ces gens confessèrent qu'ils étaient espions de Xicotenga et tout ce qu'ils étaient venus faire. Cortès les fit lâcher et en fit prendre deux autres qui firent exactement les mêmes aveux, puis deux autres qui en dirent tout autant et ajoutèrent que leur capitaine Xicotenga n'attendait que leur réponse pour tomber, cette nuit même, sur nous, avec toutes ses forces. Cortès ayant entendu la chose la fit publier dans tout le camp, afin que tous les soldats se tinssent fort à l'erte dans le cas où l'ennemi attaquerait comme il l'avait concerté; puis il fit prendre dix-sept de ces Indiens espions et leur fit couper, aux uns les mains et aux autres les pouces, et les renvoya à leur capitaine Xicotenga, leur disant qu'ils avaient été ainsi traités en châtiment de leur outrecuidance. Il les chargea de répéter audit Xicotenga qu'il pouvait venir quand il voudrait, de jour ou de nuit; que nous l'attendrions deux jours en ce lieu, et que, si au bout des

Digitized by Google

deux jours il n'avait point paru, nous l'irions chercher dans son camp : que nous serions déjà allés les assaillir et les tuer, sans la grande amitié que nous leur portions : qu'il leur conseillait donc de ne point faire davantage les fous et de venir appointer la paix.

On dit qu'au moment où ces Indiens aux mains et aux pouces coupés rentrèrent dans son camp, Xicotenga était sur le point d'en sortir avec toutes ses forces pour se jeter sur nous, cette nuit même, comme il l'avait résolu. Lorsqu'il vit arriver ses espions ainsi faits, il s'en émerveilla, et, leur en ayant demandé la raison, ils lui contèrent tout l'accident. Xicotenga perdit alors toute sa gaillardise et superbe, d'autant plus qu'un de ses capitaines, avec qui il avait été en riotes et querelles dans les batailles passées, venait avec toute sa bande d'abandonner le camp. Passons outre.

CHAPITRE LXXI.

Comment vinrent à notre camp les quatre personnages chargés d'appointer la paix, de la harangue qu'ils firent et de ce qui en outre se passa.

Nous nous tenions dans notre camp, sans nous douter que les Indiens allaient venir pour faire la paix que nous désirions grandement, et nous étions occupés à accommoder les armes et à faire des traits d'arbalète, chacun s'employant aux choses dont il avait

Digitized by Google

nécessité pour la guerre, lorsqu'un de nos coureurs arriva en toute hâte et dit que quantité d'Indiens et d'Indiennes chargés venaient par le grand chemin de Tlascala et, sans faire de détours, marchaient vers notre camp. Il ajouta que son camarade, l'autre coureur à cheval, était resté au guet pour voir où ils allaient. En ce point arriva l'autre compagnon, lequel dit que ces gens étaient fort proche, et venaient droit à nous, faisant de temps en temps de courtes pauses. Cortès et nous tous, nous réjouîmes de ces nouvelles qui nous donnaient un espoir certain de paix, qui ne faillit point. Cortès défendit tout tumulte et ressentiment et nous ordonna de nous tenir cachés dans nos baraques. Et tout aussitôt, du milieu des gens qui portaient les charges, s'avancèrent quatre personnages qui avaient office de traiter la paix d'après les ordres des Vieux Caciques. Ces principaux, faisant des signes de paix, tels que d'incliner la tête, s'en vinrent droit à la baraque où logeait Cortès, et, posant la main sur le sol, baisèrent la terre, firent trois révérences, brûlèrent leur copal et dirent : Que tous les Caciques de Tlascala et leurs vassaux, alliés, amis et confédérés, se venaient mettre sous l'amicale et pacifique protection de Cortès et de tous les Teules, ses frères, qui l'accompagnaient : qu'il leur fallait pardonner de n'être point venus en amis au-devant de nous, et de nous avoir guerroyés, car ils avaient cru et tenu pour assuré que nous étions amis de Montezuma et de ses Mexicains, leurs ennemis mortels depuis des temps fort anciens : que nous voyant accompagnés de quantité de

Digitized by Google

leurs vassaux tributaires, ils avaient craint que, par embûche et trahisons, ils ne voulussent entrer dans leurs terres, comme ils avaient accoutumé, pour voler et emmener leurs fils et leurs femmes, et que, à cette cause, ils n'avaient pas donné créance aux messagers que nous leurs avions envoyés. Ils dirent en outre : que les premiers Indiens qui nous avaient assaillis à notre entrée dans leurs terres, ne l'avaient point fait par leur ordre et conseil : que c'était des Chontales Otomies, espèces d'hommes sauvages et sans raison, qui, nous voyant si peu nombreux, crurent pouvoir faire main basse sur nous et nous mener prisonniers à leurs seigneurs, dont ils espéraient tirer des grâces par ce moyen : que, aujourd'hui, ils viennent demander pardon de leur témérité : qu'ils amèneront chaque jour encore plus de provisions que celles qu'ils apportent à cette heure, nous priant de les recevoir avec la même affection qu'ils nous les offrent : enfin que, dans deux jours, le capitaine Xicotenga et d'autres Caciques viendront rendre meilleur compte de la volonté dont tout Tlascala est animé pour notre bonne amitié.

Leur harangue terminée, ils inclinèrent la tête, posèrent les mains sur le sol et baisèrent la terre. Aussitôt, Cortès leur parla par nos interprètes avec gravité, et, faisant l'homme courroucé, leur dit : Qu'il avait bien des raisons de ne les point ouïr et de ne pas faire amitié avec eux, lui qui, à son entrée dans leurs terres, les avait fait requérir de la paix et leur avait envoyé dire sa volonté de les favoriser contre leurs ennemis de Mexico : mais qu'eux, avaient refusé de le croire

Digitized by Google

et avaient voulu tuer nos ambassadeurs et, non contents de ce méfait, nous avaient attaqués trois fois et même de nuit, et avaient dressé des espions et embûches contre nous : que nous aurions pu, dans les combats qu'ils nous donnèrent, tuer quantité de leurs vassaux ; mais qu'il n'avait pas voulu et qu'il avait même regret de la mort de tant de gens, dont ils avaient été cause : enfin, que nous étions résolus à aller attaquer les Vieux Caciques jusque dans leur for, mais que, puisque à cette heure ils viennent demander la paix pour cette province, il les reçoit au nom de notre Roi et Seigneur et les remercie des vivres qu'ils apportent. Il leur ordonna d'aller aussitôt dire à leurs seigneurs de venir ou d'envoyer appointer la paix de façon plus complète, les avertissant que, s'ils ne venaient point, nous irions porter la guerre jusque dans leur ville. Il fit ensuite donner à ces gens des rassades bleues pour remettre aux Caciques, en signe de paix, leur remontrant, au cas où ils auraient affaire à notre camp, d'avoir à s'y présenter de jour et non point de nuit, car nous les tuerions tous.

Ces quatre principaux messagers partirent aussitôt, laissant dans des cases, à l'écart de notre camp, les Indiennes qu'ils avaient amenées, pour préparer le pain et les poules et faire tout autre service, ains que vingt Indiens pour porter l'eau et le bois. A partir de ce moment, ils nous procurèrent fort bien de quoi manger. Ce que voyant, et la paix nous paraissant enfin véritable, nous rendîmes bien des grâces à Dieu. Cette fortune nous advint au moment où nous étions

Digitized by Google

aussi maigres que possible, harassés et dégoûtés d'une guerre dont nous ne savions point quelle serait la fin.

Au sujet des derniers chapitres, le chroniqueur Gomara conte que Cortès monta sur des rochers d'où il vit le pueblo de Cimpacingo. Moi, je dis que ce village était si proche de notre camp, que bien aveugle eût été le soldat qui n'eût pas voulu le voir et ne l'eût pas vu fort clairement. Gomara dit aussi que les soldats se voulaient mutiner et révolter contre Cortès et narre d'autres choses que je ne veux point écrire, car c'est vraiment parler en pure perte, puisqu'il avoue ne les savoir que par ouï-dire. Je dis qu'il n'y eut oncques au monde Capitaine si bien obéi que Cortès, comme on le verra plus loin, et qu'une telle pensée ne passa jamais par la tête d'aucun soldat depuis notre entrée dans l'intérieur du pays et après l'histoire qui eut lieu dans les Dunes. Quant aux paroles que j'ai rapportées dans l'avant-dernier chapitre, elles ne furent dites à Cortès que dans le but de le conseiller, parce qu'elles semblèrent bonnes à dire et non pour un autre motif car les Cavaliers qui les prononcèrent le suivirent toujours fort bien et loyalement. Il n'y a point d'excès à ce que, dans les armées, quelques bons soldats donnent des conseils à leur Capitaine, surtout lorsqu'ils se voient aussi affligés que nous l'étions. On pourrait croire, à lire son histoire, que Gomara dit vrai quand il récite, avec tant d'éloquence, des faits fort au rebours de la réalité.

Laissons-le là, et je conterai ce qui davantage nous advint avec des ambassadeurs qu'envoya le grand Montezuma

Digitized by Google

CHAPITRE LXXII.

Comment des ambassadeurs de Montezuma, grand Seigneur de Mexico, arrivèrent à notre camp et du présent qu'ils apportèrent.

NOTRE-SEIGNEUR Dieu, ayant bien voulu, dans sa grande miséricorde, nous donner victoire dans ces batailles de Tlascala, notre renommée vola par ces contrées et vint jusqu'aux oreilles du grand Montezuma, dans sa grande cité de Mexico; et, si auparavant ils nous considéraient comme Teules, qui sont leurs idoles, ils nous tinrent dès lors en bien plus haute estime, comme invincibles guerriers, et toute la terre fut épouvantée de ce que, étant si peu nombreux et les Tlascaltèques innombrables, nous les avions vaincus et obligés enfin à implorer la paix. De sorte que Montezuma, grand Seigneur de Mexico, par une excessive bonté d'âme, ou par crainte de nous voir aller à sa ville, dépêcha cinq personnages de marque à Tlascala et à notre camp pour nous donner la bienvenue et nous féliciter de la grande victoire que nous avions gagnée contre tant de guerriers. Il envoya un présent d'environ mille pesos d'or en joyaux fort riches et fort diversement travaillés et vingt charges de fine étoffe de coton. Il nous envoyait dire : Qu'il voulait être vassal de notre grand Empereur : qu'il se réjouissait de ce que nous étions déjà proche de sa ville, par la

Digitized by Google

bonne affection qu'il portait à Cortès et à tous ses frères et compagnons les Teules (ainsi nous nommait-il) : qu'il priait Cortès de fixer la quantité du tribut qu'il paierait chaque an à notre grand Empereur, en or, argent, joyaux et étoffes, à condition que nous n'irions pas à Mexico : qu'il n'agissait pas ainsi pour nous empêcher d'y aller, car il nous accueillerait bien volontiers, mais parce que la terre est âpre et stérile, et qu'il se chagrinerait de la fatigue qu'il nous verrait endurer et à laquelle il ne pourrait, par aventure, remédier aussi bien qu'il le voudrait.

Cortès répondit et dit : Qu'il remerciait Montezuma de la bonne volonté qu'il montrait, du présent qu'il avait envoyé et des offres qu'il faisait de payer à Sa Majesté le susdit tribut. Puis il pria les messagers de ne point partir avant qu'il allât à la capitale de Tlascala où il les dépêcherait, car il désirait d'abord voir comment finirait la guerre. Il ne voulut pas leur rendre aussitôt réponse parce qu'il s'était purgé de la veille, avec des petites pommes qu'il y a dans l'île de Cuba.

Laissons cette matière pour dire ce qui davantage eut lieu dans notre camp.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXIII.

Comment Xicotenga, Capitaine Général de Tlascala vint traiter de la paix, de ce qu'il dit et de ce qui nous advint.

Après avoir entretenu, comme nous l'avons dit, ces ambassadeurs de Montezuma, Cortès voulait prendre quelque repos, parce qu'il était malade des fièvres et s'était purgé la veille, lorsqu'on vint lui annoncer l'arrivée du capitaine Xicotenga et de nombreux Caciques et chefs qui s'avançaient, fort pacifiquement, vêtus de mantes blanches et rouges (je dis mi-partie blanches et rouges), car telle était la devise et livrée dudit Xicotenga, dont la suite était d'au moins cinquante hommes principaux. Arrivé au logis de Cortès, Xicotenga lui témoigna grand respect, par ses révérences (ainsi qu'ils ont coutume), et fit brûler quantité de copal. Cortès, fort affectueusement, le fit asseoir à son côté, et le Xicotenga dit : Qu'il venait de la part de son père, de Masse-Escaci et de tous les Caciques de la République de Tlascala, le supplier de les admettre à notre amitié : qu'il venait aussi faire hommage à notre Roi et Seigneur, et demander pardon d'avoir pris les armes et de nous avoir fait la guerre : qu'ils ne l'avaient fait, que parce qu'ils ignoraient qui nous étions et qu'ils se tenaient du tout assurés que nous venions pour le compte de leur ennemi Montezuma,

Digitized by Google

lequel est coutumier d'astuces et de ruses, pour entrer dans leurs terres, et les piller et saccager : qu'ils avaient donc cru qu'il voulait encore agir de même dans cette occasion, et que le désir de défendre leurs personnes et leur patrie les avait mis dans l'obligation de se battre : qu'ils sont très-pauvres, qu'ils n'ont ni or, ni argent, ni riches pierres, ni étoffes de coton, ni même du sel pour manger, car Montezuma ne leur laisse pas la liberté d'en aller chercher : que leurs ancêtres, et cela dans les temps très-anciens, lorsqu'ils faisaient la paix ou des trêves avec les Mexicains, leur avaient donné, pour se sauver de la ruine, le peu d'or ou de pierres de prix qu'ils pouvaient avoir : que si donc, présentement, ils n'ont rien à donner, il leur faut pardonner, car leur pauvreté seule en est cause et non leur volonté. Là-dessus il fit force plaintes de Montezuma et de ses alliés qui tous étaient contre eux et les guerroyaient : qu'ils avaient très-bien su se défendre d'eux : qu'ils auraient voulu en faire autant avec nous, mais qu'ils n'avaient pu, bien qu'ils eussent, par trois fois, rassemblé tous leurs guerriers : que nous étions invincibles : que nous ayant reconnus tels, ils veulent être nos amis et vassaux du grand Seigneur l'Empereur don Carlos, tenant pour certain qu'ils trouveront toujours, en notre compagnie, la sauvegarde de leurs personnes, de leurs femmes et de leurs enfants, et qu'ils ne seront pas toujours tenus dans l'alarme et le sursaut par ces traîtres de Mexicains. Il dit encore maintes paroles, nous offrant leurs personnes et leur ville.

Digitized by Google

Ce Xicotenga était grand, large d'épaules et bien fait; il avait le visage long, les traits marqués et forts; il semblait avoir environ trente-cinq ans et l'apparence de sa personne était grave. Cortès lui rendit grâces fort courtoisement, le flatta et dit qu'il l'acceptait lui et les siens pour nos amis et comme vassaux de notre Roi et Seigneur. Aussitôt Xicotenga le pria d'aller avec nous à leur ville, où tous les Vieux Caciques et Papas nous attendaient, pour nous fêter. Cortès répondit qu'il s'y rendrait sous peu et qu'il y serait allé incontinent, s'il n'avait à s'occuper d'affaires avec le grand Montezuma, mais qu'il serait là-bas dès qu'il aurait dépêché ses messagers. Alors Cortès, revenant avec quelque amertume et quelque sévérité sur la guerre qu'ils nous avaient faite, de jour et de nuit, dit : que puisqu'il n'y avait point de remède il la leur pardonnait, mais qu'il les engageait à prendre garde à ce que la paix que nous leur accordions aujourd'hui fût ferme et qu'il n'y eût point de changements en elle, car autrement il les tuerait et détruirait leur cité et qu'ils n'auraient plus à attendre de lui que des paroles de guerre. A ces mots Xicotenga et tous les personnages que l'accompagnaient s'écrièrent d'une seule voix qui la paix serait ferme et vraie et qu'en preuve de ce, ils demeuraient comme otages. D'autres paroles furent échangées entre ces personnages, Xicotenga et Cortès, qui fit donner au chef des rassades vertes et bleues pour son père, pour lui et pour les autres Caciques, l'enchargeant de leur dire qu'il irait au plus tôt à leur ville.

Digitized by Google

Les ambassadeurs Mexicains étaient présents à tous ces courtois entretiens et cette paix les chagrina grandement, car ils entendirent clairement qu'il ne pouvait leur en advenir aucun bien. Aussi, dès que Xicotenga eût pris congé, ces ambassadeurs de Montezuma, riant à moitié, demandèrent à Cortès s'il croyait quelque chose de ces offres de service et de paix qui venaient de lui être faites de la part de Tlascala : que tout cela n'était que tromperie, que paroles de fort grands traîtres et engeigneurs qui n'agissaient que dans le but de nous attirer dans leur cité, en lieu où ils pussent, à leur avantage, nous assaillir et nous massacrer : qu'il ne fallait point nous ôter de la mémoire combien de fois ils étaient venus, avec toutes leurs forces, pour nous déconfire, ce que n'ayant pu faire et nombre des leurs ayant été tués ou blessés, ils voulaient à cette heure se venger, à l'aide de leurs feintes requêtes et d'une paix menteuse. Cortès leur répondit d'un visage intrépide : Qu'il ne lui importait guère qu'ils eussent tels pensers : que quand bien même tout ce qu'ils content serait vrai, il s'en réjouirait pour les châtier en leur ôtant la vie : que peu lui chaut d'être attaqué de jour ou de nuit, en rase campagne ou dans la ville : qu'il se soucie autant de l'un comme de l'autre : et que pour tirer la chose au clair il est résolu d'aller là-bas. Les ambassadeurs le voyant ainsi déterminé, le prièrent d'attendre dans notre camp, six jours, parce qu'ils voulaient envoyer à leur maître Montezuma deux de leurs compagnons qui reviendraient dans ce laps de temps, avec sa réponse. Cortès le leur promit, d'abord

Digitized by Google

parce que, comme je l'ai dit, il avait les fièvres, et, en second lieu, à cause des paroles de ces ambassadeurs, car bien qu'il eût semblé n'en point faire cas, il songea qu'il pourrait y avoir là quelque chose de vrai, tant qu'il ne serait pas mieux assuré de cette paix qui était telle, qu'elle laissait de quoi penser.

Or, voyant la paix à peu près faite, et tous les peuples sur le chemin que nous avions tenu depuis notre Villa-Rica de la Vera-Cruz étant nos amis et confédérés, Cortès écrivit à Juan de Escalante qui, je l'ai déjà dit, était demeuré dans notre Ville, pour achever la forteresse et pour commander environ soixante soldats vieux et malades qui y étaient restés. Il lui fit savoir, dans ces lettres, les grandes faveurs que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous avait faites, aux rencontres, batailles et victoires, depuis notre entrée dans la province de Tlascala qui venait à cette heure de faire la paix avec nous : ce pourquoi, il engageait nos gens à rendre tous grâces à Dieu et à avoir soin de toujours favoriser les peuples Totonaques, nos amis : il enchargeait Escalante de lui envoyer au plus vite deux jarres de vin qu'il avait laissées enterrées dans un certain endroit désigné de son logis, et, par la même occasion, des hosties de celles que nous avions apportées de l'île de Cuba, celles que nous avions prises pour cette expédition étant consommées. On dit que ces lettres firent grand plaisir à ceux de la Ville et l'Escalante écrivit ce qui était advenu et envoya le tout qui arriva fort vitement. En cette même saison nous élevâmes dans notre camp une croix fort magnifique et haute, et

Digitized by Google

Cortès commanda aux Indiens de Cimpacingo et à ceux dont les cases étaient proche notre camp de blanchir à la chaux un temple et de le tenir bien accommodé.

C'est assez écrire là-dessus. Revenons à nos nouveaux amis, les Caciques de Tlascala qui, voyant que nous n'allions point à leur ville, venaient à notre camp avec des poules et des figues d'Inde dont c'était la saison. Chaque jour ils apportaient les provisions qu'ils avaient et nous les donnaient de bon cœur, sans vouloir rien prendre en échange, malgré nos offres, et ils suppliaient toujours Cortès d'aller incontinent à leur cité. Mais comme il avait promis aux Mexicains d'attendre six jours, Cortès amusait les Tlascaltèques avec de douces paroles. Enfin, le délai expiré, six personnages de marque arrivèrent de Mexico apportant de la part du grand Montezuma un riche présent : plus de trois mille pesos d'or, en joyaux précieux de diverses façons et plus de deux cents pièces d'étoffes de mantes délicatement tissées de plumes et diversement brodées. En lui offrant ce présent, les ambassadeurs dirent à Cortès : Que leur maître Montezuma se réjouissait de notre bon succès et le suppliait fort instamment de n'aller à aucun prix à leur ville avec ceux de Tlascala et de ne point se fier à eux : qu'ils le voulaient emmener là-bas pour lui voler son or et ses étoffes, car ils sont très-pauvres et n'ont même pas une bonne mante de coton à se mettre sur le dos, et que, sachant que Montezuma nous tient pour ses amis et nous envoie cet or, ces joyaux et ces mantes, ils n'en seront que plus portés

Digitized by Google

à nous les dérober. Cortès reçut allègrement ce présent et leur dit : Qu'il les en remerciait et qu'il le paierait en bonnes œuvres au Seigneur Montezuma ; que, s'il soupçonnait que les idées dont Montezuma l'avise pouvaient passer par la tête des Tlascaltèques, il le leur revaudrait en leur ôtant à tous la vie : mais que, sachant de façon très-certaine qu'ils ne lui feront aucune vilenie, il veut en tout cas aller voir ce qu'ils font.

Durant ces entretiens, quantité d'autres messagers de Tlascala vinrent annoncer à Cortès que tous les Vieux Caciques de la capitale de cette province s'avançaient vers nos huttes et baraques pour voir Cortès et nous tous et nous emmener à leur cité. A cette nouvelle, Cortès pria les ambassadeurs Mexicains d'attendre trois jours les dépêches pour leur maître parce qu'il avait présentement à conférer et à expédier les affaires touchant la guerre passée et la récente paix. Ils dirent qu'ils attendraient. On contera plus avant ce que les Vieux Caciques dirent à Cortès.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXIV.

Comment les Vieux Caciques de Tlascala vinrent à notre camp prier Cortès et nous tous d'aller incontinent avec eux à leur cité et de ce qui fut fait à cet égard.

Les Vieux Caciques de Tlascala, voyant que nous n'allions pas à leur cité, résolurent de venir à notre camp, les uns en litière, les autres portés dans des hamacs et les autres à pied. C'était ceux que j'ai déjà nommés : Masse-Escaci, le vieux et aveugle Xicotenga, Guaxocingo, Chichimecatecle et Tecapaneca de Topeyanco. Arrivés à notre camp avec une grande compagnie d'autres personnages, ils firent, fort respectueusement, à Cortès et à nous tous trois révérences, brûlèrent du copal et, après avoir posé leurs mains sur le sol, les baisèrent. Alors Xicotenga le Vieux commença de parler à Cortès comme s'ensuit et lui dit : Malinche, Malinche, bien des fois nous t'avons envoyé supplier de nous pardonner d'être sortis en guerre contre toi, et bien des fois nous t'avons envoyé dire, à notre décharge, que nous ne l'avions fait que pour nous défendre contre ce méchant Montezuma et ses grandes forces, dans la croyance où nous étions que vous étiez ligués avec lui et ses confédérés. Si nous avions su ce que nous savons à cette heure, nous serions, je l'affirme, non-seulement sortis à votre ren-

Digitized by Google

contre, avec des vivres, sur les chemins, mais nous les aurions fait balayer, et nous serions même allés au-devant de vous jusqu'à la mer où vous tenez vos acales (qui sont les vaisseaux). Mais, puisque vous nous avez pardonné, ce que nous venons, moi et tous ces Caciques, vous demander aujourd'hui, c'est de vous acheminer incontinent avec nous à notre cité : là, nous vous ferons part de ce que nous possédons et nous vous servirons de nos personnes et de nos biens. Ne nous refuse point, Malinche, ou nous partirons aussitôt. Nous craignons que, par aventure, ces Mexicains ne t'aient dit quelques-unes des faussetés et menteries qu'ils ont coutume de dire contre nous. Ne les crois point, ne les écoute point, car ils sont faux en tout et nous savons bien que c'est à cause d'eux que tu n'as pas voulu venir à notre cité.

Cortès répondit d'un visage joyeux et dit : Qu'il savait, bien des années avant notre venue à leurs terres, combien ils étaient bons : qu'il avait été d'autant plus étonné de la guerre qu'ils nous avaient faite ; que les Mexicains qui étaient là attendaient sa réponse pour la rapporter à leur maître Montezuma : qu'il leur savait gré du désir qu'ils montraient de nous voir aller aussitôt à leur cité : qu'il les en remerciait ainsi que des vivres qu'ils portaient continuellement et de leurs autres courtoisies, qu'il leur rendrait en bonnes œuvres : qu'il serait déjà parti pour leur villa, s'il avait eu du monde pour transporter les tepustles (qui sont les bombardes). A ces paroles, ils sentirent une telle joie, qu'elle pouvait se connaître à leurs vi-

Digitized by Google

sages, et s'écrièrent : Comment donc! ce n'est que cela, et tu ne l'as pas dit?

En moins d'une demi-heure, ils amenèrent environ cinq cents Indiens sommiers, et, le lendemain, de fort bon matin, nous commençâmes à cheminer vers la capitale de Tlascala, en très-bon ordre, tant l'artillerie que les chevaux, escopettiers, arbalétriers et tous autres, comme nous avions coutume. Cortès avait prié les ambassadeurs de Montezuma de s'en venir avec nous, pour voir comment finirait tout cela, leur promettant de les dépêcher de Tlascala, où ils resteraient dans son logis à l'abri de toute malhonnêteté, car, à ce qu'ils dirent, ils avaient peur des Tlascaltèques.

Avant que de passer plus outre, je veux dire comment, dans tous les pueblos où nous passions ainsi que dans ceux où les Indiens avaient connaissance de nous, ils ne nommaient Cortès que Malinche. Aussi, le nommerai-je dorénavant Malinche quand je conterai les entretiens que nous aurons eus avec n'importe quel Indien tant de cette province que de la cité de Mexico, et je ne le nommerai Cortes que lorsqu'il sera convenable. Et la raison pour laquelle lui fut donné ce nom, est que, comme doña Marina, notre interprète, était toujours en sa compagnie, spécialement quand il y avait des ambassades à recevoir ou des Caciques à entretenir et qu'elle traduisait ses paroles en langue Mexicaine, à cette cause, les Indiens nommaient Cortès le capitaine de Marina, et, pour être plus brefs, Malinche. Ce nom demeura aussi à un certain Juan Perez de Arteaga, habitant de la Puebla, parce qu'il était

Digitized by Google

toujours avec doña Marina et Geromimo de Aguilar, apprenant la langue. C'est pourquoi, on le nommait Juan Perez Malinche, et il n'y a pas plus de deux ans que nous savons son second nom d'Arteaga. J'ai voulu remémorer ce fait, bien qu'il n'en valût pas l'écriture, pour que l'on entende bien que, d'ores en avant, il s'agit de Cortès quand on dira Malinche. Je veux dire aussi que, depuis notre arrivée sur la terre de Tlascala jusqu'à notre entrée dans la ville, il se passa vingt-quatre jours. Nous y entrâmes le vingt-trois de septembre de l'an mil cinq cent et dix-neuf. A un autre chapitre, et je conterai ce qui nous advint.

CHAPITRE LXXV.

Comment nous allâmes à la cité de Tlascala, et de ce que firent les Vieux Caciques et d'un présent qu'ils nous donnèrent, et comment ils nous amenèrent leurs filles et leurs nièces, et de ce qui en outre se passa.

Les Caciques voyant que notre bagage commençait à s'acheminer vers leur cité, prirent les devants pour aller donner ordre de tout préparer pour nous recevoir et tenir nos logements bien ornés de ramées. Nous étions arrivés à un quart de lieue de la ville, quand ces mêmes Caciques qui nous avaient précédés sortirent au-devant de nous, menant avec eux leurs filles, leurs nièces et quantité de principaux, chaque lignage,

Digitized by Google

bande ou famille à part, parce que dans Tlascala il y avait quatre tribus seigneuriales, sans compter celle de Tecapaneca, seigneur de Teopeyanco, qui faisait cinq. Leurs sujets étaient venus aussi de tous les endroits habités, portant des livrées variées qui bien que de nequen (ils n'avaient point de coton), étaient des plus fines et des mieux brodées et peintes.

Aussitôt s'avancèrent les Papas de toute cette province, où il y en a quantité dans les grands oratoires que les Indiens, comme je l'ai déjà dit, nomment Cues et où ils tiennent leurs idoles et font leurs sacrifices. Ces Papas portaient des braseros pleins de braises, nous encensant tous avec leur encens; quelques-uns d'entre eux étaient vêtus de robes fort longues et blanches, en façon de surplis; sur ces robes, ils portaient des capuchons, à la semblance de ceux des chanoines, comme je l'ai dit, et leurs cheveux étaient si longs et enchevêtrés qu'il n'est point possible de les démêler sans les couper, et tout pleins du sang qui leur sortait des oreilles dont, en ce jour, ils avaient fait sacrifice. Quand ils nous virent, ils baissèrent la tête, en manière d'humilité. Les ongles des doigts de leurs mains étaient très-longs; et nous ouïmes dire que ces Papas étaient tenus pour hommes religieux et de bonne vie. Et nombre de personnages principaux, se plaçant aux côtés de Cortès, l'accompagnèrent. Quand nous entrâmes dans la ville, les rues et les toits en terrasses n'étaient point assez grands pour la quantité d'Indiens et d'Indiennes qui, avec des visages fort joyeux, sortaient pour nous voir.

Digitized by Google

Ils apportèrent environ vingt bouquets en forme de pommes de pins, faits avec des roses du pays, de couleurs variées et de bonne odeur, et les donnèrent à Cortès et aux autres soldats qui leur paraissaient capitaines, et, en particulier, aux gens à cheval. Lorsque nous fûmes arrivés à de bons préaux où étaient les logements, Xicotenga le Vieux et Masse-Escaci prirent aussitôt Cortès par la main et le firent entrer dans les appartements. Là, ils avaient préparé pour chacun de nous de petits lits de nattes et de mantes de nequen à leur mode. Nos amis de Cempoala et de Zocotlan s'installèrent près de nous et Cortès ordonna que les messagers du grand Montezuma fussent logés tout contre son logis. Et bien que nous fussions en pays où nous pouvions voir clairement que tous étaient de bon et pacifique vouloir, nous ne négligeâmes pas néanmoins de nous tenir sur nos gardes, comme de coutume. Il paraît que celui de nos Capitaines dont c'était le tour de faire le quart de veille et de placer les éclaireurs, espions et vedettes, dit à Cortès : Il semble, Monsieur, que tout est en paix et que nous n'avons pas besoin d'autant de garde et de prudence qu'à l'ordinaire. Attention, Messieurs, répondit Cortès, j'entends bien ce que vous dites; mais, selon notre bonne coutume, il faut nous tenir sur nos gardes, car, pour fort bons que soient ces gens, nous ne devons point croire en leur paix, mais agir comme s'ils nous voulaient guerroyer et comme si nous les voyions marcher à notre encontre ; bien des capitaines, pour s'être trop fiés ou négligés, ont été déconfits; nous

Digitized by Google

surtout, vu notre petit nombre et l'avis que nous avons eu du grand Montezuma, bien qu'il me semble feint et mensonger, nous devons nous tenir fort à l'erte.

Cessons de parler de tant d'attention et d'ordre que nous apportions en nos veilles et gardes, pour revenir à Xicotenga le Vieux et à Masse-Escaci. Ces grands Caciques se fâchèrent fort avec Cortès et lui dirent par nos interprètes : Malinche, ou tu nous tiens pour ennemis, ou tu ne montres guère, en ce que nous te voyons faire, que tu aies confiance dans nos personnes et dans la paix que tu nous a octroyée et que nous t'avons jurée : nous te parlons ainsi, parce que nous voyons bien que vous vous gardez et que vous marchez en aussi bon ordre que lorsque vous veniez à l'attaque de nos escadrons : et nous croyons, Malinche, que tu en agis ainsi grâce aux traîtrises et méchancetés que les Mexicains t'ont dites pour te mettre mal avec nous : n'aie garde de les croire : tu es chez nous, et nous te donnerons tout ce que tu voudras, même nos personnes et nos enfants, et nous mourrons pour vous : demande donc tous les otages que tu voudras, à ton plaisir. Nous demeurâmes tous émerveillés de la grâce et de l'amour qui animaient leurs paroles, et Cortès leur répondit par doña Marina : Qu'il les croyait : qu'il n'avait aucune nécessité d'otages, car il n'avait besoin que de voir leur bonne volonté : pour ce qui est de notre manière de nous garder, que telle était notre coutume invariable : qu'ils ne s'en offensassent donc point : qu'il les remerciait de leurs courtoisies et qu'il les leur paierait, au cours des temps.

Digitized by Google

Après ces devis, d'autres Principaux s'avancèrent, avec grand apparat de poules, pain de maïs, figues de Barbarie, et autres victuailles qu'il y avait en la terre, et approvisionnèrent fort parfaitement le camp. Durant les vingt jours que nous demeurâmes là, il y eut de tout a profusion. Nous entrâmes dans cette cité le vingt-troisième jour du mois de septembre de l'an mil cinq cent & dix-neuf. Restons-en là pour aujourd'hui.

CHAPITRE LXXVI.

Comment la messe fut dite en présence de quantité de Caciques, et d'un cadeau que firent les Vieux Caciques.

Le lendemain matin, Cortès donna l'ordre de dresser un autel pour dire la messe, car nous avions reçu du vin et des hosties. Le Père de la Merci ayant les fièvres et étant fort maigre, cette messe fut dite par le clerc Juan Diaz, en présence de Masse-Escaci, de Xicotenga le Vieux et d'autres Caciques. Après la messe, Cortès rentra dans son logis avec les soldats qui avaient coutume de lui faire compagnie, ainsi que les deux Vieux Caciques et nos truchemans. Alors Xicotenga lui dit qu'ils lui voulaient apporter un présent. Cortès, fort amoureusement, lui répondit : Quand vous voudrez. Aussitôt, ils étendirent des nattes, mirent une couverture par dessus, et offrirent six ou

Digitized by Google

sept petits poissons d'or, des pierres de peu de prix et quelques charges d'étoffes de nequen. Le tout était fort pauvre et ne valait pas vingt pesos. Pendant qu'ils présentaient ce cadeau, les Caciques dirent en riant : Malinche, ce que nous te donnons est peu de chose, et nous craignons que tu ne l'acceptes pas volontiers : nous t'avons déjà envoyé dire que nous sommes pauvres, que nous n'avons ni or ni richesses, et la faute en est à ces méchants traîtres de Mexicains et à Montezuma leur seigneur, qui nous ont tout tiré lorsque nous faisions avec eux la paix ou que nous leur demandions des trêves afin d'éviter la guerre : ne considère point la mince valeur de ce présent, mais reçois-le de bon cœur, comme offert par des amis et serviteurs que nous te serons toujours. Ils firent aussi apporter alors séparément quantité de provisions.

Cortès reçut le présent avec joie et leur dit : Qu'il prisait plus haut ce qu'il tenait de leur main et de leur cœur, que si d'autres lui offraient une maison toute pleine d'or en grains, et qu'ainsi l'acceptait-il, avec grand amour. Il paraît que tous les Caciques avaient concerté de nous donner leurs filles et nièces, les plus belles qu'ils avaient et qui étaient pucelles bonnes a marier. Et le vieux Xicotenga dit : Malinche, afin que vous connaissiez plus clairement combien nous vous aimons et désirons vous contenter, nous voulons vous donner nos filles pour qu'elles soient vos femmes et que vous en tiriez lignée, car nous voulons être vos frères, puisque vous êtes si bons et

Digitized by Google

si vaillants : j'ai une fille très-belle qui n'a pas été mariée et je veux qu'elle soit à toi. Et, mêmement, Masse-Escaci et tous les autres Caciques dirent qu'ils amèneraient leurs filles que nous prendrions pour femmes, ajoutant quantité d'autres offres de service. Et, toute la journée, le Masse-Escaci, non plus que le Xicotenga, ne quittaient les côtés de Cortès, et, comme le Xicotenga était si vieux qu'il était aveugle, il tâtait avec la main la tête, la barbe, le visage de Cortès et la lui promenait par tout le corps.

Cortès leur répondit pour le fait des femmes que lui, comme nous tous, en était fort honoré et que nous leur paierions cette grâce en bonnes œuvres, par la suite des temps. Le Père de la Merci etait la et Cortès lui dit : Seigneur Padre, il me semble que le moment serait bon pour essayer de faire laisser à ces Caciques leurs idoles et sacrifices : ils feront tout ce qui nous plaira, à cause de la grande peur qu'ils ont des Mexicains. Le moine répondit : C'est bien, Monsieur, mais laissons-les jusqu'à ce qu'ils amènent leurs filles, alors il y aura sujet d'en venir la, et Votre Grâce dira qu'elle ne les veut point recevoir, tant qu'ils n'auront pas promis de ne plus sacrifier : si la chose s'arrange ainsi, tant mieux, sinon, nous ferons ce à quoi nous sommes obligés. L'affaire en resta là jusqu'au lendemain. Je dirai plus avant ce qui en advint.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXVII.

Comment ils amenèrent leurs filles et les présentèrent à Cortès et à nous tous, et de ce qui s'ensuivit.

Le lendemain, les mêmes Vieux Caciques vinrent et amenèrent cinq Indiennes, belles et jeunes pucelles; et, pour des Indiennes, elles étaient de bonne mine et bien attiffées. Chacune d'elles menait une suivante pour son service. Elles étaient toutes filles de Caciques. Et Xicotenga dit à Cortès : Malinche, celle-ci est ma fille : elle n'a pas été mariée, car elle est vierge : prenez-la pour vous. Et il la lui donna par la main et lui remit les autres pour les Capitaines. Cortès lui rendit grâces et, lui faisant bon visage, dit qu'il les recevait et prenait comme siennes, mais que, pour le moment, il les voulait laisser au pouvoir de leurs pères. Les Caciques demandèrent pourquoi nous ne les prenions pas sur l'heure. Cortès répondit : C'est parce que je veux exécuter auparavant ce qu'ordonne Dieu Notre-Seigneur, en qui nous croyons et que nous adorons, et ce pourquoi m'a envoyé le Roi notre Sire, et c'est de vous faire laisser vos idoles, vos sacrifices, vos tueries d'hommes et autres méchantes turpitudes qui vous sont coutumières : il vous faut croire en ce que nous croyons, c'est-à-dire en un seul vrai Dieu. Et il leur dit maintes autres choses touchant notre Sainte Foi, qui vraiment furent très-bien expliquées,

Digitized by Google

car doña Marina et Aguilar, étaient déjà si experts truchemans qu'ils se faisaient fort bien entendre des Indiens. Et une image de Notre-Dame, avec son Fils précieux dans les bras, leur fut montrée et il leur fut déclaré comme quoi cette image est la figure de Notre-Dame qui se nomme Sainte-Marie, laquelle habite dans la hauteur des cieux et est la mère de Notre-Seigneur, qui n'est autre que cet Enfant Jésus qu'elle tient dans ses bras et qu'elle a conçu par grâce du Saint-Esprit, demeurant vierge avant, pendant et après l'enfantement ; et cette grande Dame prie pour nous son Fils précieux, qui est notre Dieu et Seigneur. Cortès ajouta quantité d'autres choses qu'il était convenable de dire touchant notre Sainte Foi : Que, s'ils voulaient être nos frères, avoir avec nous amitié véritable, et nous voir prendre plus volontiers leurs filles pour en faire, comme ils disent, nos femmes, il leur fallait laisser aussitôt leurs méchantes idoles, et croire et adorer Notre-Seigneur Dieu auquel nous croyons et que nous adorons : qu'ils verront quel grand bien leur en viendra, car, sans compter la santé et les bonnes saisons, toute chose leur succédera prospèrement, et, lorsqu'ils mourront, leurs âmes iront dans les cieux jouir de la gloire éternelle : tandis que, s'ils font leurs sacrifices accoutumés à leurs idoles, des diables les mèneront aux enfers, où, pour toujours, à jamais, ils brûleront dans les flammes vives. Et, comme en d'autres occasions, on leur avait déduit d'autres raisons sur ce sujet de l'abandon de leurs idoles, il ne leur en fut pas dit davantage dans ce colloque.

Digitized by Google

Pour toute réponse, ils dirent : Malinche, nous t'avons déjà compris avant cette heure, et nous croyons volontiers que votre Dieu et cette grande Dame, sont fort bons : vous ne faites que d'arriver dans nos terres et dans nos maisons : avec le temps, nous entendrons beaucoup plus clairement vos affaires, nous les verrons telles qu'elles sont, et nous ferons ce qui sera bon : comment veux-tu que nous laissions nos Teules que, depuis tant d'années, nos ancêtres, les tenant pour dieux, ont adorés et honorés par des sacrifices? Et quand bien même nous voudrions vous complaire en cela, nous qui sommes vieux, que diraient tous nos Papas, et tous les jeunes hommes et enfants de cette province? Ils se lèveraient contre nous : surtout depuis que les Papas ayant parlé à nos Teules, il leur a été par eux répondu que nous ne devions point oublier les sacrifices humains et toutes les pratiques qui nous étaient auparavant familières à leur égard, sinon qu'ils détruiraient toute cette province par la famine, les pestilences et la guerre. En somme, ils nous dirent par leur réponse de ne point prendre cure de leur parler davantage là-dessus, car la mort même ne les pourrait empêcher de sacrifier à leurs dieux.

En entendant cette réponse franche et courageuse, le Père de la Merci qui était discret et bon théologien, dit : Monsieur, que Votre Grâce ne se mette plus en peine de les importuner à ce sujet, car il n'est point juste que nous les fassions chrétiens par force, et je ne voudrais pas qu'on leur renversât leurs idoles, comme nous fîmes dans Cempoala, avant que ces

Digitized by Google

gens aient quelque connaissance de notre Sainte Foi : à quoi bon leur ôter aujourd'hui leurs idoles d'un temple ou oratoire, s'ils les doivent transporter aussitôt dans quelque autre? Il est bien qu'ils sentent peu à peu nos admonestations qui sont saintes et bonnes, afin que, plus tard, ils reconnaissent toute la bonté de nos conseils. Trois Cavaliers qui furent Pedro de Alvarado et Juan Velazquez de Leon et Francisco de Lugo, parlèrent aussi à Cortès et lui dirent : Le Padre a fort bien dit, et Votre Grâce, avec ce qu'elle a fait, a satisfait à son devoir : il faut, là-dessus, laisser ces Caciques en paix. Il en fut ainsi. Nous nous contentâmes de les prier de débarrasser un temple nouvellement construit qui était là proche, d'en ôter les idoles, de le blanchir à la chaux et de le nettoyer, pour y mettre une croix et l'image de Notre-Dame. Ils le firent aussitôt, et la messe y fut dite et les femmes Caciques baptisées. Le nom de doña Luisa fut donné à la fille de Xicotenga. Cortès, l'ayant prise par la main, la remit à Pedro de Alvarado et dit à Xicotenga que celui auquel il la donnait était son frère et son Capitaine : qu'il pouvait être satisfait, car sa fille serait fort bien traitée. Xicotenga en reçut contentement. La fille ou nièce de Masse-Escaci fut nommée doña Elvira, et elle était très-belle. Il me semble que Cortès la donna à Juan Velazquez de Leon. Des noms de baptême, tous précédés du Don, furent imposés aux autres, que Cortès distribua à Christoval de Oli, à Gonzalo de Sandoval et à Alonso de Avila. Cela fait, on expliqua aux Indiens que nous avions

Digitized by Google

placé là deux croix pour faire peur à leurs idoles et que nous en élevions, dans les chemins, partout où nous nous arrêtions pour camper ou pour dormir.

Avant que de passer plus outre, je veux parler de cette Cacique fille de Xicotenga qui fut nommée doña Luisa et donnée à Pedro de Alvarado. Dès qu'elle lui eut été remise, la plupart des habitants de Tlascala la révéraient, lui faisaient des présents et la tenaient pour leur Dame. Pedro de Alvarado, avant son mariage, eut d'elle un fils qui fut dit don Pedro et une fille nommée doña Leonor qui est à présent femme de don Francisco de la Cueva, bon gentilhomme et cousin du duc de Alburquerque. Il en a eu quatre ou cinq fils, fort bons gentilshommes. Cette Madame doña Leonor est une fort excellente Dame, car elle tient de son père qui fut Commandeur de Santiago, Adelantado et gouverneur de Guatemala, et de Xicotenga, grand seigneur de Tlascala, qui était comme un roi.

Laissons ces contes et revenons à Cortès. Il s'informa près de ces Caciques et les interrogea fort par le menu sur les choses de Mexico. Je vais rapporter ce qu'ils lui dirent sur ce sujet.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXVIII.

Comment Cortès interrogea Masse-Escáci et Xicotenga sur les choses de Mexico et de ce qu'ils lui relatèrent dans leur réponse.

Alors Cortès, prenant à part ces Caciques, les questionna fort amplement sur Mexico. Xicotenga, comme étant plus avisé et plus grand seigneur, prit la charge du discours. De temps en temps, Masse-Escaci, qui était aussi grand seigneur, l'aidait. Et ils dirent : Que Montezuma avait de si grandes forces de gens de guerre, que lorsqu'il voulait prendre une grande ville ou assaillir une province, il pouvait mettre cent mille hommes en campagne, et qu'ils l'avaient bien expérimenté par les guerres et inimitiés passées qu'ils avaient avec les Mexicains depuis plus de cent ans. Cortès dit : Comment donc, avec tant de guerriers, qui, d'après votre dire, tombaient sur vous, n'ont-ils jamais achevé de vous vaincre? Ils répondirent : Que, si parfois, les Mexicains les avaient déconfits, massacrés et leur avaient emmenés nombre de leurs vassaux pour sacrifier, ils avaient, eux aussi, laissé, sur le champ, quantité de morts et de prisonniers : que leurs ennemis ne venaient point si secrètement qu'ils n'en eussent connaissance : qu'au premier avis, ils mettaient toutes leurs forces sur pied et, avec l'aide de ceux de Guaxocingo, se défendaient

Digitized by Google

bravement : que toutes les provinces et peuples volés et subjugués par Montezuma étant fort mal avec les Mexicains qui les menaient de force à la guerre, ne se battaient pas de bon cœur : que ces gens leur faisaient même passer des avis : qu'ils défendaient ainsi leurs terres le mieux qu'ils pouvaient : que là d'où leur était toujours venu le plus de mal, c'était d'une très-grande ville située à un jour de marche de Tlascala, nommée Cholula, et habitée par de grands traîtres : que Montezuma y mettait secrètement ses capitaines qui, vu la proximité, pouvaient, la nuit, faire chez eux leurs brigandages. Masse-Escaci dit en outre : Que Montezuma tenait, dans toutes les provinces, de fortes garnisons, sans compter les nombreux guerriers qu'il pouvait tirer de sa ville : que toutes ces provinces lui payaient des tributs d'or, d'argent, de plumes, de pierreries, d'étoffes de mantes, de coton, d'Indiens et d'Indiennes, tant pour les sacrifices, que pour le servir : qu'il est si grand seigneur qu'il a tout ce qu'il veut : qu'il tient les maisons où il vit pleines de richesses et de pierres chalchihuites, qu'il a dérobées et prises par force à ceux qui ne les lui donnaient point de bon gré : enfin, que toutes les richesses de la terre sont en son pouvoir. Puis, ils dirent le grand service de sa maison qui était tel, que je n'en finirais point si je le voulais relater ici ; les nombreuses femmes qu'il avait, et comment il en mariait quelques-unes. Ils contaient tout. Puis, il dirent la grande force de sa ville, de quelle sorte est la lagune, et la profondeur de l'eau, et les chaussées par lesquelles il faut entrer

Digitized by Google

dans la cité et les ponts de bois qu'ils ont faits dans chaque chaussée : comment l'eau entre et sort par le passage étroit qui s'ouvre dans chaque pont : comment, en en levant un quelconque, ils peuvent s'isoler entre deux ponts, sans entrer dans leur ville : comment la plus grande partie de la cité est bâtie dans la lagune : comment on ne peut passer d'une maison à l'autre sinon par des ponts-levis ou en canoas : comment toutes les maisons ont des toits en terrasse garnis de défenses en façon de parapets, d'où ils peuvent combattre de haut : comment la cité s'approvisionnne d'eau douce à une fontaine nommée Chapultepeque qui en est distante d'environ demi-lieue, et comment l'eau est amenée sur des édifices en un endroit d'où, la transportant dans des canoas, on va la vendre par les rues. Puis, ils dirent leur armement : javelots à deux pointes qu'ils jettent en les retenant par des courroies et qui traversent n'importe quelle armure, leurs nombreux et bons archers, ceux qui portent des lances de pierre dure d'une brasse de tranchant, faites de tel art qu'elles coupent mieux que rasoirs, et les rondaches et les cuirasses de coton, et la multitude de leurs frondeurs, armés de pierres rondes, et leurs autres lances très-longues et leurs épées à deux mains. Alors les Caciques apportèrent de grandes pièces de nequen où étaient peintes les batailles qu'ils avaient eues avec les Mexicains, et leur manière de combattre.

Et comme notre Capitaine était déjà, ainsi que nous, informé de tout ce que disaient ces Caciques, il détourna le discours vers un sujet plus profond et leur

Digitized by Google

demanda comment ils étaient venus peupler cette terre et de quels pays ils étaient venus et comment ils étaient si différents et ennemis des Mexicains, leurs territoires étant si proches l'un de l'autre? Ils répondirent : Qu'ils avaient appris de leurs ancêtres que, dans les temps passés, des hommes et des femmes dont la stature était très-haute et les os fort grands habitaient parmi eux : que, ces gens étant mauvais et de méchante condition, ils les avaient combattus et tués presque tous, et que le reste était mort. Et afin que nous vissions combien leurs corps étaient grands, ils apportèrent un os de la jambe de l'un d'eux. Il était fort gros et de la hauteur d'un homme de stature ordinaire. Cet os était celui qui va du genou à la hanche. Je me mesurai avec lui et il était aussi haut que moi, bien que je sois de taille raisonnable. Les Caciques portèrent aussi d'autres morceaux d'os comme le premier, mais ils étaient déjà rongés et gâtés par la terre. Nous demeurâmes tous épouvantés à la vue de ces ossements, tenant pour certain qu'il y avait eu des géants dans cette terre. Et notre Capitaine Cortès nous dit qu'il serait bon d'envoyer ce grand os en Castille, pour que Sa Majesté le vît; ce que nous fîmes par les premiers Procurateurs qui partirent. Ces Caciques dirent aussi: Qu'ils avaient su de leurs ancêtres qu'une idole à laquelle ils avaient grande dévotion leur avait dit que des hommes viendraient de lointaines contrées, du côté où se lève le soleil, pour les subjuguer et dominer : qu'ils se réjouiraient que nous fussions ceux-là même, étant aussi vaillants et bons comme nous som-

Digitized by Google

mes : que, lorsqu'ils traitèrent de la paix avec nous, il leur souvint de cette prédiction de leur idole et que c'est pour cette raison qu'ils nous donnent leurs filles, afin d'avoir des parents qui les sachent défendre contre les Mexicains. Lorsqu'ils achevèrent ce discours, nous demeurâmes émerveillés, nous demandant si, par aventure, ils disaient vrai. Notre Capitaine Cortès leur répondit aussitôt : Que nous venions assurément de là ou se lève le soleil : que le Roi notre maître, ayant connaissance d'eux, nous avait envoyés tout exprès pour faire d'eux nos frères, et qu'il priait Dieu de nous donner la grâce de les sauver par nos mains et notre intercession. Nous répondîmes tous : Amen.

Les gentilshommes qui liront ce livre, seront sans doute déjà rassasiés d'ouïr ces raisonnements et colloques que nous avions avec les gens de Tlascala. Je voudrais en finir, mais je suis forcé de m'attarder sur quelques autres faits. Voici la chose. Le volcan qui est auprès de Guaxocingo, jetait, dans la saison où nous étions à Tlascala, beaucoup plus de feu que d'ordinaire, de quoi nous étions fort étonnés, ainsi que notre Capitaine Cortès, n'ayant jamais rien vu de tel. L'envie prit à un de nos Capitaines, nommé Diego de Ordas, d'aller voir ce que c'était. Il demanda la permission d'y monter à notre Général qui lui en donna la licence et même l'ordre. Ordas mena avec lui deux de nos soldats et quelques-uns des Principaux de Guaxocingo. Ces Indiens lui voulaient faire peur, lui disant que lorsqu'il se trouverait à moitié chemin de Popocatepeque (tel était le nom de ce volcan) il ne

Digitized by Google

pourrait supporter le tremblement de la terre, ni les flammes, pierres et cendres qui en sortent, et que, quant à eux, ils n'oseraient point monter au dela d'un endroit où il y a des temples d'idoles qu'on nomme les Teules de Popocatepeque. Le Diego de Ordas et ses deux compagnons n'en continuèrent pas moins leur chemin jusqu'en haut, tandis que les Indiens qui allaient en leur compagnie, demeurèrent en bas. Après les avoir laissés, Ordas et les deux soldats, qui continuaient à gravir le volcan, virent qu'il commençait à jeter de grands tourbillons de flammes, de pierres légères et à demi brûlées et quantité de cendre. Toute cette sierra et montagne où est situé le volcan, tremblait. Pendant une heure, il restèrent tranquilles, sans avancer d'un pas. Après quoi, s'étant aperçus que cette grande flamme avait cessé et qu'il ne lançait plus autant de cendre et de fumée, ils montèrent jusqu'a la bouche du volcan, qui est très-ronde et large d'un quart de lieue. De là se voyait la grande cité de Mexico, toute la lagune et tous les villages qui y sont bâtis. Ce volcan est à douze ou treize lieues de Mexico. Après avoir bien regardé, l'Ordas, content et émerveillé d'avoir vu Mexico et ses villes, rentra à Tlascala avec ses compagnons. Les Indiens de Guaxocingo et ceux de Tlascala tinrent pour très-audacieuse cette action qui, lorsqu'elle nous fut contée, nous étonna sur le moment, car, à cette époque, nous n'avions ni vu la chose ni ouï parler d'elle. Aujourd'hui nous savons ce qu'il en est, et beaucoup d'Espagnols, et même des moines Franciscains, sont montés jusqu'à la bouche du vol-

Digitized by Google

can. Lorsque Diego de Ordas alla en Castille, il le demanda à Sa Majesté pour ses armoiries que porte, à cette heure, un sien neveu du nom d'Ordas qui habite à la Puebla. Depuis lors que nous séjournons dans cette terre, nous n'avons pas vu ce volcan jeter autant de feu avec un tel bruit, jusqu'à l'an mil cinq cent et trente neuf, où il vomit de très-grandes flammes, des pierres et de la cendre.

Laissons ce conte du volcan, car maintenant que nous savons ce que c'est, et que nous en avons vu d'autres, tels que ceux de Nicaragua et de Guatemala, les gens de Guaxocingo auraient bien pu se taire sans faire de tort à mon récit, et moi ne point narrer la chose. Et je veux dire comment nous trouvâmes dans cette ville de Tlascala des maisons de bois, grillées et remplies d'Indiens et d'Indiennes qu'on y tenait enfermés, à l'engrais, jusqu'à ce qu'ils fussent assez gras pour être sacrifiés et mangés. Nous défîmes et brisâmes ces geôles pour rendre la liberté à ceux qui y étaient tenus en chartre; mais les misérables Indiens n'osaient s'en aller ni d'un côté ni de l'autre. Il demeurèrent là avec nous, se sauvant ainsi de la mort. A partir de ce moment, dans tous les pueblos où nous entrions, le premier ordre que donnait notre Capitaine était de briser de telles geôles et d'en ôter les prisonniers. Cette coutume était commune à tout ce pays. A la vue de cette grande cruauté, Cortès comme nous tous, se montra très-courroucé contre les Caciques de Tlascala, et les tança bien fâcheusement. Ils lui promirent que, d'ores en avant, ils ne tueraient ni

Digitized by Google

ne mangeraient plus d'Indiens de cette manière. Et je dis : A quoi bon ces belles promesses, puisque, dès que nous avions tourné la tête, ils recommençaient leurs mêmes cruautés ?

Laissons-les là, pour dire comment nous mîmes ordre à notre marche sur Mexico.

CHAPITRE LXXIX.

Comment notre Capitaine Hernando Cortès, avec nous tous, Capitaines et soldats, résolut d'aller à Mexico et de ce qui s'ensuivit.

NOTRE Capitaine, voyant qu'il y avait dix-sept jours que nous nous donnions du bon temps dans Tlascala et entendant parler des grandes richesses de Montezuma et de la prospérité de sa ville, résolut de prendre conseil, sur la marche en avant, de nous autres tous, tant Capitaines que soldats, dont il connaissait la bonne volonté à son égard. Il fut convenu de partir sans délai. Au sujet de ce voyage, il y eut dans le camp force bavardages et dissensions. Certains soldats disaient que c'était chose très-redoutable que d'aller se mettre, en si petit nombre comme nous étions, dans une aussi forte cité, au hasard de la grande puissance de Montezuma. Cortès répondit que nous ne pouvions plus faire autrement : que nous avions toujours demandé et réclamé cette visite à Montezuma et

Digitized by Google

que tous autres avis étaient désormais superflus. Ceux qui étaient d'opinion contraire, voyant et la résolution de ces paroles et la fermeté de la décision et le nombre des soldats qui, avec moi, appuyaient Cortes en criant avec entrain : En avant et à la bonne heure! cessèrent de le contredire davantage. Ceux qui murmuraient ainsi contre nous, avaient des biens à Cuba, car moi et les autres pauvres soldats, nous avons toujours offert nos âmes à Dieu qui les créa et nos corps aux blessures et travaux, jusqu'à mourir dans le service de Dieu, Notre-Seigneur, et de Sa Majesté.

Or, Xicotenga et Masse-Escaci, seigneurs de Tlascala, voyant que nous voulions réellement aller à Mexico, en étaient chagrinés dans l'âme, et passaient tout leur temps avec Cortès, lui conseillant de ne point s'occuper de ce voyage : de ne se fier ni peu ni prou à Montezuma, ni à aucun Mexicain : de n'ajouter foi ni à leurs grandes révérences, ni à leurs paroles si humbles et pleines de courtoisie, ni même à tous les présents qu'ils lui avaient envoyés, non plus qu'à toutes leurs autres offres de service : que tout cela n'etait que traîtrise : qu'en une heure, ils lui reprendraient tout ce qu'ils lui avaient donné : qu'il eût bien soin de se garder d'eux, aussi bien de jour que de nuit, car, certainement, au moment où nous serions le plus au dépourvu, ils nous attaqueraient : qu'il fallait, en cas de bataille, n'en laisser aucun vivant, et les tuer tous : l'adolescent, de peur qu'il ne prît les armes, le vieillard, afin qu'il ne combattît pas par le conseil. Ils donnèrent à Cortès quantité d'autres avis. Notre

Digitized by Google

Capitaine les remercia de leurs bontés, et leur montra beaucoup d'amour, tant par les promesses que par les présents qu'il distribua aussitôt au vieux Xicotenga, à Masse-Escaci et à tous les autres Caciques. Il leur donna une grande partie des étoffes fines de mantes, qu'il avait reçues de Montezuma et leur dit qu'il serait bon de moyenner la paix entre eux et les Mexicains, afin de faire amitié et de se procurer du sel, du coton et autres denrées. Xicotenga répondit qu'il était superflu de parler de paix, car la haine était pour toujours enracinée dans leurs cœurs : que les Mexicains sont tels que, sous prétexte de paix, ils leur feraient les plus grandes trahisons, étant gens à ne jamais maintenir leur foi : qu'il ne lui fallait donc point prendre ce souci, mais plutôt écouter la prière qu'ils lui faisaient derechef de se bien garder pour ne pas tomber aux mains de si méchantes gens.

Nous étions à deviser de la route à suivre pour aller à Mexico, et les ambassadeurs de Montezuma qui étaient avec nous et devaient nous servir de guides, disaient que le meilleur chemin et le plus aisé était celui qui passait par la cité de Cholula, où nous recevrions de bons offices des habitants, vassaux du grand Montezuma. Il nous sembla donc convenable à tous d'aller à cette ville. Lorsque les Caciques de Tlascala surent que nous voulions aller par là où nous acheminaient les Mexicains, ils devinrent tout tristes, nous répétant qu'il fallait absolument passer par Guaxocingo, dont les habitants étaient leurs parents et nos amis et non point par Cholula, où Montezuma faisait, à cou-

Digitized by Google

vert, ses trafics de duplicité. Mais, malgré ce qu'ils purent dire et le conseil qu'ils nous donnèrent de ne pas entrer dans cette ville, notre Capitaine, d'après notre avis fort bien déduit, maintint sa résolution d'aller par Cholula, d'abord, parce que tout le monde disait que c'était une grande cité, bien munie de tours, avec de hauts et vastes Cues, assise dans une bonne plaine (vraiment, de loin, elle ressemblait, en ce temps, à notre grande Valladolid de Castille la Vieille); ensuite elle était voisine d'importantes peuplades bien approvisionnées et fort à la main de nos amis de Tlascala; puis, nous avions intention d'y demeurer jusqu'à voir comment nous pourrions aller à Mexico sans avoir la guerre, parce qu'il y avait à redouter la grande puissance des Mexicains, et nous n'y pouvions entrer, si Dieu, Notre-Seigneur, ne nous tendait premièrement sa divine et miséricordieuse main, d'où nous venait toujours aide et courage. Enfin, après force devis et avis, Cholula fut notre chemin. Aussitôt, Cortès ordonna d'y dépêcher des messagers afin de demander à ces gens, pourquoi, étant si proches de nous, ils ne nous avaient pas fait visiter et rendre les honneurs qui sont dus à des ambassadeurs tels que nous, expédiés par un si grand Roi et seigneur tel que celui qui nous avait envoyés leur notifier leur salut? Il priait donc tous les Caciques et Papas de cette cité de venir nous visiter et jurer obéissance à notre Roi et seigneur, sinon, qu'ils les tiendrait pour mal intentionnés.

Dans le moment où Cortès donnait ses ordres, y ajoutant d'autres choses qu'il était convenable de leur

Digitized by Google

faire dire, on vint lui annoncer l'arrivée de quatre ambassadeurs de Montezuma, apportant un présent d'or. D'après ce que nous avons vu, ce Prince n'expédia jamais une ambassade sans un présent d'or, car il considérait comme offensant d'envoyer un message qui ne fût pas accompagné de cadeaux. Je relaterai plus loin ce que dirent ces messagers.

CHAPITRE LXXX.

Comment le grand Montezuma envoya quatre personnages très-considérables avec un présent d'or et de mantes, et de ce qu'ils dirent à notre Capitaine.

Tandis que Cortès s'entretenait avec nous et les Caciques de Tlascala de notre départ et des choses de la guerre, on lui vint annoncer que quatre ambassadeurs de Montezuma, tous personnages de marque, étaient arrivés dans cette ville, apportant des présents. Cortès les fit appeler. En arrivant devant lui, ils lui témoignèrent grand respect ainsi qu'à tous les soldats qui étaient là, et offrirent un présent de riches joyaux d'or, très-diversement travaillés, qui valaient bien dix mille pesos, et dix charges de mantes finement brodées de plumes. Cortès les accueillit gracieusement. Alors, ces ambassadeurs dirent, de la part de leur seigneur Montezuma : Qu'il s'émerveillait fort de notre long séjour parmi ces gens pauvres et mal policés,

Digitized by Google

qui ne sont même pas bons pour esclaves, tant ils sont méchants, traîtres et voleurs, et qui profiteraient de la moindre négligence, de jour comme de nuit, pour nous massacrer et voler : qu'il nous suppliait donc de venir au plus tôt à sa ville où il nous donnerait ce qu'il aurait, quoiqu'il ne pût faire aussi parfaitement que nous méritions et qu'il désirait, et que, bien que les vivres dussent être transportés de loin dans sa ville, il nous en ferait pourvoir de son mieux. Montezuma en agissait ainsi pour nous retirer de Tlascala, ayant appris que nous avions conclu avec les Caciques le pacte que j'ai dit dans le chapitre qui en traite, et qu'ils avaient, afin de faire l'amitié plus parfaite, donné leurs filles à Malinche. Il comprit que nul bien ne lui pouvait venir de ces alliances, et c'est pourquoi il nous appâtait avec son or et ses présents, afin de nous attirer sur ses terres, ou tout au moins, de nous faire sortir de Tlascala. Revenons aux ambassadeurs. Ceux de Tlascala les reconnurent bien et dirent à notre Capitaine qu'ils étaient tous seigneurs de pueblos et vassaux, et que Montezuma les employait à traiter les affaires d'importance. Cortès ayant rendu grâce à ces ambassadeurs avec de grandes caresses et des démonstrations affectueuses, leur répondit qu'il irait sous peu voir le seigneur Montezuma et les pria de demeurer quelques jours avec nous.

Car, en cette saison, Cortès ayant résolu d'envoyer deux de nos Capitaines, personnes notables, faire visite et parler au grand Montezuma et voir la grandeité de Mexico et ses grandes forces et forteresses

Digitized by Google

Pedro de Alvarado et Bernardino Vasquez de Tapia, s'étaient déjà mis en chemin, et quatre des ambassadeurs porteurs du présent ainsi que les autres messagers du grand Montezuma qui étaient habituellement en notre compagnie, étaient restés avec nous comme otages. Or, étant, en ce temps, grièvement navré et fiévreux, j'avais bien assez à faire à me soigner, et je ne me souviens pas jusqu'où ces Capitaines allèrent. Mais lorsque nous sûmes que Cortès avait envoyé ces deux Cavaliers à l'aventure, le jugeant en cela mal avisé, nous lui reprochâmes de les avoir ainsi exposés dans le seul but de voir la ville et ses forces : que c'était peu sage : qu'il fallait les faire aussitôt rappeler et les empêcher de pousser plus avant. Il leur écrivit de rebrousser immédiatement. D'ailleurs, Bernardino de Tapia était tombé malade de la fièvre, en route. Au vu des lettres, ils s'en revinrent. Les ambassadeurs qui les accompagnaient en firent leur rapport à Montezuma qui s'informa de l'aspect du visage et de la proportion des corps des deux Teules qui allaient à Mexico, et s'ils étaient Capitaines. Il paraît qu'ils répondirent que le Pedro de Alvarado était de très-belle grâce, tant dans le visage comme dans la personne, qu'il ressemblait au soleil et qu'il était Capitaine. En outre, ils lui en portèrent un dessin figuré fort au naturel. Des lors, ils lui donnèrent le nom de Tonatio, qui veut dire soleil ou fils du soleil, et ainsi l'appelèrent-ils d'ores en avant. Ils dirent que le Bernardino Vasquez de Tapia, était homme robuste, de très-bonne stature et qu'il était aussi Capitaine. Montezuma fut fâché de ce qu'ils

Digitized by Google

avaient rebroussé chemin. Ces ambassadeurs eurent raison de les comparer et de les désigner, comme ils firent, à leur seigneur Montezuma, tant pour la face que pour l'aspect de la personne et du corps, car le Pedro de Alvarado était svelte et très-bien fait de corps, de traits et de tournure, et si agréable de visage et de paroles, qu'il semblait toujours rire; quant au Bernardino Vasquez de Tapia, il était quelque peu fort, mais de belle prestance. A leur retour au camp, nous nous réjouîmes avec eux, leur disant que Cortès n'avait pas bien rencontré en ce qu'il leur avait commandé.

Laissons ce sujet, lequel importe peu à notre récit, pour traiter des messagers que Cortès avait envoyés à Cholula et de la réponse qui lui fut faite.

CHAPITRE LXXXI.

Comment ceux de Cholula envoyèrent quatre Indiens de peu de qualité pour se disculper de n'être pas venus à Tlascala, et de ce qui s'ensuivit.

J'ai déjà dit dans le chapitre passé comment notre Capitaine avait dépêché des messagers aux gens de Cholula, pour leur faire dire de venir nous voir à Tlascala. Les Caciques de cette ville, ayant entendu les ordres de Cortès, jugèrent bon d'expédier quatre Indiens de peu de qualité pour se disculper et dire qu'ils n'avaient pu venir parce qu'ils étaient malades.

Digitized by Google

Ils ne portèrent ni provisions ni rien autre chose, et répondirent ainsi tout sec. Lorsque ces messagers arrivèrent, les Caciques de Tlascala qui étaient présents, dirent à notre Capitaine que ceux de Cholula, dans le but de se moquer de lui et de nous tous, avaient envoyé ces Indiens qui étaient macehuales et de mince qualité. Cortès leur renvoya aussitôt dire par quatre Indiens de Cempoala que, puisqu'ils étaient à quatre lieues, il s'attendait, dans trois jours, à voir des personnages de marque, ou sinon, qu'il les tiendrait pour rebelles : qu'il les voulait voir, afin de leur dire des choses qui convenaient au salut de leurs âmes et au bon gouvernement de leur vie : qu'il voulait les avoir pour amis et frères, comme ceux de Tlascala, leurs voisins, et que, s'ils en jugeaient autrement et refusaient notre amitié, nous ne ferions néanmoins rien pour leur déplaire et les offenser.

A cette gracieuse ambassade, ils répondirent qu'ils ne pouvaient aller chez les Tlascalteques qui étaient leurs ennemis, sachant tout le mal qu'ils avaient dit d'eux et de leur seigneur Montezuma; mais que, si nous voulions sortir des limites de Tlascala et venir à leur ville, ils consentaient, au cas où ils ne feraient pas leur devoir envers nous, à être traités en rebelles, comme nous les en avions menacés. Notre Capitaine trouvant l'excuse qu'ils donnaient des plus justes, nous décidâmes d'y aller. Lorsque les Caciques de Tlascala virent que notre départ pour Cholula était définitivement résolu, ils dirent à Cortès : Puisque tu aimes mieux croire les Mexicains que nous, qui sommes tes

Digitized by Google

amis, souviens-toi que nous t'avons maintes fois dit de te garder de ceux de Cholula et de la puissance de Mexico, et, afin que tu puisses tirer meilleure aide de nous, nous avons équipé dix mille hommes de guerre qui vous accompagneront. Cortès les en remercia beaucoup, et, en ayant délibéré avec nous, on fut d'avis qu'il ne serait pas bon de mener tant de guerriers dans un endroit où nous avions des amitiés à nouer et qu'il suffisait de deux mille hommes. Il les demanda aux Caciques, les priant de laisser les autres dans leurs maisons.

Quittons ce discours, et je conterai notre voyage.

CHAPITRE LXXXII.

Comment nous allâmes à la cité de Cholula et de la grande réception qu'on nous fit.

Un matin, nous nous mîmes en route vers la cité de Cholula, et nous marchions dans le meilleur ordre possible, car, je l'ai maintes fois dit, nous nous tenions encore mieux sur nos gardes, lorsque nous pouvions nous attendre à quelque trouble ou guerre. Ce jour-là, nous allâmes dormir à un ruisseau qui passe à environ une petite lieue de Cholula, là où il y a maintenant un pont de pierre. On nous fit des huttes et des chambrées. Cette même nuit, les Caciques de

Digitized by Google

Cholula nous envoyèrent des messagers, personnes de marque, pour nous donner la bienvenue à leur terre. Ils apportèrent des provisions de poules et de pain fait avec leur maïs et dirent que, dans la matinée, tous les Caciques et Papas viendraient nous recevoir, nous priant de leur vouloir bien pardonner de n'être pas sortis aussitôt au-devant de nous. Cortès, par nos interprètes doña Marina et Aguilar, leur répondit en les remerciant des vivres qu'ils apportaient et de la bonne volonté qu'ils montraient. Nous dormîmes là, cette nuit, avec bonnes sentinelles, vedettes et éclaireurs.

Au matin, nous commençâmes à cheminer vers la cité. Nous en étions déjà proches, quand les Caciques, Papas et quantité d'autres Indiens, sortirent pour nous recevoir. Ils étaient tous vêtus de robes de coton, en façon de casaques moresques, comme en portaient les Indiens Zapotèques. Je dis cela pour qui les a vus et a été dans cette province. Tel est l'habit de ceux de cette ville de Cholula. Ils étaient tous fort pacifiques et de bonne volonté, et les Papas avaient des braseros avec de l'encens dont ils encensèrent notre Capitaine et les soldats qui l'entouraient. Il paraît que ces Papas et Principaux, à la vue des Tlascaltèques qui nous accompagnaient, prièrent doña Marina de dire à Cortès qu'il n'était pas bien que leurs ennemis entrassent ainsi, en armes, dans leur ville. Là-dessus, Cortès commanda aux Capitaines, aux soldats et à l'équipage de faire halte. Quand il nous vit tous rassemblés et immobiles, il dit : Il me semble, Messieurs, qu'avant

Digitized by Google

d'entrer à Cholula, il nous faut préluder par de bonnes paroles avec ces Caciques et Papas et voir quelle est leur volonté : la présence de nos amis de Tlascala leur donne de quoi murmurer, non sans raison : à l'aide de bonnes paroles, je leur veux faire entendre pourquoi nous venons à leur ville : ce peuple, comme vous l'avez ouï dire aux Tlascaltèques, étant d'humeur séditieuse, il est bon que, de son gré, il se range à l'obéissance de Sa Majesté : cela me paraît convenable. Alors Cortès ordonna à doña Marina d'appeler les Caciques et Papas à l'endroit où il se tenait, à cheval, avec nous tous. Aussitôt trois Principaux et deux Papas s'avancèrent et dirent : Pardonne-nous, Malinche, de n'être pas allés à Tlascala vous voir et vous porter des vivres. Nous n'avons pas agi ainsi par mauvaise volonté, mais parce que Masse-Escaci, Xicotenga et Tlascala tout entier, sont nos ennemis et parce qu'ils ont dit beaucoup de mal de nous et du grand Montezuma, notre seigneur : ce qu'ils ont dit ne suffit pas : ils ont à présent l'audace, avec votre faveur, de venir en armes à notre cité : nous te demandons en grâce de leur ordonner de retourner chez eux ou, tout au moins, de demeurer dans la campagne et de ne point entrer ainsi dans notre ville : quant à vous, vous êtes les bien venus. Notre Capitaine, voyant qu'ils avaient raison, ordonna aussitôt à Pedro de Alvarado et au Mestre de Camp Christoval de Oli, de prier les Tlascaltèques de faire leurs quartiers et baraquements dans la campagne et de ne pas entrer avec nous, à l'exception de ceux qui conduisaient l'artillerie et de

Digitized by Google

nos amis de Cempoala, et de leur dire que le motif de cette mesure était la peur qu'avaient d'eux tous ces Caciques et Papas : que, lorsque nous partirions de Cholula pour Mexico, il les ferait appeler et qu'il espérait bien qu'ils ne se fâcheraient pas de cela.

Ces ordres ayant paru tranquilliser ceux de Cholula, Cortès commença à les haranguer, leur disant : Que notre Roi et seigneur, dont nous sommes vassaux, est très-puissant et tient sous son commandement quantité de grands Princes et Caciques : qu'il nous a envoyés à ces terres pour leur notifier la défense qu'il fait d'adorer les idoles, de sacrifier des hommes, de manger leurs chairs et de faire des sodomies et autres turpitudes : que le chemin de Mexico, où nous allions parler au grand Montezuma, passant par leur ville, nous y étions venus, ne connaissant pas de route plus directe, et mûs par l'espérance de les avoir pour frères : enfin, que d'autres grands Caciques ayant juré obéissance à Sa Majesté, il serait bon qu'ils en fissent autant. Ils répondirent : A peine êtes-vous entrés dans notre terre, que vous nous ordonnez de laisser nos Teules (ainsi nomment-ils leurs idoles) : nous ne le pouvons : quant à jurer obéissance à ce Roi que vous dites être le vôtre, nous le ferons volontiers. Et ainsi firent-ils, de bouche, et non par-devant notaire.

Là-dessus, nous nous acheminâmes vers la ville. La foule qui sortait pour nous voir était telle, que les rues et les terrasses en étaient remplies. Je ne m'en étonne pas, car ils n'avaient jamais vu d'hommes comme nous ni de chevaux. Ils nous menèrent loger dans de vastes

Digitized by Google

salles où nous tenions tous, ainsi que ceux de Cempoala et les Tlascaltèques qui avaient porté le bagage. Ce jour-là et le lendemain, ils nous donnèrent à manger fort bien et abondamment. Restons-en là, et je conterai ce qui nous advint de plus.

CHAPITRE LXXXIII.

Comment, dans cette ville de Cholula, on avait comploté de nous massacrer, par ordre de Montezuma, et quel en fut le succès.

Nous avions été reçus fort solennellement, comme je l'ai dit, et, en apparence, de bon cœur. Néanmoins, comme il parut bien depuis, Montezuma avait donné l'ordre à ses ambassadeurs qui nous accompagnaient, de faire avec ceux de Cholula un traité en suite duquel, ceux-ci, à l'aide d'une troupe de vingt mille hommes fournis par Montezuma, devaient, à notre entrée dans la ville, nous combattre de nuit et de jour et, nous ayant pris dans leur filet, expédier à Mexico, bien amarrés, tous ceux de nous qu'ils pourraient. A cet effet, il leur avait envoyé, avec de grandes promesses, quantité de joyaux et d'étoffes, et un tambour d'or, autorisant en outre les Papas de cette ville à garder vingt des nôtres pour leurs sacrifices. Tout était déjà combiné. Les guerriers de Montezuma avaient pris leurs quartiers, les uns parmi d'épais bo-

Digitized by Google

cages, à une demi-lieue de Cholula, les autres dans les maisons de la cité, et se tenaient tout prêts et en armes. Sur les terrasses, des parapets avaient été établis, et, dans les rues, des fossés et barricades pour empêcher les chevaux de courir. Ils avaient même rempli des maisons de longues perches, de colliers de cuir et de cordeaux destinés à nous amarrer pour nous mener à Mexico. Mais Notre-Seigneur Dieu fit en sorte que la chose, devenant pour nous meilleure, tourna fort au rebours de leur espoir. Laissons cela pour l'heure, et retournons un peu en arrière.

Après nous avoir logés, comme je l'ai dit, ces gens nous donnèrent fort bien à manger, les premiers jours. Quoiqu'ils eussent une apparence des plus pacifiques, nous ne laissâmes pas de nous tenir toujours bien sur nos gardes, suivant notre bonne habitude. Le troisième jour, on ne nous portait plus à manger. Plus de Caciques, plus de Papas, et si quelques Indiens venaient nous voir, ils se tenaient à l'écart, ne s'approchant point de nous, et riant comme pour se moquer. Ce que voyant, notre Capitaine, par nos interprètes doña Marina et Aguilar, fit dire aux ambassadeurs du grand Montezuma, lesquels étaient là, d'ordonner aux Caciques de nous fournir de quoi manger. Mais on ne nous apportait que de l'eau et du bois, et les vieux, qui le portaient, disaient qu'ils n'avaient pas de maïs. Ce même jour, arrivèrent d'autres ambassadeurs du Montezuma, lesquels s'étant réunis à ceux qui étaient déjà avec nous, dirent, fort effrontément et sans respect aucun, que leur maître nous fai-

Digitized by Google

sait prévenir de ne pas aller à sa ville, vu qu'il n'avait pas de quoi nous nourrir. Ils ajoutaient qu'ils voulaient immédiatement retourner à Mexico avec la réponse. Cortès, trouvant que ces paroles sonnaient mal, répondit doucement aux ambassadeurs qu'il s'étonnait qu'un aussi grand seigneur comme était Montezuma, changeât si souvent d'avis : qu'il les priait de ne pas le quitter, vu qu'il voulait partir dès le lendemain, pour l'aller voir et se mettre à ses ordres; et il me semble qu'il leur donna quelques cordons de patrenôtres. Les ambassadeurs promirent d'attendre. Cela fait, notre Capitaine nous fit assembler et nous dit : Ces gens m'ont un air étrange : tenons-nous à l'erte, car il y a là quelque méchant complot. Aussitôt il fit dire au premier Cacique de venir le trouver ou d'envoyer quelques Principaux. Le Cacique répondit qu'il était malade et qu'il ne pouvait venir, ni envoyer personne. Là-dessus, notre Capitaine ordonna de lui amener, en employant de belles raisons, deux Papas d'un grand temple qui était proche notre logis et où il y en avait quantité. Nous en amenâmes deux, sans qu'il leur fût fait la moindre malhonnêteté. Cortès leur fit donner à chacun un chalchihui, espèce d'émeraude fort estimée parmi eux, et leur demanda avec des paroles affectueuses : Qu'est-ce qui avait ainsi épouvanté le Cacique, les Principaux et tous les autres Papas? qu'il les avait fait appeler et qu'ils n'avaient pas voulu venir. Il paraît que l'un de ces Papas était un personnage fort considérable, ayant la charge ou le commandement de tous les Cues de cette ville. Il de-

Digitized by Google

vait être une sorte d'Evêque, à leur façon, et on lui portait grand respect. Cet homme dit que, quant à eux Papas, ils n'avaient aucune peur de nous : que, puisque le Cacique et les Principaux n'avaient pas voulu venir, il les irait appeler et que, leur parlant, il était convaincu qu'ils ne refuseraient pas de venir. Cortès lui dit d'aller à la bonne heure, tandis que son compagnon resterait là à attendre son retour. Ce Papa alla donc quérir le Cacique et les Principaux qui, peu après, se présentèrent avec lui au logis de Cortès. Celui-ci leur demanda, par nos truchemans doña Marina et Aguilar, pourquoi ils avaient peur? pour quelle raison ils ne nous donnaient pas à manger? Que, si notre séjour parmi eux leur faisait du chagrin, nous voulions, dès le lendemain, dans la matinée, partir pour Mexico où nous allions faire visite au seigneur Montezuma : qu'il les priait donc de lui tenir prêts des tamemes pour conduire le bagage et les tepustles, qui sont les bombardes, et de lui envoyer immédiatement des vivres. Le Cacique était si interloqué, qu'il pouvait à peine parler. Il dit enfin qu'il chercherait des vivres, mais que leur seigneur Montezuma leur avait fait commander de ne pas nous en donner, ne voulant pas nous laisser passer plus avant.

Au milieu de ces entretiens, trois Indiens de nos amis de Cempoala vinrent secrètement aviser Cortès qu'ils avaient découvert, aux alentours de nos logements, des fossés creusés dans les rues, si bien recouverts de bois et de terre que, si l'on n'y faisait grande attention, on n'y pouvait rien voir : qu'ayant ôté la

Digitized by Google

terre de dessus un de ces fossés, ils l'avaient trouvé plein de pieux très-aigus, destinés à tuer les chevaux : que les terrasses étaient munies de pierres et de parapets de briques crues, et que tout était arrangé de la bonne façon, car ils avaient aussi vu, dans une autre rue, des barricades de gros madriers. En ce moment, arrivèrent huit Tlascaltèques de ceux que nous avions laissés dans la campagne et qui n'étaient pas entrés dans Cholula. Ces Indiens dirent à Cortès : Prends garde, Malinche, ça va mal ici : nous savons que, cette nuit, les gens de cette ville ont sacrifié à leur idole, qui est le Dieu de la guerre, sept personnes, dont cinq enfants, pour qu'il leur donne la victoire contre vous : en outre, nous avons vu qu'ils emmènent toutes leurs hardes, leurs femmes et leurs enfants. Cortès, ayant entendu ces Tlascaltèques, les dépêcha aussitôt vers leurs chefs, les avisant de se tenir prêts à marcher, au cas où nous les enverrions appeler. Puis il recommença à parler au Cacique, Papas et Principaux de Cholula, leur disant de ne point avoir peur, de ne pas s'émouvoir ainsi, de prendre garde de rompre la foi qu'ils lui avaient jurée, car il les châtierait : qu'il leur avait déjà dit que nous voulions partir le lendemain matin : qu'il avait besoin de deux mille de leurs guerriers pour nous accompagner, comme ceux qu'on nous avait donnés à Tlascala, parce qu'ils lui seraient utiles dans le voyage. Ils répondirent qu'ils lui donneraient et les guerriers et les hommes pour le bagage et demandèrent la permission d'aller les mettre en état. Ils s'en allèrent, forts contents, dans

Digitized by Google

la croyance où ils étaient que, grâce aux deux mille hommes qu'ils devaient nous fournir et aux capitaineries de Montezuma qui se tenaient cachées dans les bois et les ravins, nous ne pourrions échapper à la mort ou à la prison, vu que nos chevaux ne pourraient courir. Ils avisèrent aussitôt les Mexicains de la garnison d'avoir à construire des retranchements et barricades en manière de culs-de-sac, pour nous empêcher de passer, les prévenant de se tenir prêts : que nous devions partir le lendemain matin : qu'au moyen des deux mille hommes qu'ils devaient fournir, ils pourraient, les uns et les autres, nous prenant au dépourvu, faire main basse sur nous et nous amarrer : enfin, qu'ils pouvaient être assurés du succès, à la suite des sacrifices faits aux idoles de guerre qui leur avaient promis la victoire.

C'est assez parler de ces traîtres qui se croyaient sûrs de leur affaire. Retournons à notre Capitaine, qui voulut savoir par le menu tout le complot et tout ce qui se passait. Il chargea doña Marina, qui n'avait peur de rien, de porter d'autres chalchihuites aux Papas à qui elle avait déjà parlé; de leur dire, avec des paroles gracieuses, que Malinche voulait les entretenir encore, et de les ramener avec elle. Doña Marina y alla, leur parla comme elle le savait si bien faire, et, grâce aux présents, les ramena. Cortès les adjura de dire la vérité sur ce qu'ils savaient : que, comme prêtres des idoles et personnes considérables, ils ne devaient point mentir : que ce qu'ils diraient ne pourrait être aucunement divulgué, puisque nous

Digitized by Google

devions partir le lendemain. Enfin, il leur promit beaucoup d'étoffes. Les Papas répondirent Qu'à la vérité, leur seigneur Montezuma avait su que nous devions passer par cette cité : que, chaque jour, il variait dans ses résolutions et ne s'arrêtait à rien : que, tantôt, il leur envoyait l'ordre, au cas où nous irions à Cholula, de nous recevoir très-honorablement et de nous acheminer vers sa ville, et que, d'autres fois, il leur faisait dire que sa volonté n'était plus que nous allassions à Mexico : qu'en dernier lieu, son Tezcatepuca et son Huichilobos, à qui il avait grande dévotion, lui avaient conseillé de nous faire massacrer dans Cholula ou de nous faire mener, bien amarrés, à Mexico : que, la veille, il avait envoyé vingt mille guerriers dont une moitié était déjà dans la ville et le reste caché, aux environs, dans des ravins : que ces guerriers avaient déjà été avisés du jour de notre départ, des barricades à construire et des deux mille hommes que ceux de la ville devaient nous prêter : enfin, que tout était concerté pour que vingt d'entre nous, destinés à être sacrifiés aux idoles, fussent laissés à Cholula. Cortès ayant appris tout cela, leur fit donner des mantes très-bien travaillées et les engagea à ne rien dire, les menaçant, s'ils découvraient la chose, de les tuer, à notre retour de Mexico. Puis il leur enjoignit de faire venir tous les Caciques, à qui il avait à parler, parce qu'il voulait, comme il le leur avait dit, partir de très-grand matin.

Cette même nuit, Cortès tint conseil sur ce que

Digitized by Google

nous devions faire, car il avait des hommes très-excellents et des miéux avisés. Et, comme il advient d'ordinaire dans de tels cas, les uns disaient qu'il fallait changer de route et aller à Guaxocingo ; d'autres qu'il fallait garder la paix par tous les moyens possibles et retourner à Tlascala ; d'autres, et j'étais de ce nombre, furent d'avis que, si nous laissions passer sans châtiment ces trahisons, on nous en tramerait de tous côtés d'autres pires : que, nous trouvant dans cette grande ville bien approvisionnée, il fallait leur faire la guerre, qui leur serait bien plus sensible dans leurs maisons qu'en rase campagne : qu'il serait bon d'avertir au plus tôt les Tlascaltèques, afin qu'ils se trouvassent à l'affaire. Ce dernier avis parut à tous le meilleur. Il fut donc convenu que, puisque Cortès avait annoncé notre départ pour le lendemain, nous ferions mine d'empaqueter nos hardes, ce qui n'était pas long, et que, sortant des hautes clôtures qui garnissaient les grands préaux où nous logions, nous tomberions à l'improviste sur les guerriers Indiens, à qui c'était bien dû. Résolus de dissimuler avec les ambassadeurs de Montezuma, nous leur dîmes que ces méchants Cholultèques voulaient nous trahir et en rejeter la faute sur leur seigneur Montezuma et sur eux-mêmes, ses ambassadeurs : que nous ne le pouvions croire et que nous les priions de demeurer dans le logis de notre Capitaine et de ne plus avoir avec les gens de cette ville de rapports qui nous pourraient donner à penser qu'ils étaient complices de leur traîtrise, d'autant que nous les voulions avoir

Digitized by Google

avec nous, pour nous guider à Mexico. Les ambassadeurs répondirent que ni eux ni leur maître Montezuma ne savaient rien de tout cela. Malgré qu'ils en eussent, nous leur donnâmes des gardes, afin de les empêcher de s'en aller sans permission et d'informer Montezuma que nous savions que tout s'était fait par ses ordres.

Cette nuit-là, nous restâmes tous sur pied et en armes, les chevaux sellés et bridés, avec force sentinelles et rondes, suivant notre constante habitude, car nous tenions pour certain que toutes les capitaineries, tant des Mexicains que des Cholultèques, allaient nous courir sus.

Or, une vieille Indienne, femme d'un Cacique, connaissant le complot qu'on avait tramé, vint trouver secrètement doña Marina, notre interprète, et, la voyant jeune, de bonne mine et riche, lui dit et conseilla de s'en venir avec elle à sa maison, si elle voulait sauver sa vie : que nous serions tous certainement tués cette nuit ou le jour suivant, vu que, d'après les ordres du grand Montezuma, il avait été concerté, entre ceux de cette ville et les Mexicains, qu'ils se réuniraient pour nous massacrer tous ou nous mener, bien garrottés, à Mexico. La vieille ajouta que, sachant cela et émue de pitié pour doña Marina, elle lui venait dire de prendre toutes ses hardes et de la suivre dans sa maison où elle la marierait avec un sien fils, frère d'un autre jeune gars qui l'accompagnait. L'ayant entendue, doña Marina, qui était en tout fort avisée, lui dit : O mère, que je vous sais

Digitized by Google

gré de ce que vous me dites! Je vous suivrais à l'instant même; mais je ne me fie à personne pour emporter mes étoffes et mes joyaux d'or : j'en ai beaucoup : par votre vie, mère, attendez un peu, vous et votre fils, nous nous en irons cette nuit : à cette heure, vous le voyez, les Teules veillent : ils nous découvriraient. La vieille crut ce qu'elle lui disait et resta à deviser avec elle. Doña Marina lui demanda de quelle manière on devait nous massacrer et comment et quand s'était fait le complot. La vieille ne dit ni plus ni moins que ce qu'avaient déjà confessé les deux Papas. Et comment, repartit doña Mariña, cette affaire étant si secrète, êtes-vous parvenue à la savoir? Elle répondit que son mari la lui avait contée : qu'il était capitaine d'un des quartiers de la ville : qu'en cette qualité, il était actuellement occupé à faire faire à ses guerriers leur jonction avec les escadrons du grand Montezuma cachés dans les ravins : qu'à ce qu'elle croyait, ils devaient déjà s'être rejoints, et n'attendaient que le moment de notre départ pour nous massacrer : que, pour ce qui est du complot, elle le connaissait depuis trois jours, parce qu'on avait envoyé de Mexico à son mari un tambour doré, et que les trois autres capitaineries avaient aussi reçu de riches mantes et des joyaux d'or pour nous mener tous prisonniers au seigneur Montezuma. Doña Marina, l'ayant ouïe, dissimula avec la vieille et dit : O combien je me réjouis d'apprendre que votre fils, avec qui vous me voulez marier, est un grand personnage! Il y a longtemps que

Digitized by Google

nous parlons, et je ne voudrais pas qu'on nous découvrît : or donc, mère, attendez ici : je commencerai à vous apporter mes richesses, et, comme je ne pourrai tout enlever à la fois, vous et votre fils, mon frère, me les garderez : dès que j'aurai fini, nous pourrons partir. La vieille, croyant tout cela, s'assied tranquillement près de son fils. Doña Marina entre prestement chez Cortès et lui conte tout ce qui s'est passé avec l'Indienne. Notre Capitaine, l'ayant fait aussitôt amener, l'interrogea à nouveau sur les trahisons et complots. Elle dit exactement la même chose que les Papas, et on la fit garder afin qu'elle ne se sauvât pas.

Au point du jour, ce fut vraiment chose merveilleuse à voir que la hâte des Caciques et des Papas, amenant les guerriers Indiens, leurs grands éclats de rire et leur joie, comme s'ils nous tenaient déjà dans la nasse et les filets. Ils amenèrent beaucoup plus de guerriers que nous n'avions demandé. Il y en avait tant, qu'ils ne tenaient pas dans les préaux, quelque vastes qu'ils soient (car on les a conservés tels quels en souvenir du passé). Quelque matineux qu'eussent été les Cholultèques et leurs gens de guerre, nous étions déjà tous tout prêts pour ce qu'il y avait à faire. Les soldats d'épée et de rondache se tenaient à la porte du grand préau pour empêcher la sortie d'aucun des Indiens armés. Notre Capitaine était à cheval, accompagné d'une garde nombreuse. Voyant que les Caciques, les Papas et les gens de guerre étaient venus de si grand matin, Cortès dit :

Digitized by Google

Quelle envie ont ces traîtres de nous voir dans les ravins, pour se rassasier de nos chairs ! Mais notre Seigneur fera mieux pour nous. Il s'informa des deux Papas qui avaient découvert le secret. On lui dit qu'ils étaient à la porte du préau avec d'autres Caciques qui voulaient entrer. Cortès ordonna à notre interprète Aguilar de leur dire de rentrer chez eux, leur présence n'étant pas nécessaire en ce moment. Il fit cela, afin que le service qu'ils nous avaient rendu ne leur fût point mal payé par la mort.

Alors Cortès, à cheval, ayant à son côté doña Marina, commença à parler aux Caciques et Papas : Pourquoi, sans qu'il leur eût été fait aucune injure, voulaient-ils nous massacrer, la nuit passée ? Qu'avions-nous fait ou dit qui pût justifier semblable trahison, sinon leur remontrer les mêmes vérités qu'aux autres peuples que nous avions traversés, les exhortant à n'être point méchants, à ne pas sacrifier d'hommes, à ne pas adorer d'idoles, à ne pas manger la chair de leurs semblables, à n'être plus sodomites, à avoir de bonnes mœurs, et leur disant des choses touchant notre Sainte Foi, sans les violenter en rien ? Dans quel but ont-ils nouvellement préparé dans une maison, proche le Grand Temple, quantité de longues et fortes perches, de colliers et de cordes ? Pourquoi, depuis trois jours, ont-ils fait, dans les rues, des barricades et des fossés, et des fortifications sur les terrasses ? Pourquoi ont-ils fait sortir de la ville leurs enfants, leurs femmes et leurs biens ? Ils n'avaient pu dissimuler leur méchant vouloir, ni celer leur traîtrise, nous refusant des vi-

Digitized by Google

vres et nous portant de l'eau et du bois, comme par dérision, tout en disant qu'ils n'avaient pas de maïs. Cortès ajouta qu'il savait que de nombreuses capitaineries de guerriers se tenaient parmi des ravins, près de la ville, dans la croyance que nous prendrions ce chemin pour aller à Mexico et dans l'espoir, avec l'aide de ceux qui les avaient rejoints cette nuit même, d'exécuter la trahison qu'ils avaient ourdie. C'était là le loyer qu'ils nous gardaient en retour de nos volontés fraternelles et des commandements de Dieu Notre-Seigneur et du Roi que nous étions venus leur apporter ! Ils voulaient nous tuer et manger nos chairs ! Les marmites étaient toutes prêtes, avec le sel, le piment et les tomates ! N'aurait-il pas mieux valu nous assaillir en rase campagne, comme valeureux et bons guerriers, ainsi que l'avaient fait leurs voisins, les Tlascaltèques ? Cortès leur dit encore qu'il savait avec certitude ce qu'ils avaient comploté dans cette ville : qu'ils avaient promis à leur idole, patron de la guerre, de lui sacrifier vingt d'entre nous : que, trois nuits auparavant, ils lui avaient sacrifié sept Indiens pour obtenir la victoire : qu'il la leur avait promise, mais que, méchant et faux dieu comme il est, il ne peut ni ne put prévaloir contre nous : enfin, que toutes ces méchancetés et trahisons projetées ou exécutées par eux, allaient leur retomber dessus. Tel était le discours que leur traduisait doña Marina. Les Papas, Caciques et Capitaines qui l'avaient parfaitement compris, répondirent que c'était vrai, mais qu'ils n'en avaient pas la faute, n'ayant fait qu'obéir aux ordres de leur

Digitized by Google

maître Montezuma que leur avaient transmis les ambassadeurs. Alors Cortès s'écria : Les lois royales commandent que de semblables trahisons ne restent pas impunies : pour prix d'un tel forfait, vous mourrez ! Ce disant, il donna l'ordre de tirer un coup d'escopette (c'était le signal convenu) et nous leur appliquâmes une correction telle, qu'elle ne sera jamais oubliée, car nous en tuâmes quantité, et d'autres, à qui ne profitèrent guère les promesses de leurs faux dieux, furent brûlés vifs. En moins de deux heures, nos amis les Tlascaltèques, que nous avions laissés hors la ville, arrivèrent. Ils bataillèrent très-bravement dans les rues dont l'accès était défendu par des capitaineries de Cholula. Après les avoir rapidement culbutées, ils se répandirent à travers la cité, pillant et faisant des prisonniers, sans qu'il nous fût possible de les retenir. Le lendemain, d'autres bandes vinrent du pays de Tlascala. Ces gens, fort ennemis de Cholula, faisaient de grands dégâts ; ce que voyant, Cortès et les autres Capitaines et soldats, émus de pitié, empêchèrent les Tlascaltèques de continuer leurs mauvais traitements. Cortès ordonna à Pedro de Alvarado et à Christoval de Oli de lui amener tous les chefs de Tlascala. Ils ne tardèrent guère à venir, et il leur commanda de ramasser tous leurs gens et de se tenir dans la campagne. Ainsi firent-ils, de sorte qu'il ne resta avec nous que les Cempoalans.

Sur ces entrefaites, quelques Caciques et Papas Cholultèques habitant d'autres quartiers qui, à ce qu'ils disaient, n'avaient eu aucune part à la trahison (cette

Digitized by Google

ville étant très-grande, est divisée par des partis et factions) se présentèrent devant Cortès et le supplièrent, ainsi que nous tous, d'oublier notre juste colère et les trahisons passées, puisque les traîtres les avaient payées de leur vie. Et les deux Papas amis qui nous avaient découvert le secret et la vieille femme du Capitaine qui, comme je l'ai dit, avait voulu faire de doña Marina sa bru, se joignirent à eux pour supplier Cortès de faire grâce. Cortès, tandis qu'ils lui parlaient, fit montre d'un furieux courroux. Puis, ayant fait appeler les ambassadeurs de Montezuma, qui étaient détenus en notre compagnie, il dit que cette ville méritait d'être toute détruite et ses citoyens massacrés en payement de leur traîtrise ; mais que, par égard pour le seigneur Montezuma, dont ils étaient vassaux, il leur pardonnait à condition que dorénavant ils seraient bons et se garderaient de pareils accidents, sinon qu'ils mourraient tous. Là-dessus, il fit venir les Caciques de Tlascala campés hors la ville et leur dit qu'ils avaient fait suffisamment de mal et qu'ils devaient rendre les hommes et les femmes qu'ils avaient emmenés captifs. Et, bien qu'il leur en coûtat de les rendre et qu'ils assurassent que les Cholultèques méritaient bien pis pour les trahisons qu'ils en avaient toujours reçues, par déférence pour la volonté de Cortès, ils rendirent nombre de prisonniers. Néanmoins, ils demeurèrent, de ce coup, riches en or, couvertures, coton, sel et esclaves. De plus, Cortès moyenna la paix entre eux et ceux de Cholula et, d'après ce que j'ai vu et entendu depuis, jamais cette amitié ne

Digitized by Google

fut rompue. En outre, il ordonna à tous les Papas et Caciques Cholultèques de repeupler la ville et d'ouvrir des Tianguez et marchés, sans craindre d'être molestés en rien. Ils répondirent que, dans cinq jours, ils feraient rentrer la population, la plupart des habitants s'étant sauvés dans le bois. Ils manifestèrent aussi la crainte qu'ils avaient que Cortès ne leur nommât un Cacique, celui qui les gouvernait en cette qualité ayant été tué dans le massacre du préau. Cortès leur demanda aussitôt à qui revenait le Cacicat? A un frère du défunt, répondirent-ils. Il le leur désigna à l'instant pour gouverneur, jusqu'à ce qu'il en fût autrement ordonné.

Lorsque Cortès vit la cité repeuplée et les marchés paisiblement ouverts, il fit une assemblée des Papas, Capitaines et autres Principaux de cette ville, et leur expliqua clairement toutes les choses touchant notre Sainte Foi, les exhortant à renoncer à l'adoration des idoles, aux sacrifices, aux festins de chair humaine, aux larcins, et à toutes leurs turpitudes habituelles. Il les engagea à considérer que leurs faux dieux les trompaient, étant méchants et menteurs : qu'ils n'avaient qu'à se ressouvenir de leurs menteries lorsque, cinq jours auparavant, ils leur avaient promis la victoire, après le sacrifice des sept victimes : que tout ce qu'ils leur disaient, à eux et aux Papas, n'était que méchanceté : qu'il les priait donc de les renverser à l'instant et de les mettre en morceaux : que, s'ils ne le voulaient faire eux-mêmes, nous les briserions. Enfin, il leur ordonna de blanchir à la chaux

Digitized by Google

une sorte de chapelle où nous mîmes une croix. Ils exécutèrent immédiatement ce dernier ordre, en promettant d'enlever les idoles; mais malgré nos commandements répétés, ils différaient toujours de le faire. C'est alors que le Père de la Merci dit à Cortès qu'il était excessif de commencer par leur ôter leurs idoles avant qu'ils eussent mieux compris les choses de la Foi : qu'il fallait voir auparavant quel serait le succès de notre entrée à Mexico : que le temps nous dicterait notre conduite à venir et que, pour le moment, il suffisait de les avoir admonestés comme nous avions fait et d'avoir planté la croix.

Laissons cela pour parler de cette cité de Cholula. Elle est assise dans une plaine et située en lieu où elle est entourée de plusieurs villes, telles que Tepeaca, Tlascala, Chalco, Tecamachalco, Guaxocingo, et de si nombreux villages que je ne les dénombrerai pas. Le terroir est fertile en maïs, piments et autres légumes et tout plein de magueys, plante dont ils tirent le vin. On y fait d'excellente vaisselle d'argile rouge, noire et blanche, diversement peinte, dont se fournissent Mexico et les provinces avoisinantes; c'est comme qui dirait, pour la Castille, la poterie de Talavera ou de Palencia. Cette cité de Cholula avait, en ce temps, environ cent tours fort hautes, Cues et sanctuaires où on tenait les idoles. Le Grand Temple, en particulier, avait cent préaux pour le service et était plus élevé que celui de Mexico, bien que ce dernier fût très-somptueux et haut. Il y avait dans ce Grand Temple une idole énorme, dont j'ai oublié le

Digitized by Google

nom, et qui était tenue en extrême dévotion par les Indiens. Ils venaient de maints endroits lui faire des sacrifices, célébrer des espèces de neuvaines et présenter leurs offrandes. Il me souvient que, lors de notre entrée dans cette cité, à la vue de tours si hautes et toutes blanches, il nous sembla que c'était Valladolid elle-même.

C'est assez parler de cette ville et des choses qui nous y advinrent; revenons aux bataillons envoyés par le grand Montezuma. Ils s'étaient postés, ainsi que je l'ai déjà dit, dans des bocages proche Cholula, où ils avaient construit des parapets et des culs-de-sac pour empêcher les chevaux de courir, comme ils l'avaient comploté. A la nouvelle des événements, ils s'en retournèrent plus vite qu'au pas à Mexico, où ils firent à leur Montezuma le rapport complet de ce qui s'était passé. Mais pour lestes qu'ils furent, nous savions déjà la nouvelle par deux Principaux de ceux qui nous accompagnaient, lesquels y étaient allés en poste. Nous apprîmes donc de manière très-certaine qu'au reçu de ces nouvelles, Montezuma avait senti grande douleur et grand courroux, qu'il avait aussitôt sacrifié quelques Indiens à son idole Huichilobos, qu'il tenait pour Dieu de la guerre, dans l'espoir d'en apprendre ce qui adviendrait de notre venue à Mexico et s'il nous devait laisser entrer dans sa ville. Nous sûmes même qu'il était demeuré, deux jours durant, enfermé dans ses dévotions et sacrifices conjointement avec dix Papas des plus considérables. La réponse qu'il tira de ces idoles, qu'il considérait comme

Digitized by Google

dieux, fut la suivante : elles lui conseillèrent de nous envoyer des messagers pour se disculper de l'aventure de Cholula et de nous laisser entrer à Mexico avec des apparences pacifiques : que, dès que nous serions entrés, en nous ôtant les vivres et l'eau ou en levant un quelconque des ponts, il lui serait aisé, dans un seul jour de bataille, de nous massacrer tous jusqu'au dernier : qu'alors, il pourrait faire ses sacrifices à Huichilobos qui lui avait donné ce conseil et à Tezcatepuca, son dieu de l'Enfer, se rassasier, lui et les siens, de nos cuisses, de nos jambes et de nos bras, et, avec les tripes, le tronc et le reste, assouvir la faim des couleuvres, serpents et tigres qu'il tenait dans des maisons de bois, comme je le conterai plus avant, à son temps et lieu.

Laissons-là Montezuma et ses sentiments, pour dire que cette affaire ou châtiment de Cholula fut connue dans toutes les provinces de la Nouvelle-Espagne. Et si auparavant les Indiens, ayant appris les guerres de Champoton, Tabasco, Cingapacinga et Tlascala, nous réputaient très-valeureux et nous nommaient Teules (quelque chose comme Dieux ou méchants diables), depuis lors, ils nous considérèrent comme devins, disant qu'il n'était pas possible de nous rien cacher de ce qu'on pouvait comploter contre nous : que nous savions tout. C'est pourquoi ils nous montraient de la bonne volonté.

Je pense que les curieux lecteurs doivent être rassasiés de cette relation de Cholula et je voudrais bien avoir fini de l'écrire. Je ne puis, néanmoins, m'abstenir de remémorer ici des cages que nous y

Digitized by Google

trouvâmes, faites avec de grosses poutres. Ces cages étaient pleines d'Indiens et d'enfants qu'on y tenait à l'engrais, pour les sacrifier et les manger. Nous les brisâmes, et Cortès ordonna à ceux qui y étaient enfermés de s'en aller au pays de leur naissance. Puis, il enjoignit, avec menaces, aux capitaines et Papas de la ville, de ne plus tenir d'Indiens en cage et de ne plus manger de chair humaine. Ils le promirent. Mais à quoi avançaient ces promesses, puisqu'ils ne les tenaient pas? Passons donc outre.

Telles furent les grandes cruautés que décrit dans un récit qui n'en finit pas, le Seigneur Évêque de Chiapa, don Fray Bartolomé de las Casas, lequel affirme et dit que ce châtiment fut fait, sans nulle raison, pour passer le temps et parce que la fantaisie nous en vint. Je veux dire aussi que de bons Religieux Franciscains, les premiers Frayles que Sa Majesté envoya à la Nouvelle-Espagne, après la prise de Mexico, comme je le conterai plus loin, allèrent à Cholula pour connaître, s'informer et s'enquérir comment et pourquoi avait été fait ce châtiment. Ils firent leur enquête avec les mêmes Papas et anciens de cette cité. Et il résulte de leur information que la chose s'est passée telle que je l'écris ici. Et si nous n'avions pas fait ce châtiment, nos vies eussent été mises en grand péril par les escadrons et les capitaineries des guerriers Mexicains et naturels de Cholula, et par leurs barricades et engins offensifs; et si, pour notre malheur, nous étions morts là, cette Nouvelle-Espagne n'aurait pas été si tôt conquise; une

Digitized by Google

autre Armada n'aurait pas osé y venir, ou n'y serait venue qu'avec un grand travail, car les Indiens auraient défendu leurs ports et seraient toujours restés avec leurs idolâtries. J'ai ouï dire à un frère Franciscain de bonne vie, nommé Fray Toribio Motolinia, qu'il eût mieux valu pouvoir éviter ce châtiment, et que les gens de Cholula ne l'eussent pas rendu nécessaire; mais que, puisque la chose avait eu lieu, elle avait eu cela de bon que les Indiens de toutes les provinces de la Nouvelle-Espagne avaient vu et compris que cette idole et toutes les autres étaient méchantes et menteuses, et avaient perdu, par suite du fâcheux succès de leurs promesses, toute la dévotion qu'ils leur vouaient auparavant. Le fait est que, depuis lors, ils ne sacrifiaient plus, et ne venaient plus en pèlerinage comme ils avaient coutume. Les Cholultèques ne se soucièrent plus de leur grande idole. Après l'avoir ôtée du haut temple où elle était, ils la cachèrent ou la brisèrent. On ne la vit plus, et ils en mirent une autre à sa place.

Laissons cela et je dirai ce que nous fîmes ensuite.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXXIV.

De certains conseils que nous tînmes, et des messagers que nous envoyâmes au grand Montezuma.

Au bout de quatorze jours, nous n'avions plus que faire à Cholula. La ville était parfaitement repeuplée, les marchés ouverts et l'amitié conclue entre les habitants et ceux de Tlascala; enfin une croix avait été dressée, et nous leur avions remontré les choses relatives à notre Sainte Foi. Or, voyant que Montezuma envoyait en cachette des espions à notre camp pour s'enquérir de notre volonté et savoir, à l'aide des deux ambassadeurs qui nous accompagnaient et qui le tenaient soigneusement informé, si notre dessein était de passer outre et d'aller à Mexico, Cortès résolut de prendre conseil de certains Capitaines et de quelques soldats qu'il savait lui être affectionnés, et qui, outre leur vaillance, étaient gens de bon conseil. Aussi ne faisait-il jamais rien sans prendre, tout d'abord, notre avis. Il fut donc convenu que nous enverrions dire fort doucement et amoureusement au grand Montezuma : Que pour remplir la volonté qu'avait eue notre Roi et seigneur en nous expédiant vers ces contrées, nous avions traversé de nombreuses mers, des terres étranges, dans le seul but de le voir, lui Montezuma, et de lui dire des choses qui lui seraient très-profitables d'ouïr : que ses am-

Digitized by Google

bassadeurs, au cours de notre marche vers sa ville de Mexico, nous avaient acheminés par Cholula, dont les habitants, disaient-ils, étaient ses vassaux : que les deux premiers jours après notre entrée, ils nous avaient fait bon accueil : qu'ils avaient combiné une trahison pour le troisième jour, dans la pensée de nous tuer : mais que nous sommes d'une espèce si particulière qu'il est impossible de tramer contre nous complot, traîtrise ou méchanceté, sans que nous en soyons avertis : qu'à cette raison, nous avions châtiés quelques-uns de ceux qui voulaient exécuter ce méfait : mais que, sachant qu'ils étaient ses sujets, par égard pour sa personne et en suite de notre grande amitié, nous n'avions pas voulu tuer ou ruiner tous ceux qui avaient trempé dans cette trahison : que le pire est que les Papas et Caciques ont dit n'avoir agi que par le conseil et le commandement de lui, Montezuma, et de ses ambassadeurs : que nous n'avons jamais cru qu'un aussi grand seigneur, comme il est, pût commander rien de tel, surtout après s'être donné pour notre ami : que nous sommes persuadés, par ce que nous savons de sa personne, que si ses idoles l'avaient induit dans la mauvaise pensée de nous attaquer, il l'eût fait à ciel ouvert, bien qu'il nous importât aussi peu d'être combattus en rase campagne ou dans une ville, de jour ou de nuit, vu que nous tuerions quiconque oserait tenter l'aventure : enfin que, le tenant pour notre grand ami, et désireux de le voir et de lui parler, nous allions aller à sa ville de Mexico, afin de lui

Digitized by Google

rendre un compte fort détaillé de tout ce que le Roi notre seigneur nous avait commandé.

Lorsque Montezuma entendit cette ambassade et comprit que nous ne l'inculpions pas dans l'affaire de Cholula, il se remit, à ce qu'on nous dit, à jeûner avec ses Papas et à faire des sacrifices à ses idoles, dans le but de s'assurer s'il fallait nous laisser entrer dans la ville et de voir s'il en recevrait les mêmes commandements que la première fois. Les idoles lui rendirent la même réponse : qu'il nous laissât entrer et, une fois dedans, qu'il nous tuerait à son plaisir. En outre, ses capitaines et Papas lui remontrèrent que, s'il mettait obstacle à notre entrée, nous porterions la guerre chez ses sujets, à l'aide de nos amis les Tlascaltèques, de tous les Totonaques de la Sierra et des autres peuples de notre alliance : que, pour éviter ces maux, le meilleur et le plus sage conseil était celui qu'avait donné leur Huichilobos.

C'est assez parler des projets de Montezuma. Je conterai ce qu'il en fit et comme quoi nous résolûmes de nous acheminer à Mexico. Nous étions sur notre départ, quand arrivèrent des messagers de Montezuma, avec un présent. Voici ce qu'il envoyait dire.

Digitized by Google

CHAPITRE LXXXV.

Comment le grand Montezuma envoya un présent d'or, de ce qu'il fit dire, de notre résolution de marcher sur Mexico et de ce qui, en outre, nous advint.

Le grand Montezuma avait donc, pour la seconde fois, pris conseil de son Huichilobos, de ses Papas et de ses capitaines, qui lui avaient tous conseillé de nous laisser entrer dans sa ville, où l'on nous massacrerait à l'aise. Après qu'il eut entendu ce que nous lui envoyions dire au sujet de notre amitié et les autres braves paroles par lesquelles nous lui faisions assavoir que nous étions hommes à qui l'on ne pouvait celer aucune machination ou trahison, et qu'il nous importait peu d'être attaqués en rase campagne ou dans une ville, de jour ou de nuit ou d'autre quelconque manière, comme il était d'ailleurs informé des batailles de Tlascala, de Champoton, de Tabasco, de Cingapacinga et de la dernière affaire de Cholula, il demeura tout ébahi, et même épeuré. Enfin, après force délibérations, il nous envoya six Principaux porteurs d'un présent d'or et de joyaux fort diversement travaillés, qui pouvait valoir, à ce qu'on présumait, environ deux mille pesos ; il y avait joint quelques charges de mantes très-riches et délicatement ouvragées. Lorsque ces personnages arrivèrent devant Cor-

Digitized by Google

tès avec le présent, ils baisèrent leurs mains après avoir touché la terre et, fort respectueusement, à leur mode, ils dirent : Malinche, notre maître, le grand Montezuma, t'envoie ce présent et te prie de le recevoir en témoignage du grand amour qu'il te porte ainsi qu'à tous tes frères : l'ennui que t'ont donné ceux de Cholula le fâche extrêmement : il voudrait que tu les eusses châtiés plus rigoureusement dans leurs personnes, vu qu'ils sont mauvais et menteurs et qu'ils ont essayé de rejeter sur lui et ses ambassadeurs la faute de leur méchanceté : vous pouvez tous tenir pour assuré que Montezuma est votre ami et vous pouvez venir à sa ville aussitôt qu'il vous plaira. Ils ajoutèrent qu'il nous voulait traiter avec tout l'honneur dû à notre valeur et à notre qualité de messagers d'un Roi que nous disions si grand ; mais qu'il lui était malaisé de nous fournir de vivres, toutes les provisions devant être apportées de loin dans sa ville qui était entièrement bâtie dans les lagunes : qu'il ne pouvait donc faire les choses aussi parfaitement qu'il le voudrait, mais qu'il s'efforcerait de nous faire toutes les honnêtetés qu'il pourrait : qu'il avait envoyé à toutes les cités que nous devions traverser des ordres pour que tout ce qui nous serait nécessaire nous fût donné. Ils dirent encore quantité d'autres paroles complimenteuses.

Cortès, les ayant entendus par nos interprètes, reçut le présent avec des démonstrations amicales, embrassa les messagers et leur fit donner quelques torsades de diamants de verre. Et nous tous, tant capi-

Digitized by Google

taines que soldats, nous nous réjouîmes de si bonnes nouvelles et de l'invitation d'aller à Mexico, chose que tous les soldats désiraient chaque jour davantage, particulièrement ceux qui n'avaient laissé aucun bien à l'île de Cuba et qui, comme moi, avaient fait deux voyages de découverte avant Cortès. Laissons cela et disons que le Capitaine, après leur avoir donné une bonne réponse et des plus affectueuses, voulut garder, pour nous servir de guides, trois de ces messagers qui étaient venus avec le présent. Les trois autres retournèrent avec la réponse vers leur seigneur et l'avisèrent que nous nous mettions en route.

Lorsque les grands Caciques de Tlascala, que j'ai d'autres fois nommés, le vieux et aveugle Xicotenga et Masse-Escaci apprirent notre départ, ils en furent chagrinés dans l'âme et envoyèrent dire à Cortès qu'ils l'avaient déjà, maintes fois, avisé de se garder d'entrer dans une si grande ville, où il y avait de si fortes défenses et une telle multitude de guerriers : qu'un jour ou l'autre ils nous assailleraient : qu'ils craignaient que nous n'en pussions sortir avec la vie sauve et que, mûs par la bonne amitié qu'ils nous portaient, ils voulaient nous envoyer, pour nous accompagner, dix mille hommes avec de vaillants chefs et des provisions de route. Cortès les remercia beaucoup de leur bonne volonté et leur répondit qu'il n'était pas convenable qu'il entrât à Mexico avec une si grande foison de guerriers aussi ennemis des Mexicains qu'ils étaient : qu'il n'avait besoin que de mille hommes pour porter les tepustles, le bagage et

Digitized by Google

mettre en état quelques chemins. J'ai déjà maintes fois dit que, dans ces pays, ils donnaient le nom de tepustles à nos canons de fer. Les Caciques de Tlascala nous dépêchèrent aussitôt les mille Indiens fort bien équipés.

Nous étions sur le point de nous mettre en chemin, quand les Caciques et tous les principaux guerriers de Cempoala, qui nous accompagnaient et nous avaient fort bien et loyalement servis, vinrent trouver Cortès et lui dirent qu'ils désiraient s'en retourner à Cempoala et ne voulaient pas dépasser Cholula, parce qu'ils tenaient pour assuré que, s'ils allaient à Mexico, ils y mourraient avec nous : que le grand Montezuma les ferait occire, comme personnages de marque parmi les Cempoalans qui s'étaient retirés de son obéissance et lui avaient refusé le tribut, après avoir emprisonné ses collecteurs, lors de la rébellion que j'ai relatée au cours de ce récit. Cortès, voyant l'insistance qu'ils mettaient à obtenir cette permission, leur répondit, par doña Marina et Aguilar, qu'ils n'avaient à craindre aucun mal ou dommage : qui donc, puisqu'ils allaient en notre compagnie, serait assez audacieux pour leur faire injure, non plus qu'à nous? Il les pria de changer de sentiment et de demeurer avec nous, leur promettant qu'il les ferait riches. Mais, malgré les prières de Cortès que leur traduisait fort affectueusement doña Marina, ils ne voulurent pas rester, répétant toujours qu'ils désiraient s'en retourner. Alors Cortès dit : A Dieu ne plaise que nous emmenions de force ces Indiens qui

Digitized by Google

nous ont si bien servis! Et il fit apporter quantité de charges de riches mantes qu'il répartit entre eux tous. Il envoya aussi au Gros Cacique, notre ami, seigneur de Cempoala, deux charges de mantes pour lui et pour son neveu Cuesco (tel était le nom de cet autre grand Cacique) et écrivit au lieutenant Juan de Escalante, que nous avions laissé pour Capitaine et qui était alors Alguazil-Mayor, lui faisant assavoir tout ce qui nous était advenu et notre marche sur Mexico et lui recommandant de prendre soin de tous les habitants, de se bien garder, avec grand soin, de jour comme de nuit, d'achever la forteresse, de favoriser les naturels de ces pays contre les Mexicains, de ne leur faire et de ne point souffrir que ses soldats leur fissent aucune injure.

Ces lettres écrites et nos amis de Cempoala ayant pris congé, nous commençâmes à cheminer, nous tenant au mieux sur nos gardes.

CHAPITRE LXXXVI.

Comment nous commençâmes à marcher vers la cité de Mexico, de ce qui nous advint en chemin et de ce que Montezuma nous envoya dire.

Nous sortîmes de Cholula en très-bon ordre, comme de coutume, les éclaireurs à cheval découvrant le pays, accompagnés des plus alertes piétons

Digitized by Google

qui les devaient aider s'il y avait quelque mauvais pas ou empêchement, l'artillerie, les escopettes et arbalètes fort à point, les gens de cheval, trois par trois, pour se porter secours, et tous les autres soldats en belle ordonnance. Je ne sais pourquoi je me répète tant à ce sujet. Néanmoins, dans un récit de guerre, il est bon de faire mention de ces choses, afin que l'on voie que nous marchions toujours la barbe sur l'épaule. Ainsi cheminant, nous atteignîmes, ce même jour, des cabanes situées dans une sorte de petite sierra qui est du territoire de Guaxocingo. Il me semble que cet endroit se nomme les ranchos de Iscalpan, à quatre lieues de Cholula. Là, se présentèrent bientôt les Caciques et Popas des villages de Guaxocingo, les plus proches, qui étaient amis et confédérés de ceux de Tlascala. Il vint aussi du monde des hameaux bâtis sur les pentes du volcan, aux confins de Guaxocingo. Ces gens apportèrent force vivres, un présent de joyaux d'or, de peu de prix, et dirent à Cortès de recevoir ce qu'ils offraient en considérant, non le peu que c'était, mais l'intention avec laquelle ils le donnaient. Ils lui conseillèrent de ne pas aller à Mexico, cité très-forte, munie de nombreux guerriers, où le danger était grand pour nous. Ils ajoutèrent que, puisque notre volonté était arrêtée, après avoir gravi ce col, nous trouverions deux chemins fort larges, dont l'un menait à un pueblo nommé Chalco, et l'autre à Talmanalco, tous deux sujets de Mexico : que l'une des routes était très-propre et bien balayée, pour nous engager à y

Digitized by Google

passer : qu'on avait coupé l'autre chemin, en abattant quantité de gros arbres et de grands pins, afin d'arrêter les chevaux et de nous empêcher d'aller plus loin : qu'un peu plus bas, dans la descente du chemin qu'on avait nettoyé, croyant que nous le suivrions, on avait coupé un morceau de la sierra et fait des défenses et des barricades, et que des escadrons Mexicains devaient garder ce passage, dans le but de nous massacrer. Ils nous conseillèrent donc de ne pas suivre le chemin nettoyé et de prendre celui qui était empêtré, nous offrant des gens pour le débarrasser, lesquels, avec les Tlascaltèques qui nous accompagnaient, pourraient s'employer tous à enlever les arbres. Cette route menait à Talmanalco. Cortès agréa fort affectueusement le présent, et dit qu'il les remerciait de l'avis : que, moyennant l'aide de Dieu, il ne laisserait pas de poursuivre son chemin et qu'il tiendrait compte de leur conseil.

Le lendemain, de grand matin, nous nous remîmes en marche. Il était près de midi quand nous arrivâmes au haut de la sierra, où nous trouvâmes les chemins dans l'état annoncé par les gens de Guaxocingo. Là, nous fîmes une courte halte. Les escadrons Mexicains et la montagne coupée et barricadée nous donnaient de quoi penser. Alors Cortès fit appeler les ambassadeurs du grand Montezuma qui allaient en notre compagnie et les interrogea sur ces deux chemins dont l'un était fort net et balayé, et l'autre tout obstrué d'arbres récemment coupés. Ils répondirent que c'était dans le but de nous faire

Digitized by Google

prendre la route la plus propre qui menait à une ville nommée Chalco, appartenant à leur seigneur Montezuma, où l'on nous ferait bon accueil : que l'autre avait été fermée par ces arbres pour nous détourner de la suivre, parce qu'il y avait de mauvais pas, qu'elle faisait des circuits et aboutissait à un pueblo moins grand que Chalco. Cortès dit qu'il voulait néanmoins aller par le chemin obstrué, et nous commençâmes à gravir la sierra en bon ordre, tandis que nos amis écartaient les arbres fort grands et gros que nous franchîmes avec bien du travail. Il en reste encore aujourd'hui quelques-uns au bord du chemin. Au sommet, il commença à neiger et la terre se couvrit de neige. Puis nous descendîmes la sierra et allâmes dormir à des maisons écartées qui servaient de logis ou d'hôtelleries aux marchands Indiens. Nous y trouvâmes de quoi bien souper. Il faisait grand froid. Nous posâmes des sentinelles, sans préjudice des rondes, vedettes et éclaireurs. Le jour suivant, nous recommençâmes à cheminer et, à l'heure de la grand'messe, nous entrâmes dans un village que j'ai déjà dit se nommer Talmanalco. On nous reçut bien et les vivres ne firent pas défaut. A la nouvelle de notre arrivée, les habitants de Chalco se présentèrent et se joignirent à ceux de Talmanalco, d'Amecameca, d'Acingo, qui est le port où ils tiennent leurs canoas, et d'autres hameaux dont j'ai oublié les noms. Tous ces gens apportèrent ensemble un présent d'or, deux charges de couvertures et huit Indiens (l'or valait environ cent cinquante pesos) et dirent : Malinche,

Digitized by Google

reçois ces présents que nous t'offrons et tiens-nous dorénavant pour tes amis. Cortès les accueillit avec beaucoup d'affection et leur offrit de les aider en toutes leurs nécessités. Or, les voyant tous assemblés, il engagea le Père de la Merci à leur faire un sermon sur notre Sainte Foi et à les exhorter à laisser leurs idoles. Tout ce que nous disions d'habitude aux peuplades que nous traversions leur fut répété. Ils répondirent à tout que c'était bien et qu'ils verraient plus tard. On leur donna aussi à entendre le grand pouvoir de l'Empereur, notre seigneur, qui nous avait envoyés dans ces contrées redresser les torts et empêcher les larcins. Là-dessus, tous ces Indiens, naturels de ces villages que j'ai nommés, en cachette des ambassadeurs Mexicains, se plaignirent tant et plus de Montezuma et de ses collecteurs qui leur prenaient tout ce qu'ils avaient, et forçaient, sous les yeux des pères et des maris, leurs filles et leurs femmes, si elles étaient belles, et les leur enlevaient : qu'ils les faisaient travailler comme des esclaves, transporter en canoas et par terre des troncs de pins pour bâtir, des pierres, du bois à brûler, du maïs : qu'ils leur faisaient ensemencer les champs et leur prenaient leurs terres pour le service des idoles, et quantité d'autres corvées et plaintes dont il ne me souvient plus, depuis tant d'années.

Cortès les consola avec ces paroles affectueuses qu'il savait si bien dire, à l'aide de doña Marina. Il leur dit que, pour le moment, il ne pouvait s'employer à leur faire justice, mais qu'avec de la patience, il les

Digitized by Google

débarrasserait de cette tyrannie. Puis il ordonna à deux de leurs Principaux, d'aller en compagnie de quatre de nos amis de Tlascala visiter le chemin bien balayé que ceux de Guaxocingo nous avaient engagés à ne pas prendre, pour voir quelles barricades et défenses y avaient été faites et s'il n'y avait pas quelques escadrons de guerre. Les Caciques répondirent : Malinche, il n'est pas nécessaire d'y aller voir, tout est maintenant fort uni et bien accommodé : tu sauras, qu'il y a six jours, de nombreux guerriers du grand Montezuma gardaient un mauvais pas où ils avaient coupé la montagne, pour vous arrêter : mais nous avons su que leur Huichilobos, qui est le Dieu de la guerre, leur avait conseillé de vous laisser passer et de vous massacrer, après votre entrée à Mexico : il nous semble donc que ce que vous avez de mieux à faire est de demeurer ici avec nous : nous vous ferons part de tout ce que nous avons : n'allez pas à Mexico, car nous savons avec certitude qu'elle est ville si forte et garnie de si nombreux guerriers, que pas un de vous n'en sortira vivant. Cortès leur répondit d'un visage gracieux : Que ni les Mexicains ni aucune autre gent n'avait pouvoir de nous tuer, sauf notre Seigneur Dieu en qui nous croyons : que, pour leur faire voir que nous allions porter les commandements de Dieu à Montezuma lui-même et à tous les Caciques et Papas, nous voulions partir immédiatement : qu'il les priait de lui donner, pour l'accompagner, vingt de leurs Principaux : qu'il ferait beaucoup pour eux : qu'il leur rendrait justice, aussitôt après son entrée à Mexico

Digitized by Google

de telle façon que Montezuma et ses collecteurs ne commettraient plus les excès et violences dont ils se plaignaient. Et les gens de tous ces pueblos que j'ai déjà nommés nous firent, avec des mines joyeuses, de bonnes réponses et nous amenèrent les vingt Indiens. Nous étions sur le point de partir, quand arrivèrent des messagers du grand Montezuma. Je conterai plus avant ce qu'ils dirent.

CHAPITRE LXXXVII.

Comment le grand Montezuma nous envoya d'autres ambassadeurs avec un présent d'or et de mantes, de ce qu'ils dirent à Cortès et de ce qu'il leur répondit.

Au moment où nous allions nous mettre en chemin vers Mexico, quatre personnages Mexicains envoyés par Montezuma se présentèrent devant Cortès. Ils apportaient un présent d'or et de mantes. Après avoir fait leurs révérences accoutumées, ils dirent : Malinche, notre maître le grand Montezuma t'envoie ce présent et dit qu'il regrette beaucoup la peine que vous avez prise de le venir visiter, de si lointaines terres : qu'il t'a déjà mandé qu'il te donnerait quantité d'or, d'argent et de chalchihuites, comme tribut, pour votre Empereur, pour toi et pour les autres Teules qui t'accompagnent, à condition que tu n'irais pas à

Digitized by Google

Mexico : à cette heure, il te prie derechef, en grâce, de ne pas pousser plus avant et de t'en retourner par où tu es venu, te promettant de t'envoyer au port une grande quantité d'or, d'argent et de riches pierreries pour votre Roi : pour toi, quatre charges d'or et, pour chacun de tes frères, une charge. Ils ajoutèrent que l'entrée à Mexico n'était pas possible, tous les vassaux de Montezuma ayant pris les armes afin de nous l'interdire : qu'il n'y avait qu'un chemin des plus étroits : qu'ils n'avaient pas de vivres à nous donner, et nombre d'autres raisons et inconvénients qu'ils allèguèrent dans le but de nous détourner de pousser outre.

Cortès embrassa très-affectueusement les ambassadeurs, bien que l'ambassade lui fût peu agréable, et accepta le présent, dont j'ai oublié la valeur. Et d'après ce que j'ai vu et entendu, Montezuma ne manqua jamais d'accompagner de plus ou moins d'or chacune des ambassades qu'il nous envoyait, comme je l'ai dit d'autres fois. Revenons à notre récit. Cortès leur répondit : Qu'il s'émerveillait qu'un aussi grand prince comme était le seigneur Montezuma et qui se donnait pour notre ami, fût aussi changeant, tantôt disant une chose, tantôt ordonnant le contraire : qu'il le remerciait de l'or qu'il promettait à l'Empereur notre seigneur et à nous, ainsi que du présent actuel : qu'il l'en paierait en bonnes œuvres, dans la suite des temps : lui semblerait-il convenable de nous voir, si proches de sa ville, nous en retourner sans avoir accompli ce que notre maître nous avait commandé ? Si

Digitized by Google

le seigneur Montezuma envoyait des messagers vers quelque grand seigneur tel que lui, et si ces ambassadeurs, après être arrivés tout près de la maison de celui auquel ils étaient adressés, s'en revenaient sans lui avoir parlé ni récité leur ambassade, quelle grâce leur ferait-il, lorsqu'ils se présenteraient devant lui avec une commission ainsi remplie? Ne les tiendrait-il pas pour gens coüards et de piètre qualité? C'est ainsi qu'agirait avec nous l'Empereur notre maître : qu'il nous fallait donc, de toute façon, entrer dans sa ville : qu'il le dispensait dorénavant de toute excuse ou défaite à ce sujet : qu'il fallait qu'il le vît, qu'il lui parlât et qu'il rendît compte des motifs de notre venue, à lui seul et parlant à sa propre personne : qu'après cette entrevue, si notre séjour dans sa ville lui était importun, nous nous en irions comme nous étions venus. Cortès ajouta que, quant aux vivres qu'ils disaient être insuffisants pour nous sustenter, nous étions gens à nous contenter de peu; enfin, que nous allions à sa ville et que nous comptions sur un bon accueil.

Les messagers ainsi dépêchés, nous commençâmes a marcher vers Mexico. Or, ainsi que je l'ai dit dans le chapitre qui de ce traite, nous avions été avisés par ceux de Guazocingo et de Chalco que Montezuma avait eu des entretiens avec ses idoles et Papas pour savoir s'il devait nous laisser entrer à Mexico ou nous attaquer auparavant, et que ces Papas lui avaient répondu que Huichilobos l'engageait à nous laisser entrer pour nous mieux massacrer. Aussi, comme nous étions des hommes et que nous craignions la mort, nous ne

Digitized by Google

pouvions nous empêcher de songer à tout cela, et, voyant cette terre fort peuplée, nous cheminions à très-petites journées. Et, tout en nous recommandant à Dieu et à sa Mère bénie, Notre-Dame, et tout en devisant sur la manière dont nous pourrions faire notre entrée, nos cœurs se pénétrèrent de cette bonne espérance que Notre-Seigneur Jésus-Christ, ayant daigné nous garder des périls passés, nous saurait bien protéger contre la puissance de Mexico. Nous allâmes dormir à un pueblo nommé Istapalatengo dont la moitié des maisons est dans l'eau et l'autre moitié en terre ferme, proche un côteau, où il y a aujourd'hui une hôtellerie. Nous trouvâmes là de quoi bien souper.

Laissons cela et revenons au grand Montezuma qui, après avoir appris de ses messagers la réponse de Cortès, résolut de lui envoyer donner la bienvenue, ainsi qu'à nous tous, en très-grande pompe, par un sien neveu, nommé Cacamatzin, seigneur de Tezcuco. Or, notre constante habitude étant d'avoir des vedettes et éclaireurs, un de nos éclaireurs vint aviser qu'une grande foison de Mexicains, paraissant vêtus de riches mantes, avançait pacifiquement par le chemin. Il était alors de très-grand matin et nous voulions nous mettre en marche; mais Cortès nous dit de demeurer dans nos logements, jusqu'à ce qu'on eût vu ce que c'était. Dans l'instant, arrivèrent quatre Principaux qui, après avoir fait à Cortès force révérences, lui dirent que le neveu du grand Montezuma, Cacamatzin, grand seigneur de Tezcuco, s'avançait, qu'il était là tout proche et nous priait en grâce de l'attendre. Il

Digitized by Google

ne tarda guère, car il arriva presque aussitôt, menant une pompe et une magnificence telles, que nous n'en avions jamais vu à aucun seigneur parmi les Mexicains. Il venait dans une litière très-riche, tendue de plumes vertes et tout incrustée d'argent et de pierres précieuses enchâssées dans une sorte de bocage d'or qui y était figuré. Huit personnages que l'on disait être tous seigneurs, portaient cette litière sur leurs épaules. En arrivant près du logis où se tenait Cortès, ils aidèrent Cacamatzin à sortir de la litière et balayèrent le sol, ôtant les pailles là où il devait passer. Lorsqu'ils furent en présence de notre Capitaine, ils lui firent de grandes civilités, et le Cacamatzin lui dit : Malinche, nous venons ici, moi et ces seigneurs, pour te servir, te faire donner tout ce qui pourrait vous être nécessaire, à toi et à tes compagnons, et vous conduire chez vous, c'est-à-dire dans notre ville : tel est l'ordre du grand Montezuma, notre maître, qui nous a laissé le soin de vous recevoir, non point certes par manque de bonne volonté pour vous. Tous, nous fûmes très-frappés, ainsi que notre Capitaine, de l'apparat et de la majesté qui entouraient ces Caciques, et particulièrement, le neveu de Montezuma. Et, devisant entre nous, nous nous disions : Puisque ce Cacique mène un train si triomphal, que sera-ce donc du grand Montezuma ? Le Cacamatzin ayant achevé sa harangue, Cortès l'embrassa et lui fit force caresses ainsi qu'aux autres Principaux. Il lui donna trois pierres de celles qu'on nomme marcassites, diversement peintes et colorées à l'intérieur. Aux Principaux, il dis-

Digitized by Google

tribua des diamants bleus et dit, en les remerciant : Quand donc pourrai-je reconnaître toutes les grâces que nous fait chaque jour le seigneur Montezuma?

L'entretien terminé, nous partîmes aussitôt. Ces Caciques avaient amené beaucoup de monde avec eux. En outre, quantité de gens étaient sortis, pour nous voir, des nombreux villages avoisinants. La foule remplissait les chemins. Le jour suivant, dans la matinée, nous arrivâmes à la Grande Chaussée. Nous suivions la route d'Iztapalapa. Lorsque nous vîmes tant de cités et de bourgs bâtis dans l'eau, et, sur la terre ferme, d'autres grandes villes, et cette chaussée si bien nivelée qui allait tout droit à Mexico, nous restâmes ébahis d'admiration. Nous disions que cela ressemblait aux demeures enchantées décrites dans le livre d'Amadis, à cause des grandes tours, des temples et des édifices bâtis dans l'eau, tous de chaux et de pierre. Quelques-uns même de nos soldats demandaient si cette vision n'était pas un rêve. Il n'y a pas à s'émerveiller de la forme de mon discours, car il faut considérer que je ne sais comment décrire ces choses qui n'avaient jamais été ni vues, ni ouïes, ni même rêvées, et que nous vîmes de nos yeux.

Lorsque que nous fûmes près d'Iztapalapa, il faisait bon voir la majesté des autres Caciques qui sortirent pour nous recevoir. C'était le seigneur du lieu, qui se nommait Coadlavaca et le seigneur de Cuyoacan, tous deux très-proches parents de Montezuma. Et, à notre entrée dans cette ville d'Iztapalapa, il faisait bon voir la façon des palais où ils nous logèrent.

Digitized by Google

Qu'ils étaient grands, construits en fine pierre bien taillée, boisés de cèdre et d'autres bons bois odoriférants, avec de vastes préaux et des chambres tendues de tapisseries de coton, choses belles à voir! Après avoir bien tout examiné, nous allâmes au courtil et jardin. Il était vraiment fort admirable à visiter et à parcourir, tant que je ne pouvais me rassasier de le regarder et de remarquer la diversité des arbres et leurs odeurs variées, et les promenoirs pleins de roses et de fleurs, et la quantité des arbres fruitiers et des rosiers du pays et un étang d'eau douce. Autre merveille : les grandes canots pouvaient entrer tout droit de la lagune dans le verger, par le moyen d'une ouverture qui y avait été faite ; tous les murs en étaient fort bien blanchis à la chaux, splendidement revêtus de pierres de toutes sortes, rehaussées de peintures. C'était vraiment à considérer, ainsi que les nombreuses espèces d'oiseaux rares qui entraient dans l'étang. Je répète que je restai à regarder tout cela, convaincu qu'on n'avait jamais découvert dans le monde de si nobles terres, car en ce temps, il n'y avait pas de Pérou, et il n'en était même pas question. Aujourd'hui toute cette ville est par terre, ruinée, et il n'en reste rien debout.

Passons outre, car je veux dire comment les Caciques de cette ville et ceux de Cuyoacan offrirent un présent d'or qui valait environ deux mille pesos. Cortès en rendit grâces, leur témoignant beaucoup d'amour. Puis, il leur fit expliquer par nos interprètes les choses relatives à notre Sainte Foi et la grande

Digitized by Google

puissance de l'Empereur notre seigneur. Comme il y eut alors quantité d'autres discours, je m'en tiendrai là, pour dire, qu'à cette époque, Iztapalapa était une fort grande peuplade dont les maisons étaient bâties, moitié sur la terre, moitié dans l'eau. Aujourd'hui, on sème là où était la lagune; tout est sec, et si étrangement changé que, si je ne l'avais vu auparavant, je ne pourrais croire que ce qui était rempli d'eau, puisse être, à cette heure, ensemencé en maïs, et du tout ruiné.

Restons-en là, et je conterai la très-solennelle réception que Montezuma fit à Cortès et à nous tous, à l'entrée de la grande cité de Mexico.

CHAPITRE LXXXVIII.

De la grande et solennelle réception que nous fit le grand Montezuma, à Cortès et à nous tous, à l'entrée de la grande cité de Mexico.

Le lendemain, au matin, nous partîmes d'Iztapalapa, sous la nombreuse escorte de ces grands Caciques que j'ai nommés plus haut. Nous nous avancions sur la chaussée qui est large de huit pas et va si droit à la cité de Mexico, qu'il me semble qu'elle ne dévie ni peu ni prou. Et, quoique cette chaussée soit bien large, elle était comble et ne pouvait contenir toute la foule qui allait vers Mexico ou en sortait, pour nous venir voir. La multitude était telle que nous ne pou-

Digitized by Google

vions nous tourner, sans compter tous ceux qui remplissaient les tours et les temples ou qui venaient, en canoas, de tous les points de la lagune. Il n'y avait pas de quoi s'étonner, car ces gens n'avaient jamais vu ni chevaux ni hommes comme nous. Devant ce spectacle admirable, nous ne savions que dire, n'osant croire à la réalité de ce qui nous apparaissait : là, de grandes villes, sur la terre : ici, nombre d'autres, dans la lagune toute couverte de canoas : sur la chaussée, de distance en distance, de nombreux ponts : en face, la grande cité de Mexico Et nous n'étions même pas quatre cent cinquante soldats, et nous n'avions certes pas oublié les entretiens et les avis des gens de Guaxocingo, de Tlascala et de Talmanalco, et, parmi tant d'autres qu'ils nous avaient donnés, le conseil de nous bien garder d'entrer à Mexico, si nous ne voulions tous y être égorgés. Que les curieux lecteurs examinent, d'après ce mien récit, si la chose ne méritait pas d'être pesée. Aussi, il y eut-il jamais dans l'univers, hommes plus audacieux que nous?

Passons outre, et suivons notre chaussée. Nous étions arrivés à un endroit où se détache de la grande, une petite chaussée qui mène à Cuyoacan, autre cité où il y a des tours qui sont leurs lieux de prières, lorsque s'avancèrent de nombreux Principaux et Caciques, revêtus de mantes fort riches. La parure et la livrée de chacun d'eux était différente. Ils couvraient les chaussées. Ces nobles Caciques étaient envoyés devant par le grand Montezuma, pour nous recevoir.

Digitized by Google

En défilant devant Cortès, ils nous souhaitaient la bienvenue dans leur langue, et, en signe de paix, après avoir touché la terre, ils se baisaient la main. Cette cérémonie nous arrêta un bon moment. Le seigneur de Tezcuco, Cacamatzin, avec le seigneur d'Iztapalapa, le seigneur de Tacuba et le seigneur de Cuyoacan, prit alors les devants, afin d'aller à la rencontre du grand Montezuma qui, dans une riche litière, s'avançait escorté d'autres puissants seigneurs et Caciques suzerains. Nous approchions de Mexico. A un endroit où il y a des petites tours, le grand Montezuma descendit de litière. Les grands Caciques le soutenaient par les bras, sous un dais riche à merveille, tissu de plumes de couleur verte, tout ouvragé d'or, d'argent, de perles et de pierres chalchihuites qui pendaient en franges. Et le grand Montezuma s'avançait, très-splendidement accoutré à sa façon. Il avait aux pieds des cutaras, ainsi nomment-ils leur chaussure, couvertes de riches pierreries, et dont les semelles étaient d'or. Les quatre seigneurs qui lui soutenaient les bras, portaient de somptueux vêtements, à leur mode. On les leur avait probablement préparés sur la route, pour escorter leur seigneur, car ce n'était pas les mêmes habits qu'ils avaient lorsqu'ils vinrent nous recevoir. A côté d'eux, tenant le dais sur leurs têtes, marchaient d'autres puissants Caciques. Plusieurs seigneurs précédaient le grand Montezuma, balayant le sol où il devait passer et y étendant des mantes, de peur qu'il ne foulât la terre. Aucun de ces seigneurs n'osait, même en pensée, le

Digitized by Google

regarder au visage. Ils allaient tous, les yeux baissés, avec un profond respect, hormis ses quatre parents et neveux qui le tenaient par le bras.

Lorsque Cortès vit, entendit et fut avisé que le grand Montezuma venait, il mit pied à terre. S'avançant l'un vers l'autre, ils se firent tous deux ensemble force civilités. Le Montezuma lui donna la bienvenue et notre Cortès lui répondit par doña Marina, lui souhaitant toute joie. Il me semble que Cortès, ayant toujours à son côté doña Marina comme truchemen, offrit la droite à Montezuma. Celui-ci ne la voulut point prendre et la laissa à Cortès. Alors Cortès tira un collier, qu'il tenait préparé, de ces pierres transparentes que j'ai déjà dit se nommer marcassites, diversement colorées et veinées à l'intérieur. Elles étaient enfilées à des cordons d'or, avec du musc, pour leur donner bonne odeur. Cortès lui passa ce collier, et, le lui mettant au col, il allait l'embrasser, quand les grands seigneurs qui accompagnaient Montezuma, considérant cette accolade comme irrespectueuse, lui retinrent le bras. Aussitôt Cortès lui dit par doña Marina qu'il se réjouissait dans son cœur d'avoir vu un si vaillant Prince : qu'il prisait hautement l'honneur qu'il lui avait fait, de venir, en personne, le recevoir, ainsi que toutes les grâces dont il le comblait sans cesse. Montezuma lui répondit par de bonnes et courtoises paroles et ordonna à deux de ses neveux, de ceux qui le tenaient par le bras, le seigneur de Tezcuco et le seigneur de Cuyoacan, de nous accompagner jusqu'à nos logements. Puis, en

Digitized by Google

compagnie de ses deux autres parents, Coadlavaca et le seigneur de Tacuba, il retourna à la ville. Avec lui s'en alla toute cette nombreuse suite de Caciques et de Principaux qui l'avaient escorté. Pendant qu'ils s'en retournaient avec leur seigneur, nous remarquions qu'ils marchaient tous, les yeux fichés en terre, sans le regarder, se serrant contre la muraille, fort humblement. Leur départ nous donna lieu d'entrer, avec moins d'embarras, dans les rues de Mexico.

Qui pourra dire la multitude d'hommes, de femmes et d'enfants, qui se tenaient dans les rues, sur les terrasses et qui venaient en pirogue, par les canaux, pour nous voir? Ce spectacle était si saisissant que, maintenant que je le décris, il se représente tout entier à mes yeux, comme si tout cela s'était passé hier. Et considérant toutes ces choses et l'infinie miséricorde de Notre Seigneur Jésus-Christ qui daigna nous donner la grâce et le courage nécessaires pour oser entrer dans une telle ville, et la faveur particulière qu'il me fit de me garder de maints périls de mort, comme on verra plus loin, je l'en remercie bien et aussi de ce qu'il m'a fait vivre assez pour pouvoir écrire cette relation, tout imparfaite qu'elle est. Mais laissons les paroles, car les œuvres sont de meilleurs témoins.

Revenons donc à notre entrée à Mexico. On nous conduisit à de vastes bâtiments où il y avait des logements pour nous tous. Ces maisons avaient été celles d'Axayaca, père du grand Montesuma. Celui-ci y avait

Digitized by Google

ses grands oratoires d'idoles ainsi qu'une arrière-chambre pleine de pièces et de joyaux d'or; c'était une sorte de trésor qu'il avait hérité de son père Axayaca et auquel il ne touchait point. Il nous hébergea dans cette maison à cause de notre nom et de notre réputation de Teules, voulant nous mettre au milieu des idoles ou Teules qu'il y avait installés. Enfin, qu'il en fût ainsi ou autrement, on nous y mena. On y avait accommodé, pour notre Capitaine, de grandes estrades et des salles fort bien tendues de tapisseries du pays, et, pour chacun de nous, des lits de nattes, surmontés de petits pavillons. A quelque grand seigneur que ce soit, on ne donne point de meilleur lit, parce qu'on n'en emploie pas d'autre dans cette terre. Tous ces palais étaient fort brillants, blanchis à la chaux, balayés et ornés de ramée. En arrivant, nous entrâmes dans un vaste préau. Aussitôt le grand Montezuma, qui était venu l'y attendre, prit notre Capitaine par la main et l'introduisit dans l'appartement qu'il devait habiter. Cette salle était fort magnifiquement meublée, à leur manière. Montezuma tenait préparé un très-riche collier d'or, à façon d'écrevisses de mer, ouvrage des plus merveilleux; il le passa lui-même au col de Cortès et les capitaines Mexicains eurent de quoi s'étonner en voyant la grande faveur qu'il lui faisait. Ensuite, Cortès ayant remercié par nos interprètes, Montezuma dit : Malinche, vous êtes dans votre maison, vous et vos frères : reposez-vous. Et aussitôt il s'en alla à son palais qui n'était pas loin. Quant à nous, nous répartîmes le logement par compagnies, l'artillerie fut bra-

Digitized by Google

quée en lieu convenable et nous convînmes de l'ordre que nous devions avoir en tout, pour nous bien tenir sur nos gardes, tant cavaliers qu'autres soldats. On nous avait préparé un fort somptueux repas, à la manière et coutume du pays. Nous le mangeâmes aussitôt.

Cette fortunée et audacieuse entrée dans la grande cité de Tenustitlan Mexico eut lieu le huitième jour du mois de novembre, l'an de notre Sauveur Jésus-Christ, mil cinq cent et dix-neuf. Grâces en soient rendues à Notre Seigneur Jésus-Christ. Et si j'ai négligé d'autres choses que j'aurais dû narrer, qu'on me le pardonne. Pour l'instant, je ne saurais mieux dire; nous verrons plus tard. C'est assez deviser. Reprenons le récit des événements nouveaux que je vais conter.

CHAPITRE LXXXIX.

Comment le grand Montezuma vint à nos logements avec une nombreuse compagnie de Caciques et de l'entretien qu'il eut avec notre Capitaine.

Lorsque le grand Montezuma eut dîné et qu'il sut que notre Capitaine et nous tous, nous avions aussi, depuis un bon moment, fini de manger, il vint, en grande pompe, à notre logis, accompagné de nombre de Principaux, tous ses parents. Cortès, informé de sa venue, s'avança jusqu'au milieu de la salle pour le recevoir. Montezuma le prit par la main, et des

Digitized by Google

siéges, faits à la mode du pays, fort richement ornés et diversement ouvragés d'or ayant été approchés, Montezuma dit à notre Capitaine de s'asseoir. Ils s'assirent tous deux, chacun sur son siége. Alors Montezuma commença une très-brave harangue, disant : Qu'il se réjouissait grandement de posséder en sa maison et dans son royaume, d'aussi vaillants gentilshommes que Cortès et nous : qu'il avait été, deux ans auparavant, informé du débarquement à Champoton, d'un Capitaine, et que, l'an passé, il avait eu des nouvelles d'un autre qui était venu avec quatre navires : qu'il a toujours désiré nous voir, et que maintenant qu'il nous tient enfin en sa compagnie, ce ne sera que pour nous servir et partager avec nous tous ses biens. Il ajouta que nous étions, à n'en pas douter, les mêmes hommes que ses ancêtres, dans des temps très-anciens, avaient annoncé devoir venir de là où se lève le soleil, pour assujettir cette terre; que ce devait être nous, puisque nous avions si vaillamment combattu aux batailles de Champoton, de Tabasco et de Tlascala, comme il l'avait vu dans les peintures au naturel qui lui avaient été apportées. Cortès, à l'aide de nos interprètes qui ne le quittaient jamais, particulièrement doña Marina, lui répondit : Qu'il ne savait, pas plus que nous, comment reconnaître les grandes faveurs chaque jour reçues : que nous venions, réellement, de là où se lève le soleil : que nous sommes vassaux et domestiques d'un haut seigneur nommé l'Empereur don Carlos, lequel a pour sujets de nombreux et puissants princes : qu'ayant été informé de

Digitized by Google

lui et de sa grandeur, il nous a envoyés à ces contrées, pour le voir et le prier de se faire chrétien, avec tous les siens, comme notre Empereur et nous, et de sauver son âme et les âmes de tous ses vassaux : que plus tard, il lui expliquerait mieux comment ce doit être, comme quoi nous adorons un seul vrai Dieu, quel il est et maintes autres choses bonnes qu'il lui voulait faire entendre, suivant ce qu'il avait dit à ses ambassadeurs Tendile, Pitalpitoque et Quintalbor, lors de notre séjour dans les Dunes.

Ce colloque terminé, le grand Montezuma offrit à Cortès de fort riches joyaux d'or, de diverses façons, qu'il tenait préparés. A chacun de nos Capitaines, il donna des bagatelles d'or et trois charges de mantes somptueusement brodées en plume. Chaque soldat eut deux charges de mantes. Montezuma était joyeux et avait toute la mine d'un grand seigneur. Sa distribution faite, il demanda à Cortès si nous étions tous frères, et vassaux de notre grand Empereur. Cortès dit que oui, que nous étions tous frères en amour et en amitié, personnages de marque et domestiques de notre grand roi et seigneur. Après maints autres gracieux et courtois devis, comme c'était la première fois qu'il nous venait visiter, craignant de lui être à charge, nous mîmes fin à l'entretien. Montezuma avait ordonné à ses Majordomes de nous fournir, selon nos habitudes et nos goûts, de maïs, de pierres et d'Indiennes pour en faire du pain, de poules, de fruits et de quantité d'herbe pour les chevaux. Enfin, le grand Montezuma prit courtoisement congé de notre Capitaine et de

Digitized by Google

nous. Nous le reconduisîmes jusqu'à la rue, et Cortès nous commanda, pour l'instant et jusqu'à plus ample informé, de ne pas trop nous éloigner de nos logis. Restons-en là pour aujourd'hui.

CHAPITRE XC.

Comment, dès le lendemain, notre Capitaine alla voir le grand Montezuma et de quelques entretiens qu'ils eurent.

Le lendemain, Cortès résolut d'aller au palais de Montezuma. Tout d'abord il envoya savoir ce qu'il faisait, dans le but de l'informer de notre visite. Il mena avec lui quatre Capitaines, Pedro de Alvarado, Juan Velazquez de Leon, Diego de Ordas, Gonzalo de Sandoval, et, en outre, cinq soldats dont j'étais. Le grand Montezuma, dès qu'il apprit notre arrivée, s'avança, pour nous recevoir, jusqu'à la moitié de la salle. Il était fort bien accompagné de ses neveux, nul autre seigneur ne pouvant entrer ni fréquenter là où Montezuma se tenait, sauf en cas d'affaires importantes. Tout en se faisant l'un à l'autre, Cortès et lui, de grandes civilités, ils se prirent par les mains, et Montezuma le fit asseoir à sa droite, sur son estrade. Et mêmement il nous commanda de nous seoir tous sur des siéges qu'il donna l'ordre d'apporter. Alors Cortès, commençant à l'arraisonner, à

Digitized by Google

l'aide de nos truchemans doña Marina et Aguilar, lui dit : Que maintenant qu'il avait vu et entretenu un si grand seigneur, il se sentait, aussi bien que nous, tout reposé, ayant ainsi accompli le voyage et commandement que le Roi notre sire lui avait ordonnés : que, sans doute, Sa Grâce aura déjà appris de ses ambassadeurs Tendile, Pitalpitoque et Quintalbor ce que nous avons de plus important à lui communiquer de la part de Notre Seigneur Dieu, car nous leur avions dit, dans les Dunes, alors qu'il nous fit la faveur de nous envoyer par eux la Lune et le Soleil d'or, que nous étions chrétiens : que nous adorions un seul vrai Dieu, nommé Jésus-Christ, lequel souffrit mort et passion pour nous sauver : que nous leur avions répondu, quand ils nous demandèrent pourquoi nous adorions cette croix, qu'elle était l'image d'une autre croix où Notre Seigneur fut crucifié pour notre salut, ayant permis que cette mort et passion fût telle, afin de sauver par ce moyen tout le lignage humain qui était perdu : que ce Dieu, le nôtre, est ressuscité le troisième jour et est dans les cieux : que c'est celui qui fit le ciel et la terre et la mer, et créa toutes les choses qu'il y a dans le monde, et les eaux et les rosées : que rien ne se fait sans sa volonté sainte : que nous croyons en lui et l'adorons : que ceux qu'ils tiennent pour dieux ne sont rien autre que diables fort maléfiques et dont les actes sont encore pires que les figures : qu'il faut considérer combien ils sont méchants et de piètre qualité, car ils n'osent plus se montrer là où nous

Digitized by Google

plantons des croix, tant ils en ont peur, comme l'ont vu ses ambassadeurs et comme, par la suite, il le verra lui-même. Cortès alors lui demanda en grâce d'être attentif aux paroles qu'il lui voulait dire à cette heure. Et aussitôt il lui conta, le tout fort bien expliqué, la création du monde et comme quoi nous étions tous frères, fils d'un seul père et d'une même mère qui se nommaient Adam et Ève; que notre grand Empereur, en cette qualité de frère, marri de la perdition du grand nombre d'âmes que leurs idoles mènent à l'enfer où elles brûlent parmi les flammes vives, nous avait envoyés leur porter le remède de ces conseils qu'il venait d'ouïr et l'exhortation de ne plus adorer ces idoles, de ne plus sacrifier d'Indiens ni d'Indiennes, et de cesser, étant nos frères, de consentir des sodomies et des larcins. Il lui dit en outre que, dans la suite des temps, notre Roi et seigneur enverrait des hommes qui, parmi nous, vivent fort saintement et mieux que nous, afin d'expliquer ces choses que nous étions venus simplement lui notifier, le priant en grâce de les faire exécuter.

Et comme il lui sembla que le Montezuma voulait répondre, Cortès mit fin au discours et nous dit : Cela suffit pour l'acquit de notre conscience, et ce n'est que le coup d'essai. Montezuma répondit : Seigneur Malinche, il y a beau temps que je connais les discours et les raisonnements que vous avez tenus à mes domestiques, dans les Dunes, au sujet de votre Dieu ; pour ce qui est de la croix et des choses que vous avez prêchées à tous les peuples sur votre che-

Digitized by Google

min, nous n'y avons jamais rien répondu, parce que nous avons ici nos dieux que nous adorons *ab initio*, les tenant pour bons : les vôtres aussi doivent être tels : pour l'instant, ne prenez plus le souci de nous en parler : quant à la création du monde, notre croyance est la même, depuis des temps très-anciens : c'est pourquoi nous tenons pour assuré que vous êtes ceux que nos ancêtres nous ont dit devoir venir de là où se lève le soleil : aussi suis-je obligé à votre grand Roi et lui ferai-je part de mes richesses : ainsi que je vous l'ai déjà dit, il y a bien deux ans que j'ai été renseigné sur des Capitaines venus avec des navires par la même route que vous, lesquels se disaient serviteurs de ce grand Roi : je voudrais savoir si c'est vous-mêmes. Cortès lui répondit oui, disant que nous étions tous serviteurs de notre Empereur, et que ceux-là étaient venus reconnaître la route et les mers et les ports, dans le but de préparer notre venue. Montezuma, qui voulait parler des expéditions de Francisco Hernandez de Cordova et de Grijalva et de nos premiers voyages de découverte, ajouta que, dès lors, il avait eu la pensée de voir quelques-uns de ces nouveaux hommes, de les tenir dans ces royaumes et de leur faire honneur : que, puisque ses dieux avaient accompli ses bons désirs, et que nous étions dans sa maison, laquelle bien se pouvait dire nôtre, il fallait nous réjouir et prendre du relâche et contentement : que, s'il nous avait parfois envoyé dire de ne pas entrer dans sa ville, ce n'était point de son gré, mais parce que ses vassaux étaient épeurés et lui disaient que nous lancions

Digitized by Google

des tonnerres et des éclairs, tuant, à l'aide des chevaux, de nombreux Indiens : que nous étions des Teules terribles et autres enfantillages : mais que, maintenant qu'il nous avait vus en personne et qu'il savait que nous étions des êtres d'os et de chair, et de grande raison et valeur, il nous en estimait d'après cela bien davantage et voulait partager avec nous ses biens. Alors Cortès et nous tous répondîmes par un : Grand merci ! à une si excessive bonté. Aussitôt le Montezuma, dans son parler de grand seigneur et riant, car il était en toute chose fort gai, dit : Malinche, je sais bien que ces gens de Tlascala pour qui vous vous êtes pris de tant d'amitié, vous ont dit que je suis comme une façon de Dieu ou de Teule et que, dans mes maisons, tout n'est qu'or, argent et pierres précieuses : mais je sais bien aussi qu'en gens avisés que vous êtes, vous n'avez pu croire de telles bayes : à présent, seigneur Malinche, vous le voyez, mon corps est d'os et de chair comme les vôtres, mes maisons et mes palais de pierre, de bois et de chaux : grand roi, je le suis : les richesses de mes ancêtres, je les possède : mais ce ne sont ni les folies, ni les mensonges que l'on vous a contés : vous en rirez donc, comme je ris de vos tonnerres et de vos éclairs. Cortès lui répondit, riant aussi, que les ennemis disent toujours de méchantes et peu véridiques choses de ceux à qui ils veulent du mal : bref, qu'il sait qu'il ne doit point s'attendre à voir, dans ces contrées, de plus magnifique seigneur que Montezuma, si justement fameux auprès de notre Empereur.

Digitized by Google

Entre temps qu'ils devisaient ainsi, Montezuma ordonna secrètement à un sien neveu, grand Cacique de sa compagnie, de commander à ses Majordomes d'apporter certains objets d'or, lesquels, semble-t-il, avaient été mis à part pour être offerts à Cortès, ainsi que dix charges de mantes fines. L'or et les mantes furent répartis entre Cortès et les quatre Capitaines. Aux soldats, il donna à chacun deux colliers d'or qui pouvaient valoir dix pesos la pièce et deux charges de couvertures. Tout l'or qu'il distribua à ce coup valait environ mille pesos. Il donnait avec la mine joyeuse d'un grand et valeureux seigneur.

Or, comme il était plus de midi, afin de ne lui être point davantage importun, Cortès dit : Le seigneur Montezuma a la constante habitude de nous imposer obligation sur obligation en nous comblant chaque jour de faveurs nouvelles : mais il est temps que Votre Grâce dîne. Montezuma répondit que la faveur venait bien plutôt de nous, qui lui avions fait visite. C'est ainsi, qu'avec de grandes courtoisies, nous prîmes congé, et, tout en regagnant nos logements, nous devisions des nobles façons et de la bonne éducation qu'il montrait en toute chose, nous promettant de lui garder toujours grand respect et d'ôter nos bonnets d'armes rembourrés quand nous passerions devant lui ; et ainsi faisions-nous.

Laissons cela et poussons outre.

Digitized by Google

CHAPITRE XCI.

De la manière de vivre et de la personne du grand Montezuma, et combien il était grand seigneur.

Le grand Montezuma pouvait avoir environ quarante ans d'âge. Il était de bonne stature, bien proportionné, sec, peu charnu, pas trop brun, de vraie couleur et nuance d'Indien. Il portait les cheveux assez courts, pas plus bas que les oreilles. Il avait peu de barbe, noire, bien plantée et rare, le visage quelque peu long et gai, les yeux de bonne façon. Son regard, extrêmement affectueux, était, lorsqu'il fallait, grave. Très-propre et soigneux de sa personne, il se baignait chaque jour une fois, vers le soir. Il avait de nombreuses concubines, toutes filles de seigneurs, bien qu'il eût deux grandes Caciques pour femmes légitimes. Quand il besognait avec elles, c'était si secrètement que personne ne pouvait le savoir, excepté quelqu'un de ceux qui le servaient. Il était fort net de sodomies. Il ne remettait qu'au bout de quatre jours les mantes et vêtements qu'il avait une fois portés. Environ deux cents personnages de sa garde se tenaient dans des salles voisines de la sienne. Ce n'était pas à dire que tous lui pouvaient parler, sinon tel ou tel. Lorsqu'ils allaient lui parler, ils devaient ôter leurs riches mantes et en endosser d'autres de

Digitized by Google

peu de prix, mais propres. Ils devaient entrer déchaussés, les yeux baissés et fichés en terre, ne point le regarder à la face et lui faire, avant de l'aborder, trois révérences, lui disant à chacune : Seigneur, mon Seigneur, grand Seigneur. Quand ils lui faisaient quelque rapport, il les dépêchait en peu de paroles. Ils prenaient congé, sans lever le visage, la face et les yeux baissés à terre, penchés de son côté, et sans tourner le dos jusqu'au sortir de la salle. J'ai vu autre chose encore. Lorsque de puissants seigneurs venaient de pays lointains pour procès ou affaires, il leur fallait, en arrivant aux appartements du grand Montezuma, ôter leur chaussure, revêtir de pauvres couvertures, et, au lieu d'entrer directement dans le palais, faire quelques tours et détours du côté de la porte, car il était considéré comme irrévérent d'y entrer de prime saut.

Aux repas, ses cuisiniers lui servaient, posés sur de petits braseros de terre, afin qu'ils ne se refroidissent point, environ trente espèces de ragoûts, préparés à leur mode et façon. De ces mêmes viandes que devait manger le grand Montezuma, ils cuisinaient plus de trois cents plats, quand ce n'était pas mille, pour les gens de garde. Quelquefois, au moment du repas, Montezuma se présentait avec les Principaux et les Majordomes qui lui indiquaient le meilleur plat, les oiseaux et les ingrédients qui y entraient. Il devait, en ce cas, manger du mets qui lui avait été signalé. Ces visites étaient peu fréquentes. J'ai ouï dire aussi, comme par manière de passetemps, qu'on lui accommo-

Digitized by Google

dait d'habitude des chairs d'enfants en bas âge. La diversité des ragoûts et des viandes était telle, que nous ne nous apercevions pas si c'était de la chair humaine ou autre chose, car on lui cuisinait quotidiennement des poules, des coqs à jabot, des faisans, des perdrix du pays, des canards privés ou sauvages, de la venaison, des porcs de la terre, des oisillons de cannes, des pigeons, des lièvres, des lapins et maintes autres espèces d'oiseaux et de victuailles naturelles à ces contrées, et si nombreuses que je ne finirais pas de les nommer de si tôt; aussi ne m'en aviserai-je point. Ce que je sais, c'est que du moment où notre Capitaine lui eût reproché les sacrifices et repas de chair humaine, Montezuma défendit qu'une telle viande lui fût dorénavant servie.

Mais laissons cela et revenons à la façon dont il avait réglé son service au temps des repas. C'était ainsi. S'il faisait froid, on lui allumait un grand feu de braises avec des écorces d'arbres qui brûlaient sans fumée. Ces écorces embrasées jetaient une bonne odeur. Afin que ce feu ne donnât pas plus de chaleur qu'il ne voulait, on mettait devant une sorte de planche réchampie d'or où étaient figurées des idoles. Lui, s'asseyait sur un siége bas, riche et moelleux. La table, pareillement basse et de la même façon que les siéges, était recouverte de sa nappe de coton blanc et de serviettes longues. Quatre femmes, belles et propres, lui donnaient l'eau à laver les mains dans une sorte d'aiguière profonde qu'ils nomment xical, tenaient dessous pour recueillir l'eau

Digitized by Google

un autre vaisseau en guise de bassin et lui présentaient les toüailles. Deux autres femmes lui apportaient les galettes de maïs. Aussitôt qu'il commençait à manger, on mettait devant lui une sorte d'écran de bois tout peinturé d'or, afin qu'on ne le vît pas repaître. Les quatre femmes s'écartaient, et là, debout à ses côtés, se tenaient quatre grands seigneurs d'âge avancé. De temps à autre, Montezuma devisait avec ces vieux, les interrogeait et leur passait à chacun, par extrême faveur, un plat de sa table. On disait que ces vieillards étaient ses parents fort proches, ses conseillers et ses juges ès plaids. Ils mangeaient, debout, fort humblement et sans regarder Montezuma en face le plat, ou le mets qu'il leur avait donné. La vaisselle d'usage était de la poterie de Cholula, ou rouge ou noire. Cependant que Montezuma dînait, les gens de sa garde qui se tenaient dans des salles voisines, ne devaient même pas songer à faire aucun tumulte, ni parler haut. On lui offrait de tous les fruits que produit la terre; mais il n'en mangeait que fort peu. De temps en temps, on lui présentait, dans des coupes d'or fin, un certain breuvage fait avec du cacao qu'ils disaient avoir une vertu pour approcher des femmes. Mais alors nous ne songions guère a cela. Ce que j'ai vu, c'est qu'on apportait environ cinquante grands pots de bon cacao avec son écume. C'était la boisson de Montezuma. Les femmes lui servaient à boire avec un profond respect. Quelquefois, au moment du repas, il y avait là des Indiens bossus, très-laids, petits de corps, tout courbés, les-

Digitized by Google

quels, parmi eux, sont bouffons; d'autres qui devaient être bateleurs, et qui disaient des facéties, et d'autres qui chantaient et dansaient. Montezuma qui était fort amateur de plaisirs et de chansons, leur faisait distribuer les reliefs de sa table et des pots de cacao. Les quatre femmes ôtaient la nappe, et, toujours avec le même respect, lui donnaient derechef à laver. Montezuma avait, avec les quatre vieux seigneurs, quelques propos bienséants. Puis ils prenaient congé en toute révérence, et lui restait à reposer. Après le grand Montezuma, mangeaient tous ceux de sa garde et quantité d'autres officiers de sa maison. Et il me semble qu'ils consommaient environ mille plats de ces viandes dont j'ai parlé, plus de deux mille pots de cacao écumeux, tel qu'il se fait parmi les Mexicains, et une infinité de fruits. Et pour ce qui est de ses femmes, servantes, boulangères et cacaotières, certes sa dépense était grande.

Mais c'est assez parler des frais de sa table et de sa maison. Il nous faut dire quelque chose des Majordomes et des Trésoriers, de l'Office et de la Sommellerie et de ceux qui étaient chargés des maisons où l'on gardait le maïs. Il y a vraiment tant à écrire là-dessus, chaque chose à part, que je ne sais par où commencer. Ce que je peux assurer, c'est que nous etions émerveillés du grand ordre et de la grande abondance qu'il y avait en tout.

Mais je m'en avise, j'ai oublié quelque chose. Il est bon d'y revenir et d'en faire le conte. Lorsque Montezuma était à table, comme je l'ai dit, deux autres

Digitized by Google

femmes, des plus avenantes, lui servaient des galettes pétries avec des œufs et autres matières nourrissantes. Ces galettes étaient très-blanches. On les lui apportait dans des plats couverts de linge propre. On lui servait aussi une autre espèce de pain en forme de miches longues, fait et boulangé avec des choses substantielles, et du pain pachol (ainsi le désigne-t-on dans le pays), qui est une sorte d'oublies. On mettait aussi sur la table trois tuyaux, fort bien peints et dorés, contenant du liquidambar mélangé avec une herbe qui se nomme tabaco; le repas terminé, les chants et les danses achevés et les tables levées, Montezuma aspirait un instant la fumée de l'un de ces tuyaux et s'endormait ainsi.

Il est temps de laisser le service de sa table et de suivre notre récit. Je me souviens que son Majordome Mayor était en ce temps un grand Cacique que nous avions surnommé Tapia. Il tenait compte de tous les revenus de Montezuma à l'aide de livres faits avec leur papier, qui se dit amatl. Il y avait une grande maison remplie de ces livres.

Laissons-là les livres et les comptes, cela n'a que faire avec notre relation, et disons comme quoi Montezuma avait deux maisons pleines de toute sorte d'armes, dont un grand nombre étaient enrichies d'or et de pierreries : rondaches grandes et petites, casse têtes, épées faites en manière d'espadons à deux mains, où étaient encastrées des lames de pierre dure qui coupaient beaucoup mieux que nos épées, lances plus longues que les nôtres, munies d'une

Digitized by Google

brasse de tranchant et de nombreuses lames si solidement montées que, même en frappant contre un écu ou rondache, elles ne sautent point, et si coupantes, qu'ils s'en servent comme de rasoirs pour se raser la tête. Il y avait là de fort bons arcs, des flèches, des dards fourchus et à une seule pointe avec leurs courroies de jet, quantité de frondes et de pierres arrondies à la main et une sorte de pavois fait de tel artifice que les soldats, afin de n'en être pas gênés lorsqu'ils ne combattent pas, le peuvent plier en rouleau sur leur tête, et, au temps voulu, le laissant retomber sur leur corps, en demeurent couverts du haut en bas. Il y avait aussi nombre d'armures de coton piqué, richement brodées à l'extérieur de plumes multicolores en manière de devises et emblèmes, d'autres pièces en forme de cabassets et de casques, de bois ou d'os, également bien recouvertes d'ouvrages de plumes. On y voyait encore d'autres armes de diverses façons que, de peur d'être prolixe, je n'énumère point, non plus que les ouvriers qui, sans cesse, travaillaient et s'employaient dans ces maisons d'armes sous les Majordomes qui en avaient la charge.

Mais il est temps d'aller à la Maison des Oiseaux. Là, il me faut, par force, m'attarder à dénombrer chaque espèce et ses qualités, depuis l'aigle royal, les autres aigles plus petits et quantité d'autres oiseaux de grande taille, jusqu'aux oisillons les plus menus, peints de diverses couleurs. C'est aussi là que les Mexicains font ces riches ouvrages qu'ils brodent de

Digitized by Google

plumes vertes. L'oiseau dont on les tire est par le corps à peu près pareil aux pies de notre Espagne et, dans le pays, se dit quezal. D'autres ont la plume de cinq nuances : verte, rouge, blanche, jaune et bleue; je ne sais comment on les nomme. Quant aux perroquets de toutes couleurs, il y en avait tant que je ne me souviens pas de leurs noms. Je passe, laissant les canards de bonne plume et d'autres plus gros qui leur ressemblaient un peu. Dans la saison convenable, on ôtait à tous ces oiseaux leur plumage, qui repoussait ensuite. Toutes ces bêtes volatiles reproduisaient dans cette volière, et, au temps où elles gloussent pour couver, certains Indiens et Indiennes, employés à les soigner, étaient chargés de leur mettre les œufs, de nettoyer les nids et de leur donner à manger, à chaque race, à chaque espèce, sa nourriture particulière. On voyait dans cette maison un grand étang d'eau douce où se tenaient d'autres oiseaux fort hauts sur pattes, dont tout le corps, les ailes et la queue étaient rouges. Je n'en sais point le nom; mais, dans l'île de Cuba, il en est de semblables que l'on nomme ipiris. Il y avait encore, sur cet étang, d'autres espèces qui vivaient toujours dans l'eau.

Laissons les oiseaux et allons à une autre grande maison où les Mexicains tenaient, avec plusieurs idoles qu'ils disaient être leurs Dieux Terribles, de nombreux animaux, des tigres, des lions de deux espèces, dont les uns sont faits comme des loups et, dans le pays, se nomment adives, des renards et autres petites bêtes sauvages. Tous ces carnassiers étaient nourris

Digitized by Google

de chair et, pour la plupart, reproduisaient dans cette maison. On leur donnait à manger des cerfs, des poules, de petits chiens, maint autre gibier qu'ils chassaient au temps de leur liberté, et même, à ce que j'ai ouï dire, les corps des Indiens sacrifiés. Cela se faisait ainsi. Comme je l'ai déjà dit, lorsque les Mexicains sacrifiaient quelque misérable Indien, ils lui sciaient la poitrine avec des poignards de pierre dure, lui arrachaient le cœur tout bouillant et sanglant, le présentaient aux idoles en l'honneur desquelles ils avaient fait ce sacrifice et lui coupaient aussitôt les cuisses, les bras et la tête, qu'ils mangeaient dans leurs fêtes et banquets, moins la tête, qu'ils pendaient à des poutres. Quant au tronc de l'Indien, ils ne le mangeaient point, mais le jetaient à ces animaux féroces. Ils avaient aussi dans cette maudite maison quantité de vipères et couleuvres empoisonnées qui ont comme des grelots à la queue. Ce sont les pires vipères. Ils les tenaient dans des berceaux, tinettes et grands cruchons pleins de plumes. Là, elles faisaient leurs œufs et élevaient leurs vipéreaux. On leur donnait à repaître les corps des Indiens sacrifiés et autres chairs, telles que celles des chiens qu'ils élèvent dans le pays. Nous tînmes même pour assuré que, lorsqu'ils nous chassèrent de Mexico et nous tuèrent environ huit cent cinquante de nos soldats et de ceux de Narvaez, ils nourrirent avec les morts, durant plusieurs jours, ces bêtes féroces et ces couleuvres, comme je le conterai en temps et lieu. Ils avaient fait offrande à leurs Dieux Terribles de ces couleuvres et

Digitized by Google

de ces bêtes, pour leur tenir compagnie. Disons à cette heure le train infernal qu'elles menaient. Lorsque les tigres et les lions rugissaient, que les adives et les renards hurlaient et que sifflaient les serpents, c'était chose horrible que de les ouïr. On eût dit de l'Enfer.

Passons outre, et disons les grands artisans qu'avait Montezuma dans chacun des métiers usités parmi eux. Commençons par les lapidaires, joailliers d'or et d'argent et mouleurs en creux, tels que, dans notre Espagne, les meilleurs orfévres y peuvent trouver de quoi considérer. Il y en avait un grand nombre et des plus subtils dans un pueblo nommé Escapuzalco, à une lieue de Mexico. Il en était de passés maîtres dans la taille des pierres fines et des chalchihuites, qui sont comme émeraudes. Venons aux grands ouvriers dans l'art d'assembler la plume, aux peintres, aux sculpteurs fort éminents. Il nous est aisé d'imaginer ce qu'ils faisaient alors d'après les ouvrages que nous en voyons aujourd'hui; car il y a, dans la cité de Mexico, trois Indiens nommés Marcos de Aquino, Juan de la Cruz et le Crespillo, si adroits dans leur office de sculpteurs et de peintres, que s'ils avaient vécu au siècle de cet antique Apelles ou près de Michel-Ange et de Berruguete, qui sont de notre temps, on les mettrait au nombre de ces hommes fameux. Passons. C'est à présent le tour des Indiennes tisseuses et brodeuses, qui faisaient pour Montezuma une si grande quantité d'étoffes fines, si somptueusement brodées de plume. On la tirait quotidiennement

Digitized by Google

de certains villages d'une province nommée Costastlan, située sur la côte du Nord, non loin de la Vera-Cruz et tout proche San Juan de Ulua, où nous débarquâmes avec Cortès. Dans la maison même de Montezuma, toutes les filles de seigneurs, ses concubines, s'employaient à ces travaux délicats et nombre de filles de citoyens de Mexico, dont l'état était une sorte de retraite assez semblable à celle des nonnes, tissaient aussi, et tout de plumes. Ces nonnes habitaient proche le Grand Temple de Huichilobos, et, par dévotion pour lui et pour une autre idole de femme qu'on disait être la patronne des mariages, leurs pères les mettaient dans cette maison religieuse et ne les en ôtaient que pour les marier. Passons, et disons la nombreuse troupe de baladins et de danseurs, de faiseurs de tours de bâton avec les pieds, d'acrobates volants et d'autres, du genre des matassins, qu'entretenait, pour se donner du plaisir, le grand Montezuma. J'affirme qu'il y avait tout un quartier de la ville où l'on ne s'occupait d'autre chose. Passons encore, et disons les ouvriers qu'il avait, tailleurs de pierre, maçons, charpentiers, qui tous étaient employés aux œuvres de ses palais. N'oublions pas les jardins de fleurs et d'arbres odoriférants d'essences variées, leur ordonnance, leurs allées, les viviers, les étangs d'eau douce, comment l'eau vient d'un côté et s'ecoule de l'autre, les bains qui y étaient ménagés

la diversité de petits oisillons qui pullulaient dans les arbres. Que d'herbes médicinales et salutaires! C'était chose merveilleuse, ainsi que le nombre des

Digitized by Google

jardiniers. Et tout était bâti de pierres de taille, tant bains que promenoirs, retraits, cabinets en façon de gloriettes, salles de danse et de chant. Il y avait autant à voir dans ces jardins comme dans tout le reste, si bien que nous ne nous lassions pas d'admirer cette grande puissance. Ainsi donc, Montezuma avait, en nombre infini, des maîtres dans tous les arts usités parmi eux.

Or, comme je suis soûl d'écrire sur cette matière et que mes lecteurs doivent l'être encore plus, je m'en tiendrai là, et je conterai comment notre Capitaine Cortès, avec plusieurs de nos Capitaines et soldats, alla visiter le Tatelulco, qui est la grand'place de Mexico, et comment nous montâmes dans le Grand Temple où étaient leurs idoles Tezcatepuca et Huichilobos. Ce fut la première sortie que fit notre Capitaine pour visiter la cité de Mexico, et elle se passa comme s'ensuit.

CHAPITRE XCII.

Comment notre Capitaine sortit pour visiter la cité de Mexico, le Tatelulco, qui est la grand'place, et le Grand Temple de leur Huichilobos, et de ce qui, en outre, s'ensuivit.

Comme il y avait déjà quatre jours que nous étions à Mexico et que ni le Capitaine ni aucun de nous ne sortait des logements, excepté pour visi-

Digitized by Google

ter la maison et les jardins de Montezuma, Cortès nous dit qu'il serait bon d'aller à la grand'place voir le Grand Temple de leur Huichilobos, et qu'il voulait, afin de ne lui point déplaire, en aviser le noble Montezuma. Il lui envoya, à cet effet, Geronimo de Aguilar et doña Marina, accompagnés d'un sien petit page nommé Orteguilla, lequel entendait déjà quelque peu la langue. Aussitôt prévenu, le grand Montezuma nous fit dire d'y aller fort à la bonne heure; mais, d'autre part, redoutant qu'il ne fût fait par nous quelque outrage à ses idoles, il résolut d'y aller en personne avec plusieurs de ses Principaux, et, dans sa riche litière, sortit de son palais. A mi-chemin et proche certains oratoires qu'il y avait là, il descendit de sa litière, considérant comme peu respectueux pour ses idoles d'arriver à leur maison et temple autrement qu'à pied. De nobles personnages lui donnaient le bras, et, devant lui, marchaient des seigneurs de vassaux, portant, haut élevés, deux bâtons en façon de sceptres, comme signe que le grand Montezuma venait là. Dans la litière, Montezuma portait levée, comme un bâton de justice, une baguette mi-partie or et bois. Il s'en vint ainsi, et, montant dans le Grand Temple, escorté de nombreux Papas, il commença, avec force cérémonies, à encenser Huichilobos.

Laissons Montezuma, qui, ainsi que je l'ai dit, avait pris les devants, et retournons à Cortès et à nos Capitaines et soldats. Comme nous avions coutume, nuit et jour, d'être toujours armés, Montezuma nous voyait

Digitized by Google

toujours ainsi, et, quand nous allions lui faire visite, c'était notre tenue ordinaire. Je dis cela, parce que nous allâmes au Tatelulco en grand équipage, notre Capitaine à cheval, escorté de tous ceux qui avaient des chevaux et de la plupart des soldats. De nombreux Caciques envoyés par le grand Montezuma nous accompagnaient.

En arrivant à la grand'place qui se nomme le Tatelulco, comme nous n'avions jamais vu rien de tel, nous demeurâmes stupéfaits de la multitude du peuple et des marchandises et du bon ordre et régularité qu'il y avait. Les Principaux, qui allaient avec nous, nous montraient tout. Chaque espèce de marchandise était à part et avait sa place assignée et marquée. Commençons par les marchands d'or, d'argent, de pierreries, de plumes, d'étoffes, d'objets ouvragés et autres denrées telles qu'esclaves, mâles et femelles. Je dis qu'on en menait vendre sur cette grande place tout autant que les Portugais tirent de nègres de Guinée. On les tenait attachés à de longues perches, avec des carcans au col pour les empêcher de s'enfuir. D'autres étaient laissés sans entraves. En suite, d'autres marchands, vendant des étoffes plus grossières de coton et d'autres choses de fil tordu, et des cacaguateros ou vendeurs de cacao. Ainsi donc il y avait là de toutes les denrées que produit la Nouvelle-Espagne, disposées de la même manière que dans mon pays, qui est Medina del Campo, où se tiennent les fameuses foires et où chaque rue a ses marchandises particulières. Il en était de même dans cette vaste place. Dans

Digitized by Google

un autre endroit, à son lieu marqué, on vendait des couvertures de nequen, des cordes, des cutaras (qui sont les souliers qu'ils chaussent) faites de nequen, les racines de cet arbuste qui sont, une fois cuites, très-douces, et d'autres objets de corderie qu'ils tirent de la même plante. Plus loin, c'était des peaux de tigres, de lions, de loutres, d'adives, de cerfs, de blaireaux, de chats sauvages et d'autres animaux, les unes tannées et les autres brutes. Ailleurs, des denrées d'espèce différente. Passons à ceux qui vendaient plus loin des haricots, de la chia et d'autres herbes et légumes. Allons à ceux qui, dans leur quartier du marché, vendaient des poules, des coqs à jabot, des lapins, des lièvres, des cerfs, de gros canards, de petits chiens et autres victuailles semblables. Disons les fruitières et celles qui, de leur côté, débitaient des choses cuites, de la mazamorra, des tripes; plus loin, de la vaisselle de tout genre, faite de mille façons, depuis les vastes jarres jusqu'aux tout petits pots; puis les marchands de miel, de pain d'épice et d'autres friandises qu'ils font dans le goût des nougats. Ici, on vendait du bois de charpente, des planches, de vieux lits, des billots, des bancs; là-bas, du bois à brûler, de l'acote et d'autres choses de même sorte. Que voulez-vous que je dise de plus? Que, sauf votre respect, ils vendaient des canoas (on les tenait dans la lagune, proche la place) remplies de fient d'homme. C'était pour tanner les cuirs que, disaient-ils, on ne pouvait bien corroyer autrement. Je sais bien que plus d'un trouvera là de quoi rire; mais

Digitized by Google

j'affirme que c'est comme ça. Je dis même plus : que l'usage était, pour ne rien perdre de cette ordure, de faire, le long de tous les chemins, des abris de roseaux, de paille ou d'herbes, où, sans être vu des passants, on entrait, si l'on avait envie de se lâcher le ventre.

Mais à quoi bon dépenser tant de paroles sur ce qui se vendait dans ce vaste marché? Je n'en finirais pas de si tôt si j'en voulais faire le menu compte. Citons pourtant le papier que, dans ce pays, on nomme amatl; des tuyaux parfumés de liquidambar et remplis de tabac, des onguents jaunes et d'autres choses de ce genre, dont on faisait commerce à part. On vendait aussi beaucoup de cochenille sous les portiques qui bordent cette grande place. On y voyait quantité d'herboristes et trafiquants divers. Là étaient des maisons où siégeaient trois juges, et d'autres, comme Alguazils exécuteurs, qui inspectaient les marchandises. J'avais oublié le sel et les fabricants de couteaux de pierre, et comment ils les tiraient de la pierre même, et les marchandes de poisson et de ces petits pains faits avec une sorte d'écume limoneuse recueillie sur la grande lagune : de cette écume caillée, on fait des pains qui ont un goût de fromage. On vendait aussi des haches de laiton, cuivre et étain, des tasses et des vases de bois fort bien peints.

Je voudrais avoir fini de dire toutes les choses qui se vendaient là; mais il y en avait tant et si diverses de qualité que, pour les voir et s'en informer, plus de loisir eût été nécessaire, d'autant que, la place

Digitized by Google

étant si grande et remplie par la foule du peuple et, de toutes parts, entourée de portiques, il n'était point possible de tout voir en un jour. Nous allâmes donc au Grand Temple. Nous approchions de ses vastes préaux, et, avant que de sortir de la place, nous vîmes beaucoup d'autres marchands qui, d'après ce qu'on nous dit, tenaient et vendaient de l'or en grains, tel qu'on le tire des mines. L'or était mis dans de petits tuyaux minces, faits avec les plumes des jars du pays, et blancs, afin que l'or parût au travers. Les comptes se faisaient suivant la longueur et la grosseur du tuyau, qui valait tant de couvertures, tant de niquipils de cacao, tant d'esclaves, ou tel objet quelconque contre lequel on l'échangeait.

Or donc, quittant la grand'place, sans plus la visiter, nous parvînmes aux vastes préaux et enceintes du Grand Temple. Ces préaux faisaient en avant du temple un pourpris, à ce qu'il me semble, plus spacieux que la place de Salamanque et enclos de deux murs de chaux et de pierre. Cet emplacement était tout dallé de larges carreaux de pierre blanche et très-lisse. Là où il n'était point pavé, le sol était recouvert d'un enduit de chaux bien poli. Le tout était fort propre, tellement qu'on n'eût su y trouver une paille ou un grain de poussière. A notre arrivée au Grand Temple et avant que nous eussions gravi un seul de ses degrés, le grand Montezuma, d'en haut où il était à faire des sacrifices, envoya, pour accompagner Cortès, six Papas et deux Principaux. Au moment de gravir les degrés, qui étaient au nombre de cent

Digitized by Google

quatorze, ceux-ci, croyant qu'il se fatiguerait, allaient prendre notre Capitaine par les bras afin de l'aider à monter, comme ils faisaient à leur maître Montezuma; mais Cortès ne voulut pas se laisser approcher.

Lorsque nous fûmes montés au sommet du Grand Temple, nous vîmes, dans une petite place qui s'ouvrait en haut, un espace comme une allée, où étaient disposées de larges pierres où l'on plaçait, pour les sacrifier, les misérables Indiens. Il y avait là une forme colossale, comme d'un dragon, et d'autres méchantes figures et beaucoup de sang épandu de ce jour même. Comme nous arrivions, le grand Montezuma sortit du sanctuaire de ses maudites idoles, lequel était au sommet du Grand Temple. Deux Papas vinrent avec lui, et, après force révérences à nous tous et à Cortès, Montezuma dit : Vous devez être las, seigneur Malinche, d'avoir gravi notre Grand Temple. Cortès lui répondit par nos interprètes que nous ne nous fatiguions jamais, pour quoi que ce fût. Montezuma, le prenant alors par la main, lui dit de regarder sa grande ville et toutes les autres cités bâties dans l'eau et, sur la terre ferme, autour de la lagune, quantité d'autres villages; que, s'il n'avait pas bien vu sa grand'place, de là il la pourrait mieux voir. Nous restâmes donc à regarder. Cet immense et maudit Temple était si haut qu'il dominait tout. De là, nous voyions les trois chaussées qui mènent à Mexico : celle d'Iztapalapa, par laquelle nous étions entrés quatre jours auparavant, et celle de Tacuba, par laquelle, huit mois plus tard, nous sortîmes en

Digitized by Google

fuyant, la nuit de notre grande défaite, lorsque Coedlavaca, nouveau seigneur, nous chassa de la ville, comme nous le dirons plus avant, et celle de Tepeaquilla. Nous voyions l'eau douce dont s'approvisionnait la ville, venant de Chapultepeque, et, sur ces trois chaussées, les ponts, jetés de distance en distance, par lesquels entrait et sortait l'eau de la lagune, d'un côté à l'autre, et cette vaste lagune couverte d'une prodigieuse multitude de canoas chargées de vivres, de fardeaux ou de marchandises. Nous remarquions que, dans cette grande ville de Mexico et dans toutes les autres cités bâties dans l'eau, il n'était possible de passer de maison en maison que par le moyen de ponts-levis de bois ou de canoas. Et de toutes ces villes s'élevaient des Cues et des oratoires en forme de tours et de citadelles, étincelant d'une telle blancheur que c'était chose admirable. Toutes les maisons étaient munies de terrasses, et sur les chaussées d'autres tourelles et temples se dressaient comme des forteresses. Après avoir bien considéré et examiné tout ce que voyaient nos yeux, nous nous retournâmes vers la grand'place. La foule qui l'emplissait, les uns vendant et les autres achetant, était telle que la rumeur et le bruissement des voix et des paroles résonnaient à plus d'une lieue. Et, parmi nous, il y avait des soldats qui, ayant été en beaucoup d'endroits du monde, et à Constantinople et dans toute l'Italie et à Rome, dirent que place si bien alignée et ordonnée, de telle dimension et de si nombreux peuple, ils ne l'avaient oncques vue.

Digitized by Google

Laissons cela et revenons à notre Capitaine. Il dit à Fray Bartolomé de Olmedo, déjà d'autres fois par moi nommé, lequel se trouvait là : Il me semble, seigneur Padre, qu'il serait bon de tâter Montezuma pour voir s'il nous laisserait faire ici notre église. Le Padre répondit que ce serait à merveille si la chose succédait bien; mais qu'il lui semblait peu opportun de parler dans un tel moment et qu'il ne croyait pas Montezuma disposé à acquiescer à semblable requête. Alors notre Cortès, doña Mariña l'interprétant, dit au Montezuma : Vous êtes un très-grand Seigneur, et Votre Grâce mérite mieux encore : nous nous sommes réjouis de voir vos cités : puisque nous sommes ici dans votre temple, je vous prie de nous faire la faveur de nous montrer vos Dieux et Teules. Le Montezuma répondit qu'il en parlerait d'abord à ses grands Papas. Après avoir conféré avec eux, il nous dit d'entrer dans une tourelle écartée, en forme de salle, où s'élevaient deux sortes d'autels, sous des plafonds de bois richement sculptés. Sur ces autels se dressaient deux masses, comme de géants, monstrueuses de taille et de grosseur. Le premier, à main droite, était, à ce qu'ils disaient, Huichilobos, leur Dieu de la Guerre. Il avait la trogne et le visage fort larges, les yeux difformes et épouvantables, et tant de pierres précieuses, d'or, de perles et de semence de perles appliqués à l'aide d'une colle qu'ils font, dans ce pays, de certaines racines, que tout son corps et sa tête en étaient constellés. De grandes couleuvres d'or et de pierreries ceignaient son flanc. Dans une

Digitized by Google

main, il avait un arc et, dans l'autre, des flèches. Une petite idole se tenait à son côté : on disait que c'était son page. Elle lui présentait une lance courte et un bouclier très-somptueusement ouvragé d'or et de pierreries. Le Huichilobos portait pendus au col, parmi quantité de pierres bleues, des visages et des cœurs d'Indiens, ceux-ci d'or et ceux-là d'argent. Il y avait là des braseros où brûlaient, avec leur encens de copal, trois cœurs d'Indiens arrachés de ce jour même. Et de leur fumée et de celle de l'encens était fait ce sacrifice. Les murailles de cet oratoire étaient si baignées et noires de croûtes de sang, et pareillement le sol, que le tout puait horriblement.

D'autre part, nous vîmes, à main gauche, se dresser une autre puissante masse, de la hauteur du Huichilobos. Elle avait la face comme d'un ours et des yeux qui reluisaient, étant faits de certains miroirs qu'ils nomment Tezcat. Son corps était parsemé de riches pierres, tout comme celui de son compagnon Huichilobos, car, à ce qu'on disait, ils étaient frères. Ce Tezcatepuca était Dieu des Enfers et avait charge des âmes des Mexicains. Son corps était ceint de figures de petits diablotins ayant des serpents en guise de queues. Les murs étaient couverts de tant de sang coagulé et le sol en était à tel point baigné qu'on ne respire pas, dans les abattoirs de Castille, une telle puanteur. Cinq cœurs présentés à cette idole étaient l'offrande du jour. Au plus haut du Temple, dans une autre cavité dont le bois était richement sculpté, se voyait une autre figure mi-homme et mi-lézard, toute couverte

Digitized by Google

de pierreries et à demi enveloppée d'une mante. Les Mexicains disaient que la moitié de cette idole était remplie de toutes les semences qu'il y a dans toute la terre. C'était le Dieu des Semailles et des Fruits. Je ne me souviens pas de son nom. Tout était plein de sang, les murs aussi bien que l'autel, et la puanteur était si forte que nous avions hâte de sortir de là. On y voyait aussi un tambour démesurément grand. Lorsqu'on le battait, le son en était si triste et tel qu'on eût dit d'un instrument d'Enfer. Il s'entendait à plus de deux lieues. On disait que la peau de ce tambour provenait de serpents monstrueux. Sur cette petite place, il y avait encore quantité de choses très-diaboliques à voir, des buccins, des cornets, des poignards et nombre de cœurs d'Indiens qu'on brûlait en guise d'encens devant ces idoles, et tout était couvert de sang caillé, et il y en avait tant et tant que je donne le tout au Diable. Et comme tout sentait la boucherie, il nous tardait de nous débarrasser de cette odeur et de cette vue plus odieuse encore.

Et notre Capitaine, moitié souriant, dit à Montezuma, par notre truchemen : Seigneur Montezuma, je ne sais vraiment pas comment un si grand Seigneur, aussi prude homme que l'est Votre Grâce, n'ait pas inféré et déduit en sa pensée que ces idoles, bien loin d'être des Dieux, ne sont que de très-méchants diables : et, afin qu'Elle-même s'en convainque et que tous ces Papas le voient clairement, que Votre Grâce daigne nous permettre d'élever une Croix au haut de cette tour et de faire,

Digitized by Google

en quelque endroit de ces Oratoires où sont votre Huichilobos et votre Tezcatepuca, un logis où mettre une Image de Notre-Dame (laquelle Image Montezuma avait déjà vue) : vous verrez alors la peur qu'en ont ces idoles qui vous tiennent abusés! Le Montezuma, à demi courroucé, répliqua, tandis que les deux Papas qui l'accompagnaient nous faisaient de fort méchantes mines, et dit : Seigneur Malinche, si j'avais pu croire que tu dusses dire la vilainie que tu as dite, je ne t'aurais pas montré mes Dieux : nous les tenons pour très-bons : ils donnent la santé, les eaux, les bonnes semailles, et les tempêtes, et les victoires, et tout ce que nous voulons : aussi notre devoir est de les adorer et honorer par des sacrifices : je t'en prie, qu'il ne soit pas dit d'autres paroles à leur déshonneur.

Notre Capitaine, l'oyant et le voyant si ému, ne lui répliqua rien là-dessus et, d'un visage allègre, lui dit : Il est l'heure pour nous de partir et sans doute aussi pour Votre Grâce. Montezuma répondit que c'était bien, mais qu'il avait à prier et à faire certains sacrifices pour expier le gratlatlacol (ce qui veut dire péché) qu'il avait commis en nous laissant monter à son Grand Temple et voir ses Dieux, ce qui avait été cause de l'injure que nous leur avions faite en parlant mal d'eux : qu'il lui fallait donc, avant de s'en aller, réciter ses oraisons et les adorer. Cortès lui dit : Puisqu'il en est ainsi, Seigneur, pardonnez-moi. Nous dévallâmes aussitôt les degrés, et, comme il y en avait cent quatorze et que quelques-uns de nos sol-

Digitized by Google

dats étaient malades de bubes et d'humeurs, la descente leur fit mal aux cuisses.

C'est assez parler de ce Temple. Mais je veux dire ce qu'il me semble de son circuit et de sa forme. Et qu'on ne s'étonne point si je ne le décris pas tout au naturel et tel qu'il était, car, en ce temps, j'avais autre chose à penser, m'occupant au maniement des choses militaires et à ce que me commandait mon Capitaine Cortès, et non à composer des relations. Revenons à notre matière. Il me semble que le circuit du Grand Temple pouvait être de six très-vastes emplacements à bâtir, de ceux qu'on donne dans ce pays. Depuis la base jusqu'au sommet, où une tourelle renfermait les idoles, ce Grand Temple va se rétrécissant. A partir de la moitié jusqu'au faîte, il a cinq enfoncements en retraite en manière de barbacanes, découverts et sans parapets. Et comme il y a quantité de ces temples peints sur les couvertures des Conquérants, entre autres sur la mienne, quiconque en aura vu une pourra se faire une idée de leur figure extérieure. Mais voici ce que j'ai vu et entendu. La renommée disait que, dans les temps où fut bâti ce Grand Temple, tous les habitants de la cité avaient jeté, comme offrande, dans ses fondations, de l'or, de l'argent, des perles tant grosses que menues et des pierres précieuses, qu'ils en avaient baigné le sol du sang d'innombrables Indiens pris à la guerre et sacrifiés, et qu'ils y avaient semé des graines de toutes les espèces diverses qu'il y a dans le pays, dans l'espoir que leurs idoles leur donneraient victoires et

Digitized by Google

richesses et, en quantité, tous les fruits de la terre. Quelques lecteurs très-curieux me diront à cette heure : Comment avez-vous pu arriver à savoir que de l'or, de l'argent, de riches pierres chalchihuites et des graines avaient été jetées dans ces fondations arrosées du sang humain des sacrifices, mille ans environ ayant couru depuis que fut fait et bâti ce Grand Temple? A cela je réponds que, lorsque nous eûmes gagné cette forte et vaste cité et que le sol fut réparti, nous nous proposâmes aussitôt d'édifier, sur l'emplacement de ce Grand Temple, l'église de notre patron et guide Monseigneur saint Jacques. Une grande partie du sol du Temple fut compris dans le terrain de la sainte église, et, en ouvrant les fondations pour les faire plus solides, on trouva beaucoup d'or, d'argent, de chalchihuites, de perles, de semence de perles et d'autres pierres. Et, mêmement, un habitant de Mexico auquel échut un autre morceau du même terrain y découvrit un trésor semblable. Les Officiers du Domaine Royal le réclamaient pour Sa Majesté, à Laquelle il revenait de droit. Là-dessus il y eut procès, et je ne me souviens pas quelle en fut la suite. Mais on s'informa auprès des Caciques et Principaux de Mexico et près de Guatemuz, qui était alors vivant, et ils dirent que c'était vrai; que tous les habitants de Mexico, en ce temps, avaient jeté dans les fondations ces joyaux et le reste, et que la mémoire en était gardée dans leurs livres et peintures antiques. C'est pourquoi le trésor resta à l'œuvre de la sainte église de Monseigneur saint Jacques.

Digitized by Google

Laissons cela, et disons le vaste et somptueux préau qui s'étendait devant le temple de Huichilobos, là où est à présent Saint-Jacques, et que, par suite de la vieille coutume, on nomme le Tatelulco. J'ai déjà dit qu'il y avait, avant d'y entrer, deux enceintes de chaux et de pierre, qu'il était pavé de dalles blanches comme carreaux d'église, fort bien blanchi à la chaux, poli et net et à peu près de la même mesure et largeur que la place de Salamanque. Un peu à l'écart du Grand Temple, se dressait une tourelle qui était aussi case d'idoles, ou véritable enfer, car elle montrait, à l'entrée d'une porte, une très-effroyable gueule telle qu'on peint et qu'on dit être la bouche de l'Enfer, large ouverte, avec d'énormes crocs pour happer les âmes. Et, mêmement, on voyait, tout contre la porte, des figures en relief de diables, des corps de serpents et, un peu en retrait, une pierre de sacrifices, le tout fort ensanglanté, noir de fumée et de croûtes de sang. En dedans de la maison, force marmites, cruches et jarres pleines d'eau. C'était là que se cuisinait la chair des misérables Indiens que sacrifiaient et mangeaient les Papas, car on voyait, près de la pierre de sacrifices, maints poignards et billots de bois pareils à ceux où l'on taille la viande dans les boucheries. Il y avait aussi, derrière cette maudite case, à bonne distance, de grands tas de bois et, non loin, un vaste réservoir, qui pouvait se vider et s'emplir par le moyen d'un tuyau caché communiquant avec l'eau qui descendait de Chapultepeque jusque dans a ville. Moi, je nommais toujours cette maison, l'Enfer.

Digitized by Google

Traversons le préau, et allons à un autre temple, lieu de sépulture des grands seigneurs de Mexico. Là, d'autres idoles encore; partout du sang, de la fumée, des portes et des figures d'enfer. Auprès, un autre temple était rempli de crânes et d'os de jambes disposés en bel ordre. On les pouvait bien voir, mais non pas les compter, car ils étaient innombrables, en tas distincts, crânes d'un côté, os de l'autre. Il y avait encore là des idoles et, dans chacun de ces Cues, oratoires ou maisons, des Papas, vêtus de leurs amples mantes noires, avec des capuchons comme ceux des Dominicains, ressemblant aussi quelque peu aux capuces des chanoines, des chevelures très-longues et telles qu'elles ne se pouvaient séparer ni démêler. Presque tous, ils avaient les oreilles en lambeaux et les cheveux pleins de sang. Dans des temples un peu distants de celui où étaient les crânes, se voyaient d'autres idoles et sacrifices difficiles à dépeindre. C'était, à ce qu'ils prétendaient, les patrons des mariages des hommes. Je ne veux pas m'amuser davantage à ces contes d'idoles; je dirai seulement que de nombreuses maisons basses, où se tenaient et résidaient les Papas et les Indiens chargés du soin des dieux, entouraient ce vaste préau. A côté du Grand Temple, il y avait aussi un autre étang beaucoup plus considérable d'eau très-limpide, consacré au seul service de Huichilobos et de Tezcatepuca. L'eau se déchargeait dans ce réservoir par des tuyaux cachés qui venaient de Chapultepeque. Là près, s'élevaient de vastes bâtiments en manière de monastère où, jusqu'à leur mariage, vivaient

Digitized by Google

dans la retraite, comme des nonnes, bon nombre de filles d'habitants de Mexico. On y voyait deux idoles femelles, patronnes des mariages des femmes qui leur sacrifiaient et les festoyaient pour en obtenir de bons maris.

Je me suis longuement attardé à ce Grand Temple du Tatelulco et parmi ses préaux. Il faut dire que c'était le plus magnifique de tout Mexico, où l'on en comptait de fort somptueux et tant, que chaque groupe de quatre ou cinq quartiers possédait un oratoire et ses idoles. Mais, comme il y en avait beaucoup et que je n'en sais pas le compte, je passerai outre, et je dirai que le grand Temple de Cholula était plus haut que celui de Mexico, vu qu'il avait cent-vingt degrés. A ce qu'on dit, l'idole de Cholula était en bon renom. De tous les points de la Nouvelle-Espagne, on y allait en pélerinage gagner les pardons. C'est pourquoi on lui avait bâti un si superbe sanctuaire, d'une autre forme que celui de Mexico, avec des préaux fort spacieux et deux enceintes. Je dis aussi que le temple de la cité de Tezcuco était très-élevé, ayant cent et dix-sept degrés, de larges et bons préaux et une forme particulière. Chose risible! dans chaque province, les Indiens avaient leurs dieux, et ceux d'une province ou d'une ville n'étaient d'aucun profit pour les autres. Aussi avaient-ils un nombre infini d'idoles, à chacune desquelles ils sacrifiaient.

Lorsque notre Capitaine fut las, ainsi que nous, d'aller et de voir tant de variétés d'idoles et de sacri-

Digitized by Google

fices, nous revînmes à nos logements, toujours fort accompagnés de Principaux et de Caciques que Montezuma envoyait avec nous.

Il faut en rester là, et je conterai ce que nous fîmes ensuite.

CHAPITRE XCIII.

Comment, après avoir fait une église et un autel dans notre logement et mis une croix au dehors, il nous advint, en outre, de retrouver la salle et chambre du trésor d'Axayaca, et de notre résolution d'emprisonner Montezuma.

Comme notre Capitaine Cortès et le Père de la Merci voyaient bien que Montezuma ne nous laisserait pas volontiers élever la Croix ni faire l'église dans le temple de son Huichilobos, et comme, depuis notre entrée dans la cité de Mexico, il nous fallait, lorsqu'on disait la messe, dresser sur des tables un autel que nous ôtions ensuite, il fut résolu que nous demanderions aux Majordomes du grand Montezuma des maçons pour faire une église dans notre logis. Les Majordomes dirent qu'ils en aviseraient Montezuma. Mais Cortès le lui fit savoir par doña Marina et Aguilar et par son page Orteguilla, qui entendait quelque peu la langue. Montezuma ayant octroyé aussitôt la licence et donné l'ordre de pour-

Digitized by Google

voir à tout, en trois jours nous eûmes notre église faite et la sainte Croix dressée devant les logements. On y disait la messe chaque jour, tant qu'on eut du vin; mais Cortès, d'autres Capitaines et le Frayle ayant été malades, lors des guerres de Tlascala, avaient mené grand train celui que nous avions pour la messe. Le vin fini, nous n'en allâmes pas moins, chaque jour, à l'église, réciter nos prières, à genoux devant l'autel et les images : d'abord, parce que nous y étions tenus comme chrétiens et gens de bonnes mœurs, et puis à cause de Montezuma et de tous ses capitaines, dans l'espoir qu'ils y prendraient goût, par la vue du sanctuaire et en nous voyant agenouillés devant la Croix, surtout lorsque sonnait l'Ave Maria.

Or, l'humeur espagnole étant de pénétrer tout et de vouloir tout savoir, tandis que nous étions dans ces appartements, examinant quel endroit serait le meilleur et le plus convenable pour faire l'autel, deux de nos soldats, dont l'un, nommé Alonzo Yañez, était charpentier de gros œuvre, virent dans un mur la trace d'une porte qui avait été bouchée, soigneusement blanchie à la chaux et brunie. Et comme le bruit courait, et qu'il nous était revenu que Montezuma gardait dans ce logis le trésor de son père Axayaca, ils eurent soupçon que ce pourrait être dans cette salle, dont l'entrée avait été, depuis peu de jours, fermée et badigeonnée. Le Yañez le dit à Juan Velasquez de Leon et à Francisco de Lugo, qui étaient Capitaines, et même de mes parents. Cet Alonso Yañez se tenait en leur compagnie, comme leur domestique.

Digitized by Google

Les Capitaines ayant rapporté la chose à Cortès, la porte fut secrètement ouverte. Cortès et quelques Capitaines entrèrent d'abord et virent une telle quantité de bijoux, de lames et de tuiles d'or, de pierres chalchihuites et autres fort grandes richesses, qu'ils demeurèrent extasiés et ne surent que dire. Tous les autres Capitaines et soldats l'ayant appris aussitôt, nous y entrâmes très-secrètement. Lorsque je vis ce trésor, j'avoue que j'en fus ébahi, et comme, dans ce temps, j'étais jeune garçon et que, de ma vie, je n'avais vu semblables richesses, je me tins pour assuré qu'il ne devait y avoir rien de pareil au monde. Il fut convenu, entre tous les Capitaines et soldats, qu'on ne songerait pas un instant à rien toucher: que la porte serait murée avec les mêmes pierres et blanchie à la chaux, telle que nous l'avions trouvée, et qu'on se tairait sur l'aventure, afin de la laisser ignorer à Montezuma jusqu'au temps opportun.

Laissons toute cette richesse, car je veux dire que nous avions des Capitaines et des soldats très-vaillants, de bon conseil et avis, et, par-dessus tout, Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel, comme nous en avions assurance, mettait sa divine main dans toutes nos affaires. Or donc, quatre de nos Capitaines prirent à part Cortès, conjointement avec douze soldats (et j'étais l'un d'eux) pour lesquels il avait une confiance familière. Nous lui dîmes de considérer le filet et la nasse où nous étions pris, la force de cette cité, ses ponts, ses chaussées et les paroles et les avis de tous les peuples que nous avions traversés, au sujet de

Digitized by Google

conseil donné par Huichilobos à Montezuma de nous laisser entrer dans sa ville, afin de nous mieux égorger : de prendre garde que les cœurs des hommes sont fort inconstants, surtout parmi les Indiens : de ne point se fier à la bonne volonté et à l'amour que nous montrait Montezuma : d'une heure à l'autre il pouvait changer, et, s'il lui entrait en la fantaisie de nous faire la guerre, nous coupant les vivres ou l'eau ou levant un quelconque des ponts, nous serions réduits à néant : d'examiner la puissante multitude des guerriers indiens de sa garde : que pourrions-nous pour les offenser ou nous en défendre, toutes les maisons étant bâties dans l'eau, et comment entreraient les secours de nos amis de Tlascala? Que, toutes ces raisons pesées, il fallait aussitôt, sans plus de délai, se saisir de Montezuma, si nous voulions assurer nos vies : qu'il ne fallait pas remettre la chose au lendemain : que, malgré l'or prodigué par Montezuma, malgré les richesses vues dans le trésor de son père Axayaca, et malgré la bonne nourriture que nous mangions, tout se tournait en réalgar dans nos veines : que cette pensée ne nous laissait, ni jour ni nuit, dormir ni reposer, et que, si quelques-uns de nos soldats sentaient ces mouvements moins fortement que nous, il fallait qu'ils fussent tels que bêtes brutes, privés d'entendement et se laissant aller à la douceur de l'or, sans voir la mort devant leurs yeux.

A cela Cortès répondit : Croyez-le bien, gentilshommes, je ne dors pas et j'ai le même souci : vous l'aurez déjà deviné : mais quelles forces avons-nous

Digitized by Google

qui nous fussent assez hardis d'oser saisir un si grand Seigneur, dans son propre palais, au milieu de sa garde et de ses guerriers? Par quel tour, quel artifice vouloir exécuter un tel dessein, sans qu'il appelle ses guerriers à l'aide et qu'ils nous assaillent aussitôt? Les Capitaines, qui étaient Juan Velasquez de Leon, Diego de Ordas, Gonzalo de Sandoval et Pedro de Alvarado, répliquèrent : Il faut, avec de bonnes paroles, le tirer de son palais, l'amener à nos logements et lui dire qu'il y doit demeurer prisonnier et que, s'il se fâche et jette des cris, il le payera de sa personne. Ils ajoutèrent que, si Cortès ne voulait pas faire immédiatement le coup, il n'avait qu'à leur donner congé de l'exécuter; qu'ils l'empoigneraient et feraient la besogne, car, de deux grands périls où nous étions, le moindre, vu la conjoncture, était de s'emparer de Montezuma, plutôt que d'attendre la guerre ; s'ils la commençaient, comment y pourrions-nous remédier? Quelques soldats dirent aussi qu'il nous semblait que les Majordomes de Montezuma chargés du service des vivres commençaient à se debaucher et ne le faisaient plus aussi soigneusement que les premiers jours. En outre, deux Indiens Tlascaltèques de nos amis avaient secrètement dit à Geronimo de Aguilar, notre trucheman, que, depuis deux jours, la volonté des Mexicains leur semblait mauvaise. Tant est que nous demeurâmes bien une heure à débattre cette résolution, à savoir si nous l'arrêterions ou non et de quelle manière on s'y prendrait. Et notre Capitaine s'entêta à cette dernière

Digitized by Google

opinion de laisser l'affaire pour le jour suivant, où, en tout cas, Montezuma devait être arrêté. Aussi nous restâmes toute la nuit, avec le Père de la Merci, à prier Dieu de vouloir bien acheminer la chose au gré de son saint service.

Le jour qui suivit ce colloque, dans la matinée, deux Indiens de Tlascala arrivèrent fort secrètement avec des lettres de la Villa Rica, dont le contenu disait : Que Juan de Escalante, qui y était demeuré comme Alguazil-Mayor, était mort et six soldats avec lui dans une bataille que lui avaient donnée les Mexicains: qu'ils avaient aussi tué son cheval et les Indiens Totonaques qu'il menait en sa compagnie: que tous les peuples de la Sierra et Cempoala et ses vassaux, ameutés, refusent les vivres et le service dans la forteresse, et que les nôtres ne savent que devenir: que les Totonaques, aussi bien que les Mexicains, qui, auparavant, les tenaient pour Teules, depuis cette déconfiture, leur font des bravades et les méprisent, et que les Espagnols ne savent comment y remédier. En écoutant ces nouvelles, Dieu sait quel fut notre ennui! C'était notre première défaite dans la Nouvelle-Espagne. Que les curieux lecteurs considèrent la Fortune ennemie, comme elle fait tourner sa roue! Nous, dont l'entrée et la réception dans cette cité avaient été si solennelles et triomphales, qui nous réputions riches avec ce que Montezuma nous donnait chaque jour, au Capitaine aussi bien qu'aux soldats; qui avions vu la chambre que j'ai décrite, pleine d'or; qui étions tenus pour Teules, c'est-à-dire idoles; nous, ces vain-

Digitized by Google

queurs de toutes les batailles, tomber brusquement, par ce cruel accident, du haut de notre ancien renom, à l'état d'hommes pouvant être vaincus et sentir ces Indiens perdre toute vergogne à notre égard!

Bref, sans plus raisonner, il fut décidé que, ce jour même, d'une manière ou de l'autre, Montezuma serait empoigné ou que nous y péririons tous.

Et afin que les lecteurs voient comment eut lieu cette bataille, où furent tués Juan de Escalante avec six autres soldats, son cheval et les Totonaques amis qu'il menait à sa suite, je veux ici, avant que de narrer la prison de Montezuma, exposer ce fait, afin de ne pas le laisser en arrière, car il est bon qu'il soit clairement expliqué.

CHAPITRE XCIV.

De la bataille que les capitaines Mexicains donnèrent à Juan de Escalante et comment il fut tué, lui, son cheval et six autres soldats, avec bon nombre de Totonaques, Indiens amis qui y moururent aussi.

Voici la chose. On m'aura déjà entendu dire, au chapitre qui en traite, que, lors de notre séjour dans un pueblo nommé Quiahuistlan, plusieurs peuplades confédérées et amies de Cempoala s'y rassemblèrent et, par le conseil et à l'incitation de notre Capitaine, qui sut les y amener, refusèrent le tribut

Digitized by Google

à Montezuma et se rebellèrent au nombre de plus de trente villages. C'est alors que nous emprisonnâmes les collecteurs, comme je l'ai déjà conté en son lieu. Lors de notre départ de Cempoala vers Mexico, nous laissâmes à la Villa Rica, comme Capitaine et Alguazil-Mayor de la Nouvelle-Espagne, un certain Juan de Escalante, personne de haute valeur et ami de Cortès. Celui-ci lui recommanda de favoriser, en toutes leurs nécessités, ces peuples, nos alliés. Il paraît que le grand Montezuma tenait de nombreuses garnisons et compagnies de gens de guerre dans toutes les provinces qui confinent et touchent de près ces villages, car il avait à Soconusco une capitainerie pour garder Guatimala et Chiapa, une autre à Guazacualco, une autre à Mechoacan et une autre à la frontière de Panuco, entre Tuzapan et un pueblo, situé sur la côte du Nord, auquel nous donnâmes le nom d'Almeria. Or il paraît que cette garnison de Tuzapan réclama un tribut d'Indiens et d'Indiennes et des vivres pour la troupe, de certaines peuplades voisines et limitrophes, amies de Cempoala, et qui servaient Juan de Escalante et les habitants de la Villa Rica et s'employaient à bâtir la forteresse. A la demande de tribut et de corvée des Mexicains, ils répondirent qu'ils ne voulaient pas, que Malinche le leur avait défendu et que le grand Montezuma s'était tenu pour satisfait. Les chefs Mexicains répliquèrent que, s'ils ne payaient pas, ils iraient détruire leurs villages et les emmèneraient captifs; que tels etaient les ordres qu'ils avaient reçus depuis peu de

Digitized by Google

leur maître Montezuma. Sur ces menaces, nos amis les Totonaques allèrent trouver le capitaine Juan de Escalante et se plaignirent âprement de ce que les Mexicains les venaient détrousser et détruire leurs terres. L'Escalante les ayant ouïs, envoya des Messagers à ces Mexicains, les avisant de ne point molester et voler ces villages, vu que tel était le bon plaisir de leur seigneur Montezuma et que nous étions tous grands amis; sinon qu'il marcherait contre eux et les guerroyerait. Les Mexicains ne se soucièrent mie de ce menaçant avis et répondirent qu'il les trouverait en campagne. Alors le Juan de Escalante, en homme d'énergie et qui avait du sang dans l'œil, avertit tous les peuples de la Sierra, nos amis, d'avoir à venir avec leurs armes, arcs, flèches, lances et rondaches. En même temps, il équipa les soldats les plus gaillards et dispos qu'il avait, car, je l'ai déjà dit, pour la plupart, les habitants de Villa Rica étaient des malades et des hommes de mer. Or donc, avec deux canons, un peu de poudre, trois arbalètes, deux escopettes, quarante soldats et environ deux mille Indiens Totonaques, il marcha contre les garnisaires Mexicains, lesquels étaient déjà en train de piller un village de nos amis les Totonaques. Le choc eut lieu au quart de l'aube. Comme les Mexicains étaient plus solides et les Totonaques encore tout effrayés du souvenir de leurs guerres passées, à la première volée de flèches, de dards, de pierres et de cris, nos amis s'enfuirent et laissèrent Juan de Escalante bataillant avec les Mexicains et, si bravement, qu'il poussa, avec ses

Digitized by Google

pauvres soldats, jusqu'à un pueblo nommé Almeria. Il y mit le feu, brûla les cases et s'y reposa un peu, car il était grièvement blessé. Dans la mêlée et le combat, les Mexicains avaient pris vivant un soldat, natif de Leon, nommé Arguello. C'était un jeune gars, d'une grande force, qui avait la tête très-grosse, la barbe noire et crépue et le visage farouche. Et Juan de Escalante malement navré, de même que six de ses soldats, et ayant eu son cheval tué, s'en revint à la Villa Rica, où, dans les trois jours, il trépassa aussi bien que les soldats.

C'est ainsi que s'est passée ce que nous appelons l'affaire d'Almeria, et non comme le conte le chroniqueur Gomara. Il dit, dans son histoire, que Pedro de Ircio allait faire un établissement à Panuco avec quelques soldats. Or nous n'avions pas assez de gens pour monter la garde, à plus forte raison pour envoyer peupler Panuco. Gomara dit encore que le Pedro de Ircio y allait comme Capitaine. Or, en ce temps, Ircio n'était ni Capitaine, ni même Sergent de bande, n'avait aucune charge et était resté à Mexico avec nous. Le même chroniqueur en dit bien d'autres au sujet de la prison de Montezuma. Il aurait dû songer, en écrivant son histoire, qu'il devait il y avoir, encore vivants, des Conquérants de ce temps-là qui lui diraient, en la lisant : Cela ne s'est pas passé de cette manière.

Laissons-le là, et revenons à notre sujet et récit. Les chefs Mexicains, après avoir livré à Juan de Escalante la bataille que j'ai contée, le firent savoir à Montezuma. Ils lui apportèrent même en présent la

Digitized by Google

tête de l'Arguello, qu'ils menaient vivant et qui, paraît-il, était mort de ses blessures. en chemin. Et nous sûmes que, lorsque cette tête fut montrée à Montezuma, comme elle était horrible, énorme et couverte d'une grande barbe crépue, elle l'épouvanta et lui fit peur. Il ne voulut pas qu'elle fût offerte à aucun temple de Mexico, et ordonna de l'envoyer ailleurs, à d'autres idoles. Le Montezuma demanda comment tant de milliers de guerriers n'avaient pu vaincre un si petit nombre de Teules? Ils répondirent que leurs dards, leurs flèches et leur bon cœur à la bataille ne les avançaient à rien, et qu'ils ne purent faire reculer les Teules, parce qu'une grande Tecleciguata de Castille marchait devant eux, et que cette Dame épouvantait les Mexicains, disant aux siens des paroles qui leur donnaient courage. Montezuma crut alors que cette grande Dame était Sainte Marie, que nous lui avions dit être notre avocate et dont nous lui avions donné l'image avec son précieux Fils dans les bras. Quant à moi, je n'ai pas vu ce fait, parce que j'étais à Mexico; mais certains Conquérants qui s'y trouvèrent me l'ont conté. Et plût à Dieu que cela fût! Et certes, nous tous qui passâmes avec Cortès, nous avons la ferme croyance, et c'est bien la vérité, que la miséricorde divine et Notre Dame la Vierge Marie étaient toujours avec nous : c'est pourquoi je lui rends bien des grâces.

Restons-en là, et je dirai comment eut lieu la capture du grand Montezuma.

Digitized by Google

CHAPITRE XCV.

De la capture de Montezuma et de ce qui fut fait à ce sujet.

Or comme, la veille, nous avions décidé de prendre Montezuma, nous demeurâmes, toute la nuit, en oraisons avec le Père de la Merci, priant Dieu qu'il en allât de telle sorte que tout tournât au mieux de son saint service. Le lendemain matin, la marche à suivre fut décidée. Cortès emmena avec lui, outre nos interprètes doña Marina et Aguilar, cinq Capitaines qui furent Pedro de Alvarado, Gonzalo de Sandoval, Juan Velasquez de Leon, Francisco de Lugo et Alonso de Avila. Il nous ordonna de nous tenir tous fort à point, les chevaux sellés et bridés. Pour ce qui est des armes, je n'avais nul besoin d'en faire ici mémoire, car nous étions, jour et nuit, constamment armés et chaussés de nos alpargates (telle était alors notre chaussure), et, quand nous allions lui parler, Montezuma était habitué à nous voir toujours ainsi armés. Je dis cela, parce que Cortès et les cinq Capitaines venant pour l'arrêter, armés de toutes leurs armes, Montezuma ne pouvait voir dans ce fait aucune nouveauté, ni s'en émouvoir. Tous étant prêts, notre Capitaine le fit prévenir qu'il allait au Palais, suivant en cela sa coutume ordinaire, de peur que le prince ne prît l'alarme, le voyant arriver en sursaut.

Digitized by Google

Le Montezuma, supposant bien que Cortès venait courroucé de l'accident d'Almeria, fort inquiet de sa colère, lui fit dire qu'il serait le très-bien venu.

En entrant, Cortès, après lui avoir fait ses courtoisies accoutumées, lui dit par nos interprètes : Je suis fort étonné, seigneur Montezuma, qu'étant si vaillant Prince, et après vous être donné pour notre ami, vous ayez pu commander aux capitaines que vous teniez sur la côte, proche Tuzapan, de prendre les armes contre mes Espagnols et qu'ils aient eu l'audace de piller les pueblos qui sont en la garde et protection de notre Roi et Seigneur, d'en réclamer des Indiens et des Indiennes pour les sacrifices et de tuer un Espagnol, mon frère, et un cheval. Il ne voulut rien lui dire du Capitaine ni des six soldats morts aussitôt après leur arrivée à la Villa Rica, parce que Montezuma ignorait ce fait, aussi bien que les chefs Indiens qui avaient donné la bataille. Cortès poursuivit : Je vous croyais si fort notre ami que j'avais commandé à mes Capitaines de vous servir et favoriser de tout leur pouvoir : Votre Grâce n'en a pas fait autant, bien au contraire : déjà, à Cholula, vos capitaines, avec une grosse troupe de guerriers, avaient, d'après vos ordres, comploté notre égorgement : la grande affection que j'ai pour vous m'a fait dissimuler alors : et voici qu'aujourd'hui vos vassaux et vos capitaines ont perdu toute vergogne et qu'ils ont des colloques secrets où ils disent que vous voulez nous faire tuer : je ne voudrais pas pour ces raisons commencer la guerre et détruire cette cité : mais il con-

Digitized by Google

vient, afin de vous disculper entièrement, que, sans dire mot, ni faire tumulte aucun, vous veniez aussitôt avec nous à notre logement : vous y serez servi et respecté comme en votre propre maison : si vous résistez ou criez, vous serez à l'instant mis à mort par ces Capitaines, que j'ai amenés à ce seul effet.

A ces paroles, le Montezuma demeura tout épouvanté et hors de lui. Il répondit qu'il n'avait jamais donné l'ordre de prendre les armes contre nous; qu'il enverrait incontinent appeler ses capitaines, qu'il saurait la vérité et qu'il les châtierait. Et tout aussitôt il détacha de son poignet le sceau et signe de Huichilobos, dont il n'usait qu'en cas d'ordres graves et importants et qu'il fallait immédiatement exécuter. Quant à se laisser mener prisonnier et à sortir de son palais contre son gré, il n'était pas, dit-il, homme à recevoir de tels ordres, et sa volonté n'était pas de sortir. Cortès répliqua par de fort bonnes raisons. Montezuma répondit, par d'autres encore meilleures, qu'il ne sortirait point de ses demeures. Tant et si bien, qu'ils restèrent plus d'une demi-heure à disputer. Et Juan Velazquez de Leon et les autres, voyant que le Capitaine s'attardait avec lui et ayant hâte de le tirer du palais et de le tenir prisonnier, parlèrent à Cortès, non sans quelque émotion, et lui dirent : Que fait donc Votre Grâce avec tant de paroles? Emmenons-le ou donnons-lui des estocades : redites-lui que, s'il crie ou fait du bruit, vous le tuerez, car il nous faut, à ce coup, assurer ou perdre la vie! Or, comme le Juan Velazquez parlait, suivant sa coutume, d'une

Digitized by Google

voix haute et terrible, Montezuma, voyant la mine irritée de nos Capitaines, demanda à doña Marina : Que disent-ils donc en parlant si fort? Doña Marina, qui était fort avisée, lui dit : Seigneur Montezuma, ce que je vous conseille, c'est de les suivre à l'instant et sans bruit à leur logis, où je sais qu'ils vous traiteront fort honnêtement, en grand Seigneur que vous êtes, jusqu'à ce que la vérité soit connue : sinon vous resterez ici mort. Là-dessus, le Montezuma dit à Cortès : Seigneur Malinche, puisque vous voulez que cela soit, j'ai un fils et deux filles légitimes, prenez-les en ôtage, et ne me faites pas un pareil affront : que diront mes Principaux, s'ils me voient emmener prisonnier? Cortès repartit que c'était sa personne qu'ils voulaient et non une autre. Après maintes autres raisons, il dit enfin qu'il irait de bonne volonté. Alors nos Capitaines lui firent force caresses et le prièrent en grâce de n'être pas fâché et de dire à ses chefs et aux gens de sa garde qu'il partait de son plein gré, ayant eu avis de son dieu Huichilobos et des Papas qui le servaient qu'il lui convenait, pour sa santé et la conservation de sa vie, d'habiter avec nous. La riche litière dans laquelle il avait coutume de sortir fut amenée immédiatement, et, accompagné de tous ses capitaines, il se rendit à nos logements. Une garde lui fut donnée et des sentinelles posées. Et nous faisions, Cortès aussi bien que les autres, tout notre possible pour le servir et lui plaire. On ne lui mit point de fers.

Les plus grands et les principaux des Mexicains et ses neveux vinrent aussitôt le voir, lui parler, savoir

Digitized by Google

la cause de sa prison et s'il voulait qu'on nous fît la guerre. Montezuma leur répondait qu'il se réjouissait de demeurer là quelques jours avec nous, de son plein gré et nullement par force : que, s'il voulait quelque chose, il le leur dirait : qu'ils ne devaient, ni eux ni la cité, s'émouvoir et se chagriner, les raisons de son séjour avec nous ayant été approuvées par Huichilobos, ainsi que le lui avaient dit certains Papas qui le savaient et en avaient parlé avec son dieu.

C'est ainsi, comme je l'ai conté, qu'eut lieu la capture du grand Montezuma. Et là, au milieu de nous, il avait son service, ses femmes et ses bains où il se baignait. Vingt grands Seigneurs, conseillers et capitaines, se tenaient constamment avec lui. Il se fit à sa prison, sans en témoigner de douleur. Là, il recevait des ambassadeurs de pays lointains, amenés par des procès ; on lui apportait les tributs, et il dépêchait des affaires d'importance. Je me souviens que, lorsque de puissants Caciques étrangers venaient porter devant lui des contestations de limites, de propriété de villages ou autres affaires de ce genre, ils devaient, pour grands seigneurs qu'ils fussent, se dépouiller de leurs riches mantes, en revêtir d'autres de nequen grossier et se présenter sans chaussure. En arrivant aux appartements, ils n'y entraient point tout droit, mais par un des côtés, et quand ils paraissaient devant le grand Montezuma, avant de l'approcher, ils faisaient, les yeux baissés, trois révérences, et lui disaient : Seigneur, mon Seigneur, grand Seigneur. Alors ils lui présentaient, peint et dessiné sur des étoffes ou couvertures de nequen,

Digitized by Google

le procès ou l'affaire qui les amenait ,et, à l'aide de menues baguettes bien polies, lui désignaient l'objet du litige. Aux côtés de Montezuma se tenaient deux vieillards, grands Caciques. Ces juges, ayant bien entendu la cause, disaient à Montezuma ce qu'ils estimaient être la justice. Celui-ci, en peu de mots, renvoyait les parties et adjugeait les terres ou villages Et sans plus répliquer, les plaidants reculaient, sans tourner les épaules, en faisant les trois révérences, jusqu'au fond de la salle, et sortaient. Une fois hors de la présence de Montezuma, ils se mettaient d'autres riches mantes et se promenaient dans Mexico.

Je cesserai, pour l'instant, de parler de la prison de Montezuma, et je dirai que les messagers qu'il avait envoyés avec son signe et sceau vers les chefs auteurs de la mort de nos soldats les lui ramenèrent prisonniers. Ce qu'il leur dit, je l'ignore; mais ce que je sais, c'est qu'il les remit à Cortès, afin qu'il en fît justice. Leurs aveux furent reçus, en l'absence de Montezuma, et ils confessèrent la vérité de tout ce que j'ai conté plus haut : que leur maître leur avait donné ordre de faire cette guerre, de recouvrer les tributs, et, si quelques Teules s'y voulaient opposer, de les guerroyer et de les tuer. Cette confession entendue, Cortès fit savoir à Montezuma que leurs aveux le condamnaient. Il se disculpa tant qu'il put. Notre Capitaine lui envoya dire qu'il le croyait bien ; mais qu'il méritait un châtiment, conformément aux lois Royales, qui punissent de mort celui qui commande la mort d'autrui, à tort ou raison; mais qu'il

Digitized by Google

l'aimait tant et lui désirait tant de bien que, même au cas où il serait coupable de ce crime, Cortès préférerait le payer de sa tête plutôt que d'en voir souffrir Montezuma. Malgré tous ces beaux messages, il avait peur. Et, sans plus dépenser d'arguments, Cortès rendit contre ces chefs un arrêt de mort, les condamnant à être brûlés devant les palais de Montezuma. La sentence fut immédiatement exécutée. Et, afin d'éviter tout empêchement, il ordonna, pendant qu'on les brûlerait, de mettre les fers aux pieds de Montezuma. Tandis qu'on l'enchaînait, il poussait des rugissements, et si, auparavant, il était craintif, il le fut dès lors bien davantage.

Les chefs brûlés, Cortès alla avec cinq de nos Capitaines à l'appartement de Montezuma. Il lui ôta lui-même les fers, et lui dit ces paroles : Qu'il était pour lui non-seulement un frère, mais beaucoup plus encore : que, bien qu'il fût maître et roi de tant de peuples et de provinces, avec le temps, il le ferait, s'il le pouvait, seigneur de toutes les terres qu'il n'avait pu conquérir et réduire à son obéissance : enfin que, s'il voulait rentrer dans son palais, il lui en donnait permission. Cortès lui disait ces choses à l'aide de nos truchemans, et, tandis qu'il lui parlait, les larmes jaillissaient des yeux de Montezuma. Le prince répondit fort courtoisement qu'il le remerciait, car il comprit bien que tout cela n'était que paroles. Il ajouta que, pour le moment, il lui convenait de demeurer prisonnier, parce que ses Principaux, en grand nombre, ses neveux et ses parents venaient chaque

Digitized by Google

jour lui dire qu'il fallait nous faire la guerre et le tirer de prison, lesquels, le voyant libre, le pourraient peut-être amener à cela ; qu'il ne voulait pas voir sa ville en sédition, et que, s'il se refusait à leur volonté, ils pourraient vouloir, par aventure, élever un autre seigneur en son lieu, tandis qu'il les détournait de ces pensées, en leur disant que son dieu Huichilobos lui avait ordonné de rester prisonnier.

Il est certain, comme nous le sûmes, que Cortès avait chargé l'interprète Aguilar de dire en secret à Montezuma que, lors même que Malinche donnerait l'ordre de le sortir de prison, nous autres, Capitaines et soldats, nous ne le souffririons point.

A ces paroles de Montezuma, Cortès, lui ouvrant les bras et l'accolant, lui dit : Ce n'est pas pour rien, seigneur Montezuma, que je vous aime autant que moi-même. Alors Montezuma demanda à Cortès un page Espagnol qui le servait et savait déjà la langue. Il se nommait Orteguilla. Ce page nous fut extrêmement utile, ainsi qu'au prince Mexicain, qui en tirait des informations sur maintes choses de Castille, et nous, nous savions ce que disaient ses chefs. Et, véritablement, Orteguilla lui était si zélé serviteur que Montezuma l'aimait beaucoup. C'est assez parler de Montezuma et du contentement qu'il commençait à trouver dans nos grandes caresses, services et conversations. Et, chaque fois que nous passions devant lui, nous ôtions nos bonnets d'armes ou nos casques, car nous étions constamment armés, et lui nous faisait de belles politesses, nous honorant tous. Disons

Digitized by Google

maintenant les noms de ces capitaines de Montezuma qui furent brûlés dans cette exécution. Le principal se nommait Quetzalpopoca, un autre Coatl, le troisième Quiahuitle. Quant au dernier, j'ai oublié. D'ailleurs, il importe peu de savoir leurs noms. Toutes les provinces de la Nouvelle-Espagne, ayant su ce châtiment, prirent peur, et les peuples de la côte, où nos soldats avaient été tués, recommencèrent à servir de leur mieux les habitants qui étaient restés à la Villa Rica.

Certes, les curieux qui liront ceci doivent considérer les grandes actions que nous accomplîmes alors : faire échouer les navires; oser entrer dans une si forte cité, après tant d'avertissements du massacre qu'on nous y préparait; avoir la prodigieuse hardiesse d'oser arrêter le grand Montezuma, Roi de cette terre, au cœur de sa ville, dans son propre palais, au milieu de la multitude des guerriers de sa garde; enfin, oser brûler ses capitaines devant ses palais et le mettre lui-même aux fers, tandis que s'exécutait l'arrêt. Bien souvent, à présent que je suis vieux, je m'arrête à considérer les choses héroïques que nous fîmes en ce temps. Elles me sont présentes; il me semble les voir. Et je le dis, ces hauts faits n'étaient réellement pas exécutés par nous, mais nous venaient, tout adressés, de la main de Dieu. Car, dans le monde entier, quels hommes a-t-on jamais vus qui eussent osé entrer au nombre de quatre cent cinquante soldats (et nous n'arrivions même pas à ce compte) dans une aussi forte cité que Mexico, plus grande que Venise,

Digitized by Google

et si loin, à plus de mille et cinq cents lieues de notre Castille, arrêter un si puissant Seigneur et faire justice de ses capitaines, sous ses propres yeux. Certes il y a là beaucoup à louer et non point aussi sèchement que je le fais.

Mais je veux avancer mon récit et dire comment Cortès expédia aussitôt un autre Capitaine à la Villa Rica pour y tenir le lieu de Juan de Escalante qu'on avait occis.

CHAPITRE XCVI.

Comment notre Cortès envoya, en qualité de son lieutenant, commander à la Villa Rica, au lieu et place de l'Alguazil-Mayor Juan de Escalante, un hidalgo nommé Alonso de Grado, donnant la charge d'Alguazil-Mayor à Gonzalo de Sandoval, qui la remplit depuis lors, et comme quoi je dirai plus loin ce qui en advint.

Justice ayant été faite de Quetzalpopoca et des autres chefs et Montezuma étant tranquillisé, notre Capitaine résolut d'envoyer à la Villa Rica, comme Lieutenant, un soldat nommé Alonso de Grado, homme des mieux avisés, beau parleur, de belle mine, musicien et grand scribe. Cet Alonso de Grado avait toujours été contraire à notre Cortès, s'opposant à la marche sur Mexico et voulant nous faire retourner à

Digitized by Google

la Villa Rica, lors de certains conciliabules qu'il y eut à Tlascala et que j'ai déjà contés à leur chapitre. Il en fut le meneur et l'orateur. Et, s'il eût été aussi bon soldat qu'agréable cavalier, le tout ensemble eût fait un homme des mieux doués. Je dis cela, parce qu'en lui donnant l'office, Cortès, qui était plaisant en son langage et le savait d'humeur peu batailleuse, lui dit: Voici vos désirs exaucés, seigneur Alonso de Grado: vous allez aller à la Villa Rica, où vous vous occuperez à la forteresse: mais, prenez garde! n'allez pas vous faire tuer dans quelque expédition, comme Juan de Escalante. Tout en parlant, Cortès clignait de l'œil, faisant ainsi voir et comprendre aux soldats qui se trouvaient là à quelle fin il disait ces mots, car il savait bien que, même sur ses ordres les plus sévères, notre homme ne s'exposerait point. Après avoir reçu ses provisions et ses instructions, Alonso de Grado supplia Cortès de vouloir bien lui faire merci du bâton d'Alguazil-Mayor qu'avait eu Juan de Escalante avant d'être occis par les Indiens. Cortès lui répondit qu'il en avait déjà fait don à Gonzalo de Sandoval; mais que, dans la suite des temps, quelque autre office des plus honorables ne lui ferait assurément pas défaut. Et, le gratifiant d'un: Allez avec Dieu! il lui recommanda de faire cas des habitants et de les honorer, de ne molester aucunement les Indiens et de ne leur rien prendre de force. En outre, il le chargea de lui envoyer au plus tôt deux grosses chaînes que deux forgerons restés à la Villa Rica avaient dû, suivant ses ordres, forger avec le fer et les ancres qu'on avait

Digitized by Google

retirés des navires échoués. Il devait aussi presser les travaux de la forteresse, de manière à achever sa charpente et sa couverture de tuiles.

Arrivé à la Villa Rica, Alonso de Grado se donna avec les habitants des airs d'importance, voulant se faire servir par eux, comme un grand seigneur. Quant aux villages amis, qui étaient plus de trente, il les envoyait requérir de joyaux d'or et de belles Indiennes. De la forteresse, il ne se souciait mie, passant son temps à bien manger et à jouer. Et, ce qui était pire que tout le reste, il faisait des assemblées de ses amis et même de ceux qui ne l'étaient point, les engageant à livrer la terre et à se ranger au parti de Diego Velazquez ou de celui de ses Capitaines qui, d'aventure, y viendrait aborder. A Mexico, Cortès, très-promptement informé du tout par lettres, fut furieux contre lui-même d'avoir envoyé Alonso de Grado, dont il n'ignorait ni le méchant cœur ni le damné naturel. Cortès avait toujours dans la pensée que Diego Velazquez, gouverneur de Cuba, arrivant à savoir, de façon ou d'autre, que nous avions dépêché, ne voulant plus avoir en rien recours à lui, nos Procurateurs à Sa Majesté, pourrait fort bien envoyer une Armada et des Capitaines contre nous. Il lui sembla donc qu'il serait bon de mettre à la Villa Rica un homme auquel il pourrait bailler en confiance le port et la ville. Et il y envoya Gonzalo de Sandoval, qui était Alguazil-Mayor par suite de la mort de Juan de Escalante. Sandoval mena en sa compagnie Pedro de Ircio, celui-là même que le chroniqueur Gomara envoie

Digitized by Google

peupler Panuco. Ce Pedro de Ircio alla donc alors à la Villa Rica, et Gonzalo de Sandoval le prit en fort grande amitié, parce que, ayant été valet d'éperons de la maison du comte de Ureña et de don Pedro Giron, il en narrait toujours force histoires. Gonzalo de Sandoval, qui était de bienveillante volonté et de malice nulle, tout en écoutant ces contes qu'il contait, se prit de belle amitié pour lui, comme je l'ai dit, et le fit toujours monter, jusqu'à être Capitaine. Ce Pedro de Ircio se plaisait à débiter, en guise de facéties (ce dont Sandoval le tançait assez), de vilaines paroles, fort incongrues et qui, à l'heure présente, lui vaudraient d'être châtié dans plus d'un tribunal. Mais c'est assez bavarder sur le compte d'aútrui. Retournons à Sandoval. En arrivant à la Villa Rica, il envoya immédiatement à Mexico Alonso de Grado prisonnier, sous bonne escorte d'Indiens, ainsi qu'avait ordonné Cortès. Tous les habitants aimaient beaucoup Gonzalo de Sandoval, parce qu'il pourvut aux nécessités de ceux qu'il trouva malades, le mieux qu'il put, leur montrant une vive affection. A l'égard des peuples amis, il faisait grand état d'être juste. Quant à la forteresse, il commença à la charpenter et couvrir, agissant en tout ainsi qu'il convenait et remplissant les devoirs d'un bon Capitaine. Il fut extrêmement utile à Cortès et à nous tous, comme on le verra plus avant, en son temps et lieu.

Laissons Sandoval à la Villa Rica, et revenons à Alonso de Grado. En arrivant à Mexico, le prisonnier voulait aller parler à Cortès; mais celui-ci ne consen-

Digitized by Google

tit pas à le voir. Au contraire, il le fit mettre à des ceps qu'on avait nouvellement faits. Il me souvient que le bois de ces ceps rendait une odeur forte à saveur d'ail ou d'oignon. Alonso de Grado y resta deux jours. Et comme il était homme de pratique et d'industrie, avec de belles promesses et des serments d'être fort son serviteur, il se fit bientôt lâcher par notre Capitaine. Dès lors, je l'ai toujours vu grand familier de Cortès. Celui-ci n'alla pas jusqu'à lui confier des emplois de guerre; mais il le pourvut conformément à son humeur. Par la suite, il lui donna même la Trésorerie, Alonso de Avila, qui la tenait d'ordinaire, ayant été dépêché à l'île de Santo-Domingo, en qualité de Procurateur, comme je le dirai ci-après, au temps opportun.

Je ne veux pas négliger de remémorer ici que, lorsque Cortès envoya Gonzalo de Sandoval commander à la Villa Rica, comme Alguazil-Mayor, et son Lieutenant, il lui ordonna d'expédier, aussitôt après son arrivée, deux forgerons avec tous leurs outils, soufflets et ferrements, beaucoup de fer provenant des navires échoués et les deux grandes chaînes qui étaient déjà faites, ainsi que des voiles, des cordages, de la poix, de l'étoupe, une boussole et tous autres engins nécessaires à la confection et au gréement de deux brigantins propres à naviguer sur la lagune de Mexico. Sandoval lui envoya le tout, comme il l'avait ordonné, très-vite et ponctuellement.

Digitized by Google

CHAPITRE XCVII.

Comment Cortès et tous les soldats s'employaient à récréer Montezuma et à lui faire fête, durant sa prison, jusqu'au point de lui permettre d'aller au Temple.

Notre Capitaine, qui était en tout fort diligent, voyant Montezuma prisonnier et craignant qu'il ne s'affligeât à demeurer ainsi enfermé et détenu, s'empressait chaque jour, après la prière, car alors nous n'avions pas de vin pour dire la messe, d'aller lui faire sa cour. Quatre Capitaines y allaient avec lui : c'était, le plus souvent, Pedro de Alvarado, Juan Velazquez de Leon et Diego de Ordas. Bien courtoisement, ils demandaient à Montezuma comment il se portait, s'enquéraient de ses volontés, afin de les faire exécuter, et le suppliaient de ne point se tourmenter de sa prison. Il répondait que, tout au contraire, il se réjouissait d'être prisonnier; que nos dieux nous donnaient ce pouvoir ou que son Huichilobos le permettait. Et, tout en devisant, on lui fit entendre plus amplement, par le moyen du Frayle, les choses de notre Sainte Foi et la grande puissance de l'Empereur, notre seigneur.

Parfois même, Montezuma jouait avec Cortès au totoloque : c'est un jeu qu'ils nomment ainsi. On y jouait avec de petits palets d'or bien bruni, faits tout

Digitized by Google

exprès, et qu'on lançait assez loin sur des palets, d'or pareillement. En cinq coups marqués par des raies, on gagnait ou l'on perdait l'enjeu, quelque pièce d'orfévrerie ou de riches joyaux. Pedro de Alvarado marquait les points de Cortès et le grand Montezuma avait pour marqueur un sien neveu, fort noble seigneur. Or Pedro de Alvarado comptait toujours une raie de plus à Cortès, et Montezuma, qui le vit, disait, plaisantant et riant, qu'il ne voulait que les points de Cortès fussent marqués par le Tonatio (c'est ainsi que les Mexicains avaient surnommé Alvarado) parce que, dans cet office, il faisait beaucoup d'ixoxol, ce qui veut dire, en leur langue, qu'il mentait, pointant toujours une raie de trop. A ces mots du grand Montezuma, Cortès et tous les soldats qui étaient alors de garde pouffèrent de rire. Qu'y avait-il, me dira-t-on, de si risible dans ces paroles? C'est que le Pedro de Alvarado, bien qu'il fût de belle mine et de bonnes façons, avait le défaut d'être un peu hâbleur, et nous le reconnûmes si bien à ce trait que cela nous fit beaucoup rire. Mais retournons au jeu. Cortès, quand il gagnait, donnait les joyaux aux neveux et aux familiers de Montezuma, et Montezuma, s'il gagnait, les distribuait aux soldats de garde. Non content de ce qu'il nous donnait du jeu, il ne laissait pas de nous faire, chaque jour, des présents d'or et d'étoffes, tant aux soldats qu'au capitaine de la garde. C'était alors Juan Velazquez de Leon, qui se montrait en tout grand ami et serviteur de Montezuma.

Je me souviens aussi qu'un soldat de haute taille,

Digitized by Google

bien gaillard et de grande force, nommé N... de Truxillo et marinier de son métier, était de la garde de nuit. Et, quand venait son tour de quart, il était si peu discret que, parlant avec la révérence due au seigneur lecteur, il faisait des choses incongrues. Montezuma l'entendit et, en Roi de cette terre et en vaillant homme qu'il était, considérant comme un manque de bienséance et d'égards qu'on fît, sans tenir compte de sa personne, de pareils bruits dans un endroit où il les pouvait ouïr, il demanda à son page Orteguilla quel était ce mal appris et ce sale. Le page, après avoir répondu que c'était un homme dont le métier était d'aller sur la mer et qui ne savait rien de politesse et de civilité, lui expliqua, du même coup, la qualité de chacun de nous, qui était gentilhomme et qui ne l'était pas. Il lui disait ainsi, continuellement, mille choses que Montezuma désirait savoir. Revenons à notre soldat. Dès qu'il fit jour, Montezuma fit appeler Truxillo et lui demanda pourquoi il se comportait ainsi, sans égard pour sa personne, et ne lui gardait pas le respect qui lui était dû, le priant de ne point recommencer. Et il lui fit donner un joyau d'or qui pesait cinq pesos. La nuit suivante, le Truxillo, ne se souciant guère de l'avis et croyant qu'on lui donnerait encore quelque chose, lâcha, tout exprès, une autre pétarade. Montezuma le fit savoir à Juan Velazquez, Capitaine de la garde, qui donna l'ordre d'ôter incontinent le Truxillo du service de nuit et le fit aigrement tancer.

Un autre soldat nommé Pedro Lopez, grand arba-

Digitized by Google

létrier, homme d'intellect obscur, mais bien dispos de corps, veillait aussi Montezuma. Or il advint qu'au sujet de l'heure de prendre le quart, il eut des mots avec un sergent et dit : Il m'assomme, ce chien! A force de le veiller, j'ai mal à l'estomac à en mourir! Montezuma entendit cette parole qui lui resta sur le cœur. Cortès, en venant faire sa cour, l'apprit et se mit dans une telle colère qu'il fit fouetter, dans l'intérieur du quartier, le Pedro Lopez, tout bon soldat qu'il était. Depuis lors, tous ceux de la garde de nuit la montèrent très-silencieusement et décemment, bien que je n'eusse, quant à moi, besoin d'aucun ordre, non plus que d'autres soldats de ce service, pour avoir le plus respectueux maintien à l'égard de ce grand Cacique. Il nous connaissait tous bien, savait nos noms et même nos qualités et était si bon qu'il nous donnait, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, des joyaux, des mantes et de belles Indiennes. En ce temps-là j'étais jeune homme, et toujours, quand j'étais de garde ou que je passais devant lui, en grande révérence je lui ôtais mon bonnet d'armes. Le page Orteguilla lui avait même dit que j'étais venu deux fois, avant Cortès, à la découverte de la Nouvelle-Espagne. Et j'avais parlé à l'Orteguilla du désir où j'étais de prier Montezuma de me faire don d'une belle Indienne. Montezuma, l'ayant su, me fit appeler et me dit : Bernal Diaz del Castillo, on m'a dit que vous étiez pauvre d'or et d'étoffes : je vous ferai donner aujourd'hui une belle fille, traitez-la très-bien, car son père est homme noble : on vous donnera aussi de l'or et des mantes.

Digitized by Google

Je lui répondis fort respectueusement que je lui baisais les mains pour un si grand guerdon, lui souhaitant que Dieu Notre Seigneur le fît heureux et prospère. Il interrogea, semble-t-il, Orteguilla sur ce que j'avais dit. Le page lui expliqua ma réponse, et Montezuma lui dit : Il paraît être de noble condition, ce Bernal Diaz. Car il savait nos noms à tous. Il me fit encore donner trois palets d'or et deux charges de mantes.

Laissons ce sujet, pour dire que, dans la matinée, quand il faisait ses oraisons et sacrifices aux idoles, il déjeunait de peu de chose, non point de viande, mais de piment. Puis il employait une heure à l'audition des procès ; les plaideurs étaient des Caciques venus de lointains pays. J'ai déjà conté plus haut, dans un chapitre spécial, la façon dont ils entraient, lorsqu'ils venaient pour affaires et le respect qu'ils témoignaient à Montezuma; j'ai dit aussi les vingt vieillards qui se tenaient constamment auprès de lui alors qu'il dépêchait les affaires : c'étaient des juges. Tout cela a déjà été relaté, et je n'ai que faire de le redire. Nous apprîmes alors que, des nombreuses femmes qu'il avait pour concubines, il mariait quelques-unes à ses capitaines ou aux plus qualifiés de ses familiers; il en donna même à nos soldats. Celle qu'il me donna était une de ces Dames. Cela se voyait bien à sa mine. Elle se nomma doña Francisca. Et c'est ainsi que Montezuma passait la vie, riant quelquefois et, d'autres fois, songeant à sa prison.

Bien que cela sorte du sujet de notre relation, je

Digitized by Google

veux ici répondre à une interrogation de quelques personnes curieuses qui m'ont demandé pourquoi, sans tenir compte de notre faible nombre et de l'impression qu'en devaient recevoir les Indiens, Cortès fit fouetter le soldat que j'ai nommé, rien que pour avoir, même indirectement, appelé Montezuma chien? A cela je dis que, dans ce temps-là, tous, et Cortès lui-même, chaque fois que nous passions devant le grand Montezuma, nous lui faisions, le bonnet d'armes à la main, une révérence qu'il nous rendait fort honnêtement, tant il était bon et civil; et certes, outre sa qualité de Roi de cette Nouvelle-Espagne, sa personne et son caractère méritaient notre hommage. De plus, il faut bien considérer le risque où étaient nos vies; il n'avait qu'un mot à dire pour ordonner sa délivrance et la guerre; et que n'auraient pas fait ses vassaux pour jouir de sa présence et de sa royale franchise? Puis nous voyions la foule des seigneurs qui l'accompagnaient et tous ceux qui venaient de pays lointains, et la grande cour qu'ils lui faisaient et la multitude de gens auxquels il donnait continuellement à manger, ni plus ni moins qu'au temps de sa liberté. Toutes ces choses considérées, Cortès, outré d'apprendre qu'un tel mot lui avait été dit, ordonna, dans sa colère, le châtiment que j'ai conté. Et ce fut bien fait.

Et, poussant mon récit, je dirai que, sur ces entrefaites, des Indiens arrivèrent de la Villa Rica avec les grosses chaînes de fer que Cortès avait commandé aux forgerons de forger. Ils apportèrent, au même temps, tous les accessoires des brigantins dont j'ai

Digitized by Google

parlé. Aussitôt Cortès fit avertir le grand Montezuma de leur arrivée. J'en resterai là, sauf à conter plus loin ce qui s'ensuivit.

CHAPITRE XCVIII.

Comment Cortès fit faire deux brigantins de bonne appuyée et fins voiliers, pour naviguer dans la lagune, et comment le grand Montezuma demanda la permission d'aller faire ses oraisons dans ses temples et de ce que répondit Cortès en lui octroyant cette licence.

L'ÉQUIPAGE nécessaire à la confection des brigantins étant arrivé, Cortès alla aussitôt en donner avis à Montezuma, lui disant qu'il voulait faire deux petits navires pour aller s'ébattre sur la lagune, et le priant d'ordonner à ses charpentiers d'aller couper le bois en compagnie de nos maîtres constructeurs, lesquels se nommaient Martin Lopez et Alonso Nuñez. Comme il y avait, à environ quatre lieues de là, du bois de rouvre, il ne tarda guère à être transporté. Le gabarit fut fixé, et, les charpentiers indiens étant nombreux, les brigantins furent promptement construits, calfatés, goudronnés, munis d'agrès et de voiles à leur taille et mesure et garnis chacun d'une tente. Ils se trouvèrent être aussi bons et fins voiliers que si on était

Digitized by Google

resté un mois à prendre les gabarits, car le Martin Lopez était passé maître en son art. Ce même Lopez fit les treize brigantins qui aidèrent à prendre Mexico, ainsi que je le conterai plus loin : il fut bon soldat de guerre.

Laissons cela de côté, car j'ai à dire comment Montezuma avisa Cortès du désir qu'il avait de sortir et d'aller, dans ses temples, faire des sacrifices et accomplir ses dévotions, autant pour s'acquitter de son devoir envers ses dieux que pour convaincre ses Chefs, ses Principaux et, surtout, certains de ses neveux qui, chaque jour, venaient le voir et lui dire leur volonté de le délivrer et de nous faire la guerre, et auxquels il répondait, ce qu'il leur avait déjà fait accroire une fois, qu'il se réjouissait de demeurer avec nous, parce qu'il obéissait ainsi aux ordres de son dieu Huichilobos. Cortès lui répondit, au sujet de la permission qu'il demandait, de prendre garde de ne rien tenter : qu'il pourrait lui en coûter la vie : que les Capitaines et soldats qui allaient l'accompagner avaient ordre, au cas où il y aurait quelque dérèglement ou s'il commandait à ses Chefs et à ses Papas de le délivrer et de nous attaquer, de le tuer à coups d'estoc, sur-le-champ, à la moindre nouveauté qu'ils apercevraient en sa personne. Maintenant, allez-y, à la bonne heure ! ajouta Cortès, et il le pria de ne sacrifier personne, car c'était pécher grièvement contre ce Dieu que nous lui avions enseigné, le nôtre et le seul véritable. Il conclut en lui disant qu'il avait là nos autels et l'Image de Notre-Dame, devant lesquels il pourrait

Digitized by Google

bien faire ses oraisons, sans aller à son temple. Montezuma répondit qu'il ne sacrifierait aucune âme. Et il partit dans sa riche litière, fort accompagné de puissants Caciques, en grande pompe, comme il accoutumait. Devant, on portait ses insignes ; c'était une vare ou bâton qui indiquait la présence et la marche de sa personne royale. A présent, on fait de même pour les Vice-Rois de cette Nouvelle-Espagne. Quatre de nos Capitaines, Juan Velazquez de Leon, Pedro de Alvarado, Alonso de Avila et Francisco de Lugo, avec cent cinquante soldats, l'escortaient et le gardaient. Le Père Fray Bartolomé de Olmedo, de l'Ordre de la Merci, venait aussi avec nous pour empêcher le sacrifice, au cas où il le voudrait faire avec des hommes. Nous nous acheminâmes donc vers le sanctuaire de Huichilobos. En approchant de ce maudit temple, Montezuma se fit tirer de litière et marcha, appuyé sur les épaules de ses neveux et d'autres Caciques, jusqu'à l'entrée du temple. J'ai déjà dit d'autres fois que tous les Principaux, tout le long des rues que suivait sa personne royale, devaient tenir leurs yeux fixés à terre, sans jamais le regarder à la face. Devant les degrés de l'Oratoire, de nombreux Papas l'attendaient, afin de l'aider de leurs bras, dans la montée. Et ils avaient déjà, la nuit d'avant, sacrifié pour lui quatre Indiens. Les discours de notre Capitaine et les reproches du Père Fray Bartolomé de Olmedo, de l'Ordre de la Merci, ne servaient de rien : il ne pouvait s'empêcher d'égorger des hommes et des enfants dans ses sacrifices, et nous, en ce temps-là, nous

Digitized by Google

ne pouvions que céler nos sentiments, car Mexico et d'autres puissantes cités étaient fort remuées par les neveux de Montezuma, comme je le conterai plus loin. Quand il eut fait ses sacrifices, ce qui ne tarda guère, nous regagnâmes avec lui nos logements. Il était fort allègre, et nous fit aussitôt, à nous tous qui l'avions accompagné, largesse de joyaux d'or.

Laissons-le là pour dire ce qui advint en outre.

CHAPITRE XCIX.

Comment les brigantins furent mis à l'eau, et comment le grand Montezuma, ayant dit qu'il voulait chasser, alla sur les brigantins jusqu'à une montagne où foisonnait la venaison et le gibier, et où il était prohibé à quiconque de chasser, sous peines graves.

La construction des deux brigantins terminée, ils furent lancés et munis de leur gréement, de leurs mâts, de leurs étendards Royaux et Impériaux et d'un équipage de mariniers qui les fit manœuvrer à la rame et à la voile. Ils étaient très-fins voiliers. Montezuma l'ayant su, dit à Cortès qu'il désirait aller à la chasse, dans la lagune, à une montagne, enceinte réservée où aucun homme, quelle que fût sa qualité, ne pouvait chasser, sous peine de mort. Cortès lui répondit d'y aller à la bonne heure, mais de songer à ce qu'il lui avait dit lors de sa visite à ses idoles : que sa vie

Digitized by Google

dépendait de la moindre sédition. Il l'engagea à se servir des brigantins, où la navigation était plus agréable que dans ses canoas et pirogues, quelque grandes qu'elles fussent. Montezuma se réjouit de monter le meilleur voilier des deux et y fit entrer avec lui nombre de Seigneurs et de Principaux. Des Caciques et un fils de Montezuma remplirent l'autre brigantin. Les veneurs furent expédiés dans les canoas et les pirogues. Cortès commanda Juan Velazquez de Leon, capitaine de la garde, Pedro de Alvarado, Christoval de Oli et Alonso de Avila, avec deux cents hommes, pour l'accompagner, leur enjoignant d'être fort attentifs au service dont il les chargeait et de prendre garde au grand Montezuma. Les susdits Capitaines, en hommes qui avaient du sang dans l'œil, embarquèrent les soldats que j'ai dénombrés, quatre canons de bronze et toute la poudre qu'il y avait, ainsi que nos deux artilleurs, les nommés Mesa et Arbenga. Et l'on fit, aussi bien que le permit l'occurrence, une tente garnie de tapisseries. Montezuma y entra avec ses familiers. A ce moment, le vent fraîchit. Les mariniers, joyeux de contenter Montezuma et de lui être agréables, manœuvraient si bien les voiles que les brigantins volaient. Malgré tous leurs rameurs, les canoas, que montaient les veneurs et les Principaux, restaient derrière. Montezuma s'ébaudissait, disant que c'était chose magistrale d'avoir mis ensemble les voiles et les rames. Il arriva à la montagne, qui n'était pas très-loin, tua tout le gibier qu'il voulut, venaison, lièvres et lapins, et s'en revint vers

Digitized by Google

la ville, fort content. Nous approchions de Mexico, lorsque Pedro de Alvarado, Juan Velazquez de Leon et les autres Capitaines donnèrent l'ordre de tirer l'artillerie. Montezuma y prit grand plaisir. Il était si franc et si bon que nous l'honorions comme sont honorés les Rois de ces pays, ce qu'il nous rendait bien. S'il me fallait conter les traits de sa nature de grand seigneur et le respect et le service de tous les Caciques de la Nouvelle-Espagne et des autres Provinces, ce serait à ne jamais finir. Rien, même de ce qui vole dans l'air, qui ne lui fût à l'instant apporté, s'il l'avait demandé. Je dis cela, parce que, certain jour que trois de nos Capitaines et quelques soldats se trouvaient avec le grand Montezuma, il advint qu'un épervier s'abattit dans les galeries sur une caille, car, auprès des maisons et des palais où Montezuma était prisonnier, le Majordome Indien chargé de balayer les appartements élevait, par magnificence, des pigeons et des cailles apprivoisées. L'épervier s'abattit et s'envola avec sa proie. Nos Capitaines le virent, et l'un d'eux nommé Francisco de Azevedo le Mignon, qui avait été maître d'hôtel de l'Amiral de Castille, s'écria : Oh! quel bel épervier! qu'il a bien lié sa proie et quel bon vol il a! Nous lui répondîmes qu'il était des meilleurs et qu'il y avait, dans ce pays, quantité de beaux oiseaux de volerie. Montezuma, qui nous regardait deviser, interrogea Orteguilla sur le sujet de l'entretien. Le page lui repartit que ces Capitaines vantaient l'excellence de cet épervier qui était entré en chasse, disant que, si nous en avions un autre comme celui-là, on

Digitized by Google

lui montrerait à venir à la main et que, dans la campagne, on le lancerait sur n'importe quel oiseau, même d'assez grande taille, et qu'il le tuerait. Alors Montezuma dit : C'est bien, je vais donner l'ordre de l'attraper : nous verrons s'ils le privent et s'ils chassent avec lui. Et nous tous qui nous trouvions là, nous lui ôtâmes nos bonnets d'armes, le remerciant. Il fit incontinent appeler ses oiseleurs et leur dit de lui apporter ce même épervier. Et ils usèrent de telle industrie à le prendre que, vers l'heure de l'Ave Maria, ils revinrent avec le même épervier. Ils le donnèrent à Francisco de Azevedo, qui lui montra le leurre. Mais il nous survint bientôt des affaires d'un tout autre intérêt que la chasse : aussi n'en parlerai-je pas davantage. J'ai narré ce conte, afin de montrer combien était grand prince Montezuma. Non-seulement il recevait les tributs de toutes les parties de la Nouvelle-Espagne, il était non-seulement seigneur et, partout obéi, d'immenses terres, mais bien plus, même prisonnier, il faisait trembler ses vassaux et saisir jusqu'aux oiseaux qui volaient dans l'air.

Laissons cela, car il me faut conter un nouveau tour de roue de l'adverse Fortune. Dans ce même temps, les neveux et parents du grand Montezuma, quelques-uns dans le but de se faire rois de Mexico, avaient provoqué d'autres nombreux Caciques et le pays tout entier à nous assaillir et à délivrer Montezuma. C'est ce que je vais narrer.

Digitized by Google

CHAPITRE C.

Comment les neveux du grand Montezuma s'employaient à exciter les volontés et s'efforçaient d'attirer les autres Seigneurs à Mexico, dans le but de délivrer Montezuma et de nous chasser de la ville.

Lorsque Cacamatzin, seigneur de Tezcuco, la plus grande et principale cité de la Nouvelle-Espagne après Mexico, vit que, depuis de longs jours, son oncle Montezuma était prisonnier, que nous nous faisions maîtres de tout et que nous avions même ouvert la chambre du grand trésor de son aïeul Axayaca, sans toutefois en rien distraire, il résolut, avant que nous n'y missions la main, de faire appel à tous les seigneurs de Tezcuco, ses vassaux, au seigneur de Cuyoacan qui était son cousin et le neveu de Montezuma, au seigneur de Tacuba, au seigneur d'Iztapalapa et à un autre fort puissant Cacique, seigneur de Matalcingo et très-proche parent de Montezuma. C'était à lui, disait-on, que revenaient de droit le Royaume et la Seigneurie de Mexico. Ce Cacique était personnellement fort estimé parmi les Indiens. Or, tandis qu'ils se concertaient entre eux et d'autres seigneurs Mexicains, afin de nous assaillir avec toutes leurs forces, au jour fixé, il paraît que le vaillant Cacique dessus-dit, dont j'ignore le nom, déclara que si on lui donnait la Seigneurie de Mexico, laquelle d'ailleurs

Digitized by Google

lui revenait de droit, lui et toute sa parentèle, en armes, seraient les premiers à arriver de la province de Matalcingo, pour nous jeter hors la ville ou nous exterminer jusqu'au dernier. Et le Cacamatzin, paraît-il, répondit que c'était à lui qu'appartenait le Cacicat et qu'il devait être Roi, étant neveu de Montezuma, et, que, si l'autre ne voulait pas venir, il se passerait de lui et des siens, dans cette guerre.

Déjà, Cacamatzin était prêt. Au jour convenu, les peuples et les Caciques que j'ai nommés devaient se porter sur Mexico où les seigneurs de la ville qui étaient du complot, favoriseraient leur entrée. Mais tandis que tout cela se trafiquait, Montezuma fut prévenu par son puissant parent, le même qui n'avait pas voulu céder aux prétentions de Cacamatzin. Afin de s'assurer de la chose, Montezuma fit appeler tous les Caciques et Principaux de la ville qui lui dirent comment Cacamatzin allait les sollicitant tous, par paroles et dons, de l'aider à nous faire la guerre et à délivrer son oncle. Or, comme Montezuma était prudent et ne voulait pas voir sa ville en armes et séditions, il conta à Cortès ce qui se passait. Notre Capitaine, ainsi que nous tous, savait fort bien cette mutinerie projetée, mais il n'en connaissait pas tout le détail. L'opinion de Cortès fut qu'il fallait, avec les troupes mexicaines que nous donnerait Montezuma, se jeter sur Tezcuco, s'emparer du rebelle ou détruire la ville et le pays environnant. Ce conseil n'agréa pas à Montezuma. Alors, Cortès fit dire à Cacamatzin de s'abstenir de pousser à la guerre, ce qui causerait sa perte:

Digitized by Google

qu'il voulait être son ami : que, personnellement, il ferait tout pour lui être utile, et maints autres compliments. Cacamatzin, qui était jeune homme et qui en voyait beaucoup d'autres de son sentiment, qu'il pensait devoir l'aider dans la guerre, fit répondre à Cortès qu'il avait déjà entendu ses paroles flatteuses et qu'il ne les voulait plus ouïr, à moins qu'il ne vînt le voir en personne, auquel cas il trouverait à qui parler, tant qu'il lui plairait. Cortès lui envoya dire derechef de prendre garde de ne pas faire de félonie à notre Roi et Seigneur : qu'il la paierait de sa personne et qu'il lui en coûterait la vie. Il répondit qu'il ne connaissait point de Roi et qu'il voudrait n'avoir jamais connu Cortès qui, avec de douces paroles, avait pris son oncle.

Là-dessus, notre Capitaine remontra à Montezuma qu'il était grand Seigneur : qu'il avait, dans Tezcuco, des parents, Caciques et Chefs puissants, lesquels n'étaient pas bien avec Cacamatzin qu'ils haïssaient pour sa superbe : qu'il avait avec lui, dans Mexico même, le propre frère du prince, jeune homme d'heureuses dispositions, qui, redoutant d'être tué, s'était enfui de chez son frère : enfin, que ce jeune homme était, après Cacamatzin, héritier du royaume de Tezcuco : Montezuma n'avait donc qu'à s'arranger avec ses amis de Tezcuco de façon à faire arrêter Cacamatzin, ou bien, il fallait l'envoyer appeler secrètement et, s'il venait, lui mettre la main dessus et le garder jusqu'à ce qu'il fût plus tranquille. D'ailleurs, ajoutait Cortès, puisque Montezuma a, dans sa mai-

Digitized by Google

son, ce neveu qui s'y est réfugié par crainte de son frère et lui est bon serviteur, qu'il l'élève à la Seigneurie, l'ôtant à ce félon de Cacamatzin dont le seul emploi est d'agiter toutes les villes et les Caciques du pays, dans l'espoir de se faire Seigneur de la Cité et du Royaume. Montezuma répondit qu'il l'enverrait incontinent appeler, tout en prévoyant bien qu'il refuserait de venir, et que, dans ce cas, il se concerterait avec ses parents et ses chefs, afin de l'arrêter. Cortès, après l'avoir chaudement remercié, ajouta même : Seigneur Montezuma, je vous prie de croire que si vous désirez rentrer dans votre palais, cela ne dépend plus que de votre volonté : je sais à présent que vous m'avez en bonne affection et, moi, je vous aime tant qu'il faudrait que je fusse autre que je ne suis pour ne pas vous aller accompagner, lorsque vous rentrerez, avec toute votre chevalerie, dans votre palais : si je ne l'ai pas encore fait, c'est parce que ceux de mes Capitaines qui vous ont arrêté ne veulent point que je vous laisse aller et parce que Votre Grâce Elle-même dit qu'Elle veut rester en prison afin d'éviter les troubles qu'excitent ses neveux, dans le but de s'emparer de la ville et d'ôter le gouvernement à Votre Grâce. Montezuma le remercia. Il comprenait le sens de ces paroles flatteuses et voyait bien que Cortès les lui disait, non point avec l'intention de le délivrer, mais à la seule fin d'éprouver sa volonté. D'ailleurs, il savait par son page Orteguilla qu'il ne fallait pas croire Cortès ; qu'il ne le lâcherait jamais malgré les Capitaines, sur le conseil desquels il avait

Digitized by Google

été emprisonné. Il dit à Cortès qu'il se trouvait fort bien en prison pour y attendre la fin des menées de ses neveux et qu'il allait à l'instant expédier des messagers à Cacamatzin, le priant de se présenter en personne, car il désirait l'entretenir d'un pacte d'amitié à conclure avec nous. En effet, il lui envoya dire qu'il le priait de ne point avoir de souci de sa prison : qu'il avait eu, s'il l'eût voulu, maintes occasions de s'échapper : que Malinche lui avait, par deux fois, offert de rentrer dans son palais : qu'il s'y refuse, afin d'obéir au commandement de ses Dieux qui lui ont ordonné de demeurer prisonnier, sous peine de mort immédiate, comme il le sait, depuis bien des jours, par les Papas qui sont à leur service, et que, pour ces raisons, il est bon que Cacamatzin fasse amitié avec Malinche et ses frères. Ce même message fut adressé par Montezuma aux chefs de Tezcücò. Il les prévint qu'il envoyait quérir son neveu dans le but de lui faire conclure avec nous un pacte d'amitié, et qu'il espérait bien que ce jeune homme ne serait pas si écervelé que de prendre les armes contre nous.

Bref, Cacamatzin ayant compris fort bien où tendaient ces pratiques, ses Principaux entrèrent en conseil sur ce qu'il y avait à faire. Et Cacamatzin commença à faire le bravache. Il dit qu'il nous tuerait dans quatre jours : que son oncle n'était qu'une poule de ne nous avoir pas attaqués avec ses garnisaires, ainsi qu'il le lui conseillait, à la descente de la sierra de Chalco où tout était préparé : qu'il nous avait lui-

Digitized by Google

même introduits dans sa ville, comme s'il eût attendu quelque bienfait de nous : qu'il nous donnait tout l'or des tributs qu'il recevait : que nous avions ouvert violemment la chambre du trésor de son aïeul Axayaca : que, pour comble, nous tenions Montezuma prisonnier et commençions à dire qu'il fallait ôter les Dieux Mexicains du Grand Temple de Huichilobos, afin d'y mettre les nôtres : qu'il les suppliait, s'ils voulaient que les choses n'empirassent point, de l'aider à venger de telles injures : qu'ils avaient tous de leurs yeux vu tout ce qu'il venait de dire et l'exécution des chefs de Montezuma : qu'il n'était point possible d'en supporter davantage et que leur devoir était de s'unir tous pour nous écraser d'un coup. Là, Cacamatzin leur promit que, s'il restait avec la Seigneurie de Mexico, il les ferait grands seigneurs. Il leur donna aussi force joyaux d'or et dit que tout était réglé d'avance : que ses cousins, les seigneurs de Cuyoacan, d'Iztapalapa et de Tacuba et d'autres parents, lui prêteraient leur aide : que, de son parti, il avait dans Mexico d'autres personnes principales qui lui donneraient, à n'importe quelle heure, à sa volonté, l'entrée et le secours : que, les uns par les chaussées et tous les autres par la lagune, dans leurs pirogues et petites canoas, ils pourraient entrer sans crainte de rencontrer qui le leur défendît, puisque son oncle était prisonnier : qu'ils n'avaient pas à avoir peur de nous, sachant que peu de jours auparavant, dans l'affaire d'Almeria, les chefs de son oncle avaient tué plusieurs Teules et un cheval : qu'ils avaient bien vu

Digitized by Google

la tête du Teule et le corps du cheval : que, dans une heure, ils nous dépêcheraient tous et qu'ils auraient avec nos corps, de quoi faire festins exquis et franches repües.

Apres cette harangue, les chefs, à ce qu'on dit, se regardaient les uns les autres, voulant laisser parler ceux qui, d'habitude, opinaient les premiers dans les choses de la guerre. Et quatre ou cinq de ces capitaines dirent au prince qu'ils ne pouvaient aller, sans la permission de leur grand seigneur Montezuma, porter la guerre dans sa ville et dans sa propre maison et qu'il fallait ,tout d'abord, l'en prévenir : que, s'il y consentait, ils marcheraient de très-bon cœur avec lui, sinon qu'ils ne voulaient pas être traîtres à leur seigneur. Là-dessus, le Cacamatzin furieux, paraît-il, de la réponse de ces chefs, en fit emprisonner trois. Ses autres parents qui siégeaient dans ce conseil et dans cette junte, hommes ambitieux et brouillons, lui ayant juré de l'aider jusqu'à la mort, il résolut de répondre à son oncle le grand Montezuma : Que c'était honteux de lui envoyer dire de venir faire amitié avec des gens qui l'avaient tant maltraité et déshonoré, le retenant prisonnier: que ce n'était pas possible : que nous étions des enchanteurs qui, par des sorcelleries, lui avions retiré son grand cœur et sa force : que c'était nos Dieux et la puissante femme de Castille, laquelle, disions-nous, était notre avocate, qui nous donnaient ce grand pouvoir de faire ce que nous faisions. Et certes, il ne se trompait point en ces paroles finales, car, assurément, la miséricorde de

Digitized by Google

Dieu et sa Mère bénie Notre Dame nous étaient secourables.

Bref, pour retourner à notre devis, le résumé de ce message de Cacamatzin fut que, malgré nous et son oncle, il nous allait venir défier et occire.

A cette réponse éhontée, Montezuma fut pris d'un grand courroux. Il fit, à l'heure même, appeler six de ses capitaines les plus qualifiés, leur donna son sceau, quelques joyaux d'or, et leur commanda d'aller incontinent à Tezcuco, de montrer secrètement le sceau à quelques-uns de ses parents et aux chefs dont l'orgueilleux Cacamatzin s'était fait des ennemis et de s'arranger avec eux de manière à se saisir de son neveu et de ses conseillers et à les lui amener sans retard. Les capitaines partirent. Dès que, dans Tezcuco, les ordres de Montezuma furent connus, Cacamatzin, qui était détesté, fut empoigné dans son propre palais, tandis qu'il devisait des choses de la guerre avec ses confédérés. Cinq autres furent arrêtés avec lui. Or, cette cité de Tezcuco étant bâtie proche la grande lagune, une vaste pirogue garnie de ses tentes fut vite équipée, les prisonniers y furent jetés et, à grand renfort de rameurs, amenés à Mexico. Aussitôt débarqué, Cacamatzin, en Roi qu'il était, fut mis dans une riche litière et, avec force respects, conduit devant Montezuma. Il paraît qu'il eut avec son oncle un entretien où il se montra plus impudent que jamais. Et Montezuma sut tous les complots qu'il tramait dans le but de se faire seigneur de Mexico ; il en fut informé tout à plein par les autres prisonniers.

Digitized by Google

Et si auparavant il était courroucé contre le neveu, il le fut dès lors terriblement plus. Il l'envoya aussitôt à notre Capitaine pour être mis aux fers, et lâcha les autres. Aussitôt, Cortès alla au palais et à l'appartement de Montezuma et lui rendit grâces de ce grand bienfait. Toutes les dispositions furent prises pour proclamer roi de Tezcuco le jeune homme dont j'ai parlé, lequel, craignant d'être tué par son frère Cacamatzin, s'était réfugié sous la protection de son oncle Montezuma. Il était aussi héritier fort proche du royaume de Tezcuco. Et, afin que la chose fût faite avec la solennité requise et l'assentiment de toute la ville, Montezuma fit venir par devant lui les hommes les plus considérables de toute cette province, et l'affaire ayant été dûment débattue, il fut proclamé Roi et Seigneur de cette puissante cité, sous le nom de don Carlos.

A la suite de tout cela, les Caciques et petits Rois, seigneurs de Cuyoacan, d'Iztapalapa et de Tacuba et neveux du grand Montezuma, prirent peur. Ils avaient vu ou entendu conter l'emprisonnement de Cacamatzin et ils n'ignoraient pas que le grand Montezuma savait qu'ils étaient entrés dans la conjuration afin de lui ôter son royaume et de le donner à l'autre. Aussi ne venaient-ils plus le voir, ni lui faire leur cour, comme d'habitude. Sur l'avis de Cortès qui engagea et décida Montezuma à les faire arrêter, ils furent tous, en huit jours, attachés à la grosse chaîne, ce qui réjouit fort notre Capitaine et nous tous.

Que les curieux lecteurs considèrent le risque où

Digitized by Google

étaient nos vies. Chaque jour, on complotait de nous tuer et de nous manger. Heureusement que la grande miséricorde de Dieu, qui était sans cesse avec nous, nous secourait et que ce bon Montezuma tranchait toujours le différend à notre profit. Et que l'on considère encore quel puissant seigneur devait être celui qui, même captif, se faisait obéir ainsi.

Tout étant pacifié et les seigneurs mis à la chaîne, notre Cortès, les autres Capitaines et le Père Fray Bartolomé de Olmedo, de l'Ordre de la Merci, s'employaient constamment à faire leur cour à Montezuma, s'évertuant à l'amuser et bouffonnant avec lui, sans jamais perdre le respect, car, je l'affirme, ni Cortès, ni aucun Capitaine, ne s'asseyait avant que Montezuma, leur ayant fait donner de riches siéges, ne leur commandât de s'asseoir. Et il y mettait tant de civilité, que tous nous l'aimions de vive affection, car véritablement il était grand seigneur en tout ce que nous lui voyions faire. Et, pour revenir à notre discours, on lui exposait de temps à autre les choses relatives à notre Sainte Foi. C'était le Frayle qui l'en entretenait à l'aide du page Orteguilla. Il semble que quelques bonnes raisons commençaient à lui entrer dans le cœur, car il les écoutait avec attention, bien mieux que dans les premiers jours. On lui expliquait aussi la grande puissance de l'Empereur, notre maître, l'hommage et l'obéissance que lui juraient et lui gardaient quantité de puissants seigneurs, jusqu'en des contrées lointaines, et maintes autres choses qu'on lui disait encore et qu'il se réjouissait d'ouïr. D'autres

Digitized by Google

fois, il jouait avec Cortès au totoloque et, comme il n'était certes pas chiche, il nous distribuait chaque jour ou des joyaux d'or ou des étoffes.

Mais c'est assez deviser là-dessus. Passons outre.

CHAPITRE CI.

Comment le grand Montezuma et nombre de Caciques et Principaux du pays, jurèrent obéissance à Sa Majesté et d'autres évènements qui survinrent.

Lorsque le Capitaine Cortès vit ces petits Rois dessus dits emprisonnés et toutes les cités pacifiques, il dit à Montezuma que, par deux fois, avant notre entrée à Mexico, il nous avait fait connaître son désir de payer tribut à Sa Majesté : que, maintenant qu'il connaissait tout le pouvoir de notre Roi et Seigneur, les tributs et les droits de fief qu'il recevait de maintes contrées, et les très-puissants Rois qu'il avait pour sujets, il serait bon que lui et ses vassaux lui jurassent foi et hommage, suivant la coutume établie qui est de prêter d'abord l'hommage et de payer ensuite les droits de fief et les tributs. Montezuma répondit qu'il assemblerait ses vassaux et leur parlerait à ce sujet. Dix jours après, tous les Caciques de la contrée se réunirent. Seul ce Cacique dont j'ai déjà parlé, et qu'on disait très-vaillant homme, ne vint

Digitized by Google

pas. Proche parent de Montezuma, il lui ressemblait par la prestance, le corps et les membres. Il était bien quelque peu éventé. En ce moment, il se tenait dans un de ses pueblos, nommé Tula. C'était, disait-on, à ce Cacique que revenait le royaume de Mexico, après Montezuma. Lorsqu'on le fit appeler, il répondit qu'il ne voulait pas venir, ni payer de tribut, vu que ses provinces ne lui rendaient pas même de quoi se sustenter. Montezuma, irrité de cette réponse, envoya aussitôt quelques chefs, pour se saisir de lui. Mais comme il était grand seigneur et fort apparenté, il en fut avisé et s'enfonça dans sa province, d'où on ne put le tirer pour lors.

Je l'y laisserai et je dirai le colloque qu'eut Montezuma avec tous les Caciques de la terre qu'il avait mandés. Il leur fit tout d'abord un parlement auquel ni Cortès, ni aucun de nous n'était présent, sauf le page Orteguilla. On prétend qu'il leur rappela que, depuis de longues années, ils savaient avec certitude, tant par la parole des ancêtres que par les livres mémoriaux, où ce fait était consigné, que des hommes devaient venir de là où se lève le soleil, qui maîtriseraient la terre, et qu'alors finirait la domination et le regne des Mexicains : qu'il avait compris, par ce que ses Dieux lui avaient dit, que nous étions ces hommes : que les Papas avaient demandé à Huichilobos de les éclairer : qu'ils lui avaient fait, à ce sujet, des sacrifices et qu'il refusait de leur répondre comme de coutume, se contentant, pour tout oracle, de dire qu'il s'en tenait à ses réponses antérieures et qu'il ne voulait pas

Digitized by Google

être interrogé davantage. Huichilobos, ajouta-t-il, nous fait ainsi bien entendre que nous devons jurer obéissance au roi de Castille dont ces Teules se disent vassaux : pour l'instant, la chose est de nulle importance : avec le temps, nous verrons si nous pouvons tirer une autre et meilleure réponse de nos Dieux et nous agirons suivant la circonstance : ce que je vous ordonne et vous prie de faire, c'est de jurer présentement obéissance à ce Roi, de bonne volonté, et de contribuer à donner quelque marque de vasselage : je vous dirai bientôt ce qu'il nous convient de faire : à cette heure, Malinche m'importune à ce sujet : que personne ne refuse cet hommage : songez qu'il y a dix-huit ans que je suis votre seigneur : vous m'avez toujours été de très-loyaux sujets et, moi, je vous ai enrichis, j'ai agrandi vos terres, je vous ai donné des commandements et des richesses : et maintenant, je ne serais certes pas ici détenu, si nos Dieux ne le permettaient : mais je vous l'ai maintes fois dit, telle est la volonté de mon grand Huichilobos.

Ayant ouï cette harangue, ils répondirent tous, avec force larmes et soupirs, qu'ils feraient ce qu'il commanderait. Et Montezuma pleurait et soupirait plus encore. Aussitôt, il fit aviser Cortès par un Indien de qualité que, le jour suivant, ils jureraient obéissance et prêteraient hommage comme vassaux de Sa Majesté. Ensuite de quoi, Montezuma parla derechef à ses Caciques, sur ce sujet, par devant Cortès, nos Capitaines, plusieurs soldats et Pedro Fernandez, secrétaire de Cortès. Et ils prêtèrent serment d'obéis-

Digitized by Google

sance à Sa Majesté, avec des marques de profonde tristesse. Montezuma ne put retenir ses larmes. Et nous l'aimions tant et de si bon cœur, que, le voyant ainsi larmoyer, nos yeux s'attendrirent et que plus d'un soldat pleura tout comme Montezuma, tant était grand l'amour que nous avions pour lui.

J'en resterai là, après avoir dit encore que Cortès et le Père de la Merci, Fray Bartolomé de Olmedo, qui était des mieux avisés, se tenaient constamment dans les palais de Montezuma, afin de le réjouir et de l'amener à laisser ses idoles. Et maintenant, poursuivons notre récit.

CHAPITRE CII.

Comment notre Cortès prit soin de s'informer des mines, de leur qualité, des rivières où se trouvait l'or, des ports qu'il y avait depuis Panuco jusques à Tabasco, particulièrement du grand fleuve de Guaçacualco, et de ce qu'il en advint.

Tout en faisant sa cour, en compagnie d'autres Capitaines, et tout en devisant de mille autres choses par le moyen de nos truchemans doña Marina, Geronimo de Aguilar et Orteguilla, Cortès demanda au grand Montezuma où étaient les mines, dans quelles rivières se trouvait l'or et comment et de quelle ma-

Digitized by Google

nière était recueilli celui qu'on lui apportait en grains, car il voulait y envoyer voir deux de nos soldats, grands mineurs. Et Montezuma dit qu'il lui en venait de trois endroits ; que c'était d'une province, nommée Zacatula et située, dans la bande du Sud, à dix ou douze journées de marche de Mexico, qu'il tirait habituellement le plus d'or ; qu'on le recueillait, en lavant la terre dans des tasses où restaient, après le lavage, de menus grains : que, présentement, il en recevait d'une autre province, nommée Tuztepeque, dans la bande du Nord, proche le lieu où nous avions débarqué ; que, là. on le tirait de deux rivières ; que, non loin de cette province, il y avait de bonnes mines, en pays non soumis, chez les Chinantèques et les Zapotèques, qui n'étaient pas en son obéissance ; que, si Cortès y voulait envoyer des soldats, il lui donnerait des Principaux qui les accompagneraient. Cortès, l'ayant remercié, expédia sans retard à Zacatula, le pilote Gonzalo de Umbria avec deux autres soldats mineurs. Ce Gonzalo de Umbria était celui auquel Cortès avait fait couper les orteils, alors qu'il fit pendre Pedro Escudero et Juan Cermeño et fouetter les Peñates, parce qu'ils voulaient s'évader de San Juan de Ulua sur un navire, comme je l'ai plus longuement écrit, ci-dessus, à son chapitre. Laissons ces contes du passé. Les deux soldats partirent donc avec l'Umbria ; ils devaient aller et revenir dans un délai de quarante jours. Vers les mines de la bande du Nord, Cortès dépêcha le Capitaine Pizarro, jeune homme d'environ vingt-cinq ans, qu'il traitait en pa-

Digitized by Google

rent. En ce temps-là, il n'était pas question du Pérou et les Pizarro n'avaient pas encore de nom, dans ces pays. Bref, il partit, en compagnie de quatre soldats mineurs et de quatre Principaux Mexicains, avec le même terme de quarante jours, pour aller et revenir, car il avait, à peu près, quatre-vingts lieues à faire.

Puisqu'ils sont partis visiter les mines, comme je l'ai dit, revenons au grand Montezuma. Il donna à notre Capitaine une étoffe de nequen où étaient peints et dessinés au naturel, toutes les rivières et tous les hâvres de la bande du Nord, depuis Panuco jusqu'à Tabasco, environ cent quarante lieues de côte. Le fleuve de Guazacualco y était aussi marqué. Et comme nous connaissions, depuis notre voyage de découverte avec Grijalva, tous les ports et hâvres indiqués sur le morceau d'étoffe donné par Montezuma, excepté le fleuve de Guazacualco, lequel, disait-on, était très-puissant et profond, Cortès résolut d'envoyer voir ce qu'il en était, et de faire sonder le port et l'entrée. Or, un de nos Capitaines, nommé Diego de Ordas et déjà, d'autres fois, par moi cité comme un homme des mieux avisés et des plus vaillants, dit au Capitaine de lui donner des hommes et des Indiens de qualité pour l'accompagner; qu'il voulait aller voir ce fleuve et quelles terres il y avait là, et quelle espèce de gens c'était. Et Cortès refusait, parce qu'il désirait retenir en sa compagnie l'Ordas qui était homme de bon conseil. Enfin, pour ne le point désobliger, il lui octroya la licence demandée. Alors Montezuma dit à l'Ordas

Digitized by Google

que son empire n'allait pas jusqu'à Guazacualco : que le peuple y était très-brave : qu'il le priait de songer à ce qu'il faisait, car il ne voulait pas, lui, encourir la responsabilité et les reproches d'un accident possible : qu'Ordas, avant d'arriver à cette province, rencontrerait les garnisons de gens de guerre qu'il entretenait sur la frontière et pourrait, en cas de nécessité, les emmener avec lui. Il lui fit encore maintes autres offres de service. Cortès et Diego de Ordas lui en rendirent grâces, et celui-ci partit, accompagné de deux de nos soldats et des Principaux que lui donna Montezuma.

C'est ici que le chroniqueur Francisco Lopez de Gomara dit que Juan Velazquez de Leon allait, avec cent soldats, peupler Guazacualco, tout comme Pedro de Ircio l'avait fait à Panuco. Mais, comme je suis las de prendre garde aux escapades que fait, hors de la vérité, ce chroniqueur, je le laisserai dire et conterai ce que fit chacun des Capitaines envoyés par notre Cortès, et comment ils revinrent avec des échantillons d'or.

Digitized by Google

CHAPITRE CIII.

Comment revinrent les Capitaines que notre Cortès avait envoyés voir les mines et sonder le port et fleuve de Guazacualco.

Le premier qui revint à la ville de Mexico rendre compte de la mission dont l'avait chargé Cortès fut Gonzalo de Umbria. Ses compagnons et lui rapportèrent environ trois cents pesos d'or, en grains, que les Indiens d'un pueblo nommé Zacatula avaient recueillis devant eux. A ce que contait l'Umbria, les Caciques de cette province avaient mené à la rivière bon nombre d'Indiens qui, dans des espèces de petites auges, lavaient la terre et recueillaient l'or; il provenait de deux rivières. Ils ajoutaient qu'on aurait là de riches mines, si les Indiens étaient aussi bons mineurs et savaient laver comme dans les Iles, à Santo-Domingo et à Cuba. Ils amenaient, au même temps, deux Principaux, députés par cette province, lesquels apportaient un présent d'or ouvragé en joyaux et venaient se donner et s'offrir pour serviteurs à Sa Majesté. Cet or réjouit Cortès autant que s'il avait vu trente mille pesos, par la certitude qu'il lui donnait de l'existence de bonnes mines. Il montra beaucoup d'affection aux Caciques porteurs du présent, leur fit donner des rassades vertes de Castille, et les combla de bonnes paroles, avec lesquelles ils s'en retournèrent

Digitized by Google

dans leur pays, fort contents. L'Umbria disait aussi que, non loin de Mexico, il y avait de grandes villes et une autre province nommée Matalcingo. Et, à ce que nous ouïmes dire et vîmes, l'Umbria et ses compagnons étaient revenus riches, avec beaucoup d'or et bien accommodés. Cortès l'avait envoyé dans ce but, afin de se gagner un bon ami, lui faisant oublier ainsi que, autrefois, comme je l'ai conté, il lui avait fait couper les orteils.

Laissons-le donc bien nanti, comme il était revenu, et retournons au Capitaine Diego de Ordas qui était allé voir le fleuve de Guazacualco, à environ cent vingt lieues de Mexico. Il conta qu'il avait passé par de grandes peuplades dont il dit les noms : que, partout, on l'avait honoré : que, sur le chemin de Guazacualco, il avait rencontré les garnisons que Montezuma tenait sur la frontière : que tous les pays avoisinants se plaignaient d'eux, des pilleries qu'ils faisaient, des femmes qu'ils enlevaient, des tributs qu'ils exigeaient. Et l'Ordas, ainsi que les Principaux Mexicains qu'il menait avec lui, tança les Chefs de Montezuma, lesquels avaient charge de ces gens, les menaçant, s'ils persistaient dans leurs voleries, de le faire savoir à leur maître Montezuma qui les enverrait prendre et les châtierait, comme il avait fait de Quetzalpopoca et de ses compagnons, pour avoir pillé les pueblos de nos amis. Avec ces paroles, il leur mit la peur au ventre. Puis il s'achemina vers Guazacualco, n'emmenant qu'un seul des seigneurs Mexicains. Lorsque le Cacique de cette province, lequel se nommait Tochel, apprit sa venue, il envoya ses

Digitized by Google

Principaux au-devant de lui. Ils lui témoignèrent beaucoup de bonne volonté, car les gens de cette province étaient tous informés et renseignés sur nos personnes, depuis notre voyage de découverte, avec Juan de Grijalva, comme je l'ai longuement écrit au chapitre antérieur, qui en traite. Mais revenons à notre discours. Lorsque les Caciques de Guazacualco surent pourquoi il était venu, ils donnèrent à Ordas plusieurs grandes canoas, et le Cacique Tochel lui-même, et maints autres Principaux avec lui, sondèrent l'embouchure du fleuve. Ils trouvèrent, dans le plus bas, trois brasses longues, sans la dérive. Un peu plus dans le haut du fleuve, les grands navires pouvaient flotter, et plus on remontait, plus il était profond. Près d'un village qui, alors, était peuplé d'Indiens, il y avait même assez d'eau pour les carraques. Ordas, ayant fait ses sondages, s'en vint au pueblo avec les Caciques qui lui donnèrent quelques joyaux d'or et une belle Indienne, s'offrirent pour serviteurs de Sa Majesté et se plaignirent de Montezuma et de sa garnison de gens de guerre. Ils avaient eu peu de temps auparavant une bataille avec les Mexicains et, près d'un hameau de quelques maisons, en avaient tué beau nombre. C'est pourquoi, au jour d'aujourd'hui, l'endroit où fut donné ce combat est nommé Luilonemiqui, ce qui veut dire en leur langue : Lieu où furent occis les bardaches Mexicains. Ordas les remercia fort des honnêtetés qu'il en avait reçu, leur donna quelques verroteries de Castille qu'il portait à cet effet et s'en revint à Mexico, où il fut allègrement

Digitized by Google

accueilli de Cortès et de nous tous. Il disait que c'était une bonne terre pour le bétail et la culture, que le port était à point pour les Iles de Cuba, de Santo-Domingo et de la Jamaïque, mais que c'était loin de Mexico et qu'il y avait de grands marécages. C'est pourquoi nous n'eûmes jamais confiance dans ce port pour le déchargement des marchandises et le *trafic* de Mexico.

Laissons l'Ordas, et parlons du Capitaine Pizarro et de ses compagnons, qui étaient allés à Tustepeque chercher de l'or et voir les mines. Pizarro revint avec un seul soldat rendre compte à Cortès. Ils rapportaient environ mille pesos de grains d'or, tiré des mines. Ils disaient que dans les provinces de Tustepeque et Malinaltepeque et autres pueblos avoisinants, ils étaient allés aux rivières avec force gens qu'on leur avait donnés et qu'ils y avaient recueilli le tiers de l'or qu'ils apportaient : puis, qu'ils avaient gagné, par le haut des sierras, la province des Chinantèques : qu'en arrivant à ce pays, de nombreux Indiens armés de lances plus grandes que les nôtres, d'arcs, de flèches et de petits boucliers, étaient sortis au-devant d'eux, déclarant qu'ils tueraient tout Mexicain qui voudrait entrer dans leur terre, mais que les Teules étaient les bienvenus. Ils y entrèrent donc et les Mexicains ne passèrent pas plus avant. Lorsque les Caciques de Chinanta surent pourquoi ils étaient venus, ils rassemblèrent une grosse troupe de leurs gens, pour laver l'or, et les menèrent à des rivières, où ils recueillirent le reste. Les grains de cet or étaient

Digitized by Google

frisés, parce que, suivant les Indiens, il provenait de mines plus durables, de mines mères. Le Capitaine Pizarro amena aussi deux Caciques de cette terre qui venaient s'offrir, comme vassaux, à Sa Majesté et nous demander notre amitié; ils apportaient un présent d'or. Tous ces Caciques disaient unanimement le plus grand mal des Mexicains, qui étaient si abhorrés dans ces provinces, à cause des pilleries qu'ils y faisaient, que les habitants ne pouvaient pas les voir, ni même les entendre nommer. Cortès reçut bien Pizarro et les Principaux qu'il amenait et accepta leur présent; et tant d'années ont passé depuis lors, qu'il ne me souvient plus de ce qu'il valait. Après s'être offert à les aider et à être l'ami des Chinantèques, avec de bonnes paroles, il les renvoya à leur province, et ne voulant pas qu'ils fussent molestés en route, il commanda à deux Principaux Mexicains de les remettre sur leurs terres et de ne les quitter que lorsqu'ils y seraient rendus sains et saufs. Là-dessus, ils s'en allèrent fort contents. Revenons à notre discours. Cortès s'informa alors des autres soldats qui avaient accompagné Pizarro et qui se nommaient Barrientos, Heredia le Vieux, Escalona le Jeune et Cervantès le Bouffon. Pizarro répondit que la terre lui ayant paru bonne, riche en mines, et les peuples qu'ils avaient traversés des plus pacifiques, il leur avait ordonné d'établir une grande estancia de cacao et de maïs, d'y mettre force oiseaux du pays et d'y cultiver le coton, tout en allant, de là, observer les rivières et voir quelles mines il y avait. Cortès ne dit rien pour

Digitized by Google

lors, mais il ne sut pas bon gré à son parent d'être sorti de son mandat. Nous apprîmes qu'il l'avait en secret fort querellé là-dessus, lui disant qu'il fallait être de mince qualité pour vouloir se mêler d'élever des oiseaux et de planter du cacao. Il envoya sans retard un autre soldat nomme Alonso Luis rappeler ceux qu'avait laissés Pizarro et leur porter un ordre de retour immédiat. Et ce que firent ces soldats, je le dirai plus loin, à son temps et lieu.

CHAPITRE CIV.

Comment Cortès dit au grand Montezuma d'ordonner à tous les Caciques de la terre qu'on savait communément avoir de l'or de payer tribut à Sa Majesté et de ce qui fut fait à cet égard.

Le Capitaine Diego de Ordas et les soldats par moi nommés étant revenus avec des échantillons d'or, et relatant la richesse universelle de la terre, Cortès résolut, par le conseil de l'Ordas et des autres Capitaines et soldats, de demander à Montezuma que tous les Caciques et pueblos du pays payassent tribut Sa Majesté et que lui-même, comme leur seigneur, y contribuât de ses trésors. Il répondit qu'il enverrait dans tous les pueblos demander de l'or, mais que

Digitized by Google

beaucoup n'avaient que des joyaux de peu de valeur, qu'ils tenaient de leurs ancêtres. Et il expédia promptement des Principaux dans tous les endroits où il y avait des mines, ordonnant à chacun des villages de donner tant de tuileaux d'or fin, de la grandeur et grosseur de ceux qu'ils lui fournissaient d'habitude en tribut. Les Principaux emportaient deux tuileaux comme modèles. D'autres endroits, on n'apportait que de petits bijoux de peu de prix. Montezuma envoya aussi vers ce seigneur son proche parent, celui-là même qui ne lui voulait pas obéir, lequel était Cacique d'une province, à environ douze lieues de Mexico. Pour toute réponse, les messagers rapportèrent qu'il refusait de donner de l'or et d'obéir à Montezuma, disant que, lui aussi, il était seigneur de Mexico, et que la Seigneurie était à lui tout autant qu'à ce Montezuma qui lui envoyait demander un tribut. Ce qu'oyant, Montezuma fut si courroucé, qu'il dépêcha incontinent de bons Chefs, munis de son signe et sceau, avec ordre de le lui ramener prisonnier. Lorsqu'il fut en sa présence, le parent lui parla sans nul respect ni crainte, en homme fort intrepide, ou qui, suivant le bruit vulgaire, avait des grains de folie, car il était comme éventé. Cortès ayant appris la chose et entendu dire qu'il voulait le faire tuer, envoya prier Montezuma de le lui donner, disant qu'il se chargeait de le garder. Amené devant Cortès, celui-ci lui parla fort amoureusement, l'adjura de ne point faire le fou à l'encontre de son Seigneur et lui promit la liberté. Lorsque Montezuma le sut, il dit de ne point

Digitized by Google

le lâcher, mais de le mettre à la grosse chaîne, avec les autres petits Rois que j'ai nommés.

Reprenons notre récit. Au bout de vingt jours environ, tous les Principaux que Montezuma avait envoyés recouvrer les tributs d'or étaient de retour. Dès qu'ils furent rentrés, il fit mander Cortès, nos Capitaines et quelques-uns de nous qu'il connaissait comme soldats de garde, et nous dit ces paroles formelles ou d'autres approchantes : Seigneur Malinche et vous, seigneurs Capitaines et soldats, je vous fais assavoir que je suis obligé à votre puissant Roi et que je lui porte bonne affection, tant comme seigneur, et vraiment bien grand seigneur, que pour ce qu'il a envoyé de si lointains pays s'enquérir de moi : plus j'y songe, plus je me convaincu qu'il n'est autre que celui qui nous doit assujettir, suivant ce qu'ont dit nos ancêtres et ce que laissent entendre nos Dieux, dans les réponses que nous en avons : prenez cet or, que j'ai fait recueillir si hâtivement qu'on n'a pu en amasser davantage : ce que je destine à l'Empereur, c'est tout le trésor que j'ai eu de mon père : ce trésor est en votre pouvoir, dans votre logis, et je sais bien que, à votre arrivée ici, vous avez ouvert la chambre, et qu'après avoir tout vu, tout examiné, vous l'avez refermée comme elle était auparavant : lorsque vous l'enverrer à l'Empereur, dites-lui, dans vos annales et lettres : Voilà ce que vous envoie votre bon vassal Montezuma : je vous donnerai aussi, pour lui offrir en mon nom, des pierres fort riches, des chalchihuites : c'est un présent dont est seul digne votre

Digitized by Google

grand Empereur, car chacune de ces pierres vaut deux charges d'or : j'y veux joindre encore trois sarbacanes, avec leurs sacs et leurs moules à jalets, si bellement ouvragés de pierreries qu'il se réjouira de les voir : je lui veux aussi donner de ce que je puis avoir, bien qu'il me reste peu de chose, car tout ce que j'avais d'or et de joyaux, je vous l'ai tour à tour distribué.

A ces paroles, Cortès et nous tous demeurâmes émerveillés de l'extrême bonté et libéralité du grand Montezuma, et tous, bien respectueusement, lui tirant nos bonnets d'armes, nous lui dîmes : Merci. Et Cortès, en paroles pleines d'amour, lui promit que nous écririons à Sa Majesté sa magnificence et la largesse d'or qu'il nous avait faite en son Royal Nom. En suite d'autres courtois devis, Montezuma ordonna à ses majordomes de nous livrer à l'heure même tout le trésor et toute la richesse qui étaient enserrés dans la salle blanche. Nous employâmes trois jours à vérifier et à ôter l'or des bordures où il était enchâssé, et les orfèvres de Montezûma durent venir du bourg d'Escapuzalco pour démonter et défaire les pièces. Et je dis qu'il y en avait tant, que l'or, mis à part' faisait trois monceaux dont le poids total fut de six cent mille pesos environ, comme je le dirai plus loin, sans l'argent et quantité d'autres richesses. Et je ne compte pas là dedans les lames et les tuileaux d'or, ni l'or en grains provenant des mines. Et à l'aide de ces orfèvres Indiens, natifs d'Escapuzalco, on commença de fondre l'or dont on fit de très-grosses barres : chaque barre de la largeur de trois doigts de la main.

Digitized by Google

La fonte terminée et les barres faites, on apporta l'autre présent que le grand Montezuma avait promis de donner à part. Ce fut vraiment chose admirable que de voir tant d'or et toute la richesse des autres joyaux et les pierres chalchihuites dont quelques-unes étaient si précieuses qu'elles valaient, parmi les Caciques même, une grosse quantité d'or, et les trois sarbacanes avec leurs moules à jalets et les pierreries et les perles qui y étaient serties et les peintures de plumes et les oisillons poudrés de semence de perles et les autres oiseaux. Tout était de grande valeur.

C'est assez parler de panaches, de plumes et de tant d'autres précieuses choses. Ce serait à ne jamais finir, si j'en voulais faire ici le mémoire. Disons maintenant que tout cet or fut marqué avec un coin de fer que firent forger Cortès et, à son instigation, les Officiers Royaux d'accord avec nous tous, au nom de Sa Majeste et jusqu'à ce qu'Elle en ordonnât autrement. Ce coin, qui était de la grandeur d'une pièce de quatre, portait les Armes Royales, telles qu'on les voit sur un réal. Les joyaux précieux, qu'il nous parut convenable de ne point gâter, ne furent pas marqués. Or, pour peser toutes ces barres d'or et d'argent et ces joyaux demeurés entiers, nous n'avions ni poids de marc, ni balances. Et Cortès et les Officiers du Domaine de Sa Majesté eux-mêmes jugèrent bon de faire fabriquer des poids de fer depuis une arroba, et d'autres de demi-arroba, de deux livres, d'une livre, de demi-livre et de quatre onces. Ils ne comptaient pas qu'ils seraient très-justes, mais ils voulaient pou-

Digitized by Google

voir peser et savoir le poids à une demi-once en plus ou en moins. Les Officiers du Roi dirent qu'il y avait, tant en barres qu'en grains, tuileaux et joyaux, plus de six cent mille pesos d'or, sans compter l'argent et quantité d'autres orfèvreries, qu'on négligea de priser. Quelques soldats disaient qu'il y avait plus. Il ne restait donc qu'à prélever le Quint Royal et à donner à chaque Capitaine, à chaque soldat sa part, et à ceux qui étaient demeurés au port de la Villa-Rica, les leurs. Cortès avait l'air de chercher à ne pas faire sitôt la répartition : il voulait plus d'or, de meilleurs poids, afin de raisonner et de faire plus exactement les comptes. Mais nous réclamâmes tous, Capitaines et soldats, la répartition immédiate, parce que nous avions remarqué que, au moment où l'on démontait les pièces du trésor de Montezuma, il y avait beaucoup plus d'or dans les monceaux dont j'ai parlé, qu'il en manquait un bon tiers qui avait été pris et caché par Cortès, par les Capitaines et par je ne sais quels autres, et que le tas allait toujours diminuant. A force de réclamer, ce qui restait fut pesé. On trouva environ six cent mille pesos, sans les joyaux et les tuileauxi et l'attribution des parts fut fixée au lendemain. Je conterai ce partage où le Capitaine Cortès et quelques autres s'adjugèrent la plus grosse part. Et ce qui s'ensuivit, je le dirai plus loin.

Digitized by Google

CHAPITRE CV.

Comment fut réparti l'or donné par Montezuma ou recueilli dans les pueblos et de ce qui en advint à un soldat.

Tout d'abord fut prélevé le Quint Royal. Ensuite Cortès dit qu'on levât pour lui, comme pour Sa Majesté, un autre cinquième que nous lui avions promis dans les Dunes, quand nous le proclamâmes Capitaine Général et Juge Souverain, ainsi que je l'ai déjà conté au chapitre qui en traite. Ensuite, il dit de retirer de la masse certains frais que, dans l'île de Cuba, lui avait occasionnés l'Armada : ensuite, de mettre encore à part de la masse la dépense faite par Diego Velazquez dans le navire que, de notre consentement, on avait fait échouer : ensuite, pour les Procurateurs expédiés en Castille : ensuite, pour ceux qui étaient demeurés à la Villa-Rica, au nombre de soixante et dix : pour son cheval qui était mort : pour la jument de Juan Sedeño qui avait été tuée d'un coup de taille dans les combats de Tlascala : pour le Père de la Merci, le clerc Juan Diaz, les Capitaines et ceux qui avaient des chevaux, double part : les escopettiers et arbalétriers à l'avenant, et autres tours de bâton ; si bien qu'il restait peu de chose à partager, si peu, que beaucoup de soldats refusèrent de recevoir leur

Digitized by Google

part. Et Cortès s'adjugeait tout. Or, en ce temps, nous ne pouvions que nous taire; car c'était inutile d'en appeler à la justice. Il y eut des soldats qui prirent leur part à cent pesos, mais ils criaient pour je surplus. Et Cortès, secrètement, donnait aux uns et aux autres, comme s'il leur faisait une faveur et pour les contenter, ce qui, joint à de bonnes paroles, leur faisait prendre patience. Quant aux parts attribuées à ceux de la Villa-Rica, Cortès les fit porter à Tlascala, pour y être gardées. Et tout cet or mal réparti eut une triste fin que je conterai plus tard, en son temps.

Alors plusieurs de nos Capitaines se firent ouvrer de lourdes chaînes d'or par les orfèvres du grand Montezuma, lesquels, je l'ai déjà dit, peuplaient, a demi-lieue de Mexico, un gros bourg nommé Ezcapuzalco. Cortès, lui aussi, fit faire quantité de joyaux et un grand service de vaisselle plate, ainsi que quelques-uns de nos soldats qui s'étaient empli les mains. Si bien, que force tuileaux d'or marqué ou à marquer et des bijoux de toute sorte, diversement ouvragés, couraient dans le public. On jouait largement avec des cartes faites du cuir des tambours, aussi bonnes et bien peintes que celles d'Espagne et que fabriquait un certain Pedro Valenciano. Et telle était notre vie.

C'est assez parler de cet or si mal réparti et plus mal employé. Je veux conter une aventure d'un soldat qui se nommait N... de Cardenas. Ce soldat, paraît-il, était pilote et homme de mer, natif de Triana et du Comté. Le pauvre, dans son pays, avait femme et enfants. Comme beaucoup d'entre nous, il était sans

Digitized by Google

doute assez gueux et vint chercher sa vie, dans l'espoir d'aller retrouver ensuite sa femme et ses fils. Après avoir nourri ses yeux de toute cette richesse d'or en lames, grains, tuileaux et lingots fondus, lorsqu'il vit, au moment du partage, qu'on ne lui donnait que cent pesos, il tomba malade de creuse songerie et de tristesse. Or, un sien ami, le voyant chaque jour si rêveur et mal en point, l'allait visiter et lui disait : Qu'avez-vous donc, et pourquoi tant soupirer? A quoi le pilote Cardenas répondit : Corbleu! Comment ne serais-je pas malade, voyant que Cortès emporte ainsi tout l'or, qu'il prélève le Quint tout comme le Roi, qu'il a touché pour son cheval mort, pour les navires de Diego Velasquez et maintes autres serres courbes, tandis que ma femme et mes enfants meurent de faim! Et bien aurais-je pu les secourir, quand les Procurateurs partirent, emportant, avec nos lettres, tout l'or et tout l'argent que nous avions amassé pour lors? Et son ami lui répondit : Et quel or aviez-vous à leur envoyer? Alors le Cardenas : Si Cortès m'avait donné la part qui me revenait, ma femme et mes enfants auraient eu, même au delà du nécessaire, de quoi se soutenir : mais voyez quelles furent ses tromperies! Après nous avoir fait signer le don gratuit de nos parts à Sa Majesté, il sut bien retirer six mille pesos environ pour son père Martin Cortès, sans compter ce qu'il cacha : et moi et d'autres misérables, il nous a fallu batailler de nuit et de jour, comme vous l'avez vu aux guerres passées de Tabasco, de Tlascala, de Cingapacinga et de Cholula, et il nous faut à

Digitized by Google

présent demeurer en l'extrême péril où nous sommes, avec la mort devant les yeux, au cas où se lèveraient contre nous les gens de cette ville : tout cela, pour que Cortès quitte le jeu avec tout l'or et prélève un Quint comme le Roi! Là-dessus, il en dit bien d'autres : que nous ne devions ni supporter un tel privilége, ni avoir tant de Rois, car Sa Majesté seule suffisait. Et son compagnon répliqua : Eh quoi! C'est là le souci qui vous tue? N'est-ce donc qu'à cette heure que vous le voyez? Ce qu'apportent les Caciques, ce que donne Montezuma, tout y passe, l'un en poche, l'autre en sac et le reste sous le bras : tout va là où veut Cortès, et nos Capitaines nous prennent tout, jusqu'aux vivres : ôtez-vous donc de ces rêveries, et priez Dieu que nous ne laissions pas ici la vie.

Ainsi finit cet entretien. Cortès vint à le savoir et comme on lui disait que beaucoup de soldats étaient malcontents du partage et de tout ce qu'on avait dérobé de la masse, il résolut de nous faire une harangue en paroles très-melliflues. Il nous dit que tout ce qu'il avait était à nous : qu'il ne voulait pas de Quint, mais seulement la part qui lui revenait en sa qualité de Capitaine Général : qu'il donnerait à quiconque aurait besoin : que cet or que nous avions en n'était qu'un peu de fumée au regard des grandes cités et des opulentes mines dont nous serions bientôt les seigneurs fort prospères et riches. Il ajouta maintes autres de ces raisons si bien dites qu'il savait déduire à merveille. En outre, il donnait secrètement des joyaux d'or à quelques soldats, faisait à d'autres de belles

Digitized by Google

promesses et commandait de distribuer les provisions qu'apportaient les majordomes de Montezuma, à tous les soldats comme à lui-même, à parts égales. De plus, il prit à part le Cardenas, le caressa en paroles, lui promit de le renvoyer en Castille, à sa femme et à ses enfants, par les premiers navires, et lui donna trois cents pesos, dont il se contenta.

Il faut en rester là. Je conterai, à l'occasion, ce qui advint de Cardenas lorsqu'il alla en Castille, et comment il fut contraire à Cortès dans les affaires que celui-ci eut par devant Sa Majesté.

CHAPITRE CVI.

Comment se prirent de querelle Juan Velazquez de Leon et le Trésorier Gonzalo Mexia, au sujet de l'or qui manquait aux tas, avant la fonte, et de ce que fit Cortès.

L'or, on le sait, est communément désiré par tous les hommes, et qui plus en a plus en veut avoir. J'ai déjà dit qu'il manquait aux tas plusieurs morceaux d'or bien connus, et comme, au même temps, Juan Velazquez de Leon faisait ouvrer par les Indiens d'Ezcapuzalco, qui tous étaient orfèvres du grand Montezuma, de riches chaînes d'or et autres pièces de vaisselle plate à son usage, il advint que Gonzalo

Digitized by Google

Mexia, lequel était Trésorier, les lui réclama secrètement, sous prétexte que le Quint n'en avait pas été prélevé, et qu'elles faisaient évidemment partie de ce qu'avait donné Montezuma. Et le Juan Velazquez de Leon, qui était grand familier de Cortès, répondit qu'il ne voulait rien donner, qu'il n'avait rien pris aux tas ni ailleurs, mais que Cortès lui avait fait présent de cet or avant la fonte des lingots. Gonzalo Mexia repartit que Cortès en avait bien assez celé et dérobé à ses compagnons et que lui, en sa qualité de Trésorier, réclamait encore beaucoup d'or qui n'avait pas acquitté le Quint Royal. Et, de paroles en paroles, ils en vinrent à s'oublier et à mettre la main aux épées; et, si nous ne les avions vitement séparés, ils se seraient achevés là tous les deux, car ils étaient gens de haute valeur et bien gaillards aux armes. Ils s'en tirèrent chacun avec deux blessures. Dès que Cortès sut l'aventure, il les fit mettre aux fers, chacun à une grosse chaîne. Il paraît, suivant le dire de plusieurs soldats, que Cortès parla secrètement à Juan Velazquez de Leon, le priant, comme il était fort son ami, de vouloir bien demeurer deux jours à la chaîne, tandis qu'on lâcherait Gonzalo Mexia, a raison de sa qualité de Trésorier. Cortès agissait ainsi dans le but de nous faire voir à tous, Capitaines et soldats, qu'il faisait justice, tenant aux fers le Juan Velazquez qui lui était uni comme l'ongle est à la chair.

Du reste, la chose n'en demeura pas là avec Gonzalo Mexia. Il parla à Cortès au sujet de tout l'or qui manquait, disant que les soldats se plaignaient de ce

Digitized by Google

qu'il ne le réclamait pas au Capitaine Cortès, puisqu'il était Trésorier et que c'était son office. Mais le récit en est si long que je le veux passer sous silence et dire que Juan Velazquez, étant enfermé et enchaîné dans une salle voisine de l'appartement qu'occupait Montezuma, comme il était homme de haute taille et très-membru, il menait grand bruit lorsqu'il se promenait dans la salle, traînant sa grosse chaîne. Montezuma, qui l'entendait, demanda au page Orteguilla quel était celui que Cortès tenait ainsi à la chaîne. Orteguilla lui répondit que c'était Juan Velasquez, le même qui, auparavant, avait la garde de sa personne (car ce n'était plus lui, mais Christoval de Oli qui avait alors cette charge). Montezuma s'étant informé pour quelle cause, le page dit que c'était en raison d'une certaine quantité d'or qui manquait. Ce même jour, Cortès vint faire sa cour à Montezuma. A la suite des courtoisies accoutumées et de quelques autres paroles qu'ils échangèrent, Montezuma demanda à Cortès pourquoi il avait emprisonné Juan Velazquez, qui était si bon Capitaine et si valeureux; car le Montezuma, comme je l'ai d'autres fois dit, nous connaissait bien tous et savait même nos qualités. Cortès repartit, moitié riant, qu'il était tabanillo, c'est-à-dire fou : que, sous prétexte qu'on ne lui donnait pas beaucoup d'or, il voulait aller par les villages et les villes en réclamer aux Caciques, et qu'il le tenait enfermé, de peur qu'il n'en tuât quelqu'un. Alors Montezuma le pria, en grâce, de le délivrer, disant qu'il enverrait chercher plus d'or et qu'il lui donnerait du sien.

Digitized by Google

Cortès faisait celui qui ne veut pas. Enfin, il dit que pour être agréable à Montezuma, il le lâcherait. Il me semble que Velazquez fut condamné à être banni du quartier et envoyé à la ville de Cholula, en compagnie d'un messager de Montezuma, pour demander de l'or. Mais auparavant Cortès le fit se réconcilier avec Mexia. Six jours plus tard, il rentrait, son exil terminé. Depuis lors, Gonzalo Mexia et Cortès furent en pique. Quant au Velazquez, il était revenu encore mieux garni d'or. J'ai remémoré ici ce fait, bien qu'il soit hors de propos, afin qu'on voie que Cortès, sous couleur de justice impartiale, n'était qu'un grand artisan de ruses. Nous en resterons là.

CHAPITRE CVII.

Comment le grand Montezuma dit à Cortès qu'il lui voulait donner en mariage une de ses filles; de ce que répondit Cortès, tout en la prenant, et de la façon dont elle était servie et honorée, comme fille d'un si grand seigneur.

Comme je l'ai bien souvent dit, Cortès, ainsi que nous tous, s'efforçait toujours d'être agréable à Montezuma, le servant et lui faisant la cour. Un jour,

Digitized by Google

Montezuma lui dit : Voyez, Malinche, je vous aime tant que je vous veux donner une mienne fille, très-belle : vous vous marierez avec elle et la tiendrez pour votre femme légitime. Cortès ôta son bonnet pour le remercier et lui dit que c'était une grande faveur qu'il lui faisait là : mais qu'il était marié, qu'il avait une femme et que, chez nous, on ne pouvait pas en avoir plus d'une : qu'il l'entretiendrait néanmoins aussi dignement que méritait la fille d'un si grand seigneur, mais qu'il voulait, avant tout, qu'elle se fît chrétienne, comme l'étaient déjà d'autres dames, filles de seigneurs. Montezuma y consentit, car il nous montrait toujours la même bonne volonté. Mais il ne manquait pas un jour de faire ses sacrifices et de tuer des Indiens. Cortès le lui reprochait; cela ne servait de rien. Enfin, il prit conseil de nos Capitaines sur ce qu'il y avait à faire dans ce cas, vu qu'il n'osait pas y porter remède, de peur d'ameuter la cité et les Papas de Huichilobos. Nos Capitaines et soldats furent d'avis que Cortès devait faire mine de vouloir aller renverser les idoles du Grand Temple de Huichilobos; puis, voyant les préparatifs de défense et l'émotion des Indiens, il se contenterait de demander à Montezuma la permission de faire un autel dans un endroit du Grand Temple et d'y mettre un Crucifix et une Image de Notre-Dame.

En suite de cette résolution, Cortès, menant en sa compagnie sept Capitaines et soldats, alla au Palais où était enfermé Montezuma, et lui dit : Seigneur, j'ai maintes fois adjuré Votre Grâce de

Digitized by Google

ne plus sacrifier d'âmes à ces dieux qui vous leurrent, et vous persistez à le faire : je vous fais donc assavoir, Seigneur, que tous mes compagnons et ces Capitaines vous viennent demander en grâce de leur octroyer la licence d'ôter ces idoles du Temple, où nous mettrons en leur place Notre-Dame Sainte Marie et une Croix : si vous ne leur donnez à l'instant cette permission, ils n'en iront pas moins les enlever, et je souhaite que la mort de quelques Papas ne s'ensuive. Lorsqu'il entendit ces paroles et qu'il vit l'émotion de nos Capitaines, Montezuma se récria : O Malinche, voulez-vous donc la ruine de cette ville? Nos Dieux vont être très-courroucés contre nous, et je ne sais ce qu'il en sera de votre vie! Je vous en supplie, prenez patience un moment : je vais envoyer appeler tous les Papas et je verrai ce qu'ils diront. A ces mots, Cortès fit un geste indiquant qu'il voulait entretenir secrètement Montezuma, seul avec le Frayle de la Merci, hors la présence de ces Capitaines qui l'accompagnaient. Il leur commanda de le laisser seul et de sortir. Dès qu'ils eurent quitté la salle, il dit à Montezuma, qu'afin d'éviter le tumulte et la colère où seraient les Papas en voyant renverser leurs idoles, il tâcherait de faire renoncer nos Capitaines à leur projet, à condition qu'il nous serait loisible d'élever dans un endroit écarté du Grand Temple un autel et d'y mettre l'Image de Notre-Dame et la Croix : qu'ils verraient, avec le temps, combien elles sont bonnes et profitables à leurs âmes, à leur santé, a leurs semailles, à leur prosperité. Et Montezuma, bien que

Digitized by Google

soupirant et d'un visage fort triste, promit de négocier la chose avec les Papas.

Bref, après force pourparlers, nous eûmes notre autel, et l'Image de Notre-Dame et une Croix, à l'écart de leurs maudites idoles. Et, fort dévotement, tous rendant grâces à Dieu, le Père de la Merci chanta la messe avec l'aide du clerc Juan Diaz et de plusieurs de nos soldats. Notre Capitaine plaça là, comme gardien, un vieux soldat et pria Montezuma d'ordonner aux Papas de ne toucher à rien, sauf pour balayer, brûler de l'encens, entretenir des cierges allumés nuit et jour et des ramées fraîches et des fleurs.

Restons-en là, et je dirai quelle suite eut cet événement.

CHAPITRE CVIII.

Comment le grand Montezuma dit à notre Capitaine Cortès de sortir de Mexico avec tous les soldats, parce que tous les Caciques et Papas, suivant le conseil de leurs idoles, étaient résolus à se lever contre nous et à nous guerroyer jusqu'à la mort, et de ce que fit alors Cortès.

Les sursauts ne nous manquaient jamais, et de telle gravité qu'il y avait de quoi y laisser la vie, si Notre Seigneur Dieu n'y eût remédié. Cette alarme vint de ce que nous avions mis l'Image de Notre Dame

Digitized by Google

et la Croix, et dit le saint Évangile et la messe sur l'autel élevé par nous dans le Grand Temple. Là-dessus, il paraît que Huichilobos et Tezcatepuca parlèrent avec les Papas et leur dirent qu'ils voulaient s'en aller du pays, puisqu'ils étaient si mal traités par les Teules: qu'ils ne voulaient pas demeurer là où étaient ces figures et ces croix et qu'ils n'y resteraient certes point, à moins qu'on ne nous tuât : que telle était leur réponse irrévocable : qu'ils n'avaient plus qu'à la transmettre à Montezuma et à tous ses Chefs, avec ordre de commencer incontinent la guerre et le massacre. Les idoles leur dirent encore de considérer que nous avions brisé et mis en tuiles tout l'or qui servait à les honorer : que nous nous rendions peu à peu maîtres de toute la terre : que nous tenions aux fers cinq grands Caciques, et maintes autres malices qu'ils leur soufflèrent pour les induire à la guerre. Et afin que Cortès, ainsi que nous tous, en fût avisé, le grand Montezuma le fit mander, disant qu'il lui voulait parler de choses où il importait fort. Et le page Orteguilla vint et dit que Montezuma était très-triste et troublé : que de nombreux Papas et Chefs fort principaux étaient demeurés avec lui toute cette nuit et une partie de la journée, lui parlant si secrètement qu'il n'avait pu rien entendre.

Cortès, l'ayant ouï, alla sur-le-champ au palais où était Montezuma. Le Capitaine de la garde, Christoval de Oli, quatre autres Capitaines, doña Marina et Geronimo de Aguilar l'accompagnèrent. A peine lui avaient-ils fait leur révérence, que Montezuma s'écria :

Digitized by Google

O seigneur Malinche, o seigneurs Capitaines, combien j'ai de chagrin de la réponse et du commandement que nos Dieux ont fait à nos Papas et à moi-même, et à tous mes seigneurs! Ils nous ordonnent de vous guerroyer, de vous tuer et de vous faire fuir sur la mer : j'en conclus et je pense qu'il faut, avant tout conflit, que vous sortiez de cette cité : que nul de vous ne reste ici : je vous le dis, seigneur Malinche, de toute façon, il faut partir, sinon ils vous tueront : songez qu'il y va de la vie!

Cortès et nos Capitaines furent marris et, mêmement, troublés de ces paroles. Et il n'y a pas à s'en étonner. La chose était si nouvelle et si brusque! Ne fallait-il pas que notre vie fût, à ce moment, en bien grand péril, puisqu'on osait nous en avertir si résolûment?

Et Cortes répondit à Montezuma qu'il lui savait gré de l'avis, mais que, présentement, deux choses le fâchaient : le manque de navires pour s'en aller, car il avait fait briser ceux qui l'avaient amene, et, en est cond lieu, l'absolue nécessité où serait Montezuma de venir avec nous, afin que notre grand Empereur le vît : qu'il le priait donc, en grâce, de vouloir bien contenir les Papas et les Chefs Mexicains, jusqu'à ce qu'on eût construit trois navires, dans les Dunes, et que c'était pour eux le meilleur parti, vu que s'ils voulaient commencer la guerre, ils y mourraient tous. Il ajouta que Montezuma pouvait se convaincre de sa sincérité en ordonnant aux Chefs Mexicains d'aller couper du bois, dans le voisinage des Dunes, avec

Digitized by Google

deux de nos soldats, grands maîtres en l'art de construire les navires. Montezuma devint beaucoup plus triste, lorsque Cortès lui eut appris qu'il devrait venir avec nous devant l'Empereur. Il dit qu'il donnerait les charpentiers : qu'il fallait se hâter : que le temps n'était plus aux paroles, mais à l'action : que cependant, il donnerait ordre aux Papas et à ses Caciques de ne pas s'employer à soulever la ville et ferait apaiser son dieu Huichilobos par des sacrifices dans lesquels il promit qu'on ne tuerait pas d'hommes.

Après cet orageux entretien, Cortès prit congé de Montezuma. Et nous étions tous en grande angoisse, dans l'attente de leur attaque. Cortès fit aussitôt appeler Martin Lopez et Andrès Nuñez ainsi que les Indiens charpentiers que lui avait prêtés Montezuma, et après avoir raisonné le tonnage des trois navires à construire, il leur ordonna de se mettre immédiatement à l'œuvre, jusqu'à leur complet équipement, vu qu'il y avait, à la Villa-Rica, tout le nécessaire, fer, forgerons, agrès, étoupe, calfats et goudron. Ils partirent donc, coupèrent le bois sur la côte de la Villa-Rica, et, en ayant calculé le gabarit, commencèrent bien hâtivement à travailler aux navires. Ce que Cortès dit à ce sujet à Martin Lopez, je l'ignore ; et je le déclare ici, parce que le chroniqueur Gomara, dans son histoire, prétend qu'il lui enjoignit de faire semblant de travailler, pour rire, et afin de donner le change au grand Montezuma. Je m'en remets au dire de nos deux charpentiers qui, grâces à Dieu, sont encore vivants. Mais le Martin Lopez me confia en secret

Digitized by Google

qu'il construisait réellement et avec hâte les navires et, en effet, il en mit trois sur le chantier.

Laissons les constructeurs à l'ouvrage, et disons combien mélancoliquement nous vivions tous au milieu de cette grande ville, dans la crainte de voir, d'une heure à l'autre, les Mexicains attaquer nos naborias de Tlascala. C'est ce que Doña Marina prédisait au Capitaine. Le page de Montezuma, Orteguilla, était toujours en larmes. Quant à nous, nous nous tenions prêts, faisant bonne garde autour de Montezuma. Je dis que nous étions prêts; je n'avais guère besoin de le tant répéter, car nous portions jour et nuit nos armures, gorgerins et jambards, et nous dormions ainsi. Où dormions-nous? Dans quels lits? Sur un peu de paille, sur une natte, celui qui avait une courtine la mettant dessous, chaussés, cuirassés, toutes les armes fort à la main, les chevaux toujours bridés et sellés, et tous si bien en point que, l'alarme sonnant, nous aurions été aussi vite sur pied que si l'on nous eût postés tout exprès. Quant à la garde de chaque nuit, pas un soldat qui n'eût son tour de veille. J'ajoute, et ce n'est certes pas pour en tirer vanité, que je m'étais tellement accoutumé à vivre et à dormir ainsi armé, qu'après la conquête de la Nouvelle-Espagne, j'avais gardé l'habitude de coucher tout vêtu et sans lit; et je dormais mieux que je ne dors sur des matelas. Mêmement, aujourd'hui, lorsque je vais visiter les pueblos de ma Commanderie, je n'emporte pas de lit. Et si, parfois, je m'en embâte, ce n'est pas pour mon plaisir, mais à cause de quelques Cavaliers de la compa-

Digitized by Google

gnie qui pourraient s'imaginer que je ne porte pas de lit, faute d'en avoir un bon; mais, en vérité, je me jette dessus tout habillé. Je dois dire aussi que je ne puis dormir qu'un moment dans la nuit. Il faut que je me lève pour regarder le ciel et les étoiles et que je me promène quelques instants au serein, sans me mettre sur la tête ni bonnet, ni linge, ni quoi que ce soit; et, Dieu merci, cela ne me fait point de mal, grâce à la longue accoutumance que j'en ai. J'ai conté cela, afin qu'on sache de quelle trempe nous étions, nous, les vrais Conquérants et à quel point nous étions rompus aux armes et aux veilles.

C'est assez bavarder là-dessus, car je m'éloigne de notre récit. Disons comment Notre-Seigneur Jésus-Christ nous était toujours courtois et favorable. Car, dans l'île de Cuba, Diego Velazquez ayant mis, ainsi que je le conterai plus loin, grande hâte à expédier son Armada, un Capitaine nommé Pamphilo de Narvaez vint aborder, en ce moment, à la Nouvelle Espagne.

Digitized by Google

CHAPITRE CIX.

Comment Diego Velazquez, gouverneur de Cuba, se hâta fort d'envoyer contre nous son Armada que montait, en qualité de Capitaine-Général, Pamphilo de Narvaez, et comment vint en sa compagnie le licencié Lucas Vazquez de Ayllon, Oidor de la Royale Audience de Santo-Domingo, et de ce qui s'ensuivit.

Retournons maintenant quelque peu en arrière, afin que ce que je vais narrer soit aisément compris. J'ai déjà dit, au chapitre qui en traite, comment Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, avait appris que nous avions dépêché nos Procurateurs à Sa Majesté avec tout l'or par nous amassé, le soleil, la lune, quantité de joyaux divers, de l'or en grains, tel qu'on le tire des mines et maintes autres choses de grande valeur. Il vit que nous le laissions entièrement de côté, et sut, au même temps, que don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos et archevêque de Rosano, tels étaient ses noms et titres, lequel était Président des Indes et y gouvernait en tout fort absolument, Sa Majesté étant pour lors dans les Flandres, avait fort mal traité nos Procurateurs. L'Évêque, à ce qu'on dit, avait envoyé au Velazquez, avec force faveurs, avis et commandement de nous faire arrêter, lui prêtant, du fond de la Castille, toute assistance à cet effet. Ainsi hautement appuyé, Diégo Ve-

Digitized by Google

lazquez fit une Armada de dix-neuf nefs, montée par mille et quatre cents soldats et portant une vingtaine de canons, quantité de poudre, harnois de guerre de tout genre, boulets de pierre et de fer, deux artilleurs avec Rodrigo Martin pour Capitaine de l'artillerie, quatre-vingts chevaux, nonante arbalétriers et soixante et dix escopettiers. Dans Cuba, Diego Velazquez lui-même, bien que gros et pesant, allait en personne de ville en ville, de village en village, pourvoyant l'Armada et sollicitant les habitants qui avaient des Indiens, et ses parents et ses amis, d'aller avec Pamphilo de Narvaez, dans l'espoir qu'ils lui ramèneraient Cortès captif, ainsi que tous ses Capitaines et soldats ou que, du moins, ils ne laisseraient pas un de nous vivant. Et il allait, si enflammé de colère et si diligent, qu'il vint jusqu'à Guaniguanico, à plus de soixante lieues au delà de la Havana. Tandis qu'il se démenait de la sorte, avant le départ de son Armada, il paraît que la Royale Audience de Santo-Domingo et les Frères Hiéronymites qui y étaient en qualité de Gouvernèurs, furent informés de l'affaire. L'avis et le rapport leur fut envoyé de l'Ile de Cuba par le licencié Zuazo qui y était venu faire rendre compte a Diego Velazquez de son administration. La Royale Audience, qui n'avait pas perdu la mémoire, ni des excellents et nobles services que nous rendions à Dieu et à Sa Majesté, ni des grands présents que nous avions envoyés par nos Procurateurs à notre Roi et Seigneur, jugea qu'il n'était ni raisonnable ni juste à Diego Velazquez, au lieu d'en appeler à la justice, d'envoyer

Digitized by Google

tirer vengeance de nous, par une Armada qui ne pouvait être que d'un grand embarras pour notre conquête. La Royale Audience résolut de dépêcher un de ses Oidors, le licencié Lucas Vazquez de Ayllon, avec ordre de débouter le Gouverneur et d'empêcher, par toutes injonctions et menaces, le départ de l'Armada.

L'Oidor vint à Cuba et fit, suivant les ordres de la Royale Audience, ses diligences et protestations, afin que Velazquez n'aboutît point dans son dessein. Mais il eut beau édicter des peines et faire des sommations, il n'avança à rien. Diego Velazquez, qui était si fort appuyé par l'Évêque de Burgos et qui avait employé tout son bien à dresser contre nous ce gros de gens de guerre, ne fit pas plus de cas de toutes ces sommations que d'une châtaigne et n'en devint que plus intraitable. Ce que voyant, l'Oidor partit sur l'Armada dans l'espoir de faire la paix entre Cortès et Narvaez et de les amener à bonne composition. D'autres soldats dirent qu'il venait dans l'intention de nous prêter aide et, s'il ne le pouvait, de prendre possession du pays, comme Oidor, pour Sa Majesté. Et c'est ainsi qu'il vint jusqu'au port de San-Juan de Ulua.

Il faut en rester là pour l'heure; puis, je pousserai plus avant et conterai ce qui s'ensuivit.

Digitized by Google

CHAPITRE CX.

Comment Pamphilo de Narvaez, avec toute son Armada, arriva au port de San-Juan de Ulua, que l'on nomme la Vera-Cruz, et de ce qui lui advint.

PAMPHILO de Narvaez, tandis qu'il s'en venait par la mer avec toute sa flotte de dix-neuf navires, fut, paraît-il, assailli, proche les Sierras de San-Martin, d'un coup de Nord qui est vent largue en ce parage, et, durant la nuit, un de ses bâtiments, de faible tonnage, fit côte et se perdit. Le Capitaine qui le commandait était un hidalgo nommé Christoval de Morante, natif de Medina del Campo. Un certain nombre de gens se noyèrent là, et, avec tout le demeurant de sa flotte, Narvaez vint aborder à San-Juan de Ulua.

L'arrivée de cette grande Armada, laquelle, pour avoir été faite à l'île de Cuba bien se peut dire grande, ayant été connue, les soldats envoyés par Cortès en quête des mines en eurent avis. Et trois d'entre eux, Cervantès le Bouffon, Escalona et un autre du nom d'Alonso Hernandez le Charretier, s'en vinrent aux navires. On dit que lorsqu'ils se virent à bord, par devant Narvaez, ils levaient les mains vers Dieu qui les avait délivrés de Cortès et de la grande cité de Mexico, où, chaque jour, ils attendaient la mort. Et comme ils mangeaient avec Narvaez et qu'il leur fai-

Digitized by Google

sait donner trop à boire, ils se disaient les uns aux autres, devant le Général : Hein? n'est-ce pas meilleur d'être ici à boire du bon vin que d'être les esclaves de Cortès qui nous tenait, jour et nuit, si bien mâtés que nous restions, sans oser dire mot, à regarder venir la mort? Et le Cervantès, en truand qu'il était, s'écriait même, sous couleur de bouffonneries : O Narvaez, Narvaez! Bienheureux que tu es! Que tu as bien pris ton temps pour arriver! Ce traître de Cortès a ramassé plus de sept cent mille pesos, tous les soldats sont fort mal avec lui et refusent de recevoir ce qu'il leur donne, car il a pris la plus grosse part de ce qui leur revenait. Ces soldats déserteurs étaient donc de vils marauts qui en disaient à Narvaez beaucoup plus qu'il ne désirait savoir. Ils l'avisèrent aussi qu'à huit lieues de là une ville avait été fondée, laquelle se nommait la Villa-Rica de la Vera-Cruz, et qu'un certain Gonzalo de Sandoval s'y tenait avec soixante soldats, tous vieux et dolents, qui, s'il y envoyait des gens de guerre, se rendraient aussitôt. Ils lui en contaient bien d'autres encore.

Laissons là toutes ces pratiques et disons comment le grand Montezuma fut rapidement informé que des navires montés par de nombreux Capitaines et soldats avaient mouillé l'ancre en ce point de la côte. Il y dépêcha secrètement, à l'insu de Cortès, des Principaux avec ordre de donner à ces hommes des vivres, de l'or et des étoffes, et de les faire approvisionner par les peuplades voisines. Alors, Narvaez envoya dire à Montezuma force malignes et discour-

Digitized by Google

toises paroles contre Cortès et nous tous : que nous étions de méchantes gens, des voleurs qui s'étaient ensauvés de Castille, sans la licence Royale : que notre Roi et Seigneur, ayant appris notre séjour dans ces pays, les maux et pilleries que nous y faisions et la prison où nous tenions Montezuma, et désireux d'obvier à un si dommageable état, lui avait ordonné, à lui Narvaez, de venir avec toutes ces nefs, ces soldats et ces chevaux, le tirer de prison, se saisir de Cortès et de nous tous, comme malandrins, nous tuer ou nous expédier, sur la même flotte, en Castille où justice serait faite de nous. Il lui fit dire encore quantité d'autres disparates qu'interprétaient aux Indiens les trois soldats déserteurs qui, déjà, savaient la langue. Outre ces beaux discours, Narvaez lui envoya quelques objets de Castille.

Montezuma reçut un grand contentement de ces nouvelles. Comme on lui disait que Narvaez avait tant de navires, de chevaux, de canons, d'escopettes, d'arbalètes et mille et trois cents soldats et même plus, il crut qu'il se saisirait aisément de nous. En outre, comme ses Principaux avaient vu en compagnie de Narvaez nos trois soldats (qui bien se peuvent qualifier de traîtres veillaques) disant beaucoup de mal de Cortès, il tint pour certain tout ce que Narvaez lui avait envoyé dire. Et toute l'Armada lui fut apportée, peinte au naturel sur des étoffes. Alors Montezuma envoya beaucoup plus d'or et de mantes à Narvaez et ordonna à toutes les peuplades avoisinantes de le tenir bien approvisionné de vivres.

Digitized by Google

Il y avait déjà trois jours que Montezuma savait tout, et Cortès ne savait rien. Or, un jour que notre Capitaine était allé le voir et lui faire sa cour, les courtoisies habituelles échangées, Cortès crut remarquer que le Montezuma était fort allègre et de joyeuse mine. Il lui demanda comment il se portait. Montezuma lui répondit qu'il se sentait mieux. Ce même jour, Cortès étant revenu lui faire une seconde visite, Montezuma craignit qu'il ne sût quelque chose des navires, et, voulant le gagner de la main et prévenir ses soupçons, il lui dit : Seigneur Malinche, des messagers viennent de m'arriver à l'heure même, m'annonçant qu'au port où vous débarquâtes naguère ont abordé dix-huit navires et force gens et chevaux : le tout est peint sur ces mantes qu'ils m'apportent : comme vous m'avez visité deux fois aujourd'hui, j'ai cru que vous veniez m'en donner des nouvelles et m'informer que plus n'aviez besoin de construire de navires : mais comme vous ne m'en sonniez mot, j'étais, d'une part, fâché de voir que vous me céliez la chose et, d'autre part, réjoui de la venue de vos frères, en songeant que vous vous en iriez tous en Castille et que tout serait dit.

A cette annonce et à la vue de la peinture de l'étoffe, Cortès se réjouit grandement et dit : Grâces soient rendues à Dieu qui fait tout pour le mieux ! Quant à nous, notre allégresse était telle, que nous ne nous tenions pas de joie. On fit escarmoucher les chevaux, on tira le canon. Mais Cortès demeura tout pensif, car il comprit bien que cette Armada était en-

Digitized by Google

voyée contre lui et nous tous par le gouverneur Velazquez. Dès qu'il sut à quoi s'en tenir, il fit part de son sentiment aux Capitaines et aux soldats, s'évertuant, par de grands présents et des promesses de nous faire tous riches, à nous attacher à sa fortune, car il ne savait pas qui était Capitaine de cette Armada. Nous, nous étions fort joyeux de ces nouvelles, du grand secours et aide que nous envoyait Notre-Seigneur Jésus-Christ et du surcroît d'or que nous avait distribué Cortès, en manière de largesse, comme s'il nous donnait du sien et non de ce qui nous revenait de droit.

Restons-en là. Je vais narrer ce qui se passa dans le camp de Narvaez.

CHAPITRE CXI.

Comment Pamphilo de Narvaez envoya, par cinq personnes de son Armada, sommer Gonzalo de Sandoval, Capitaine de la Villa-Rica, de se rendre avec tous les habitants, et quel en fut le succès.

Ces trois mauvais soldats, déjà par moi cités, qui avaient passé à Narvaez et l'informaient de tout ce que Cortès avait fait avec nous, depuis notre entrée dans la Nouvelle-Espagne, l'ayant avisé que le Capitaine Gonzalo de Sandoval se tenait à huit ou neuf

Digitized by Google

lieues de là, dans une ville récemment fondée et dite la Villa-Rica de la Vera-Cruz, en compagnie de soixante habitants, presque tous vieux et dolents, Narvaez résolut de dépêcher à la Villa un clerc de langue bien affilée, nommé Guevara, accompagné d'un homme de qualité nommé Amaya, parent de Diego Velazquez, d'un certain Vergara, notaire, et de trois témoins dont j'ai oublié les noms. Il les envoyait notifier à Gonzalo de Sandoval d'avoir à se rendre sans délai et, à cet effet, ils emportaient, à ce qu'ils dirent, les doubles des lettres de provision de Narvaez.

On dit que Gonzalo de Sandoval savait déjà par les Indiens l'arrivée des navires et la grosse troupe qu'ils portaient. Et comme il était, de son chef, bon braguard, il se tenait toujours, ainsi que ses soldats, soigneusement gardé et armé. Soupçonnant que cette Armada appartenait à Diego Velazquez et qu'il ne manquerait pas d'envoyer de ses gens pour s'emparer de la Villa, il expédia sans retard, afin de n'en être pas empêtré, les vieux et les malades à un village d'Indiens nommé Papalote et ne garda que les soldats bien gaillards. Sandoval tenait toujours de bonnes vedettes sur les chemins de Cempoala, les seuls qui menassent à la Villa, et s'employait constamment à gagner les soldats et à les persuader, au cas où Diego Velazquez ou quelque autre se présenterait, de ne point livrer la ville. On dit que tous les soldats lui répondirent conformément à son désir, et il fit dresser une potence sur un tertre.

Digitized by Google

Tout à coup, les espions qu'il avait sur les chemins vinrent, à la chaude, l'aviser que six Espagnols et des Indiens de Cuba s'approchaient de la ville. Sandoval les attendit dans sa maison et n'alla point au-devant d'eux. Il avait ordonné que pas un soldat ne sortît et ne leur parlât. Le clerc et ses compagnons, ne rencontrant aucun Espagnol à qui parler et ne voyant que des Indiens qui travaillaient aux ouvrages de la forteresse, entrèrent dans la ville et allèrent à l'église faire leurs oraisons. Puis ils s'adressèrent vers la maison de Sandoval qui leur parut être la plus grande du lieu. Après avoir dit : Je vous souhaite bien le bon jour, à quoi Sandoval répliqua par un : Soyez aussi les bien venus, le clerc Guevara entama une harangue, disant : Que le seigneur Diego Velazquez, gouverneur de Cuba, avait dépensé force deniers dans l'Armada : que Cortès et tous ceux de sa compagnie avaient été traîtres audit seigneur et qu'il leur venait signifier d'avoir incontinent à se remettre en l'obéissance du seigneur Pamphilo de Narvaez, lequel venait comme Capitaine Général dudit seigneur Diego Velazquez. Sandoval, oyant ces discourtoises paroles du Padre Guevara, se rongeait le cœur, de dépit de ce qu'il entendait. Enfin, il lui dit : Seigneur Padre, c'est fort mal fait à vous de parler de traîtres : ici, nous sommes meilleurs serviteurs de Sa Majesté que Diego Velazquez et votre Capitaine : pour ce que vous êtes clerc de tonsure, je ne vous châtie point ainsi que le mériterait votre incivilité : allez avec Dieu, a Mexico : vous y trouverez Cortès, lequel est Capitaine Général et Juge

Digitized by Google

Souverain : il vous repondra : ici, vous n'avez que faire de parler davantage. Là-dessus, le clerc, faisant le bravache, dit au notaire qui venait avec lui, lequel se nommait Vergara, de tirer aussitôt les lettres de provision qu'il avait dans son sein et de les notifier a Sandoval et aux gens de sa compagnie. Sandoval défendit au notaire de lire aucun papier, disant qu'il ne savait si c'était provisions ou autres écritures. Bref, de devis en devis, le notaire commençait déjà à tirer de son sein les écritures qu'il y tenait, lorsque le Sandoval lui dit : Prenez garde, Vergara : je vous ai déjà dit de ne lire ici aucun papier, mais d'aller à Mexico : je vous donne ma parole que si vous lisez rien de tel, je vous fais bailler cent coups de fouet : nous ne savons point si vous êtes ou non notaire du Roi : exhibez-en le titre et, si vous l'avez, lisez-le : quant à ces provisions, qu'est-ce ? Des originaux, des doubles ou n'importe quels autres papiers ? Nous n'en savons rien ! Et le clerc, qui était fort superbe, s'écria, tout encoléré : Que faites-vous avec ces traîtres ? Sortez ces provisions et les leur signifiez ! A ces mots, Sandoval lui dit qu'il mentait comme un mauvais tonsuré qu'il était, et donna l'ordre immédiat de les mener prisonniers à Mexico. A peine a-t-il dit, qu'ils sont happés, roulés, comme âmes pécheresses, dans des hamacs en filet, chargés sur les épaules des travailleurs Indiens et portés, en quatre jours, tout près de Mexico, ayant cheminé, nuit et jour, avec des Indiens de relais. Ils allaient, tout ahuris de voir tant de cités et de grandes peuplades d'où on leur portait à man-

Digitized by Google

ger, laissés par les uns, repris par les autres, et toujours en route. Ils allaient, se demandant si c'était enchantement ou rêve.

Sandoval envoya avec eux, comme Alguazil, jusqu'à Mexico, Pedro de Solis qui fut gendre d'Orduña et qu'on nomme, aujourd'hui, Solis de Derrière la Porte. En expédiant les prisonniers, Sandoval écrivit à Cortès, au plus vite, quel était le Capitaine de l'Armada, et lui narra toute l'aventure.

Lorsque Cortès apprit la venue des prisonniers et sut qu'ils approchaient de Mexico, il envoya, avec l'ordre de leur ôter incontinent leurs liens, force harnois de gueule et, aux trois principaux, des montures à chevaucher, et leur écrivit qu'il était marri de la conduite irrévérencieuse de Sandoval et qu'il aurait voulu qu'ils n'en eussent reçu que des honnêtetés. Lorsqu'ils arrivèrent à Mexico, il sortit au-devant d'eux et les mit, fort honorablement, dans la ville. Le clerc et ses compagnons, quand ils virent l'immensité de Mexico et notre richesse en or et les autres nombreuses cités bâties dans l'eau de la lagune et tous nos Capitaines et soldats et la libérale humeur de Cortès, en étaient émerveillés. Ils demeurèrent deux jours avec nous. Puis, Cortès leur ayant parlé à sa façon, mêlant les promesses aux flatteries et leur ayant même graissé les mains de tuileaux et de joyaux d'or, les renvoya à leur Narvaez, bien munis de provisions pour la route. Après avoir offert à Cortès leurs services, ils s'en retournerent donc tout apprivoisés, de lions furieux qu'ils étaient venus. Et dès qu'ils furent arri-

Digitized by Google

vés à Cempoala pour faire leur rapport à leur Capitaine, ils commencèrent à exciter tout le camp de Narvaez a passer de notre côte.

Laissons-les là, et je dirai comment Cortès écrivit à Narvaez et quel en fut le succès.

CHAPITRE CXII.

Comment Cortès, après s'être bien enquis du Capitaine Général de l'Armada, de la qualité et du nombre de ceux qui la montaient, de leurs engins de guerre et de nos trois soldats, traîtres et déserteurs, écrivit à Narvaez et à quelques amis qu'il avait près de lui et, en particulier, à Andrès de Duero, secrétaire de Diego Velazquez; comment il connut aussi tous les présents d'or et d'étoffes de Montezuma à Narvaez et les paroles de Narvaez à Montezuma et la venue, sur cette Armada, du licencié Lucas Vazquez de Ayllon, Oidor de l'Audience Royale de Santo-Domingo et les instructions qu'il apportait.

Comme Cortès était en tout vigilant et avisé et qu'il ne survenait point d'accident auquel il ne s'efforçât de remédier, et comme, ainsi que je l'ai déjà maintes fois dit, il avait des Capitaines et des soldats si bons et de telle trempe, qu'outre leur bravoure extrême ils étaient encore hommes de discret

Digitized by Google

conseil, il fut résolu entre nous tous qu'on écrirait à Narvaez, au plus vite, par les coureurs Indiens qui lui porteraient nos lettres avant l'arrivée du clerc Guevara. Cette missive était toute de caresses et d'offres de service. Nous nous mettions aux ordres de Sa Grâce, a suppliant de ne point soulever le pays en laissant voir aux Indiens des dissensions possibles entre nous. Toutes ces protestations n'avaient d'autre cause que notre petit nombre, à nous soldats de Cortès, en comparaison de la grosse troupe que menait Narvaez. Il fallait lui inspirer de la bienveillance, et voir venir les choses. Nous lui fîmès donc nos offres de service, mais, sous le couvert de ces belles paroles, nous ne laissâmes pas que de nous mettre en quête d'amis parmi les Capitaines de Narvaez. Le Padre Guevara et le notaire Vergara avaient dit à Cortès que Narvaez n'était pas bien aimé de ses Capitaines et qu'il devrait leur envoyer quelques tuileaux et des chaînes d'or, attendu que les présents brisent les roches.

Tout d'abord, Cortès écrivit à Narvaez : Qu'il s'était grandement réjoui, ainsi que tous ses compagnons, de son arrivée à ce port : qu'en qualité d'ancien ami, il le priait en grâce de ne point prêter les mains à la délivrance de Montezuma et à la rébellion de Mexico: que ce serait, vu les grandes forces des Mexicains, la ruine pour lui et les siens et, pour nous, la mort : que l'émotion de Montezuma et le trouble de la ville, depuis les paroles qu'on leur avait envoyé dire de sa part, l'obligeaient à parler ainsi : qu'il croyait, qu'il

Digitized by Google

était assuré que de telles choses et si inopportunes n'avaient pu sortir de la bouche d'un si prudent et si vaillant homme qu'était Narvaez : qu'elles ne pouvaient avoir été dites que par Cervantès le Bouffon et les vauriens de sa bande. Bref, dans cette épître, en plus de maintes autres assurances, Cortès se mettait aux ordres de Narvaez et lui offrait sa personne et ses biens. Il écrivit aussi au Secrétaire Andrès de Duero et à l'Oidor Lucas Vazquez de Ayllon et envoya, avec les missives, quelques joyaux d'or pour ses amis. Il fit cet envoi fort secrètement, recommanda de donner à l'Oidor des tuileaux et des chaînes, et pria le Père de la Merci d'aller, derrière la lettre, au camp de Narvaez. Le Frayle fut muni d'autres chaînes d'or, de tuileaux et de joyaux fort précieux destinés à être offerts, là-bas, aux amis.

La première lettre arriva. C'était celle que Cortès, ainsi que nous l'avons dit, voulant devancer le retour du Padre Guevara, avait expédiée par les Indiens. Narvaez allait, la montrant à ses Capitaines et s'en gaussant, aussi bien que de nous. Et l'un de ses Capitaines, lequel était venu comme Veedor et se nommait Salvatierra, poussait, dit-on, des rugissements à l'entendre lire et faisait des reproches à Narvaez : Pourquoi donc lisait-il la lettre de traîtres tels que Cortès et ses compagnons? Il fallait marcher à l'instant contre eux et n'en laisser pas un vivant. Il jura même qu'il ferait rôtir les oreilles de Cortès et qu'il en mangerait une, disant d'autres légèretés. Si bien que Narvaez ne voulut pas répondre a la lettre

Digitized by Google

et ne se souciait pas plus de nous que d'une châtaigne.

En ce point, le clerc Guevara et ses compagnons arrivèrent au camp. Ils dirent à Narvaez que Cortès était fort bon gentilhomme et serviteur du Roi. Ils lui parlèrent de la formidable puissance de Mexico et des nombreuses cités qu'ils avaient vues sur leur passage : ils l'assurèrent qu'il trouverait en Cortès un serviteur qui ferait tout à sa volonté : qu'il serait donc avantageux qu'un accord fût établi entre eux, pacifiquement et sans bruit : que le seigneur Narvaez n'avait qu'à examiner tout le pays et à mener ses gens là où il jugerait bon, laissant Cortès dans d'autres provinces, car il y avait, en la Nouvelle-Espagne, terres plus que suffisantes a les héberger tous deux. On dit, qu'en suite de ce discours, Narvaez se fâcha si fort contre le Padre Guevara et Amaya que, depuis lors, il ne les voulait plus ni voir ni ouïr. Et, dans le camp, lorsqu'on vit le Padre Guevara, le notaire Vergara et les autres revenir si riches, disant en secret tant de bien de Cortès et de nous tous et décrivant la prodigieuse quantité d'or que nous faisions rouler aux jeux de cartes, il y eut bien des soldats de Narvaez qui auraient déjà voulu être avec nous, dans notre quartier.

Là-dessus, le Père de la Merci arriva au camp de Narvaez avec les tuileaux d'or et les lettres secretes dont l'avait charge Cortès. Il alla baiser les mains au Capitaine Général, lui dit que Cortès était à ses ordres. et lui prêcha la paix et l'amour. Narvaez, qui était têtu et infatué de sa force, ne le voulut point ouir.

Digitized by Google

Il alla même jusqu'à dire, en présence du Padre, que Cortès et nous tous n'étions que des traîtres. Le Frayle ayant répondu que, bien au contraire, nous étions très-loyaux serviteurs du Roi, il le traita fort mal en paroles. Et le Frayle, tout en distribuant les tuileaux et les chaînes d'or, suivant le commandement de Cortès, attirait à lui et gagnait les hommes les plus considérables du camp de Narvaez.

Je le laisserai ainsi occupé, afin de conter le différend qui survint entre Narvaez et l'Oidor Lucas Vasquez de Ayllon et quelle en fut l'issue.

CHAPITRE CXIII.

Comment le capitaine Pamphilo de Narvaez et l'Oidor Lucas Vazquez de Ayllon ayant eu des mots ensemble, le Narvaez fit appréhender le dit Oidor et l'expédia, sur un navire, à Cuba ou en Castille, et de ce qui s'ensuivit.

L'Oidor Lucas Vazquez de Ayllon était venu, paraît-il, dans le but de favoriser les affaires de Cortès et les nôtres, suivant les ordres de la Royale Audience de Santo-Domingo et des Frères Hiéronymites qui y étaient Gouverneurs et connaissaient les nombreux bons et loyaux services que nous avions rendus à Dieu premièrement et, ensuite, à notre Roi et Seigneur,

Digitized by Google

ainsi que le grand présent que nous avions envoyé en Castille, par nos Procurateurs.

Outre les commandements de la Royale Audience, l'Oidor vit les lettres de Cortès et les tuileaux d'or qui les accompagnaient. Et lui qui, auparavant, prétendait déjà que c'était mal fait, inique et contraire à toute justice, d'avoir envoyé cette Armada contre de bons serviteurs du Roi tels que nous, dès lors l'affirma fort clairement et apertement, disant tant de bien de Cortès et de ses compagnons, que, dans le camp de Narvaez, on ne parlait plus d'autre chose. De plus, ses soldats voyaient et connaissaient qu'il n'y avait en Narvaez que pure chicheté; que, de l'or et des étoffes qu'envoyait Montezuma, il gardait tout pour lui et n'en donnait mie à aucun Capitaine ou soldat, et que, bien au contraire, il disait de sa grosse voix enflée à son majordome : Ayez soin qu'il ne manque pas une mante, car elles sont toutes mises en compte. Or donc, le sachant tel et ayant entendu ce que j'ai dit de la grande largesse de Cortès et de ses compagnons, tout le camp en était à demi mutiné, si bien que Narvaez eut la pensée que l'Oidor s'employait à y mettre la zizanie. Aussi, lorsque le dépensier ou majordome de Narvaez répartissait les vivres qu'envoyait Montezuma, il ne tenait aucun compte, comme il l'eût dû, de l'Oidor et de ses domestiques. Là-dessus, il y eut des riotes et du bruit dans le camp.

Tout cela, et les conseils que lui donnaient Salvatierra qui, ainsi que je l'ai dit, était venu comme Veedor, et Juan Bono, Biscayen, et un certain Gamarra et,

Digitized by Google

par-dessus tout, la grande faveur qu'il avait en Castille près de don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos, firent Narvaez assez hardi que d'oser appréhender l'Oidor du Roi, son greffier et quelques domestiques. Il les fit embarquer sur un navire et les envoya prisonniers en Castille ou à l'île de Cuba. Bien plus, un hidalgo nommé N... de Oblanco, lequel était légiste, ayant dit que Cortès et ses compagnons étaient bons serviteurs du Roi et dignes de maintes grâces, et qu'il lui paraissait mal de nous traiter de félons et plus mal encore d'arrêter un Oidor de Sa Majesté, Narvaez, pour ces paroles, le fit jeter en prison. Et, comme le Gonzalo de Oblanco était fort noble, il mourut d'ennui dans les quatre jours. Narvaez fit aussi empoigner deux autres soldats, de ceux qu'il avait amenés dans son navire, sachant qu'ils parlaient bien de Cortès; l'un d'eux était un certain Sancho de Barahona qui fut habitant de Guatimala.

Revenons à l'Oidor prisonnier que l'on emmenait en Castille. Usant de bonnes paroles et faisant peur au capitaine du navire, au maître et au pilote qui avaient charge de sa personne, il leur dit que, pour tout salaire, à leur arrivée en Castille, Sa Majesté les ferait pendre. Ce que oyant, ils répondirent que, s'il voulait payer leur peine, ils le mèneraient à Santo-Domingo. Et ainsi changèrent-ils la route que leur avait fixée Narvaez. Après l'arrivée à l'île de Santo-Domingo et le débarquement du licencié Lucas Vazquez, l'Audience Royale qui y résidait et les Frères Hiéronymites qui y gouvernaient l'ayant entendu et ayant su cet

Digitized by Google

excès de mépris et d'outrecuidance, en eurent un tel et si fâcheux ressentiment qu'ils écrivirent incontinent en Castille au Royal Conseil de Sa Majesté. Mais comme l'évêque de Burgos en était Président et menait tout, Sa Majesté n'étant pas encore venue de Flandres, il n'y eut pas loisir de faire acte de justice en notre faveur; au contraire, don Juan Rodriguez de Fonseca, dit-on, se réjouit fort, croyant que le Narvaez nous avait déjà pris et déconfits. Mais lorsque Sa Majesté, étant encore en Flandres, eut entendu nos Procurateurs et connu l'envoi de cette Armada fait sans sa Royale licence et l'arrestation de son Oidor, cela préjudicia fort à Diego Velazquez et à Narvaez dans les plaids et instances qu'ils introduisirent depuis contre Cortès et nous tous, comme je le conterai plus loin, malgré qu'ils alléguassent avoir eu de l'Évêque de Burgos, lequel était Président, licence de faire l'Armada qu'ils avaient envoyée contre nous.

Or donc, quelques soldats, parents et amis de l'Oidor Lucas Vazquez, l'ayant vu arrêter et craignant qu'il ne leur en advînt autant qu'au légiste Gonzalo de Oblanco, car Narvaez avait l'œil sur eux et les traitait mal, résolurent de s'enfuir des Dunes et de gagner la ville où était le Capitaine Sandoval avec les malades. Lorsqu'ils arrivèrent lui baiser les mains, le Sandoval leur fit très-honnête accueil et sut d'eux tout ce que j'ai dit ici et comme quoi le Narvaez voulait envoyer à cette ville des soldats pour le prendre.

Plus avant, je conterai ce qui s'ensuivit.

Digitized by Google

CHAPITRE CXIV.

Comment Narvaez, avec toute son armée, s'en vint à un pueblo nommé Cempoala, et de la conduite qu'il y tint; de ce que nous autres nous fîmes dans la cité de Mexico, et de notre résolution de marcher sur Narvaez.

Aussitot après l'arrestation de l'Oidor de l'Audience Royale de Santo-Domingo, Narvaez vint prendre ses quartiers dans un pueblo nommé Cempoala, lequel en ce temps était fort peuplé. Là, la première chose qu'il fit fut d'ôter de force au Gros Cacique (ainsi le nommions-nous) toutes les mantes, étoffes brodées et joyaux d'or; il lui prit aussi les Indiennes que nous avaient données les Caciques de cet endroit et que nous avions laissées chez leurs pères et leurs frères, comme étant filles de seigneurs et trop délicates pour aller à la guerre. Maintes fois, le Gros Cacique dit à Narvaez de ne toucher à rien de ce que Cortès avait laissé entre ses mains, tant or que mantes et Indiennes, parce qu'il en serait très-courroucé et viendrait de Mexico les tuer, aussi bien Narvaez que lui-même qui les laissait prendre. En outre, ledit Cacique se plaignit des larcins que faisaient les soldats dans son pueblo et dit que lorsque Malinche (ainsi désignaient-ils Cortès) était là avec ses gens, on ne leur prenait jamais rien et qu'il était bon, lui comme ses soldats les Teules, car c'est ainsi qu'ils nous nommaient. L'oyant parler

Digitized by Google

de la sorte, Narvaez se gaussait de l'Indien et le Veedor Salvatierra, déjà d'autres fois par moi cité, et qui plus qu'aucun autre faisait le brave et le rodomont, dit à Narvaez et à d'autres Capitaines de ses amis : N'avez-vous pas vu quelle peur ont tous ces Caciques de ce rien du tout de petit Cortès? Que les curieux lecteurs considèrent comme il ne faut pas mal dire d'un vaillant! Car je le jure, amen! lorsque nous donnâmes sur Narvaez, l'un des plus coüards et fainéants, comme je le conterai plus loin, fut Salvatierra; et ce n'était point qu'il n'eût bon corps et bons membres, mais il était mal calibré, non certes de la langue, et natif, disait-on, du terroir de Burgos.

C'est assez parler du Salvatierra. Je veux dire comment le Narvaez envoya sommer Cortès et nous tous, exhibant des provisions qu'on disait être les doubles des originaux de la commission de Capitaine Général qu'il tenait de par Diego Velazquez. Il nous les envoyait notifier par un notaire nommé Alonso de Mata, lequel, dans la suite des temps, fut habitant de la Puebla; il était arbalétrier. Le Mata était accompagné par trois autres personnes de qualité.

Il nous faut laisser là Narvaez et son notaire et revenir à Cortès. Il recevait chaque jour lettres et avis, tant du camp de Narvaez que du Capitaine Gonzalo de Sandoval qui, de la villa Rica où il était demeuré, lui fit savoir qu'il avait près de lui cinq soldats, personnages de marque et amis du licencié Lucas Vazquez de Ayllon que Narvaez avait envoyé prisonnier en Castille ou à l'île de Cuba. La raison que ces

Digitized by Google

soldats donnaient de leur départ du camp était que Narvaez n'ayant gardé aucun respect à un Oidor du Roi, en aurait encore moins pour eux qui étaient ses parents. Sandoval apprit d'eux, fort par le menu, tout ce qui se passait dans le camp de Narvaez, lequel affirmait hautement son projet arrêté d'aller jusques à Mexico nous chercher et nous empoigner. Poursuivons et je dirai que Cortès tint aussitôt conseil avec nos Capitaines et tous ceux de nous qu'il savait lui devoir être fort bons serviteurs et qu'il avait coutume d'appeler au conseil dans les cas d'importance tels que le présent. Et il fut unanimement résolu que vitement et sans plus attendre lettres ou autres raisons, nous irions sus au Narvaez et que Pedro de Alvarado demeurerait dans Mexico, à garder le Montezuma, avec tous les soldats qui ne seraient pas en bonne disposition d'aller à cette entreprise. Notre but était aussi de faire rester les personnes suspectes que nous sentions devoir être amies de Diego Velazquez et de Narvaez. Or, en cette saison et avant qu'arrivât Narvaez, les semailles ayant été mauvaises dans la terre de Mexico, par manque de pluies, Cortès avait envoyé chercher à Tlascala quantité de maïs dont nous avions besoin pour les nombreux Naborias et Tlascaltèques alliés que nous avions. Le dit maïs fut apporté avec force poules et autres victuailles que nous envoyâmes à Pedro de Alvarado. En outre, nous lui fîmes des défenses en manière de parapets et un fort bien muni de fauconneaux et de quatre grosses pièces, lui laissant toute la poudre quenous avions avec dix arba-

Digitized by Google

lètriers, quatorze escopettiers et sept chevaux, encore que nous sussions qu'il ne se pourrait avantageusement valoir des chevaux dans le préau où étaient situés nos logements. Il resta donc en tout, tant cavaliers qu'escopettiers et arbalétriers, quatre-vingt-trois soldats.

Le grand Montezuma vit et comprit bien que nous voulions aller contre Narvaez ; mais Cortès, qui chaque jour l'allait voir et lui faire sa cour, ne lui voulut jamais dire ni laisser entendre qu'il connaissait l'aide qu'il prêtait à Narvaez et ses envois d'or, de mantes et de vivres. Or, tout en devisant, le Montezuma demanda à Cortès où il voulait aller et la raison de ces fortifications et approvisionnements nouvellement faits et de tout le remuement où nous étions.

Je dirai plus loin la réponse de Cortès et quelle fut la substance de cet entretien.

CHAPITRE CXV.

Comme quoi le grand Montezuma demanda à Cortès comment il se faisait qu'il voulût marcher contre Narvaez dont les forces étaient plus que doubles des nôtres, disant que, s'il nous advenait quelque mal, il en serait très-marri.

Cependant que Cortès était à deviser avec le grand Montezuma, suivant leur coutume, le Montezuma dit à Cortès : Seigneur Malinche, je vois que vous, vos Capitaines et compagnons, vous êtes

Digitized by Google

tout inquiets : je vois aussi que vous ne me visitez plus que de loin en loin, et le page Orteguilla me dit que vous voulez aller en guerre contre ceux de vos frères qui viennent d'arriver dans les navires, me laissant ainsi le Tonatio pour gardien : faites-moi la grâce de vous en ouvrir à moi et, si je puis en quelque chose vous servir et aider, je le ferai de bien bon cœur : je voudrais bien aussi, seigneur Malinche, qu'il ne vous survienne aucune mésaventure : vous avez peu de Teules et ces nouveaux venus sont cinq fois plus nombreux : ils disent qu'ils sont chrétiens, comme vous, et vassaux de votre empereur : ils ont des images, ils plantent la croix, on leur dit la messe : ils affirment et publient que vous vous êtes ensauvés de Castille, fuyant votre Roi et Seigneur et qu'ils viennent dans le but de vous appréhender au corps et de vous tuer : en vérité, je ne vous comprends point : partant, regardez à deux fois à ce que vous faites.

Cortès, de l'air le plus allègre, lui répondit, par nos truchemans doña Marina et Geronimo de Aguilar : Que s'il n'est pas venu lui conter la chose, c'est que, l'aimant fort, il a craint de lui faire de la peine en lui parlant de notre départ : que la bonne amitié qu'il sait bien que Montezuma lui porte est la cause de son silence : qu'au regard de ce qu'il dit que nous sommes tous vassaux de notre grand Empereur, c'est la vérité : chrétiens, comme nous autres, certes ces gens le sont : ils prétendent que nous sommes venus, fuyant notre Roi et Seigneur : il n'en est rien : loin de là, notre Roi nous a envoyés pour voir Montezuma, lui parler et lui dire

Digitized by Google

tout ce dont, en son Royal Nom, nous l'avions entretenu : nous sommes, à ce qu'il dit, peu nombreux, tandis que Narvaez, menant force soldats, quatre-vingt-dix chevaux et quantité de canons et de poudre, nous vient occire et capturer : mais, Notre-Seigneur Jésus-Christ en qui nous croyons et que nous adorons, et Notre Dame sainte Marie, sa mère bénie, nous donneront la force de surmonter ces méchants, ainsi méchamment venus. Cortès ajouta que notre Empereur ayant nombre de Royaumes et Seigneuries, on y voit grande diversité d'hommes, les uns fort valeureux et d'autres bien plus vaillants encore : que, nous autres, nous sommes du cœur de Castille que l'on nomme Castille la Vieille, et c'est pourquoi nous sommes dits Castillans, au lieu que le Capitaine qui se tient pour l'heure dans Cempoala et la gent qu'il mène sont d'une autre province, nommée Biscaye, où l'on parle un langage barbare à peu près comme les Otomies ès terres de Mexico : qu'il verrait comme nous les lui ramènerions captifs : qu'il ne se chagrinât donc point de notre départ, car nous ne tarderions guère à revenir victorieux. Puis il lui demanda en grâce de prendre garde que son frère Tonatio, ainsi nommaient-ils Pedro de Alvarado, demeurait près de lui avec quatre-vingts soldats : d'avoir soin, après notre départ, d'éviter tout tumulte et de ne point souffrir que ses Chefs et Papas commissent quelque méfait, afin que, lors de notre retour, s'il plaisait à Dieu, ces brouillons et séditieux n'eussent point à payer de leur vie leurs males trames. Enfin, il le pria de fournir aux nôtres tous les vivres nécessaires.

Digitized by Google

Là-dessus, Cortès accola par deux fois le Montezuma, lequel lui en fit tout de même. Et doña Marina, en personne discrète qu'elle était, lui disait tout de telle sorte, qu'elle le rendait triste de notre départ. Là, il promit de faire tout ce dont Cortès l'enchargeait et offrit même d'envoyer à notre aide cinq mille guerriers. Cortès lui en rendit grâces tout en comprenant bien qu'il ne les enverrait pas et lui dit qu'il n'avait nul besoin de son aide, ne comptant que sur Dieu Notre-Seigneur, en qui est le vrai secours, et sur ses compagnons. Il lui bailla aussi la charge de l'Image de Notre-Dame et de la Croix lui recommandant de tenir le tout bien orné de ramées, et l'église bien nette et les cierges brûlant, nuit et jour allumés, avec défense aux Papas d'y rien changer, ce que faisant, il lui donnerait mieux à connaître sa bonne volonté et amitié véritable.

Après s'être derechef embrassés, Cortès lui dit de lui pardonner, qu'il ne pouvait s'attarder davantage à converser avec lui, car il avait à penser au départ.

Aussitôt il parla à Pedro de Alvarado et à tous les soldats qui restaient avec lui. Il leur recommanda de garder le Montezuma avec grand soin de peur qu'il ne s'échappât et d'obéir à Pedro de Alvarado, leur promettant, avec l'aide de Dieu, de les faire tous riches. Le clerc Juan Diaz demeura là avec eux. Il ne partit pas avec nous, non plus que d'autres soldats suspects, dont je ne donne pas ici les noms.

Là-dessus, nous nous embrassâmes les uns les autres et, sans Indiennes, nigens de service, à la légère, nous

Digitized by Google

tirâmes pays devers la cité de Cholula. En chemin, Cortès envoya à Tlascala, demander à nos amis Xicotenga, Masse-Escaci et à tous les autres Caciques de nous expédier sans retard quatre mille guerriers. Ils firent répondre que, pour combattre des Indiens comme eux, ils donneraient de grand cœur le nombre d'hommes dont nous les requérions et même bien davantage ; mais que contre des Teules tels que nous, des bombardes et des chevaux, ils le priaient de les excuser ; qu'ils ne voulaient point. Néanmoins, ils fournirent vingt charges de poules. Aussitôt, Cortès écrivit en poste à Sandoval de nous rejoindre avec tous ses soldats, à douze lieues environ de Cempoala, aux pueblos de Tampanequita et Mitalaguita où nous allions. Ces villages sont aujourd'hui de la Commanderie de Pedro Moreno Medrano, lequel vit à la Puebla. Il recommandait fort à Sandoval de ne pas se faire prendre et de ne laisser aucun des siens tomber aux mains de Narvaez.

Nous marchions donc en belle ordonnance, comme je l'ai dit, prêts à la bataille au cas où nous viendrions à nous heurter à des gens de guerre de Narvaez ou à Narvaez en personne. Nos coureurs battaient l'estrade, et deux de nos soldats, vaillants piétons et personnes de toute confiance, nous précédaient à une journée de marche, non point sur le droit chemin, mais par les lieux malaisés aux chevaux, dans le but de savoir et de s'enquérir de l'ennemi auprès des Indiens. Or nos coureurs, tandis qu'ils éclairaient la route, virent s'avancer, avec les quatre Espagnols qui l'accompa-

Digitized by Google

gnaient comme témoins, un certain Alonso de Mata, lequel, prétendaient-ils, était notaire et s'en venait notifier les papiers ou doubles des provisions, ainsi que je l'ai dit plus haut en son lieu. Nos deux cavaliers vinrent incontinent faire leur rapport et les deux autres coureurs restèrent à parlementer avec l'Alonso de Mata et les quatre témoins. Alors, pressant notre marche, nous allongeâmes le pas. En arrivant auprès de nous, ils firent une grande révérence à Cortès et à nous tous. Cortès descendit de cheval et s'enquit de l'objet de leur venue. Et, comme l'Alonso de Mata voulait notifier ses lettres, Cortès lui demanda s'il était notaire du Roi. Il dit que oui. Et Cortès : Exhibez-en incontinent le titre : si vous l'avez, lisez votre commission, et je ferai ce que je jugerai bon pour le service de Dieu et de Sa Majesté : en outre, je veux voir les pièces originales de Sa Majesté. Si bien que le Mata, tout interloqué et épeuré, car il n'était point notaire de Sa Majesté, ne savait que dire non plus que ceux qui accompagnaient. Là-dessus, Cortès leur fit donner à manger, et, afin qu'ils eussent le temps de repaître, nous fîmes halte. Puis, il leur dit que nous allions aux Pueblos de Tampanequita, voisins des quartiers du seigneur Narvaez où il nous pourrait envoyer notifier les commandements de son capitaine. Cortès était si maître de lui-même qu'il ne dit pas un seul mot malsonnant sur Narvaez ; mais il prit à part ces envoyés, leur parla et leur graissa les mains avec des tuileaux d'or. Après quoi, ils s'en retournèrent vers leur Narvaez chantant les louanges de Cortès et de

Digitized by Google

nous tous. Or, plusieurs de nos soldats par braverie portaient en ce temps des joyaux d'or sur leurs armes, d'autres des chaînes et des colliers au col. Ceux qui étaient venus notifier les papiers, en dirent merveille à Cempoala. Aussi, maints personnages du quartier de Narvaez, nous voyant tous si riches voulaient-ils s'entremettre à négocier la paix entre Cortès et leur Capitaine.

Bref, nous gagnâmes Tampanequita. Le lendemain, le Capitaine Sandoval arriva avec les soldats qu'il avait, une soixantaine environ. Il avait laissé les autres, vieux et malades, dans des pueblos nommés Papalote chez des Indiens amis qui les devaient nourrir. Il amenait aussi les cinq soldats parents et amis du licencié Lucas Vazquez de Ayllon, lesquels s'étaient enfuis du camp de Narvaez et venaient baiser les mains à Cortès. Ils en furent fort joyeusement et bien reçus. Là, Sandoval se mit à conter à Cortès ce qui lui était advenu avec le furieux clerc Guevara et Vergara et les autres ; comment il les avait fait transporter captifs à Mexico de la même manière que je l'ai relaté au chapitre passé. Il narra aussi comment il avait envoyé, de la Villa Rica au camp de Narvaez deux soldats vêtus, comme Indiens, de petites mantes et couvertures et fort au naturel ; et, comme ils étaient bruns, ils avaient, dit Sandoval, tout à fait le garbe de vrais Indiens. Chacun d'eux emporta une petite charge de prunes à vendre. C'était la saison des prunes et Narvaez se tenait dans les Dunes et n'avait pas encore transféré ses quartiers à Cempoala. Nos

Digitized by Google

gens allèrent à la hutte du Terrible Salvatierra, lequel leur donna pour leurs prunes un petit cordon de patenôtres jaunes. Les prunes achetées, le Salvatierra, croyant que c'était des Indiens, leur ordonna d'aller lui quérir de l'herbe pour son cheval, là tout près, au long d'un petit ruisseau peu éloigné des baraquements. Ils y allèrent et firent quelques petits paquets de fourrage. Vers l'heure de l'Ave-Maria, étant revenus avec l'herbe, ils demeurèrent dans la hutte assis à croupeton, comme Indiens, jusqu'à la nuit. Ils avaient l'œil et l'oreille ouverts aux propos de quelques soldats de Narvaez qui étaient venus faire leur cour et tenir compagnie au Salvatierra. A son tour, le dit Salvatierra disait : Oh ! nous sommes arrivés au bon moment ! Ce traître de Cortès a ramassé plus de sept cent mille pesos d'or et nous serons tous riches, car les Capitaines et soldats de sa bande ne peuvent manquer d'avoir de l'or en quantité. Ils en dirent encore bien d'autres.

Dès qu'il fit bien noir, voici que nos deux soldats, troussés en Indiens, sortant sans bruit de la hutte, vont à l'endroit où Salvatierra tenait son cheval. La bride et la selle étaient auprès. Ils le brident, ils le sellent et l'enfourchent. En s'en venant vers la Villa, ils trouvent, sur le chemin près du ruisseau, un autre cheval boiteux, et l'emmènent aussi. Et Cortès ayant demandé à Sandoval où étaient ces chevaux, il dit les avoir laissés dans le pueblo de Papalote où étaient restés les malades, les chevaux ne pouvant passer par le terrain fort scabreux et mon-

Digitized by Google

tueux à travers lequel il avait pris avec ses compagnons afin de ne se point rencontrer avec les gens du Narvaez. Lorsque Cortès sut que l'un des chevaux était à Salvatierra, il s'en réjouit fort, disant : C'est maintenant qu'il va faire le furieux, quand il ne le trouvera plus! Reparlons du Salvatierra. Lorsque, au point du jour, il ne trouva plus ni Indiens marchands de prunes, ni cheval, ni selle, ni bride, les soldats de Narvaez lui-même nous contèrent depuis qu'il en dit de telles, qu'il leur bailla de quoi rire, car il comprit aussitôt que c'était des Espagnols de Cortès qui avaient emmené les chevaux. Depuis lors, ils faisaient bonne garde.

Revenons à notre sujet. Aussitôt, Cortès et tous nos Capitaines et soldats se mirent à raisonner sur le mode et la manière dont nous devions assaillir Narvaez. Je vais dire quelles résolutions furent prises avant que de lui courir sus.

Digitized by Google

CHAPITRE CXVI.

Comment Cortès, d'accord avec tous nos Capitaines et soldats, résolut d'envoyer aux quartiers de Narvaez le Frayle de la Merci lequel, en homme sagace et d'entregent, se ferait, en apparence, grand serviteur de Narvaez, se montrant plus favorable à son parti qu'à celui de Cortès; il devait s'aboucher secrètement avec les deux artilleurs Rodrigo Martin et Usagre, parler à Andrès de Duero de façon à moyenner une entrevue entre Cortès et lui, avoir soin de remettre, en mains propres, à Narvaez une nouvelle lettre que nous lui écrivions, et agir fort discrètement au mieux des circonstances; à cet effet, il emporta une grande quantité de tuileaux et de chaînes d'or à distribuer.

Donc, étant tous rassemblés dans ce pueblo, nous résolûmes d'écrire, par le Père de la Merci, une autre lettre à Narvaez. Après lui avoir mis un intitulé des plus courtois, on lui disait en termes formels ou à peu près, comme suit : Que nous nous étions réjouïs de sa venue, croyant, qu'avec l'aide de sa généreuse personne, nous ferions grand service à Dieu, notre Seigneur, et à Sa Majesté : mais qu'il n'a point daigné nous faire réponse aucune, nous traitant, tout au contraire, de traîtres, nous, si loyaux serviteurs du Roi, et mettant sens dessus dessous tout le pays par ses messages et propos à Montezuma : que Cortès lui

Digitized by Google

a envoyé demander en grâce de vouloir bien choisir la province quelconque où il lui serait agréable de demeurer avec ses gens, ou d'avancer dans le pays, tandis que nous, remplissant notre devoir de bons serviteurs de Sa Majesté, nous nous retirerions ailleurs : que nous l'avons supplié, s'il apportait les provisions de Sa Majesté, de nous en envoyer les originaux, pour qu'il nous fût loisible de nous assurer s'ils venaient munis du Seing Royal afin, qu'en ayant vu la teneur, nous n'eussions plus, en preuve de notre obéissance, qu'à nous incliner jusqu'à terre : mais qu'il n'a voulu faire ni l'un ni l'autre, ne se plaisant qu'à nous mal traiter en paroles et à bouleverser la terre : que nous le sommons et requérons, de par Dieu et le Roi notre Sire, dans le terme de trois jours, de nous envoyer notifier, par un notaire de Sa Majesté, ses dépêches, lui promettant d'accomplir, comme mandement du Roi notre Sire, tout ce que, dans ses Royales provisions. Il aurait daigné ordonner : que nous étions venus, à cet effet, dans ce pueblo de Tampanequita afin d'être plus proches de ses quartiers : que si, n'étant point muni de pouvoirs, il veut s'en retourner à Cuba, qu'il s'en aille donc, sans molester davantage le pays, avec protestation de notre part que, s'il en agit autrement, nous irons contre lui l'appréhender au corps et l'envoyer prisonnier à notre Roi et Seigneur, puisque, sans être pourvu de sa Royale licence, il vient nous guerroyer et porter le trouble dans les villes, le chargeant, lui seul et non autre, de tous maux, meurtres, incendies et préjudices qui en pour-

Digitized by Google

raient advenir : toute chose que nous lui communiquions pour lors par lettre missive, pas un notaire de Sa Majesté n'osant aller les lui notifier, de peur d'avoir à souffrir l'insolent mépris dont on avait usé envers un Oidor de Sa Majesté : vit-on jamais semblable outrecuidance que d'oser emprisonner un tel personnage?

Outre tout le susdit, Cortès lui faisait assavoir que devant, par déférence pour l'honneur et justice de notre Roi, châtier de tels insolences et délits, en sa qualité de Capitaine Général et Juge Souverain de cette Nouvelle-Espagne, il le citait et l'assignait et lui ferait en due forme son procès, comme s'étant rendu coupable, par cet attentat, du crime Læsæ Majestatis, ce dont il prenait Dieu à témoin. Nous faisions dire encore à Narvaez d'avoir à rendre incontinent au Gros Cacique les mantes, étoffes et joyaux d'or qui lui avaient été pris de force ainsi que les filles de seigneurs que leurs pères nous avaient données, et de commander à ses soldats de ne plus piller les Indiens de ce village ni d'aucun autre.

Enfin, après la formule de courtoisie d'usage, la lettre était signée de Cortès, de nos Capitaines et de quelques soldats. Ma signature y était.

Et, au même temps que le Père Fray Bartolomé de Olmedo, un soldat nommé Bartolomé de Usagre partit aussi, car il était frère de l'artilleur Usagre, lequel avait la charge de l'artillerie de Narvaez.

Et je narrerai, d'après les on-dit, ce qui se passa au quartier de Narvaez, dans Cempoala, après qu'y furent arrivés notre Religieux et l'Usagre.

Digitized by Google

CHAPITRE CXVII.

Comment le Père Fray Bartolomé de Olmedo, de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, alla à Cempoala où se tenait le Narvaez avec tous ses Capitaines; de sa conduite avec eux et comment il rendit la lettre.

Lorsque le Père Fray Bartolomé de Olmedo, de l'Ordre de la Merci, fut arrivé au quartier de Narvaez, il agit, ce serait perdre mes paroles que de les répéter, suivant les ordres de Cortès; c'est-à-dire qu'il s'aboucha avec quelques Cavaliers de Narvaez, avec l'artilleur Rodrigo Mino, ainsi se nommait-il, et avec l'Usagre qui, lui aussi, avait la charge des canons. Et, pour le mieux gagner, un sien frère était venu avec des tuileaux d'or qu'il lui donna en cachette. Et, mêmement, le Père Fray Bartolomé de Olmedo distribua tout l'or que Cortès lui avait confié à cet effet. Il parla aussi à l'Andrés de Duero, l'engageant à aller à notre camp joindre Cortès. D'avantage, déjà le Frayle était allé voir Narvaez, lui avait parlé et lui avait fait de grandes offres de service.

Au cours de ces pas et démarches, on en vint à soupçonner véhémentement les menées de notre Frayle; on conseillait à Narvaez de l'arrêter sans délai et ainsi voulait-on faire. Andrès de Duero le sut. Il était secrétaire du Diego Velazquez, et, étant né à Tudela

Digitized by Google

de Duero, Narvaez et lui se tenaient pour parents, car le Narvaez était aussi du terroir de Valladolid ou de Valladolid même. Et, dans toute l'Armada, l'Andrès de Duero était fort estimé et prééminent. Il alla trouver Narvaez et lui dit qu'il avait appris sa volonté de se saisir de la personne du Père Fray Bartolomé de Olmedo, messager et ambassadeur de Cortès : qu'il prît garde : que, malgré que le Frayle fût soupçonné de parler quelque peu en faveur de Cortès, il n'était point séant de l'arrêter, après qu'on avait clairement vu combien d'honnêtetés et de présents faisait Cortès à tous les gens de Narvaez qu'il avait occasion de voir : qu'il avait parlé avec Fray Bartolomé de Olmedo, depuis son arrivée, qu'il l'avait pressenti, et que le Padre, ainsi que d'autres Cavaliers du camp de Cortès, n'avait, au fond, d'autre désir que de venir au-devant de Narvaez et que tous se fissent amis : qu'il considérât en quels bons termes Cortès parlait à ses messagers : qu'il n'avait à la bouche lui et ses compagnons que : Le seigneur Capitaine Narvaez : que ce serait-de la petitesse que d'arrêter un moine : que le compagnon du Padre était frère de l'artilleur Usagre et l'était venu voir : qu'il fallait inviter à dîner Fray Bartolomé de Olmedo et lui tirer le secret des sentiments des gens de Cortès.

Ces mots et d'autres paroles flatteuses apaisèrent Narvaez. Sitôt après, Andrès de Duero ayant pris congé alla conter le tout, secrètement, au Padre. Bientôt Narvaez fit appeler Fray Bartolomé de Olmedo. Celui-ci, dès l'arrivée, lui fit forces révérences et, souriant (ce Frayle

Digitized by Google

était très avisé et sagace), le pria de le suivre à l'écart pour entendre un secret. Narvaez se mit à se promener avec lui, dans un préau, et le Frayle lui dit : Je sais bien que Votre Grâce me voulait faire arrêter : or, sachez-le, Monsieur, vous n'avez, dans votre camp, meilleur ni plus grand serviteur que moi : je tiens pour assuré que bon nombre des Cavaliers et Capitaines de Cortès le voudraient déjà voir aux mains de Votre Grâce : je crois même que nous y viendrons tous : aussi, voulant le mettre en plus grand désarroi, lui ont-ils fait écrire une lettre pleine de disparates, signée par les soldats et qu'ils m'ont chargé de rendre à Votre Grâce : je ne l'ai point voulu montrer jusqu'à l'heure de cet entretien : je voulais même la jeter au ruisseau, à raison des niaiseries dont elle est pleine : en cette affaire, le but de tous les Capitaines et soldats de Cortès n'est que d'achever de le confondre du tout.

Narvaez lui dit de donner la lettre. Le Père Fray Bartolomé de Olmedo répondit qu'il l'avait laissée en son logis et qu'il l'allait quérir. Sur ce prétexte, il prit congé. Entre temps, Salvatierra le Terrible vint au logis de Narvaez. Le Père Fray Bartolomé de Olmedo se hâta d'appeler Duero et lui dit d'aller incontinent chez Narvaez, afin de lui voir rendre la lettre. Le Duero savait déjà à quoi s'en tenir sur cette missive, aussi bien que d'autres Capitaines de Narvaez qui s'étaient montrés favorables à Cortès. Quant au Frayle, il l'avait sur lui, mais il voulut laisser aux gens du camp le temps de s'assembler, en nombre, pour l'ouïr.

Digitized by Google

Donc, il revint avec la lettre, la remit à Narvaez lui-même et dit : Que Votre Grâce ne s'en émerveille point : Cortès est en train de perdre le sens : je suis sûr que si Votre Grâce lui parle avec bienveillance, il ne tardera pas à se rendre lui et tous les siens.

Laissons là les arguments de Fray Bartolomé qui en avait de fort bons. Les soldats et Capitaines dirent à Narvaez de lire la lettre. Cette lecture fit, dit-on, hurler de fureur Narvaez et Salvatierra ; les autres riaient comme s'ils s'en gaussaient. Alors, l'Andrès de Duero : Je ne sais ce que cela veut dire : je n'y entends rien : ce Religieux m'a dit que Cortès et tous les siens sont prêts à se rendre à Votre Grâce, et il écrit de pareilles disparates ! Là-dessus, un certain Agustin Bermudez, qui était Capitaine et Alguazil Mayor du quartier de Narvaez, vint, à belle langue, à la rescousse du Duero. C'est chose sûre, dit-il, le Père Fray Bartolomé de Olmedo m'a aussi confié, dans le plus grand secret, que si Votre Grâce lui envoyait de bons entremetteurs, Cortès viendrait s'aboucher avec Votre Grâce pour se rendre avec tous ses soldats : il sera bon d'envoyer à son camp, qui est assez proche, le seigneur Veedor Salvatierra et le seigneur Andrès de Duero : j'irai avec eux. Il disait cela, à dessein, pour voir ce qu'en dirait le Salvatierra. Salvatierra répondit qu'il était mal portant et qu'il n'irait point voir un traître. Et le Père Fray Bartolomé de Olmedo ajouta : Modérez-vous, seigneur Veedor, car il est certain qu'avant longtemps il sera entre vos mains.

Le départ du Duero étant résolu, Narvaez, paraît-il,

Digitized by Google

se mit en trafics fort secrets avec le Duero et trois Capitaines, lesquels feraient en sorte de moyenner une entrevue de Cortès et de lui, dans des estancias et cases d'Indiens situées entre son camp et le nôtre; le prétexte était de se concerter sur le lieu où nous devions aller nous établir avec Cortès et de limiter les frontières; le but, d'arrêter Cortès au cours de l'entrevue. A cet effet, Narvaez s'était déjà assuré de vingt soldats de ses amis. Fray Bartolomé, qui avait su la chose par Narvaez et Andrès de Duero, de concert avec celui-ci, en informa Cortès tout à plein.

Laissons aux quartiers de Narvaez, le Frayle, lequel, étant d'Olmedo et Salvatierra de Burgos, s'était fait son grand ami et parent et mangeait, chaque jour, avec lui, et parlons d'Andrès de Duero qui se préparait à aller à notre camp et à emmener Bartolomé de Usagre, notre soldat, de peur que Narvaez ne parvînt à savoir de lui ce qui se passait.

Je veux conter aussi ce que nous faisions dans notre camp.

Digitized by Google

CHAPITRE CXVIII.

Comment, dans notre camp, nous fîmes la montre de tous nos soldats et comment deux cent cinquante piques fort longues, ferrées de cuivre, que Cortès avait fait faire chez les peuples Chinantèques, ayant été apportées, nous nous exercions à les manier, dans le but de ruer bas les gens de cheval de Narvaez, et d'autres choses qui eurent lieu dans le camp.

RAMENONS quelque peu notre récit en arrière vers d'autres faits, non encore narrés. Au premier avis qu'il eut de l'Armada de Narvaez, Cortès avait aussitôt dépêché un soldat lequel, ayant été en Italie, était fort dextre à toutes armes et surtout à manier la pique. Il l'envoya à une province, que l'on nomme le pays des Chinantèques, voisine de l'endroit où nos soldats étaient allés chercher des mines. Les gens de cette province, fort ennemis des Mexicains, s'étaient, depuis peu, mis en notre amitié. Comme armes, ils faisaient usage de très-longues lances plus grandes que celles de notre Castille et munies de deux brasses de tranchant, de pierre dure. Il les fit prier de lui en apporter aussitôt, en quelque lieu qu'il se trouvât, trois cents ; de leur ôter le tranchant et, puisqu'ils avaient quantité de cuivre, de façonner pour chacune deux fers ou pointes de cuivre. Le soldat emportaitla mesure des fers.

Digitized by Google

A son arrivée, les Chinantèques se mirent vivement à fabriquer les fers et à ramasser les lances dans les quatre ou cinq villages et le petit nombre d'estancias qu'il y avait alors en cette province; ils réunirent les piques et firent les fers beaucoup plus parfaitement que nous l'avions commandé. Cortès avait aussi ordonné à notre soldat, lequel se nommait Tovilla, de leur demander deux mille guerriers, et de faire en sorte d'arriver avec ces deux mille hommes, tous munis de lances, au village de Tampanequita ou là où il nous saurait être, le jour de Pâques du Saint-Esprit. A cette requête, les Caciques répondirent qu'ils iraient avec leurs guerriers Là-dessus, Tovilla s'en revint avec environ deux cents Indiens qui apportaient les lances. Un autre de nos soldats, du nom de Barrientos, demeura pour accompagner le reste des guerriers. Ce Barrientos était employé dans l'estancia et dans la recherche des mines dont j'ai déjà fait mention. Et, là, fut réglée la manière dont il nous rejoindrait à notre camp, distant de dix ou douze lieues de marche.

Tovilla revint. Les lances étaient excellemment bonnes. Alors, notre soldat se mit à nous faire faire l'exercice, nous enseignant la manœuvre et la façon de nous comporter avec les gens de cheval. Nous avions déjà fait notre montre et la liste et le compte de tous les soldats et Capitaines de notre armée; nous étions deux cent six, y compris le tambour et le fifre et sans le Frayle, cinq cavaliers, deux artilleurs, peu d'arbalétriers et moins d'escopettiers. Ce sur quoi nous comptions le plus, pour combattre Narvaez,

Digitized by Google

c'était les piques et elles y furent excellentes, comme on verra plus avant.

Mais c'est assez bavarder sur la revue et les lances. Je veux dire l'arrivée à notre camp de l'envoyé de Narvaez, Andrès de Duero, menant en sa compagnie notre soldat Usagre et deux Indiens Naborias de Cuba, et les entretiens et l'appointement que firent Cortès et Duero, tels que nous parvînmes à le savoir depuis.

CHAPITRE CXIX

Comment vinrent à notre camp, avec le soldat Usagre, Andrès de Duero et deux Indiens de Cuba, ses domestiques particuliers; qui était le Duero; de l'objet de sa venue, de l'opinion que nous en eûmes et du pacte qui s'ensuivit.

Le cas est tel qu'il me faut retourner fort en arrière et conter à nouveau le passé. J'ai déjà dit, en des chapitres antérieurs, que lorsque nous étions à Santiago de Cuba, Cortès fit avec Andrès de Duero et un Contador du Roi, nommé Amador de Lares, grands amis du Diego Velazquez dont Duero était secrétaire, un pacte suivant lequel ils devaient agir près de Diego Velazquez de manière à faire nommer Cortès

Digitized by Google

Capitaine Général de cette Armada, sous condition qu'il partagerait avec eux tout l'or, argent et joyaux qui lui reviendraient pour sa part.

Pour lors, Andrès de Duero, voyant son associé Cortès si riche et puissant, s'en vint, sous ombre d'accorder la paix et de favoriser Narvaez, réclamer (tel était son vrai but) sa part de la société, son autre compagnon Amador de Lares étant trépassé. Cortès, qui était subtil et bénin, lui promit non-seulement un grand trésor, mais, dans l'armée, un commandement égal au sien, et, après la conquête de la Nouvelle-Espagne, tout autant de terres qu'à lui-même, sous condition qu'il s'emploierait en toute occasion, de concert avec Agustin Bermudez, Alguazil Mayor du quartier de Narvaez, et d'autres Cavaliers à ce induits que je ne nomme point ici, à perdre Narvaez si bien, qu'il en sortît, non pas avec la vie et l'honneur saufs, mais du tout déconfit; Narvaez mort ou pris et son armée défaite, ils resteraient les maîtres et se partageraient l'or et les peuples de la Nouvelle-Espagne. Et, afin de le mieux appâter et induire à ce que j'ai dit, Cortès chargea d'or les deux Indiens de Cuba. Duero promit tout, comme avait déjà fait, sous son seing et par lettres, Agustin Bermudez. Cortès envoya aussi force tuileaux et joyaux d'or audit Bermudez, à un clerc nommé Juan de Leon, au clerc Guevara, le premier que nous eût dépêché Narvaez, et à d'autres de ses amis, leur écrivant ce qui lui parut propre à s'en faire aider en toutes choses.

Andrès de Duero demeura dans notre camp, depuis

Digitized by Google

le jour de son arrivée jusqu'au lendemain, après-dîner, qui était jour de Pâques du Saint-Esprit. Il mangea avec Cortès et l'entretint en secret, un bon moment. Après qu'ils eurent dîné, le Duero prit congé de nous tous, tant Capitaines que soldats ; puis, il revint à cheval là où était Cortès et lui dit : Je m'en vas : qu'ordonne Votre Grâce ? — Allez avec Dieu, répondit-il, et ayez soin, seigneur Andrès de Duero, de bien garder l'accord entre nous convenu : sinon, par ma conscience ! (ainsi jurait Cortès) dans trois jours, je serai là-bas, à votre quartier, avec tous mes compagnons, et le premier auquel j'adresserai ma lance sera Votre Grâce, si je flaire la moindre chose à l'encontre de nos paroles. Duero se prit à rire et dit : Je ne faudrai point et ne ferai rien qui soit contraire au service de Votre Grâce. Là-dessus, il s'en alla. En arrivant à son quartier, il assura, dit-on, Narvaez que Cortès et tous les siens avaient bonne envie de passer sous son enseigne.

C'est assez parler de l'affaire du Duero. Je veux dire comment Cortès fit aussitôt mander un de nos Capitaines nommé Juan Velazquez de Leon. Il était personnage de haut compte, ami de Cortès et proche parent du Gouverneur de Cuba. Nous avons toujours cru que Cortès se l'était attiré et attaché par de magnifiques dons et des promesses de le faire puissant en la Nouvelle-Espagne et son égal, car le Juan Velazquez se montra toujours son fort grand serviteur et véritable ami, comme on verra plus avant. En arrivant devant Cortès, sa révérence faite, il lui dit : Qu'or-

Digitized by Google

donne Votre Grâce ? Cortès, qui parlait quelquefois fort mieilleusement et le rire à la bouche, en souriant, lui dit : Voici pourquoi je vous ai fait mander, seigneur Juan Velazquez : Andrès de Duero m'a dit que Narvaez affirme (et le bruit en court dans tout son camp) que si Votre Grâce va là-bas, je suis, du coup, défait et déconfit : ils croient que vous vous rangerez au parti de Narvaez : là-dessus, j'ai décidé, par ma vie ! que si vous m'aimez bien, vous vous en irez incontinent sur votre bonne jument grise, emportant tout votre or et la Fanfaronne (c'était une fort pesante chaîne d'or) et d'autres petites choses que je vous remettrai, pour donner là-bas à qui je vous dirai : vous aurez à l'épaule la Fanfaronne qui est de beau poids et vous ferez faire deux tours à l'autre chaîne qui pèse plus encore : là-bas, Votre Grâce verra ce que lui veut Narvaez, et, aussitôt revenue, Diego de Ordas ira à leurs quartiers où on désire le voir comme ancien majordome du Diego Velazquez. Juan Velazquez répondit qu'il était aux ordres de Sa Grâce, mais qu'il n'emporterait ni or ni chaînes, sauf ce qu'Elle lui donnerait à distribuer, suivant ses commandements, car tout l'or, pierreries et diamants du monde, ne sauraient faire qu'il ne fût, de sa personne, toujours, en tout lieu, au service de Sa Grâce.

J'en suis assuré, dit Cortès, et c'est dans cette confiance, Monsieur, que je vous envoie : mais si vous n'emportez pas tout votre or et vos joyaux comme je l'ordonne, je ne veux point que vous y alliez. Et le Juan Velazquez répliqua : Que la volonté de Votre

Digitized by Google

Grâce soit faite. Mais il ne voulut pas emporter ses joyaux. Alors, Cortès lui parla en secret et, incontinent, il partit, menant en sa compagnie, comme serviteur, un valet d'éperons de Cortès nommé Juan del Rio.

Laissons là ce départ de Juan Velazquez que Cortès n'avait, dit-on, envoyé que pour endormir Narvaez et retournons au récit des faits advenus dans notre camp. Deux heures après la départie du Juan Velazquez, Cortès commanda à Canillas, ainsi se nommait notre tambour, de battre son tambour, et à Benito de Veguer, notre fifre, de jouer de son tambourin. Il ordonna aussi à Gonzalo de Sandoval qui était Capitaine et Alguazil Mayor, de faire l'appel de tous les soldats et de les faire marcher, grand train, vers Cempoala. Au long du chemin, nous tuâmes deux porcs du pays, de ceux qui ont le nombril sur l'épine du dos, et je dis avec maints soldats que c'était signe de victoire. Nous dormîmes sur un talus proche un ruisselet avec des pierres pour tout oreiller, suivant notre coutume, des vedettes, des rondes et nos coureurs en avant. A l'aube, nous nous remîmes en marche, droit devant nous. Vers midi, nous arrivâmes à une rivière à l'endroit où est aujourd'hui établie la Villa Rica de la Vera Cruz et où les bateaux déchargent les marchandises qui viennent de Castille. En ce temps-là, il y avait au bord de la rivière quelques cases d'Indiens et des arbres de futaie. Et comme, en ce pays, il fait très-grand soleil et que nous avions à dos nos armes et nos piques, nous y fîmes halte pour la sieste.

Digitized by Google

Arrêtons-nous donc là, et contons l'aventure de Juan Velazquez de Leon avec Narvaez et un sien Capitaine nommé aussi Diego Velazquez et neveu du gouverneur de Cuba.

CHAPITRE CXX.

Comment Juan Velazquez de Leon et le valet d'éperons Juan del Rio arrivèrent aux quartiers de Narvaez et de ce qui s'y passa.

J'AI déjà dit que Cortès avait envoyé Juan Velazquez, accompagné du valet d'éperons, à Cempoala, voir ce que voulait Narvaez et pourquoi il avait si grand désir de le tenir en sa compagnie. Au sortir de notre camp, Velazquez se hâta de telle sorte, qu'à l'aube il était dans Cempoala, où il mit pied à terre chez le Gros Cacique, parce que Juan del Rio n'avait pas de cheval. De là, ils s'en allèrent à pied, vers le logis de Narvaez. Or, les Indiens de Cempoala, l'ayant reconnu, se réjouirent de le voir et de lui parler. Ils criaient à des soldats de Narvaez logés chez le Gros Cacique : C'est Juan Velazquez de Leon, Capitaine de Malinche! Ce qu'oyant, les soldats coururent demander à Narvaez les étrennes de la venue de Juan Velazquez de Leon. Velazquez n'eut donc pas le temps d'arriver jusqu'au

Digitized by Google

logis où il allait voir Narvaez. Celui-ci, à l'annonce de son arrivée, tout à la chaude, sortit avec quelques soldats, au-devant de lui, dans la rue. Là, s'étant rencontrés, ils se firent force courtoisies et le Narvaez donna l'accolade au Juan Velazquez, le fit seoir sur une chaise (on avait aussitôt approché des sièges), lui demanda pourquoi il n'était pas descendu à son logis et ordonna à ses domestiques d'aller incontinent quérir le cheval et le bagage, s'il en avait, car il le voulait héberger chez lui, dans sa maison et dans son écurie. Juan Velazquez répondit qu'il ne tarderait guère à s'en retourner et qu'il n'était venu que pour lui baiser les mains, à lui et à tous les gentilshommes de son quartier, et voir s'il était possible de moyenner paix et amitié entre Sa Grâce et Cortès. On dit qu'alors Narvaez, prenant à part Juan Velazquez, lui demanda, non sans dépit, comment il lui pouvait parler de paix et d'amitié à l'égard d'un traître qui s'était rebellé, avec son Armada, contre son cousin Diego Velazquez? A cela, Juan Velazquez répliqua que Cortès n'était point traître, mais bon serviteur de Sa Majesté : qu'on ne lui devait point imputer à trahison d'avoir recouru et envoyé à notre Roi et Seigneur comme il avait fait : bref, qu'il le suppliait de ne rien dire de tel en sa présence. Là-dessus, le Narvaez se mit à lui faire de grandes promesses s'il voulait rester avec lui et négocier avec les gens de Cortès leur reddition et soumission immédiates, s'engageant, sous serment, à le faire, de tout son camp, le plus prééminent Capitaine et la seconde personne dans le com-

Digitized by Google

mandement. Juan Velazquez répondit que ce serait, de sa part, trahison majeure que d'abandonner le Capitaine auquel il avait juré sa foi et, devant l'ennemi, de déserter son enseigne, sachant que tout ce qu'il avait fait en la Nouvelle-Espagne était pour le service de Dieu notre Seigneur et de Sa Majesté : qu'il prêterait toujours à Cortès la même assistance qu'à notre Roi et Seigneur, et qu'il le suppliait de n'en pas dire plus long.

Sur ces entrefaites, les principaux Capitaines du camp de Narvaez étaient venus voir Juan Velazquez. Tous l'accolaient fort courtoisement, car il était de haut ton, bien aligné de corps et de membres, de belle prestance et de beau visage, avec la barbe bien plantée; il portait sur l'épaule une très-grosse chaîne d'or qui faisait plusieurs tours sous le bras et lui seyait à merveille comme à un triomphant et brave Capitaine.

Mais laissons la belle mine de Juan Velazquez. Tandis que tous les Capitaines de Narvaez étaient en admiration devant lui, notre moine Fray Bartolomé de Olmedo vint aussi le voir et lui parler en secret, de même qu'Andrès de Duero et l'Alguazil Mayor Bermudez. A ce moment, paraît-il, quelques Capitaines tels que Gamarra, un certain Juan Yuste, Juan Bono de Quexo, Biscayen, et Salvatierra le Terrible conseillèrent à Narvaez de se saisir sur-le-champ de Juan Velazquez qui leur semblait parler trop librement en faveur de Cortès. Déjà Narvaez avait donné à ses Capitaines et Alguazils l'ordre secret de lui mettre la main dessus. Agustin Bermudez, Andrès de Duero, le Père Fray Bartolomé de Olmedo, un clerc nommé

Digitized by Google

Juan de Leon et d'autres personnes qui s'étaient montrées amies de Cortès, l'ayant su, dirent à Narvaez qu'ils s'émerveillaient que Sa Grâce voulût faire arrêter Juan Velazquez de Leon : que pouvait Cortès contre lui, même accompagné de cent autres Juan Velazquez ? qu'Elle devait considérer les honnêtetés et les courtoisies de Cortès envers tous ceux des siens qui étaient allés à son camp : qu'il sortait au-devant d'eux ; qu'il leur donnait à tous de l'or, des joyaux : qu'ils en revenaient chargés comme abeilles aux ruches, avec toutes sortes de mantes et de chasse-mouches : qu'il lui eût été aisé de se saisir d'Andrès de Duero, du clerc Guevara, d'Amaya, du notaire Vergara, d'Alonso de Mata et d'autres qui étaient allés à son camp et qu'il n'avait fait, comme ils l'avaient dit plus haut, qui les combler d'honnêtetés : qu'il vaudrait donc mieux reparler à Juan Velazquez, en toute courtoisie, et l'inviter à dîner pour le jour suivant. Ils firent si bien que Narvaez, goûtant le conseil, entra derechef en pourparlers avec Juan Velazquez le priant, en termes fort amiables, de s'entremettre à faire rendre Cortès et nuos tous; en outre, il le convia à dîner pour le lendemain. Velazquez répondit qu'il ferait, en cette conjoncture, tout le possible, mais qu'il tenait Cortès pour fort entêté et opiniâtre en cette affaire : que le mieux serait de partager les provinces, auquel cas Sa Grâce choisirait le pays qui Lui agréerait davantage. Il ne disait cela que pour l'amuser.

Entre temps qu'ils devisaient ainsi, le Père Fray Bartolomé de Olmedo se pencha à l'oreille de Narvaez

Digitized by Google

et, en qualité de son conseiller familier qu'il s'était fait, lui dit : Que Votre Grâce donne ordre de faire la montre de toute son artillerie, chevaux, escopettiers, arbalétriers et soldats, afin que le Juan Velazquez de Leon et le Juan del Rio les voient et que Cortès, apprenant à redouter votre pouvoir et le nombre de vos gens, se vienne rendre à Votre Grâce, quelque chagrin qu'il en ait ! Ce conseil que lui donnait Fray Bartolomé, comme faisant état d'être son grand serviteur et ami, n'avait d'autre but que de faire travailler tous les gens de cheval et soldats de Narvaez. De sorte que, sur l'avis de notre moine, il fit faire la parade devant Juan Velazquez de Leon et Juan del Rio, notre Religieux étant présent. La montre terminée, Juan Velazquez dit à Narvaez : Grandes sont les forces que mène Votre Grâce ! Que Dieu les lui accroisse ! Alors, Narvaez : Votre Grâce peut voir par là que si j'avais voulu marcher contre Cortès, je l'aurais ramené captif et vous tous tant que vous êtes. A quoi Juan Velazquez répliqua, disant : Que Votre Grâce sache qu'il est de taille, lui et tous ses soldats, à se savoir bien défendre. Ainsi finit l'entretien.

Le lendemain, il mena dîner Juan Velazquez, qu'il avait invité ainsi que je l'ai dit. Or, l'un des convives de Narvaez était un sien Capitaine, neveu du Gouverneur de Cuba. Au cours du dîner, on en vint à deviser de l'entêtement de Cortès à ne pas se rendre, de la lettre et des sommations que nous y avions insérées, et le neveu de Diego Velazquez, lequel, comme l'oncle, se nommait aussi Diego Velazquez, s'oublia

Digitized by Google

jusqu'à dire que Cortès et tous les siens étaient des traîtres, puisqu'ils refusaient de se soumettre à Narvaez. A ces mots Juan Velazquez se leva, tout debout, de la chaise où il était assis et, très-courtoisement, dit : Seigneur Capitaine Narvaez, j'ai déjà supplié Votre Grâce de ne pas consentir que de telles paroles soient dites de Cortès et d'aucun de nous, ses compagnons, car c'est vraiment mal parler que de médire de nous qui, si loyalement, avons servi Sa Majesté ! Le Diego Velazquez répliqua que c'était bien dit et que, puisqu'il prenait la défense d'un traître, il n'était qu'un traître tout comme lui, et non point des bons Velazquez. Et le Juan Velazquez, mettant la main à l'épée, lui dit qu'il mentait, qu'il était meilleur gentilhomme que lui et des bons Velazquez, meilleurs que lui et que son oncle et qu'il le lui ferait connaître, si le seigneur Narvaez leur en octroyait licence. Plusieurs Capitaines de Narvaez et quelques amis de Cortès qui étaient là se mirent entre eux, car, à coup sûr, le Juan Velazquez lui allait bailler une estocade. Là-dessus, ils conseillèrent à Narvaez de le faire sortir au plus tôt de ses quartiers, ainsi que Fray Bartolomé de Olmedo et Juan del Rio, car, à leur sentiment, ils n'en pouvaient tirer aucun profit. Sur l'heure et sans délai, on leur commanda de partir. Eux, qui ne demandaient qu'à se voir dans notre camp, s'exécutèrent.

On dit que le Juan Velazquez, monté sur sa bonne jument, ayant sur le dos sa cotte sans laquelle il ne marchait oncques, son cabasset en tête et sa grande chaîne d'or à l'épaule, s'en vint prendre congé de

Digitized by Google

Narvaez. Le jeune Diego Velasquez, celui de la querelle, était là. Notre Capitaine dit à Narvaez : Quels sont les ordres de Votre Grâce pour notre camp? Narvaez, fort irrité, lui répondit de s'en aller et qu'il vaudrait mieux qu'il ne fût pas venu. Le jeune Diego ajouta quelques mots de menaces et d'injures. Juan Velasquez releva cette grande outrecuidance et ces paroles dignes d'être châtiées, et, s'empoignant la barbe : Par cette barbe, dit-il, je verrai, dans peu de jours, si votre cœur est aussi hardi que votre langue! Et six ou sept des gens de Narvaez, déjà abouchés avec Cortès, lesquels étaient venus faire la conduite à Juan Velazquez, se jetèrent, dit-on, sur lui, faisant les furieux et criant : Allez-vous-en et ayez soin de vous taire! Et telle fut leur départie.

A la brave allure de leurs chevaux, ils piquèrent vers notre camp, car Juan Velazquez avait été avisé que Narvaez, les voulant arrêter, allait mettre force cavaliers à leurs trousses. Et, suivant leur chemin, ils nous rencontrèrent à la rivière près de laquelle, ainsi que je l'ai dit, est aujourd'hui la Vera-Cruz.

Nous étions donc au bord de la dite rivière, faisant la sieste, las d'avoir cheminé, chacun avec sa pique et toutes ses armes à dos, sous la grande chaleur qui est rude en cette terre, lorsqu'un de nos coureurs vint aviser Cortès qu'on voyait venir, à bonne distance, deux ou trois personnes à cheval. Nous supposâmes aussitôt que ce devait être nos ambassadeurs, Juan Velasquez de Leon, Fray Bartolomé de Olmedo et Juan del Rio.

Digitized by Google

A leur arrivée, quelle fête, quelle joie fut la nôtre! Et Cortès, que de caresses, que de gracieuses civilités il fit à Juan Velazquez et à Fray Bartolome de Olmedo! Il avait bien raison, car ils lui furent très-bons serviteurs. Et, là, le Juan Velazquez conta, de point en point, toutes leurs dessusdites aventures avec Narvaez, et comment il avait fait secrètement remettre les chaînes et les tuileaux d'or aux personnes recommandées par Cortès. Il fallait ouïr notre moine! Avec son humeur allègre, il rejouait à merveille la pièce : comment il s'était fait grand serviteur du Narvaez; comment, pour se gausser de lui, il lui avait conseillé de faire la parade et de sortir son artillerie. Et ses astuces et ruses à lui rendre la lettre! Et lorsqu'il contait ses occurrences avec Salvatierra et comment il s'était fait fort son parent, étant d'Olmedo et l'autre du côté de Burgos! Et les bravades du Salvatierra! Et ce qu'il devait faire et ce qui lui adviendrait lorsqu'il empoignerait Cortès et nous tous! Et les plaintes qu'il faisait des soldats qui lui avaient dérobé son cheval et celui d'un autre Capitaine! Nous nous ébaudissions à ces contes, comme si nous avions été à noces et à réjouissances. Et nous savions que le lendemain devait être jour de bataille et qu'il nous y faudrait vaincre ou mourir, n'étant que deux cent soixante-six soldats unis comme frères et ceux de Narvaez cinq fois plus nombreux.

Revenons à notre récit. Sur l'heure nous nous achemînâmes tous vers Cempoala et allâmes dormir à un ruisselet, dans un endroit où il y avait, en ce

Digitized by Google

temps, un pont, à environ une lieue de Cempoala. Aujourd'hui, il y a là une estancia de vaches. Arrêtons-nous là, car je veux conter ce qui se fit aux quartiers de Narvaez, après le départ de Juan Velazquez, du Frayle et de Juan del Rio; puis je reviendrai à notre camp, car, deux ou trois choses advenant au même temps, il me faut, par force, en laisser une pour narrer celle qui vient le mieux à mon récit.

CHAPITRE CXXI.

De ce qui fut fait dans les quartiers de Narvaez, après le départ de nos ambassadeurs.

Il paraît qu'après le départ de Juan Velazquez, du Frayle et de Juan del Rio, ses Capitaines dirent à Narvaez qu'ils croyaient comprendre que Cortès avait fait distribuer dans le quartier force joyaux d'or et s'y était fait des partisans, qu'il serait donc bon d'être sur ses gardes et d'aviser tous les soldats de se tenir prêts, armes et chevaux. En outre, le Gros Cacique, déjà par moi nommé, ayant souffert que Narvaez prît ses mantes, son or et ses Indiennes, redoutait extrêmement Cortès; contraint et forcé par Narvaez, il était toujours à nous épier, s'inquiétant où nous dormions et par quels chemins nous venions. Ayant su que

Digitized by Google

nous approchions de Cempoala, il dit à Narvaez : Que faites-vous? Vous êtes fort mal gardé! Pensez-vous que Malinche et les Teules qu'il mène soient tels que vous? Or, je vous le dis, alors que vous y songerez le moins, il sera ici et vous tuera! Tout en se riant de ces paroles du Gros Cacique, ils ne laissèrent pas de se mettre sur leurs gardes. La première chose qu'ils firent fut de publier contre nous la guerre à feu et à sang et à tout pillage franc. Nous l'apprîmes d'un soldat nommé le Galleguillo qui s'ensauva, cette nuit-là, du quartier de Narvaez ou qu'envoya Andrès de Duero. Il avisa Cortès de ce ban ou publication et d'autres choses qu'il lui convint savoir.

Retournons à Narvaez. Il fit sortir toute son artillerie, les gens de cheval, les escopettiers, arbalétriers et soldats et les campa à environ un quart de lieue de Cempoala, avec ordre de nous y attendre et de ne pas laisser de nous un seul qui ne fût mort ou prisonnier. Ce jour-là, il plut beaucoup. Les gens de Narvaez en eurent bientôt assez de nous attendre sous l'eau. Ses Capitaines, mal accoutumés à la pluie et à la dure et qui ne faisaient aucun cas de nous, lui conseillèrent de rentrer au quartier; que c'était vilenie que de rester là à attendre deux trois et un as, comme ils disaient que nous étions; qu'il n'avait qu'à braquer devant les logements ses dix-huit grosses pièces d'artillerie, faire garder toute la nuit, par quarante chevaux, la route qu'il nous fallait suivre vers Cempoala, poster en vedettes, au paysage où nous devions traverser la rivière, de bons écuyers et des piétons

Digitized by Google

alertes, pour donner l'éveil, tandis que vingt cavaliers se tiendraient, toute la nuit, dans les préaux de son logis particulier. Les Capitaines proposèrent cet arrangement à Narvaez dans le but de le faire rentrer au quartier. Ils lui disaient encore : Quoi, Monsieur, estimez-vous, sur le dire de ce gros Indien, Cortès assez hardi que de venir sus à notre armée, avec les quatre chats qu'il a? Que Votre Grâce ne le croie point : il ne fait ces algarades et démonstrations offensives qu'à seule fin d'amener Votre Grâce à bonne composition. Là-dessus, Narvaez rentra dans ses quartiers. Sitôt rentré, il promit publiquement de donner deux mille pesos à qui tuerait Cortès ou Gonzalo de Sandoval; puis il posta à la rivière, en vedettes, un certain Gonzalo Carrasco, lequel vit aujourd'hui à la Puebla, et un nommé N... Hurtado. Leur cri de guerre, mot d'ordre et de passe, au cas de bataille avec nous, devait être : Santa Maria! Santa Maria! En outre de ces dispositions, Narvaez ordonna que de nombreux soldats, tant escopettiers qu'arbalétriers et pertuisaniers, dormissent dans son appartement et qu'il y en eût tout autant dans le logis du Veedor Salvatierra, de Gamarra et de Juan Bono.

Or donc, ayant conté ce que Narvaez disposa dans ses quartiers, je veux retourner à notre camp et dire quelle en fut l'ordonnance.

Digitized by Google

CHAPITRE CXXII

Du concert et de l'ordre établis dans notre camp pour aller contre Narvaez, de la harangue que nous fit Cortès et de notre réponse.

Arrivés que nous fûmes à ce ruisselet dont j'ai parlé, lequel coule, à une lieue environ de Cempoala, parmi de bons prés, notre Cortès, après avoir lancé en éclaireurs des hommes de confiance, nous fit appeler tous, tant Capitaines que soldats. Il était à cheval. Lorsqu'il nous vit rassemblés, nous ayant priés en grâce de faire silence, il commença aussitôt une harangue de si gentil style et discours, mêlant à ses beaux devis tant d'autres paroles si flatteuses et pleines de promesses que je ne les saurai jamais écrire ici. Après avoir remémoré tout ce qui était advenu, depuis notre sortie de l'île de Cuba jusqu'à l'heure présente, il dit : Vos Grâces savent bien que j'ai été élu Capitaine Général par Diego Velazquez, gouverneur de Cuba, bien qu'il ne manquât certes point, parmi Vos Grâces, de Cavaliers plus méritants : vous crûtes alors, d'après les bans et publications faites à son de trompe, que nous venions fonder un établissement, tandis que le but de l'expédition n'était que de faire des échanges : vous savez ce qui s'est passé, lorsque j'ai voulu retourner à l'île de Cuba rendre compte à Diego Velazquez, conformément à ses instructions,

Digitized by Google

de la charge qu'il m'avait donnée : c'est alors que Vos Grâces me commandèrent et requirent de nous établir dans cette terre au nom de Sa Majesté, comme, par la merci de Notre-Seigneur, nous l'avons fait, et ce fut chose sage : en outre, vous me fîtes votre Capitaine Général et Juge Souverain, jusqu'à ce que Sa Majesté daignât en ordonner autrement : vous le savez, quelques-uns, parmi vous, agitèrent le retour à Cuba, mais je ne veux point m'en expliquer davantage, car c'est, pour ainsi dire, hier que cela s'est passé et notre volonté de rester fut très-sainte et bonne, et nous avons fait un grand service à Dieu et à sa Majesté : c'est clair : Vos Grâces n'ignorent pas les promesses que nous fîmes à Sa Majesté, dans nos lettres, après lui avoir fait, point par point, le compte et la relation de tous nos actes, lui affirmant que cette terre, par ce que nous en avions vu et reconnu, est quatre fois plus vaste que Castille et très-peuplée et fort riche d'or et de mines et tout entourée d'autres provinces : vous savez aussi que nous envoyâmes supplier Sa Majesté de ne la donner à personne en gouvernement ou autrement parce que nous croyions et tenions pour assuré que don Juan Rodriguez de Fonseca, évêque de Burgos, alors Président des Indes et tout-puissant, la demanderait à Sa Majesté pour le Diego Velasquez ou quelque sien parent ou ami, et que, estimant cette terre, par sa bonté, digne d'un Infant ou grand seigneur, nous étions résolus à ne la remettre à personne jusqu'à ce que Sa Majesté eût entendu nos Procurateurs et que

Digitized by Google

nous eussions vu son Royal Seing, devant lequel, en preuve d'obéissance à ses commandements, nous nous inclinerions jusqu'a terre : vous savez enfin, qu'avec les lettres, nous avons envoyé comme don à Sa Majesté tout l'or, argent, joyaux et toutes quantes choses nous avions recouvrées.

Il dit encore : Vous n'avez certes pas oublié, Messieurs, combien de fois nous avons été à deux doigts de la mort dans les guerres et batailles que nous avons eues : à quoi bon vous en faire le compte ? Ne sommes-nous pas coutumiers de fatigues, de pluies, de vents, quelquefois de faim, toujours les armes à dos et dormant sur la dure, qu'il neige ou qu'il pleuve, si bien, qu'à le considérer, notre cuir est déjà tout tanné par la misère : je ne parlerai ni de plus de cinquante de nos compagnons occis dans les guerres, ni de l'état où je vous vois tous, couverts de bandages, manchots et boiteux par suite de blessures mal guéries, mais je veux vous rappeler les travaux que nous endurâmes sur la mer, aux combats de Tabasco, aux affaires d'Almeria et de Cingapacinga, et combien de fois, par les sierras et chemins, nous aventurâmes nos vies : et les batailles de Tlascala, à quel point, dans quel état nous mirent-elles! Et Cholula où les marmites étaient au feu prêtes à cuire notre chair! Vous n'avez certes pas oublié les forces que Montezuma tenait, au passage des cols, pour nous massacrer tous : vous avez bien vu les chemins tout encombrés de pins et d'arbres coupés : et les périls de l'entrée et du séjour dans la grande

Digitized by Google

cité de Mexico, qui les pourra peser? Que de fois nous avons eu la mort devant les yeux! Et ceux d'entre vous, Messieurs, qui sont venus avant moi à ces terres, par deux fois, sous Francisco Hernandez de Cordova et sous Juan de Grijalva, qu'ils se remémorent les travaux, la faim, la soif, les blessures et les morts qui traversèrent leur découverte et tout ce que, en ces deux voyages, ils ont dépensé de leur avoir.

Il dit alors qu'il lui restait maintes autres choses à conter par le menu, mais qu'il n'avait pas le temps d'en discourir, qu'il était tard et que la nuit venait, et il ajouta : Il me reste encore quelque chose à dire, Messieurs : Pamphilo de Narvaez vient contre nous fort enragé et désireux de nous tenir en ses mains, il n'avait pas débarqué, qu'il nous traitait de félons et de malfaiteurs, envoyant dire au grand Montezuma non des paroles de sage Capitaine, mais de mutin : en outre de ce, il a eu la hardiesse d'appréhender un Oidor de Sa Majesté, méritant, par ce seul délit, d'être châtié : vous le savez aussi, ils ont, dans leurs quartiers, publié contre nous un ban de guerre à tout pillage franc, comme si nous étions des Mores. Là-dessus, Cortès, commençant à sublimer nos personnes et notre valeur aux guerres et batailles passées, dit que, alors, nous combattions pour nos vies et qu'il nous fallait, à cette heure, combattre de toutes nos forces pour la vie et l'honneur, car ces gens viennent nous emprisonner, nous chasser de chez nous et nous voler nos biens. D'ailleurs, s'écria-t-il, qu'en savons-nous?

Digitized by Google

Est-il muni des pouvoirs de notre Roi et Seigneur ou, tant seulement, des faveurs de l'évêque de Burgos, notre ennemi? Et si, par aventure, nous tombons aux mains de Narvaez (ce qu'à Dieu ne plaise!) tous les services que nous avons faits, premièrement à Dieu et ensuite à Sa Majesté, se tourneront en desservices : ils nous feront des procès, ils diront que nous avons meurtri, pillé, ruiné cette terre dont ils sont les vrais larrons et perturbateurs, et, méchants serviteurs de notre Roi et Seigneur, ils jureront l'avoir bien servi : tout ce que j'ai dit, nous le voyons de nos yeux, et notre devoir de bons gentilshommes est de défendre l'honneur de Sa Majesté et le nôtre et nos maisons et nos biens : c'est dans cette intention que je suis sorti de Mexico, plein de confiance en Dieu et en vous, car, après Dieu, j'ai mis tout mon espoir en vos mains : voyons, que vous en semble-t-il?

Alors nous lui répondîmes et, avec nous, Juan Velazquez de Léon, Francisco de Lugo et quelques autres Capitaines, qu'il pouvait être sûr que, Dieu aidant, nous saurions vaincre ou mourir, en cet estrif, mais qu'il prît garde de ne se point laisser aller à des compositions, vu que, s'il faisait quelque vilenie, nous lui donnerions des estocades. Voyant nos bonnes volontés, il se réjouit fort et dit que c'était à bon droit qu'il avait compté sur nous et, après nous avoir fait maintes offres et promesses de nous rendre tous riches et puissants, il se reprit à parler, disant qu'il nous priait en grâce de nous taire : que, pour bien vaincre les ennemis, la prudence et l'adresse sont

Digitized by Google

plus nécessaires, aux guerres et batailles, que l'extrême hardiesse : qu'il connaissait assez nos grands courages, pour savoir que chacun de nous, afin de gagner de l'honneur, serait désireux de devancer les autres et d'attaquer le premier, mais qu'il voulait que nous fussions rangés en ordonnance et par compagnies. Et dans le but de nous rendre maîtres, tout d'abord, de leur artillerie (dix-huit pièces qu'ils avaient braquées devant les logements de Narvaez), Cortès fit choix d'un Capitaine nommé Pizarro (j'ai déjà dit, d'autres fois, qu'il n'était bruit en ce temps ni du Pérou qui n'était point découvert, ni des Pizarres). Ce Pizarro était un jeune gars bien découplé. Cortès lui assigna soixante jeunes soldats, au nombre desquels je fus nommé, avec ordre, aussitôt l'artillerie prise, de courir aux appartements de Narvaez qui était logé dans un temple fort haut. Pour empoigner Narvaez, il désigna, comme Capitaine, Gonzalo de Sandoval avec soixante autres compagnons et lui donna, vu sa qualité d'Alguazil Mayor, un mandat d'arrêt dont la teneur suit :

Gonzalo de Sandoval, Alguazil Mayor de cette Nouvelle-Espagne pour Sa Majesté, je vous commande d'appréhender au corps Pamphilo de Narvaez. S'il vous résiste, tuez-le, car ainsi convient-il au service de Dieu et de Sa Majesté dont il a emprisonné un Oidor. Donné dans ce camp. Signé Hernando Cortès et contresigné par son secrétaire Pèdro Hernandez.

Le mandat donné, Cortès promit au premier soldat qui mettrait la main sur Narvaez trois mille pesos, au second deux mille et au troisième mille, disant

Digitized by Google

que ce n'était que pour les gants, vu la richesse que nous avions dans les mains. Ensuite il nomma Juan Velazquez de Leon pour prendre Diego Velazquez avec qui il avait eu la querelle, et lui donna soixante autres soldats. Et comme Narvaez s'était fortifié au plus haut des Cues, Cortès se mit à la tête d'une réserve de vingt soldats afin de se porter là où besoin serait, dans la pensée de concourir à la prise de Narvaez et de Salvatierra.

Après avoir remis les copies des ordres aux Capitaines, Cortès ajouta : Je sais bien que les gens de Narvaez sont quatre fois plus nombreux que nous, mais ils n'ont pas l'habitude des armes : et comme ils sont, pour la plupart, mal avec leur Capitaine et qu'il y en a bon nombre de malades, nous les prendrons de sursaut : j'ai bon espoir que Dieu nous donnera victoire et qu'ils ne s'entêteront guère dans leur défense, car nous pouvons leur faire plus de bien que leur Narvaez : donc, Messieurs, notre vie et notre honneur dépendant, après Dieu, de votre courage et de la vigueur de vos bras, il ne me reste qu'à vous supplier de vous rappeler que nous sommes au point où se doivent décider, à toujours mais, notre gloire et bon renom et qu'il vaut mieux mourir en braves que vivre déshonorés !

Et comme, en ce moment, il pleuvait et qu'il était tard, il n'en dit pas davantage. Depuis, j'ai songé à une chose, c'est que jamais Cortès ne nous dit : J'ai des intelligences dans le quartier de Narvaez, tel ou tel sont en notre faveur, ni rien de pareil ; il se contenta de nous exhorter à combattre en braves. Nous

Digitized by Google

celer qu'il avait des amis dans le camp de Narvaez fut le fait d'un sage Capitaine; craignant qu'une telle assurance ne diminuât, dans la bataille, l'effort de notre valeur, il voulut ne nous laisser d'autre espoir, après Dieu, que dans nos grands courages.

Laissons cela et disons comment les Capitaines par moi nommés, au milieu des soldats à chacun assignés, s'encourageaient les uns les autres. Or, mon Capitaine Pizarro avec qui nous devions prendre l'artillerie, et c'était le plus périlleux de l'affaire, ayant à percer les premiers jusques aux canons, nous expliquait très-vaillamment comment il nous fallait avancer sur l'ennemi, la pique basse, jusqu'à nous emparer de l'artillerie; aussitôt prise, nos canonniers Mesa et Arbenga le Sicilien devaient, suivant les ordres de Pizarro, tirer avec les boulets des pièces encore chargées sur ceux qui tenaient le logis de Salvatierra. Je veux dire aussi la grande nécessité d'armes où nous étions. Pour un plastron ou cabasset ou casque ou barbute de fer, nous aurions baillé, cette nuit-là, tout ce qu'on nous eût demandé et, même, tout ce que nous avions gagné. Puis, on nous donna secrètement le mot du guet, pour la bataille. C'était : Espiritu Santo! Espiritu Santo! C'est usage militaire, afin que les soldats se puissent appeler et reconnaître par un mot secret ignoré de l'ennemi. Ceux de Narvaez avaient leur cri de guerre : Santa Maria! Santa Maria!

Cela fait, comme j'étais grand ami et serviteur du Capitaine Sandoval, il me dit, cette nuit-là, qu'il me requérait en grâce, si je me tirais vivant de la

Digitized by Google

prise de l'artillerie, de m'aboucher avec lui et de le suivre. Je le lui promis et je le fis, comme on verra plus avant. Maintenant, disons à quoi fut occupé un bon bout de la nuit : à accommoder l'équipement et à songer à ce que nous avions devant nous, vu que, pour souper, il n'y avait rien. Ensuite, nos coureurs partirent et je fus posté en vedette avec deux autres soldats. Peu après, un coureur m'aborde et me demande si je n'ai rien vu, je lui réponds que non. Là-dessus, survient un sergent de bande qui nous dit que le Galleguillo, celui-là même qui était venu du quartier de Narvaez, ne paraissait plus, que c'était un espion lancé par Narvaez et que Cortès ordonnait de nous acheminer incontinent vers Cempoala. En effet, fifre et tambour battaient. Les Capitaines disposaient leurs soldats. Et nous commençâmes à marcher. Le Galleguillo fut trouvé sous des couvertures, dormant. Comme il pleuvait, le pauvre, mal accoutumé à rester sous l'eau et au froid, s'était mis là, à dormir.

Or donc, au pas allongé, sans fifre ni tambour, ils avaient cessé de jouer sur l'ordre de Cortès, et nos coureurs battant l'estrade, nous gagnâmes la rivière où Narvaez, comme je l'ai dit, avait placé en vedettes les nommés Gonzalo Carrasco et Hurtado. Ils étaient si peu sur leurs gardes que nous eûmes loisir de prendre le Carrasco. L'autre s'ensauva vers le quartier de Narvaez, criant : Aux armes! Aux armes! Cortès arrive! Je n'ai pas oublié le passage de cette rivière. Il pleuvait, elle était un peu grosse, les pierres glissaient, et comme nous avions à dos les piques et les armes,

Digitized by Google

l'incommodité fut grande. Il me souvient aussi que Carrasco, alors qu'il fut pris, criait à Cortès : Prenez garde, seigneur Cortès ! N'allez pas là-bas ! Narvaez, par la morbleu, je le jure ! est aux champs à vous attendre avec toute son armée ! Cortès le donna à garder à son secrétaire Pedro Hernandez.

Or, voyant que l'Hurtado avait donné l'éveil, nous ne nous arrêtâmes plus. L'Hurtado allait à grands cris, faisant donner l'alarme, Narvaez appelait ses Capitaines, et nous, pique baissée, nous nous jetions sur leur artillerie. Tout fut fait d'un coup, si bien que les artilleurs n'eurent le temps de bouter le feu qu'à quatre de leurs pièces. Quelques boulets nous passèrent par dessus ; un autre tua trois de nos compagnons. En cet instant, arrivèrent tous nos Capitaines, fifre et tambour battant la charge. Ils s'arrêtèrent quelque peu avec les gens de cheval de Narvaez dont il y avait beau nombre et en ruèrent bas incontinent six ou sept. Nous autres qui avions pris l'artillerie, nous n'osions pas la laisser sans défense, vu que, du haut de son logis, Narvaez nous tirait force traits et coups d'escopette. Sur ce, arrive le Capitaine Sandoval. Il monte rapidement les degrés. Quelque roide que fût la résistance qu'opposait Narvaez, à travers les traits, l'escopetterie, les pertuisanes et les lances, il les gravit néanmoins, lui et ses soldats. Aussitôt que nous vîmes que nul ne nous pouvait plus disputer l'artillerie par nous conquise, nous la remîmes à nos canonniers et courûmes, en bon nombre, avec le Capitaine Pizarro, aider le Sandoval. Ceux de Narvaez lui avaient fait descendre six

Digitized by Google

ou sept degrés, en se retirant. Il les regagna, à notre arrivée. Et nous demeurâmes un bon moment à batailler avec nos grandes piques; lorsque, fort à l'improviste, nous entendîmes le Narvaez crier : Santa Maria! A l'aide! Je suis mort! Ils m'ont crevé un œil! Ce qu'oyant, nous criâmes aussitôt : Victoire! Victoire pour ceux de l'Esprit-Saint! Narvaez est mort! Néanmoins, nous ne pûmes les forcer dans le temple où ils tenaient, jusqu'à ce qu'un certain Martin Lopez, celui des brigantins, lequel était de haute stature, bouta le feu aux chaumes qui couvraient le temple. Et tous ceux de Narvaez roulèrent en bas des degrés. Nous prîmes alors Narvaez. Le premier qui lui mit la main dessus fut un certain Pedro Sanchez Farfan, et, moi, je le remis à Sandoval et à d'autres Capitaines, de l'armée même de Narvaez, qui, ce nonobstant, de concert avec Sandoval, étaient à pousser des cris et acclamations de : Vive le Roi! Vivent le Roi et Cortès en son Royal Nom! Victoire! Victoire! Narvaez est mort!

Laissons ce combat et retournons à Cortès et à nos autres Capitaines. Ils étaient toujours à batailler contre ceux des Capitaines de Narvaez qui, ne s'étant pas rendus, tenaient encore au haut des Cues, malgré les boulets que leur envoyaient nos artilleurs et nos cris de mort de Narvaez. Alors Cortès, qui était fort avisé, fit vitement publier un ban enjoignant à tous ceux de Narvaez de se venir aussitôt ranger à la bannière de Sa Majesté et de Cortès en son Royal Nom, sous peine de mort. Avec tout cela, les gens de Diego Velasquez le Jeune ne se rendaient pas, non plus que

Digitized by Google

ceux de Salvatierra; ils occupaient de hauts Cues dont on ne pouvait s'emparer. Enfin Sandoval, avec la moitié de sa troupe, y alla, et, à renfort de canons et de bans, nous les forçâmes. Ainsi furent pris le Salvatierra et ses compagnons et le jeune Diego Velazquez.

Après quoi, Sandoval, avec ceux de nous qui en avaient fait la prise, alla mettre le Narvaez mieux en sûreté, bien qu'il eût déjà doubles fers aux pieds.

Lorsque Cortès, Juan Velazquez et Ordas se furent assurés de Salvatierra, de Diego Velazquez le Jeune, de Gamarra, de Juan Yuste, de Juan Bono, Biscayen, et d'autres personnes principales, Cortès, sans se faire connaître, vint, en compagnie de nos Capitaines, là où nous tenions Narvaez. Or, comme il faisait grand chaud et qu'il avait, chargé de ses armes, couru de part et d'autre, appelant nos soldats et faisant crier les bans, il venait, tout suant et harassé et hors d'haleine. Il dit à Sandoval, s'y reprenant à deux fois, car il pouvait à peine parler, tant il était recru de travail : Eh bien! Et Narvaez? Et Narvaez? — Il est là, il est là, répondit Sandoval, et dûment serré. Et Cortès, tout haletant, reprit : Prenez garde, mon fils Sandoval, ne vous éloignez point de lui, ni vous ni vos compagnons, de peur qu'il ne s'échappe, cependant que je vais entendre au reste : ayez aussi l'œil sur ces Capitaines prisonniers et que tout soit en bonne sûreté. Là-dessus, il partit et alla faire publier d'autres bans enjoignant, sous peine de mort, à tous les gens de Narvaez d'avoir à se venir ranger, sans retard et sur-le-champ, à la bannière de Sa Majesté et, en son Royal Nom, de

Digitized by Google

Hernando Cortes, son Capitaine Général et Juge Souverain, prohibant le port de toutes armes et en ordonnant la remise et livraison entre les mains de nos Alguazils.

Tout cela se passait dans l'obscurité, car le jour ne commençait pas encore de poindre. Il pleuvait de temps en temps et, pour lors, la lune se levait. A notre arrivée, il faisait très-noir et il pleuvait. L'ombre nous favorisa, car il y avait quantité de cocuyos (ainsi les nomme-t-on à Cuba) qui reluisaient dans la nuit, et les gens de Narvaez crurent que c'était des mèches d'escopettes.

Laissons cela et poussons plus avant. Or Narvaez, se voyant fort malement navré et l'œil crevé, demanda à Sandoval de permettre qu'un sien chirurgien qu'il avait amené sur son Armada, lequel se nommait Maître Juan, pansât son œil et les blessures des autres Capitaines. La licence octroyée, au cours du pansement, Cortès, se celant afin de n'être point reconnu, s'approcha pour le voir panser. On dit à Narvaez que Cortès était là. Ce qu'oyant, il s'écria : Seigneur Capitaine Cortès, faites grand état de m'avoir vaincu et de tenir ainsi prisonnière ma personne! Cortès lui répondit qu'il rendait bien des grâces à Dieu qui lui avait donné cette victoire, ainsi qu'aux braves gentilshommes, ses compagnons, qui la lui avaient moyennée ; mais que sa prise et sa défaite étaient l'une des moindres choses qu'il eût exécutées dans la Nouvelle-Espagne ; il lui demanda encore s'il avait été bienséant à lui d'avoir l'outrecuidance d'appréhender un Oidor de Sa Majesté. Cela dit,

Digitized by Google

il s'en alla et ne lui parla pas davantage et commanda à Sandoval de lui mettre bonne garde de personnes sûres et de ne point s'éloigner. Il avait déjà doubles fers aux pieds. Nous le menâmes à un appartement où les soldats de garde furent placés. Sandoval m'ayant désigné pour ce poste m'ordonna secrètement de ne laisser aucun de ses gens parler avec lui, jusqu'au lever du jour où Cortès le mettrait mieux à couvert.

Laissons cela et disons comment Narvaez avait envoyé, ainsi que je l'ai relaté en son lieu, quarante cavaliers pour nous arrêter, au passage de la rivière, dans notre marche vers ses quartiers. Or, ayant su qu'ils battaient encore la campagne et craignant qu'ils ne nous vinssent assaillir dans le but de nous ôter leurs Capitaines prisonniers et Narvaez lui-même, nous nous tenions très sur nos gardes. Cortès résolut de les envoyer prier en grâce, avec force offres de service et promesses pour tous, de s'en venir au quartier. Pour les ramener, il leur dépêcha Christoval de Oli qui était notre Mestre de Camp et Diego de Ordas. Ils y allèrent sur des chevaux qu'ils prirent aux gens de Narvaez; nous n'avions pas mené un seul de tous les nôtres : ils étaient restés attachés dans un petit bois, proche Cempoala, car nous n'emportâmes alors que piques, épées, rondaches et poignards. Nos envoyés se mirent donc aux champs avec un soldat de Narvaez qui leur montra la piste des cavaliers. Ils les rencontrèrent. Bref, ils leur en dirent tant, offres et promesses, de la part de Cortès, qu'ils les ramenèrent. Avant qu'ils fussent rendus à notre camp, il était

Digitized by Google

déjà grand jour. Et, sans qu'un mot leur en eût été dit ni par Cortès ni par aucun de nous, voici que les timbaliers de Narvaez commencèrent à battre leurs timbales, et leurs fifres à jouer et leurs tambours, criant : Vive, vive la bonne grâce des Romains qui, si peu nombreux, ont vaincu Narvaez et ses soldats ! Et un nègre nommé Guidela, qu'avait amené Narvaez et qui fut fort gracieux bouffon, s'écriait à tue-tête : Ayez égard que les Romains n'ont jamais fait telle prouesse ! Nous avions beau leur dire de se taire et de ne pas battre leurs timbales, ils ne le voulaient point faire, jusques à tant que Cortès fît empoigner le timbalier, lequel était à moitie fou et avait nom Tapia. En ce point arrivèrent Christoval de Oli et Diego de Ordas, ramenant les cavaliers, ainsi que je l'ai dit, et, parmi eux, Andrès de Duero, Agustin Bermudez et maints amis de notre Capitaine. En arrivant, ils allaient baiser les mains à Cortès qui se tenait assis sur une chaise à dossier, ayant par-dessus ses armes une longue robe de couleur comme orangée, et entouré de nous. Il fallait voir avec quelle grâce il leur parlait et les accolait et les tant courtoises paroles qu'il leur disait ! Il faisait bon voir comme il était joyeux ! Et, certes, il avait bien raison, se voyant, en ce point, le maître et si puissant. Et après lui avoir baisé la main, chacun s'en alla à son logis.

Parlons, à cette heure, des morts et blessés de cette nuit. L'Alferez de Narvaez, qui se nommait N... de Fuentes, y fut tué ; c'était un hidalgo de Séville. Un autre Capitaine nommé Rojas et natif de Castille la

Digitized by Google

Vieille y mourut aussi avec deux autres hommes de Narvaez. Enfin, fut occis un de nos trois soldats déserteurs que nous nommions Alonso Garcia le Charretier. Les blessés furent nombreux parmi les gens de Narvaez. Quant à nous, nous eûmes quatre morts et plus de blessés. Le Gros Cacique en sortit aussi blessé; ayant appris que nous approchions de Cempoala, il se réfugia dans le logis de Narvaez où il fut navré. Cortès le fit aussitôt fort bien panser et le remit en sa maison avec ordre de ne le point molester. Quant à Cervantès le Fou et à Escalonilla qui avaient passé à Narvaez après avoir été des nôtres, ils n'en furent pas non plus quittes à bon compte, car l'Escalona ne s'en tira que bien féru et le Cervantes bien bâtonné. J'ai déjà dit que le Charretier avait été tué. Allons à présent au logis de Salvatierra le Terrible. Ses soldats contèrent que, de toute leur vie, oncques ils ne virent homme plus coïard et plus mortellement angoissé, alors qu'il nous entendit battre la charge et crier : Victoire! victoire! Narvaez est mort! Il dit aussitôt qu'il avait fort mal à l'estomac et ne fut bon à rien. J'ai relaté ce trait, à raison de ses terribles braveries. Dans sa compagnie, il y en eut également de blessés. Parlons du Diego Velazquez et des autres Capitaines qui occupaient avec lui son logement. Là aussi, il y eut des blessés, et notre Capitaine Juan Velazquez de Leon prit le Diego Velazquez avec qui il avait eu la querelle, lors du dîner de Narvaez. Et, l'ayant mené à son appartement, il ordonna qu'il fût pansé et qu'il lui fût fait force honnêtetés.

Digitized by Google

Or, ayant rendu compte de tous les accidents de notre bataille, disons, à cette heure, ce qui davantage se fit.

CHAPITRE CXXIII

Comment, après que Narvaez eut été déconfit, tout ainsi que je l'ai narré, arrivèrent les Indiens de Chinanta que Cortès avait fait appeler, et de ce qui advint en outre.

J'ai déjà dit, à son chapitre, que Cortès avait envoyé demander aux pueblos de Chinanta, d'où avaient été apportées les lances et piques, d'envoyer deux mille Indiens armés de leurs lances qui sont beaucoup plus longues que les nôtres, pour nous prêter main-forte. Ils arrivèrent, ce jour-là même, et, quelque peu tard, après la prise de Narvaez. Ils avaient pour chefs leurs Caciques eux-mêmes et un de nos soldats nommé Barrientos, lequel était demeuré, à cet effet, dans Chinanta.

Ils entrèrent à Cempoala en fort belle ordonnance, deux par deux, portant leurs grandes et fortes lances garnies d'une brasse de pierre dure et coupante comme rasoir, ainsi que je l'ai d'autres fois dit. Chacun des Indiens portait une rondache en forme de petit

Digitized by Google

pavois. Enseignes déployées, avec force plumes sur le chef, au bruit des tambours et des cornets, chaque archer flanqué de deux lanciers, et hurlant et sifflant et criant : Vive le Roi ! vive le Roi et Hernando Cortès en son Royal Nom ! ils firent une brave et notable entrée.

Ils pouvaient être quinze cents et paraissaient trois mille par la disposition et l'ordre de leur marche. Lorsque les soldats de Narvaez les virent, ils demeurèrent ébahis, se demandant, dit-on, les uns aux autres, ce qui serait advenu d'eux s'ils avaient eu à faire à ces Indiens seuls ou attaquant avec nous. Cortès parla fort amiablement aux chefs, leur rendant grâces de leur venue. Il leur distribua des patenôtres de Castille, leur ordonna de s'en retourner incontinent à leurs villages, sans faire dommage aucun aux populations, sur leur chemin, et renvoya avec eux le même Barrientos.

Restons-en là et je dirai ce que fit en outre Cortès.

CHAPITRE CXXIV

Comment Cortès envoya au port le Capitaine Francisco de Lugo accompagné de deux soldats qui avaient été maîtres en l'art de faire des navires, avec ordre de lui ramener incontinent à Cempoala tous les maîtres et pilotes de la flotte de Narvaez et de retirer des

Digitized by Google

navires les voiles, gouvernails et boussoles, afin qu'on ne pût aller à l'île de Cuba aviser Diego Velazquez de ce qui était advenu, et comment fut fait un Amiral de la Mer.

Le Pamphilo de Narvaez ayant été du tout déconfit, fait prisonnier, lui et ses Capitaines et tous les autres désarmés, Cortès commanda au Capitaine Francisco de Lugo d'aller au port où était mouillée la flotte de Narvaez forte de dix-huit navires, avec ordre de lui envoyer à Cempoala tous les pilotes et maîtres et de tirer des navires les voiles, gouvernails et boussoles, afin qu'on ne pût aller à Cuba donner avis à Diego Velazquez; il devait mettre aux fers ceux qui refuseraient d'obéir. Francisco de Lugo mena avec lui, comme aides, deux de nos soldats qui avaient été hommes de mer. Cortès ordonna aussi de lui envoyer sans retard un certain Sancho de Barahona que Narvaez tenait prisonnier avec d'autres soldats. Ce Barahona fut habitant de Guatimala, homme riche. Il me souvient qu'il était fort dolent et maigre alors qu'il arriva par-devant Cortès, lequel le fit traiter avec honnêteté. Retournons aux maîtres et pilotes. Ils vinrent aussitôt baisser les mains au Capitaine Cortès, lequel leur fit prêter serment qu'ils ne faudraient point à leur charge et lui garderaient en tout obéissance. Il leur nomma alors pour Amiral et Capitaine de la Mer un certain Pedro Caballero qui avait été maître sur l'un des navires de Narvaez, personne à qui Cortès prêta grande fiance. Il lui avait, dit-on, baillé auparavant de bons tuileaux d'or. Ce Cabal-

Digitized by Google

lero eut ordre de ne laisser sortir du port aucun navire quelle qu'en fût la destination ; tous les maîtres, pilotes et mariniers lui devaient obéir ; au cas où Diego Velazquez enverrait d'autres navires (Cortès avait eu avis qu'il y en avait deux en partance) il devait faire en sorte de se saisir des Capitaines et d'enlever gouvernails, voiles et boussoles jusqu'à ce que Cortès en ordonnât autrement. Ce que fit Pedro Caballero, comme je le conterai plus avant.

Laissons les navires et le port en sûreté et disons ce qui fut résolu dans notre camp d'accord avec ceux de Narvaez. Il fut immédiatement décidé que Juan Velazquez de Leon s'en irait conquérir et peupler le pays de Panuco. Cortès lui assigna à cet effet cent vingt soldats dont cent de ceux de Narvaez et vingt des nôtres parmi eux mêlés, comme ayant plus d'expérience de la guerre. Velazquez devait aussi mener deux navires, afin d'aller, depuis le fleuve de Panuco, découvrir la côte en avant. Cortès donna encore à Diego de Ordas, pour aller peupler le pays de Guazacualco, une autre compagnie d'autres cent vingt soldats, dont cent de Narvaez et vingt des nôtres, tout comme à Juan Velazquez. Ordas devait emmener deux autres navires afin d'envoyer, du fleuve de Guazacualco à l'île de la Jamaïque, quérir du bétail, juments, veaux, porcs, brebis, poules de Castille et chèvres qui multiplieraient en ce terroir, la province de Guazacualco étant bonne à cela. Or, afin que ces Capitaines et soldats pussent partir et emporter toutes leurs armes, Cortès les leur fit rendre et fit lâcher tous les Capitaines prison-

Digitized by Google

niers, excepté Narvaez et Salvatierra qui disait qu'il avait mal à l'estomac. Il fallait donc leur remettre toutes leurs armes; mais quelques-uns de nos soldats s'étaient déjà nantis de chevaux, épées et autres effets. Cortès ordonna de les leur restituer. Sur notre refus, il y eut certains colloques fâcheux. Nous prétendions détenir ces armes fort appertement et que nous ne les rendrions point, vu qu'on avait publié contre nous, dans le quartier de Narvaez, guerre à tout pillage franc; qu'ils étaient venus dans l'intention de se saisir de nos personnes et de nos biens, nous traitant de félons, nous si grands serviteurs de Sa Majesté; bref, que nous ne leur voulions rien rendre. Néanmoins, Cortès s'entêtait à nous faire restituer et, comme il était Capitaine Général, il nous fallut bien faire à sa volonté. Quant à moi, je leur donnai un cheval tout sellé et bridé que j'avais déjà caché et deux épées et trois poignards et une targe. Plusieurs autres de nos soldats remirent d'autres chevaux et armes. Et comme Alonso de Avila était Capitaine et homme à dire à Cortès ce qui lui paraissait bon, il se joignit au Père Fray Bartolomé de Olmedo et, prenant à part Cortès, ils lui dirent : Qu'il semblait vouloir contrefaire Alexandre Macédonien, lequel, après qu'il avait fait, avec ses soldats, quelque grande prouesse, s'évertuait à honorer et gratifier les vaincus plus que ses propres Capitaines et soldats dont il tenait la victoire : qu'ils lui disaient cela parce qu'ils avaient vu, dans ces jours qui avaient suivi la prise de Narvaez, qu'il donnait aux Capitaines vaincus tous les vivres et joyaux

Digitized by Google

d'or offerts par les Indiens du voisinage, ne faisant pas plus de cas de nous que s'il ne nous connaissait point : que ce n'était pas bien fait, mais fort grande ingratitude, ayant été par nous mis en la haute condition où il était. Cortès répondit à cela que tout ce qu'il avait, personne et biens, était à nous, mais que, pour le présent, il ne pouvait faire moins que d'honorer par dons, paroles et promesses les gens de Narvaez, de peur, qu'étant beaucoup plus nombreux, ils ne vinssent à se lever contre nous et lui et à le tuer. A quoi Alonso de Avila repartit par des paroles quelque peu superbes, si bien que Cortès lui dit que peu lui chalait que tel ou tel ne le voulût point suivre, vu que, de tout temps, les femmes ont fait et font encore des soldats en Castille. Et l'Alonso de Avila répliqua en termes arrogants et irrespectueux : Que c'était vrai : que les femmes faisaient des soldats, mais aussi des Capitaines et des Gouverneurs, et que nous valions assez pour qu'il le lui dît. Et comme la conjoncture était telle que Cortès ne pouvait rien faire autre que se taire, par dons et promesses il s'attacha l'Avila et, l'ayant reconnu fort audacieux et craignant toujours que, par aventure, un jour ou l'autre il ne fît quelque chose à son détriment, il dissimula. Mais, d'ores en avant, il l'expédiait toujours à des affaires d'importance; c'est ainsi qu'il alla à l'île de Santo-Domingo et ensuite en Espagne, lorsque nous envoyâmes les hardes de la chambre et le trésor du grand Montezuma que détroussa Jean Florin, grand corsaire français, ce que je conterai à son temps et lieu.

Digitized by Google

Retournons, à cette heure, au Narvaez et à un nègre qu'il avait amené, d'autant plus noir pour la Nouvelle-Espagne, qu'il infecta et emplit toute la terre de petite vérole dont il était couvert. La mortalité en fut grande, car, à ce que disaient les *Indiens*, oncques ils n'avaient eu semblable maladie, et, comme ils ne la connaissaient point, ils se lavaient avec fréquence, ce qui les fit mourir a foison. De telle sorte, que sombre fut l'aventure de Narvaez et plus noir encore le trépas de tant de gens qui moururent sans être chrétiens.

Mais laissons tout cela et disons comme quoi les habitants de la Villa-Rica, lesquels y étaient demeurés établis et n'étaient point allés à Mexico, réclamèrent à Cortès la part d'or qui leur revenait, lui disant qu'ils étaient restés, sur son ordre, dans ce port et ville où ils servaient tout aussi bien Dieu et le Roi que ceux qui étaient allés à Mexico, vu qu'ils s'employaient à garder le pays et à faire la forteresse : que quelques-uns d'eux, dont les blessures n'étaient point encore fermées, s'étaient trouvés à l'affaire d'Almeria et que tous les autres avaient pris part à la capture de Narvaez : qu'il leur donnât donc leur part. Cortès, voyant que ce qu'ils prétendaient était fort juste, leur dit d'envoyer deux hommes, habitants principaux de cette ville, avec le pouvoir de tous, et qu'on leur remettrait l'or qu'il avait mis à part. A ce qu'il me semble, il leur dit que l'or était resté en garde à Tlascala, mais il ne m'en souvient pas bien. Ils dépêchèrent donc incontinent, pour aller quérir cet or et

Digitized by Google

leurs parts, deux habitants de la dite Ville dont le principal se nommait Juan de Alcantara le Vieux.

Mais c'est assez deviser là-dessus, nous conterons, par la suite, ce qui advint de l'Alcantara et de l'or, car il nous faut dire comment la Fortune ennemie tourne vitement sa roue, faisant, aux grandes bonaces et plaisirs, succéder les tristesses.

Voici. A cet instant arrivèrent des nouvelles que Mexico s'était levé, et que Pedro de Alvarado, assiégé dans ses logements et sa forteresse où on lui boutait le feu de toutes parts, ayant eu sept soldats tués et nombre d'autres blessés, faisait demander fort instamment et hâtivement secours. Cette nouvelle fut apportée par deux Tlascaltèques, sans lettre aucune. Bientôt arrivèrent d'autres Tlascaltèques expédiés par Pedro de Alvarado, avec une lettre où il disait de même. Lorsque nous ouïmes cette si mauvaise nouvelle, Dieu sait combien elle nous chagrina! Aussitôt, à grandes journées, nous nous acheminâmes vers Mexico, laissant prisonniers le Narvaez et le Salvatierra dans la Villa-Rica, où, ce me semble, resta, comme Lieutenant et Capitaine, Rodrigo Rangel, qui fut chargé de garder le Narvaez et de recueillir bon nombre de ses soldats malades.

Alors aussi, au moment où nous partions, quatre nobles Principaux envoyés par le grand Montezuma vinrent, par-devant Cortès, porter plaintes contre Pedro de Alvarado. Ils dirent, en pleurant toutes les larmes de leurs yeux, que Pedro de Alvarado, sorti de ses logements avec tous les soldats que lui avait laissés

Digitized by Google

Cortès, sans cause aucune, s'était rué sur leurs Principaux et Caciques, lesquels, avec la licence du dit Alvarado, étaient à danser et à fêter leurs idoles Huichilobos et Tezcatepuca : qu'il en avait massacré et blessé un beau compte et qu'eux, en se *défendant*, lui avaient tué six soldats: ce pourquoi, ils se plaignaient véhémentement de Pedro de Alvarado. Cortès répondit assez roidement aux messagers qu'il irait à Mexico et remédierait à tout. C'est avec cette réponse qu'ils s'en allèrent vers leur grand Montezuma, lequel la trouva très-mauvaise et en fut marri. Et, mêmement, tout aussitôt, Cortès expédia à Pedro de Alvarado des dépêches où il lui disait de *prendre* garde que le Montezuma ne s'échappât *et* que nous allions vers lui à grandes journées; il lui apprenait aussi la victoire que nous avions eue contre Narvaez et que savait déjà le grand Montezuma.

Il me faut en rester là et je dirai ce qui s'ensuivit.

CHAPITRE CXXV.

Comment nous cheminâmes à grandes journées, aussi bien Cortès avec tous ses Capitaines, que tous ceux de Narvaez, sauf Pamphilo de Narvaez et Salvatierra qui demeuraient prisonniers.

A l'arrivée de la susdite nouvelle de l'investissement d'Alvarado et de la rébellion de Mexico, les compagnies qui, sous Juan Velazquez de Leon

Digitized by Google

et Diego de Ordas, devaient aller peupler Panuco et Guazacualco, furent dissoutes. Nul n'y alla, tous marchèrent avec nous. Et Cortès parla à ceux de Narvaez qu'il jugea ne devoir pas aller volontiers avec nous à ce secours; il les pria de laisser derrière les inimitiés passées du fait de Narvaez, leur promettant de les faire riches et de leur donner des emplois : eux, qui venaient chercher leur vie, ils étaient dans un pays où ils pouvaient servir Dieu et Sa Majesté et s'enrichir, et c'était maintenant le cas. Bref, il leur en dit tant que tous, unanimement, lui offrirent de marcher avec nous. S'ils avaient connu la force de Mexico, certes, nul n'y serait allé.

Aussitôt, cheminant à très-grandes journées, nous gagnâmes Tlascala où nous apprîmes que, jusqu'au moment où ils surent que nous avions déconfit Narvaez, Montezuma et ses Chefs n'avaient pas cessé de guerroyer Pedro de Alvarado, et qu'ils lui avaient déjà tué sept soldats et brûlé ses logements; en apprenant notre victoire, ils cessèrent la guerre; mais, à ce qu'on nous dit, les nôtres étaient fort harassés par le manque d'eau et de vivres dont Montezuma ne les avait oncques fait pourvoir. Des Indiens de Tlascala apportèrent cette nouvelle, à l'heure même de notre arrivée. Cortès ayant aussitôt fait la montre des gens qu'il menait trouva environ mille et trois cents soldats, tant des nôtres que de ceux de Narvaez, quatre-vingt-seize chevaux, quatre-vingts arbalétriers et tout autant d'escopettiers, avec lesquels il parut à Cortès que sa troupe était bastante pour pouvoir entrer, fort

Digitized by Google

à son aise, dans Mexico. En outre, les Caciques, dans Tlascala, nous donnèrent deux mille guerriers Indiens. Et, sans retard, nous poussâmes à grandes journées jusqu'à Tezcuco qui est puissante cité. On ne nous y fit nulle honnêtetè. Pas un seigneur ne parut. Tout y avait méchante et farouche mine.

Nous entrâmes à Mexico le jour de Monseigneur Saint-Jean de Juin, de l'an mil cinq cent et vingt. Caciques, Chefs, Indiens connus, nul ne se montrait par les rues. Les maisons étaient désertes. Lorsque nous arrivâmes à nos anciens logements, le grand Montezuma sortit au préau pour parler à Cortès et l'accoler et lui donner la bienvenue et le *congratuler* de sa victoire sur Narvaez. Mais Cortès, qui revenait victorieux, ne le voulut point ouïr, et le Montezuma, tout triste et pensif, rentra dans son appartement. Chacun de nous ayant repris le logis qu'il occupait avant notre départ de Mexico, les gens de Narvaez furent logés dans d'autres chambres. Nous avions déjà vu et entretenu Pedro de Alvarado et les soldats qui étaient demeurés avec lui; ils nous contaient leurs guerres avec les Mexicains, l'extrémité où ils avaient été réduits, et nous, nous leur faisions le récit de la victoire gagnée sur Narvaez.

Je laisserai cela et dirai comment Cortès tâcha de savoir la cause du soulèvement de Mexico, vu que nous tenions pour bien entendu que Montezuma n'en avait point été satisfait; car, suivant le dire de plusieurs des soldats demeurés avec Pedro de Alvarado, en ces hasards, si Montezuma eût agréé, conseillé ou favorisé

Digitized by Google

cette révolte, ils auraient tous été massacrés, tandis qu'il s'employait à calmer les Indiens et à faire cesser la guerre. D'après ce que Pedro de Alvarado contait à Cortès, les Mexicains s'étaient rebellés afin de délivrer Montezuma et parce que leur Huichilobos le leur avait ordonné à raison de l'Image de Notre Dame la Vierge Sainte Marie et de la Croix que nous avions mises dans sa maison. Il dit encore que quantité d'Indiens étant venus pour ôter la Sainte Image d'où nous l'avions placée, ils ne le purent faire, ce qu'ils estimèrent grand miracle; l'ayant dit au Montezuma, il leur ordonna de la laisser au même lieu et autel et de ne point y solliciter davantage, ce qu'ils firent. Le Pedro de Alvarado ajouta que le Narvaez ayant fait dire à Montezuma qu'il l'allait venir tirer de prison et nous arrêter (ce qui ne s'effectua point), et Cortès lui ayant promis que, sitôt que nous aurions des navires, nous nous y embarquerions et sortirions du tout du pays, les Mexicains, voyant que nous ne nous en allions point, que tout n'était que paroles et qu'il revenait un plus grand nombre de Teules, jugèrent qu'il serait bon, avant que ceux de Narvaez et les nôtres rentrassent à Mexico, de massacrer le Pedro de Alvarado et ses soldats, de délivrer le grand Montezuma et, ensuite, de ne laisser vivant pas un de nous ni de ceux de Narvaez, d'autant qu'ils crurent que Narvaez nous vaincrait. Tel fut le récit que, pour sa décharge, le Pedro de Alvarado fit à Cortès. Et pourquoi, répliqua Cortès, les avait-il attaqués ce pendant qu'ils dansaient et faisaient leurs fêtes, bals et sacri-

Digitized by Google

fices à Huichilobos et Tezcatepuca? Pedro de Alvarado répondit que ces Indiens devaient l'assaillir sitôt après, suivant le complot qu'ils avaient fait et qu'il avait appris, avec tout le reste, d'un Papa, de deux Principaux et de quelques autres Mexicains. — Mais on m'a dit, insista Cortès, qu'ils vous avaient demandé licence pour faire leur areito et bal. Alvarado dit que c'était vrai, mais qu'il avait pris les devants, leur tombant dessus, afin de les surprendre, terrifier et prévenir leur attaque. Ce qu'oyant, Cortès lui dit, fort en colère, que c'était très-mal fait et grande folie et mince vérité, et que plût à Dieu que le Montezuma se fût échappé et n'eût point écouté ses Idoles. Il le laissa là-dessus et ne lui en parla pas davantage.

Pedro de Alvarado conta aussi qu'au cours de cette guerre, voyant de nombreux escadrons d'Indiens qui venaient pour incendier ses logements, il donna l'ordre de bouter le feu à un canon qui était tout amorcé et chargé d'un boulet et de force dragées. Le coup ne partit pas. Alors il fit une sortie impétueuse contre les escadrons qui l'attaquaient; pressé par une multitude d'Indiens, il commençait à se replier vers ses défenses et logements, lorsque le canon partit tout seul; le boulet et les dragées tuèrent quantité d'assaillants. Sans ce coup de fortune, tous les nôtres étaient massacrés, vu, qu'à cette fois, les Mexicains emmenèrent deux soldats vivants. Pedro de Alvarado ajouta (et c'est la seule chose que dirent, avec lui, d'autres soldats, car, pour le reste, l'Alvarado le contait tout seul) que,

Digitized by Google

manquant d'eau pour boire, ils avaient creusé dans le préau et fait un puits d'où ils tirèrent de l'eau douce, encore que l'eau fût salée partout. Ce furent bienfaits de Notre Seigneur Dieu. Pour ce qui est de l'eau, je dis, moi, qu'il y avait à Mexico une fontaine d'où sourdait souvent et la plupart du temps de l'eau quelque peu douce.

Quant à ce que prétendent quelques-uns, que le Pedro de Alvarado assaillit les Indiens, mû par la convoitise de l'or et des joyaux précieux qu'ils avaient à ce bal, je ne le crois point. Jamais je n'ai rien ouï de tel, et un pareil acte n'est pas croyable de lui, quoi qu'en dise l'évêque Fray Bartolomé de las Casas, lequel en conte bien d'autres qui n'ont jamais eu lieu. Vraiment il ne leur tomba dessus que pour leur mettre la peur au ventre et leur donner assez de quoi s'occuper à panser et pleurer les maux qu'il leur fit, sans plus songer à le venir attaquer et pour suivre le dicton qui dit : qui entreprend triomphe. Le succès en fut très-pire, comme il parut. Nous sûmes aussi fort véritablement que jamais le Montezuma ne commanda semblable guerre ; que, tandis que ses sujets combattaient Alvarado, il leur ordonnait de ne le point faire, et qu'ils lui répondaient qu'il n'y avait plus moyen d'endurer qu'on le tînt captif et qu'on allât ainsi les égorger au milieu de leurs danses et qu'ils le tireraient de là et tueraient tous les Teules qui s'y opposaient. Je puis dire que je tiens ces choses et d'autres encore, de personnes de foi qui se trouvèrent, avec Pedro de Alvarado, en cette conjoncture.

Digitized by Google

J'en demeurerai là et je conterai la grande guerre qu'ils nous firent après, comme s'ensuit.

CHAPITRE CXXVI.

Comment on nous guerroya dans Mexico et des combats qu'ils nous donnaient et de ce que nous endurâmes en outre.

Cortès avait bien vu que, dans Tezcuco, on ne nous avait fait aucun accueil, ni même donné de quoi manger, si ce n'est mal et de mal entrain, que nous n'avions pas trouvé de Principaux à qui parler et que tout était de méchante et farouche mine.

A Mexico, il en était de même. Il vit qu'on ne faisait pas de marché, que tout était soulevé et entendit de Pedro de Alvarado l'impertinente manière dont il avait assailli les Indiens. Il paraît, qu'au long du chemin, Cortès avait dit aux Capitaines, se louant soi-même, le grand respect et pouvoir qu'il avait : que, par les villes et chemins, on sortirait le recevoir et lui faire fête : que, dans Mexico, il commandait absolument tant au grand Montezuma qu'à tous les Chefs, et qu'on lui ferait des présents d'or comme de coutume. Or, voyant que tout était fait au rebours de ses pensées, vu qu'on ne nous donnait même pas à

Digitized by Google

manger, il était très dépité et enorgueilli de la nombreuse troupe d'Espagnols qu'il menait et très-triste et mal content. En ce point, le grand Montezuma envoya deux de ses Principaux prier notre Cortès de l'aller voir, car il lui voulait parler. La réponse qu'il rendit fut : Diantre soit du chien qui ne veut même pas qu'on tienne le marché et ne nous fait pas donner à manger! A ces paroles de Cortès, nos Capitaines Juan Velazquez de Leon, Christoval de Oli, Alonso de Avila et Francisco de Lugo dirent : Monsieur, modérez votre ire et considérez tout le bien et l'honneur que nous a faits ce Roi de ces pays : il est si bon que, sans lui, nous serions déjà morts et mangés : ayez aussi égard qu'il nous a donné jusqu'à ses filles. Ce qu'oyant, Cortès, s'indignant davantage de ces paroles qui avaient air de reproche, s'écria : De quelle courtoisie suis-je donc tenu envers un chien qui trafiquait secrètement avec Narvaez et qui, à cette heure, vous le voyez, ne nous donne même pas à manger! Et nos Capitaines répondirent : C'est, ce nous semble, son devoir et l'avis en est bon. Mais, à raison du grand nombre d'Espagnols, tant des nôtres que de ceux de Narvaez, qu'il avait là, dans Mexico, Cortès, n'ayant plus cure de rien, s'oubliait ainsi en paroles colériques et mal mesurées. De sorte qu'il parla derechef aux Principaux, les enchargeant de dire à leur maître Montezuma d'avoir incontinent à ouvrir les tianguez et marchés, sinon qu'il ferait..... et qu'il adviendrait.....!

Les Principaux comprirent bien les paroles injurieuses que Cortès avait dites de leur seigneur; ils

Digitized by Google

entendirent aussi la réprimande que lui avaient faite à ce sujet nos Capitaines qu'ils connaissaient pour les avoir vus d'habitude garder leur maître et qu'ils savaient être grands serviteurs de leur Montezuma. Selon et de la manière qu'ils l'avaient entendue, ils redirent la chose au Montezuma et, soit colère, soit que l'attaque eût été déjà contre nous concertée, moins d'un quart d'heure après, nous vîmes arriver, à toute hâte, un soldat malement navré. Il venait d'un pueblo voisin de Mexico, nommé Tacuba, et en ramenait des Indiennes, dont une fille de Montezuma, appartenant à Cortès qui, paraît-il, les avait laissées là en la garde du seigneur de Tacuba dont elles étaient parentes, lorsque nous allâmes contre Narvaez. Ce soldat dit que toute la cité et le chemin par où il était venu étaient pleins de gens de guerre armés de toute sorte d'armes : qu'ils lui avaient ôté les Indiennes et baillé deux blessures : qu'il ne leur avait échappé qu'alors qu'ils le tenaient déjà empoigné et l'allaient jeter dans une canoa pour le mener sacrifier ; enfin, qu'ils avaient rompu un pont.

Ce qu'oyant Cortès et quelques-uns de nous, nous en fûmes, certes, fort marris ; car, rompus aux batailles indiennes et sachant en quelle innombrable multitude ils sont coutumiers de s'assembler, nous ne doutions point que, malgré notre brave courage à la bataille et le majeur nombre de soldats que nous avions à cette heure, nous ne dussions endurer, à grand risque de nos vies, et famines et misères, surtout étant au cœur de si forte cité.

Digitized by Google

Passons outre et disons que, sur-le-champ, Cortès commanda à un Capitaine nommé Diego de Ordas d'aller, avec quatre cents soldats, la plupart arbalétriers et escopettiers et quelques-uns à cheval, voir ce qu'il y avait de vrai dans le récit du soldat blessé qui avait apporté la nouvelle et, s'il voyait que la chose se pût appaiser sans guerre ni tumulte, qu'il le fît, L'Ordas y alla, ainsi qu'il avait été commandé, avec ses quatre cents soldats, mais il n'était pas encore au mitan de la rue, qu'il fut assailli par d'innombrables escadrons de guerriers Mexicains et par quantité d'autres qui étaient sur les terrasses, lesquels le combattirent si roidement, qu'aux premiers chocs, ils lui tuèrent huit soldats et blessèrent tout le reste, baillant au même Diego de Ordas trois blessures. De manière qu'il ne put avancer d'un pas, et dut se replier peu à peu sur les logements. Dans la retraite, on lui tua un autre bon soldat nommé Lezcano, lequel, avec une épée à deux mains, avait fait choses de fort vaillant homme. Et si, en ce moment, maints escadrons assaillirent le Diego de Ordas, il en vint bien plus encore à nos logements, tirant tant de bâtons, de flèches et de pierres avec leurs frondes, qu'ils nous blessèrent, à cette fois, environ quarante-six des nôtres; douze en moururent. Il y en avait tant sur nous, que le Diego de Ordas qui s'en venait, battant en retraite, ne pouvait regagner nos logements, à raison des nombreux assauts qu'ils lui donnaient, ceux-ci par derrière, ceux-là par devant et d'autres du haut des terrasses. Et, bien que nos canons et escopettes fissent bon profit,

Digitized by Google

ni arbalètes, ni lances, ni estocades que nous leur adressions, bataillant bravement, ne suffisaient, car nous avions beau les tuer et blesser à foison, à travers les pointes des piques et des lances, ils se ruaient sur nous et, malgré tout, ne perdant rien de leur brave allure, leurs escadrons nous serraient de si près que nous ne les pouvions écarter. Enfin, à renfort de canons, d'escopettes et d'arbalètes et grâce au mal que nous leur faisions à coup d'estoc, l'Ordas qui, jusques alors, malgré sa volonté, n'avait pu passer, eut le loisir, avec ses soldats bien blessés et vingt trois de moins, de réintégrer le quartier. Mais de nombreux escadrons n'en continuaient pas moins de nous guerroyer et de nous dire que nous étions comme des femmes, nous appelant veillaques et autres vitupères. Mais tout le dégât qu'ils nous ont fait jusqu'à cette heure n'a encore rien été, au regard de ce qu'ils nous firent ensuite. Et c'est qu'ils s'enhardirent, les uns nous assaillant d'un côté et les autres de l'autre, au point d'entrer nous bouter le feu dans nos logements. La fumée et la flamme étaient telles que nous n'y pouvions tenir. Enfin on y remédia en précipitant sur le feu force terre et en coupant d'autres salles par où gagnait l'incendie. Et certes, là dedans, ils nous cuidèrent brûler vifs. Ces combats durèrent tout le jour et encore la nuit. Et même, de nuit, tant d'escadrons restaient à tirer sur nous des bâtons, pierres et flèches à boule-vue et pierre perdue, que tous ces préaux et parvis en étaient alors jonchés comme une aire de blé. Pour nous, cette nuit se passa à panser les blessés, à

Digitized by Google

raccoutrer les brèches qu'ils nous avaient faites et à nous préparer pour le lendemain.

Or, dès la pointe du jour, notre Capitaine résolut de faire une sortie avec tous les nôtres et ceux de Narvaez, emmenant canons, escopettes et arbalètes, afin de les vaincre ou, tout au moins, de leur faire plus et mieux sentir que la veille nos forces et notre courage. Et je dis, que si nous avions fait ce projet, les Mexicains en avaient disposé de même. Et nous bataillâmes très-bien. Mais ils étaient si forts et avaient tant d'escadrons, lesquels se relayaient de temps à autre, que même dix mille Hectors Troyens et tout autant de Rolands, s'ils avaient été là, ne les auraient pu forcer. Pour ce qui est de savoir conter ici, présentement, ce que fut l'aventure et l'opiniâtreté que nous leur vîmes à la bataille, je déclare que je ne le sais point écrire, car ni canons, ni escopettes, ni arbalètes, ni combattre corps à corps avec eux, ni leur tuer, à chaque fois que nous chargions, trente ou quarante des leurs, ne servaient de rien; toujours aussi entiers, ils bataillaient avec plus de vigueur qu'au commencement. Si, parfois, nous gagnions quelque peu de terrain ou un morceau de rue et s'ils faisaient mine de se retirer, c'était pour se faire suivre et nous écarter de notre forteresse et logis, afin de se ruer, plus à leur avantage, sur nous, dans la croyance que nous ne rentrerions point vivants au quartier, vu que, dans la retraite, ils nous faisaient grand mal. Quant à aller leur brûler leurs cases, j'ai déjà dit au chapitre qui en traite, qu'il y avait, de maison à mai-

Digitized by Google

son, un pont-levis de bois; ils le levaient et nous ne pouvions passer, sinon par eau très-profonde. Or, du haut des terrasses, pierres, roches et bâtons tombaient si drus que nous ne le pouvions endurer. De manière qu'ils nous maltraitaient et blessaient *nombre des* nôtres. Et je ne sais pourquoi j'en écris si tièdement, vu que trois ou quatre soldats, qui avaient guerroyé en Italie et étaient là avec nous, jurèrent maintes fois Dieu que si furieux combats oncques ils n'avaient vus aux guerres où ils s'étaient trouvés entre Chrétiens et contre l'artillerie du Roi de France et le Grand Turc, ni gens dont les escadrons chargeassent aussi bravement comme faisaient ces Indiens; ils disaient maintes autres choses et en donnaient des raisons, comme on verra plus avant.

Il faut en demeurer là et dire l'excessif travail que nous eûmes à regagner nos logements à travers d'innombrables escadrons de guerriers qui, avec de grands cris et sifflements, au bruit des cornets et tambours, nous appelaient veillaques et fainéants, *incapables* de vaquer tout le jour à la bataille avec eux et bons tant seulement à battre en retraite. Ce jour-là, dix ou douze soldats furent tués et nous revînmes tous bien blessés. La nuit se passa à concerter qu'à deux jours de là, nous sortirions tous tant que nous étions de soldats valides dans le quartier, avec quatre machines en manière de tours, bien solidement charpentées, sous chacune desquelles vingt-cinq hommes pouvaient aller à couvert. Elles étaient percées de leurs fenestrelles propres à recevoir canons et, mêmement, esco-

Digitized by Google

pettiers et arbalétriers. D'autres soldats, arbalétriers et escopettiers, les devaient convoyer avec l'artillerie et tout ce que nous avions de gens de cheval, pour faire quelques charges.

Cette résolution prise, comme la journée devait être employée à la mettre en besogne et à fortifier nombre de brèches qu'ils nous avaient faites, nous ne sortîmes point batailler ce jour-là. Je ne sais comment dire les puissants escadrons de guerriers qui nous vinrent assaillir dans les logements, non-seulement de dix ou douze côtés, mais par plus de vingt endroits. Nous étions distribués partout ; d'autres étaient épars.

Et, entretant que nous accoutrions et remparions, ainsi que je l'ai dit, quantité d'autres escadrons essayèrent d'entrer dans nos logements, à échelle découverte, si bien que ni canons, ni arbalètes, ni escopettes, ni force charges et estocades ne les en pouvaient retraire. Car, à ce qu'ils disaient, pas un de nous ne devait survivre à ce jour : qu'il leur fallais sacrifier à leurs dieux nos cœurs et notre sang : que, des jambes et des bras, ils auraient bien de quoi faire repues franches et festins : qu'ils jetteraient les corps aux tigres, lions, vipères et couleuvres qu'ils tiennent enfermés, lesquels s'en rassasieraient : qu'à cette fin, ils ne leur avaient pas fait donner à manger depuis deux jours, et que triste serait la jouissance que nous tirerions de l'or et de toutes les mantes que nous avions. A ceux de Tlascala qui étaient avec nous, ils criaient qu'ils les mettraient en cages, à engraisser, et qu'ils les sacrifieraient petit à petit. Puis, fort affectueusement,

Digitized by Google

ils nous redemandaient leur grand seigneur Montezuma et disaient encore d'autres choses. Et, mêmement, toute la nuit, sifflements, cris, grêles de bâtons et de pierres et de flèches.

A la première aube, après nous être recommandés à Dieu, nous issîmes de nos logements avec nos tours, lesquelles, ce me semble, en d'autres lieux où je me suis trouvé, à la guerre, ès choses où il en était métier, se nomment baudets et mantelets; les canons, escopettes et arbalètes allaient devant et les gens de cheval, faisant quelques charges. Je l'ai déjà dit, nous avions beau les tuer à foison, cela ne nous servait de rien pour leur faire tourner les épaules, car si, aux deux journées passées, toujours très-bravement ils avaient bataillé, ils étaient ce jour-là bien plus courageux et de majeures forces et escadrons. Néanmoins nous résolûmes, encore qu'il nous en coutât à tous la vie, d'aller, avec nos tours et engins, jusques au Grand Temple de Huichilobos. Je ne dis point par le menu les grands combats qu'ils nous donnèrent dans une maison forte, ni ne dirai comment ils blessaient les chevaux, lesquels ne nous étaient d'aucun profit, car bien, qu'ils chargeassent les escadrons afin de les rompre, on leur tirait tant de flèches, de bâtons et de pierres qu'ils n'y pouvaient tenir, pour bien armés qu'ils fussent, et, s'ils les serraient de près, les Mexicains se laissaient choir aussitôt, en sûreté, dans les cavaux et la lagune où ils avaient fait contre les chevaux d'autres défenses où maints autres Indiens, avec de fort longues lances, se

Digitized by Google

tenaient prêts à les achever. De sorte qu'ils ne nous avançaient à rien. Quant à nous écarter pour brûler ou ruiner aucune maison, c'était chose vaine, car, ainsi que je l'ai dit, elles gisent toutes en l'eau, ayant, de l'une à l'autre, un pont-levis. Passer à la nage était fort périlleux, vu que, du haut des terrasses, ils tiraient tant de roches et de pierres, que l'entreprise en était désespérée. En outre, si nous boutions le feu à quelque maison, elle mettait un jour tout entier à se brûler et le feu ne pouvait gagner d'une maison à l'autre, d'une part, pour ce qu'elles sont séparées, l'eau étant entre-deux, et, d'autre part, pour être bâties en terrasses. Si bien que c'était peines perdue que d'aventurer ainsi nos personnes.

De manière que nous allâmes au Grand Temple de leurs idoles. Aussitôt, plus de quatre mille Mexicains y montent brusquement, sans compter d'autres compagnies qui s'y tenaient avec de grandes lances, des pierres et des bâtons. Ils se mettent en défense. Ils nous arrêtèrent un bon moment à la montée. Tours, canons, arbalètes, escopettes et cavaliers n'y pouvaient mais ; car tout le préau était pavé de fort larges dalles et si lisses que les chevaux, voulant charger, manquaient des quatre pieds et s'abattaient. Et comme, du haut des degrés du Temple, ils nous disputaient le passage, que sur un flanc, sur l'autre, nous avions tant d'ennemis, malgré nos coups de canon qui les emportaient par dix ou quinze et nos estocades et nos assauts qui en tuaient quantité, une telle multitude pesait sur nous, que nous ne pouvions gravir la hau-

Digitized by Google

teur du Temple. Et, en grand concert, sans emmener les tours qui étaient déjà démolies, nous revînmes à la charge et montâmes au faîte. Là, Cortès se montra fort vaillant homme, comme il fut toujours. O quel combat et quelle âpre bataille nous eûmes là! C'était chose notable que de nous voir tous ruisselants de sang et couverts de blessures et plus de quarante soldats morts. Et Notre Seigneur voulut que nous gagnassions le lieu où nous avions coutume de tenir l'Image de Notre Dame et nous ne l'y trouvâmes point; car il paraît, à ce que nous sûmes, que le grand Montezuma, la tenant soit en dévotion, soit en peur, l'avait fait resserrer. Nous boutâmes le feu à leurs idoles et un morceau de la salle brûla avec Huichilobos et Tezcatepuca. Les Tlascaltèques nous aidèrent alors très bien.

Donc, cela fait, entretant que nous étions, les uns bataillant, les autres boutant le feu, comme j'ai dit, il faisait bon voir les Papas qui étaient en ce Grand Temple et trois ou quatre mille Indiens environ, tous Principaux, lesquels s'évertuaient, à la descente, à nous faire venir bas et rouler six ou même dix degrés. Et il y a tant à dire d'autres escadrons qui se tenaient dans les saillies et concavités du Grand Temple, nous tirant tant de bâtons et de flèches que, ne pouvant faire tête à la fois aux uns comme aux autres ni nous maintenir, nous résolûmes, à grand travail et risques de nos personnes, de retourner au logis, nos châteaux rompus, tous blessés et quarante-six morts, et les Indiens nous serrant toujours et d'autres escadrons

Digitized by Google

dans le dos. A qui ne nous a pas vus, encore que plus clairement ici je le narre, je ne le saurais représenter. Et je ne dis pas ce que firent les Mexicains qui, cependant que nous étions dehors, donnaient l'assaut à nos logements et leur extrême opiniâtreté et constance à les forcer et brûler. Dans cette bataille, nous prîmes deux Papas principaux que Cortès nous commanda d'emmener à sûre garde.

J'ai vu maintes fois peinte, chez les Mexicains et Tlascaltèques, cette bataille et montée que nous fîmes à ce Grand Temple. Ils la tiennent pour chose très héroïque; aussi bien, nous peignent-ils, aux portraits qu'ils en ont tirés, tous grièvement navrés, ruisselant le sang et force morts. Ils prisent hautement le fait d'avoir bouté le feu à ce Temple et comment, malgré tant de guerriers qui le gardaient, mussés aux saillies et concavités, et la multitude d'Indiens dont, en bas, les parvis et préaux étaient pleins et quantité d'autres sur les flancs et nos châteaux démolis, nous le pûmes gravir.

C'est assez parler là-dessus. Disons avec quel travail nous regagnâmes nos logements. Et si furent nombreux ceux qui nous suivirent en guerroyant, bon nombre d'autres étaient au quartier; ils avaient rué bas les murailles et l'allaient forcer. Notre arrivée les arrêta. Mais, tout le demeurant du jour, les volées de bâtons, pierres et flèches n'en continuaient pas moins et, la nuit durant, les cris et les pierres et les bâtons. Laissons leur extrême et importune opiniâtreté, car il fallait qu'ils fussent toujours, sans cesse,

Digitized by Google

sur nous, et disons que cette nuit se passa, pour nous, à panser les blessés, enterrer les morts, nous accoutrer, pour la sortie et bataille du lendemain, fortifier et remparer les murs qu'ils avaient jetés bas et les autres brèches qu'ils avaient faites et prendre conseil sur la façon et manière dont nous pourrions combattre, sans recevoir tant de dommages et morts. Et nous eûmes beau arraisonner, nous ne trouvâmes remède aucun. Or, je veux dire aussi les malédictions que ceux de Narvaez jetaient à Cortès et les paroles qu'ils disaient, le reniant, lui et le pays et mêmement Diego Velasquez qui les avait envoyés là, eux qui étaient bien paisibles dans leurs maisons, à l'île de Cuba. Et il étaient tout éperdus et hors de sens.

Revenons à notre propos. Il fut donc résolu de demander aux Indiens la paix pour sortir de Mexico. Mais, à la pointe du matin, beaucoup plus d'escadrons de guerriers, s'avançant, entourent de très-près et de tous côtés nos logements. Et, s'ils tiraient auparavant force pierres et flèches, bien autrement dru tombèrent-elles ce jour-là, avec de bien plus épouvantables sifflements et huées. D'autre part, d'autres escadrons s'évertuaient à nous forcer et, quelque mal qu'ils leur pussent faire, canons et escopettes n'étaient plus de rien.

Tout ce que voyant, Cortès décida que le grand Montezuma leur parlerait du haut d'une terrasse et leur dirait de cesser la guerre et que nous voulions sortir de leur ville. Lorsqu'on alla l'annoncer au grand Montezuma de la part de Cortès, on dit qu'il

Digitized by Google

répondit très-douloureusement : Que veut encore de moi Malinche ? Je ne désire ni vivre, ni l'écouter, car, à cause de lui, ma fortune m'a conduit à cet état. Et il ne voulut pas venir. On dit même qu'il dit que les Mexicains ne le voulaient plus voir ni ouïr, lui et ses fausses paroles, promesses et menteries. Alors, le Père de la Merci y alla ainsi que Christoval de Oli ; lis lui parlèrent fort respectueusement, en paroles très-affectueuses. Et le Montezuma leur dit : J'ai la certitude que je n'arriverai nullement à faire cesser la guerre, parce que, déjà, ils ont élevé un autre seigneur et se sont proposé de ne vous point laisser sortir d'ici vivants ; aussi crois-je qu'il vous faudra tous mourir en cette ville.

Retournons au combat. Montezuma se mit au rebord d'une terrasse, sous la garde de bon nombre de nos soldats, et commença à parler aux siens, les priant, en paroles fort affectueuses, de cesser la guerre et que nous nous en irions de Mexico. Plusieurs Principaux et Capitaines Mexicains, l'ayant bien reconnu, commandèrent aussitôt à leurs gens de se taire et de ne plus tirer ni bâtons, ni pierres, ni flèches. Quatre d'entre eux s'approchèrent en lieu où Montezuma leur pouvait parler et eux à lui, et, pleurant, lui dirent : O Seigneur et notre grand Seigneur ! Ah ! combien nous pèse tout votre mal et dommage et celui de vos fils et parents ! Nous vous faisons savoir que nous avons élevé à la seigneurie un cousin vôtre. Là, ils le lui nommèrent : c'était Coadlavaca, prince d'Iztapalapa, èt non point Guatemuz, lequel, deux mois

Digitized by Google

plus tard, fut seigneur. Ils lui dirent en outre qu'il leur fallait mettre la guerre à chef : qu'ils avaient promis à leurs idoles de ne la point laisser, jusqu'à ce que nous fussions tous morts : que, chaque jour, ils priaient leur Huichilobos et Tezcatepuca de le conserver sain et libre de notre pouvoir : qu'ils ne manqueraient pas, lorsqu'il en sortirait, comme ils désiraient, de le tenir pour leur seigneur, bien mieux encore qu'auparavant : qu'il leur pardonnât donc.

La harangue n'était pas au bout, qu'en ce point, force pierres et bâtons volèrent. Les nôtres, qui couvraient Montezuma de leurs rondaches, ayant vu qu'entre temps qu'il leur parlait, ils n'attaquaient pas, négligèrent un instant de le couvrir, et il reçut trois coups de pierre et un coup de flèche, à la tête, au bras et à la jambe. Et malgré qu'on le suppliât de se panser et de manger et qu'on lui dit, là-dessus, de bonnes paroles, il ne voulait point. Aussi, fort à l'improviste, on nous vint dire qu'il était mort. Cortès, avec tous nos Capitaines et soldats, pleura sur lui ; et hommes il y eut de ceux qui, parmi nous, le connaissaient et pratiquaient, de qui il fut autant pleuré que s'il eût été notre père. Il ne faut point nous en émerveiller, vu qu'il était si bon. On disait qu'il y avait dix-sept ans qu'il régnait, qu'il fut le meilleur Roi de Mexico et qu'il avait, de sa personne, vaincu dans trois défis qu'il avait combattus à raison des terres qu'il subjugua.

Digitized by Google

CHAPITRE CXXVII

Le grand Montezuma trépassé, Cortès résolut de le faire savoir aux chefs et Principaux qui nous guerroyaient, et de ce qui en advint.

Donc, nous avions vu Montezuma mourir. J'ai déjà dit la tristesse que nous en eûmes tous ainsi que le Frayle de la Merci qui toujours était avec lui. Il ne le put indaire à se faire Chrétien. Le Frayle lui disant de se convaincre qu'il mourrait de ses blessures, Montezuma répondait que c'était à lui d'y faire mettre quelque chose. Bref, Cortès commanda à un Papa et à un des Principaux que nous avions pris et que nous lâchâmes à cet effet, d'aller dire au Cacique qu'ils avaient élevé à la Seigneurie, lequel se nommait Coadlavaca, et à ses Chefs, que le grand Montezuma était mort : qu'ils l'avaient vu mourir : comment il était mort des blessures à lui baillées par les siens : que nous en étions tous marris : qu'ils l'enterrassent comme grand Roi qu'il était et proclamassent Roi son cousin qui était avec nous, auquel il appartenait ou à d'autres de ses fils, d'hériter : que la Seigneurie ne revenait point de droit à celui qu'ils y avaient haussé : qu'ils eussent à appointer la paix et notre sortie de Mexico : que, s'ils s'y refusaient à présent qu'était trépassé Montezuma que nous avions en respect et grâce auquel nous n'avions pas détruit leur ville, nous les

Digitized by Google

irions assaillir, brûler toutes les maisons et leur faire infinité de maux; Et, afin qu'il vissent que le Montezuma était mort, Cortès fit commandement à six Mexicains de haute marque et à tous les Papas que nous tenions prisonniers, de sortir le cadavre sur leurs épaules, de le remettre aux Chefs Mexicains et de leur dire ce qu'avait ordonné Montezuma à l'heure de son trépas, ceux qui l'emportèrent à dos s'étant trouvés présents à sa mort. Ils dirent au Coadlavaca toute la vérité, comment eux-mêmes ils l'avaient occis de trois coups de pierre et d'un coup de flèche.

Le voyant ainsi mort, ils firent une immense lamentation et nous ouîmes bien les cris et hurlements qu'ils poussaient pour lui. Mais avec tout cela, la grande batterie de pierres, de bâtons et de flèches qui tombait toujours sur nous, ne cessa pas. Elle devint incontinent plus furieuse, et, bravant terriblement ils nous criaient : à cette heure, vous paierez sans faute la mort de notre Roi et le déshonneur de nos idoles ! Quant à la paix que vous nous envoyez demander, sortez, venez ici et nous en concerterons la façon Ils en disaient tant là-dessus, et bien d'autres encore qu'il ne m'en souvient plus et que je ne les saurais répéter ici : qu'ils avaient élu un vaillant Roi : il n'est point d'un cœur si faible que vous le puissiez tromper comme vous avez fait du bon Montezuma : n'ayez cure de ses funérailles, mais de vos vies : dans deux jours, il ne restera pas un de vous pour nous envoyer de tels avis ! Pour accompagner ces discours, d'horribles cris et sifflements et des grêles de pierres, de

Digitized by Google

bâtons et de flèches et d'innombrables escadrons s'évertuant encore à bouter le feu de tous côtés à nos logements.

Ce que voyant, Cortès et nous tous, nous résolûmes, le jour ensuivant, de sortir du quartier, d'attaquer par un autre endroit, où il y avait nombre de maisons en terre ferme, de faire tout le mal possible et d'aller jusqu'à la chaussée, tous nos gens de cheval chargeant les ennemis et les perçant de leurs lances ou les jetant dans la lagune, quelque tuerie qu'ils pussent faire des chevaux. Il en fut ainsi ordonné afin de voir si nous pourrions, par aventure, grâce au dégât et massacre que nous en ferions, faire cesser la guerre et appointer une sorte de paix qui nous permît de sortir librement et sans plus de dommages et de morts. Le lendemain, nous eûmes beau faire tous très-virilement, occire quantité d'ennemis, brûler environ vingt maisons et pousser jusque proche la terre ferme, tout cela fut rien au prix de la grande perte de vingt soldats tués et des blessures qu'on nous bailla. Nous ne pûmes prendre aucun pont, car tous étaient à moitié rompus. Nous eûmes à porter le faix d'innombrables Mexicains. Ils avaient disposé des barrières et défenses aux points où ils connaissaient que pouvaient atteindre les chevaux. De manière, que si rudes qu'eussent été nos peines jusques alors, bien plus âpres furent-elles désormais.

Il me faut en demeurer là et dire comme quoi nous résolûmes de sortir de Mexico. Cette attaque et sortie exécutée avec les cavaliers fut faite un jeudi. Il me sou-

Digitized by Google

vient que Sandoval en était, ainsi que Lares le bon écuyer, Gonzalo Dominguez, Juan Velazquez de Leon, Francisco de Morla et d'autres vaillants hommes de cheval, tant des nôtres que de ceux de Narvaez parmi lesquels il y avait aussi d'autres braves écuyers. Mais ceux de Narvaez étaient épouvantés et craintifs, ne s'étant oncques trouvés aux guerres indiennes comme nous autres soldats de Cortès.

CHAPITRE CXXVIII.

Comment nous résolûmes de nous enfuir de Mexico et de ce qui s'ensuivit

Voyant, chaque jour, nos forces s'amoindrir et croître celles des Mexicains, nombre des nôtres morts, tout le reste blessé, l'impuissance où nous étions, malgré notre brave courage à la bataille, de les faire retirer et de repousser les innombrables escadrons qui, jour et nuit, nous guerroyaient, la poudre diminuée, l'eau et les vivres à l'avenant, le grand Montezuma trépassé, la trêve que nous leur demandions, refusée, bref, voyant que la mort était sous nos yeux et que les ponts étaient levés, il fut résolu par Cortès et par tous nos Capitaines et soldats que nous nous en irions de nuit, alors que les guerriers ennemis nous paraîtraient se moins bien garder. Et pour les

Digitized by Google

mieux endormir, nous leur envoyâmes dire, cette vêprée, par un des Papas que nous avions pris, lequel était parmi eux personne considérable, et qu'accompagnaient d'autres prisonniers, de nous laisser aller en paix à huit jours de là et que nous leur donnerions tout l'or; à seule fin de les leurrer et de nous échapper cette nuit même.

En outre, il y avait parmi nous un soldat, nommé Botello, ayant mine d'être fort homme de bien et latiniste, lequel avait été à Rome. On le disait nécromancien; d'autres, qu'il avait un démon familier. Quelques-uns le nommaient l'Astrologue. Or, ce Botello, quatre jours auparavant, avait dit qu'il rencontrait, en ses sorts et astrologies, que si, cette nuit qui venait, nous ne partions point de Mexico et demeurions davantage, pas un soldat n'en sortirait vivant. Mêmement, il avait d'autres fois annoncé que Cortès aurait force traverses à subir, qu'il serait dépossédé de son état et honneur, et qu'il reviendrait ensuite grand Seigneur et de grande rente. Il en constait encore bien d'autres de ce goût.

Laissons là le Botello dont je reparlerai plus tard, et je dirai comment il fut aussitôt ordonné de faire, avec des poutres et cordes arbalestres fort solides, un pont que nous devions emporter et poser sur les ponts qu'avaient rompus les Mexicains. Pour le porter et le poser et le garder cependant que passerait tout le bagage et les gens de cheval et toute notre armée, furent désignés et commandés quatre cents Indiens Tlascaltèques et cent cinquante soldats; pour mener

Digitized by Google

l'artillerie, deux cent cinquante Tlascaltèques et cinquante soldats; pour marcher à l'avant-garde en combattant, Gonzalo de Sandoval, Francisco de Azevedo le Mignon, Francisco de Lugo, Diego de Ordas et Andrès de Tapia, et avec tous ces Capitaines et huit ou neuf autres de ceux de Narvaez que je ne nomme point ici, pour les accompagner et les aider, cent soldats jeunes et gaillards; pour convoyer le bagage, les Naborias et prisonniers et se porter là où besoin serait de batailler, Cortès lui-même, Alonso de Avila, Christoval de Oli, Bernardino Vazquez de Tapia et d'autres de nos Capitaines dont j'ai oublié les noms, avec cinquante autres soldats; pour l'arrière-garde, Juan Velazquez de Leon et Pedro de Alvarado, avec nombre d'autres cavaliers, plus de cent soldats et tout le reste des gens de Narvaez. Trois cents Tlascaltèques et trente soldats furent chargés de la conduite des prisonniers, de doña Marina et de doña Luisa.

Ces dispositions faites, il était déjà nuit. Et pour enlever l'or, le porter et le répartir, Cortès ordonna à son valet de chambre Christoval de Guzman et à d'autres siens domestiques de tirer de son appartement et d'apporter dans la salle, avec l'aide de plusieurs Indiens de Tlascala, tout l'or, argent et joyaux. Puis, il commanda aux Officiers du Roi, c'était en ce temps Alonso de Avila et Gonzalo Mexia, de prélever tout l'or de Sa Majesté. Il leur donna, pour le porter, sept chevaux blessés et boîteux, une jument et nombre d'Indiens Tlascaltèques, plus de quatre-vingts, à ce qu'on dit. Ils chargèrent tout ce qu'ils purent.

Digitized by Google

Presque tout l'or était en barres fort larges et grandes, ainsi que je l'ai dit à son chapitre, et il en restait, dans la salle, beaucoup plus, en tas. Alors Cortès appela son secrétaire, lequel avait nom Pedro Hernandez, et d'autres notaires du Roi, et dit : Rendez-moi témoignage que je ne puis faire plus pour garder cet or : nous avons ici, en cette maison et salle, à peu près sept cent mille pesos, en tout, vous voyez que nous n'en pouvons passer, ni mettre en sûreté davantage; aux soldats qui en voudraient prendre, dès à présent je le leur donne, puisque aussi bien il faut le laisser ici perdu parmi ces chiens. Ce qu'ayant ouï, maints soldats de ceux de Narvaez et quelques-uns même des nôtres se chargèrent d'or. J'affirme que n'eus oncques appétit d'or, mais, bien plutôt, sollicitude à sauver ma vie, laquelle était en grand péril. Néanmoins, je ne laissai point de happer, dans une petite caisse qu'il y avait là, quatre chalchihuites, ce sont pierres fort prisées parmi les Indiens, que je me fourrai prestement entre les tétons, sous mes armes. Au même instant, Cortès fit prendre la cassette avec les chalchihuites qui y restaient et la donna à garder à son Majordome. Il m'aurait même réclamé, si je ne les eusse mussés dans mon sein, les quatre chalchihuites, que j'avais pris et qui me furent très bons pour me soigner et manger, du prix que j'en tirai.

Retournons à notre conte. Lorsque nous connûmes les dispositions prises par Cortès sur notre sortie et le transport des bois du pont, c'était avant la mi-nuit. Il faisait assez noir et il y avait de la bruine avec

Digitized by Google

une petite pluie menue. On commença d'apporter les bois du pont et de les mettre en leur lieu. Le bagage, l'artillerie, nombre de gens de cheval et les Indiens Tlascaltèques portant l'or s'achemintèrent. Le pont établi, tous passèrent dans l'ordre où ils venaient. Et Sandoval passa avec plusieurs cavaliers. Derrière eux, passa aussi Cortès avec ses Compagnons à cheval et beaucoup d'autres soldats. A ce moment les cornets sonnent. Cris et sifflets des Mexicains. Ils s'écriaient en leur langage : Tatelulco ! Tatelulco ! Sortez vite avec vos canoas ! Les Teules s'en vont ! Arrêtez-les aux ponts ! Et, brusquement, nous vîmes sur nous tant d'escadrons guerriers et la lagune toute chargée de canoas, que nous n'y pouvions tenir. Et beaucoup de soldats avaient déjà passé. En ce point, une si grande multitude de Mexicains se rua pour enlever le pont, nous blesser et nous massacrer, qu'ils s'empêchaient les uns les autres. La malchance est mauvaise, et, en de telles occurrences, un mal en suit un autre : comme il pleuvait, deux chevaux glissèrent et s'épouvantèrent. Ils vont choir dans la lagune. Le pont est arraché, jeté bas et une telle masse de guerriers Mexicains, voulant achever de le ruiner, tombe sur nous que, malgré notre brave escrime et l'ample tuerie que nous en faisions, il fut mis hors d'état de servir. De sorte que ce pas et pertuis d'eau s'emplit vitement de chevaux morts avec leurs cavaliers, lesquels ne pouvant nager, y étaient presque tous occis, d'Indiens Tlascaltèques, d'Indiennes Naborias, de bagages, de caisses et d'artillerie. C'était très-grand'pitié que de

Digitized by Google

voir et d'ouïr tous ceux qui se noyaient, eux et leurs chevaux, et tous les autres soldats massacrés dans l'eau ou jetés au fond des canoas. Et leurs cris, leurs plaintes, leurs lamentations, appelant au secours : A l'aide ! je me noie ! Secourez-moi ! On me tue ! Ceux-ci, invoquaient Notre Dame Sainte Marie et Monseigneur Saint-Jacques ; d'autres demandaient aide pour monter au pont. C'était ceux qui s'étaient échappés à la nage, cramponnés aux morts et aux caisses et s'efforçaient de se guinder en haut, là où était le pont. Quelques-uns y parvenaient et, se croyant libres de ce péril, ils trouvaient, sur les chaussées, de grands escadrons guerriers qui les happaient, les abattaient à coups de casse-tête ou les perçaient de flèches et de lances.

Peut-être il y avait-il quelque ordre en la sortie telle que nous l'avions concertée, mais du diantre s'il fut suivi ! Cortès et les Capitaines et soldats qui passèrent tout d'abord à cheval, afin de sauver leurs vies et de gagner la terre ferme, piquèrent des deux par les ponts et les chaussées, sans s'attendre les uns les autres. En cela, ils n'errèrent point. Les gens de cheval ne pouvaient combattre sur les chaussées, car si, au long de la chaussée, ils chargeaient les escadrons Mexicains, ceux-ci se jetaient à l'eau. D'un côté, la lagune ; de l'autre, des terrasses ; et, de la terre, pleuvait une grêle de flèches, de bâtons et de pierres, sans compter de fort longues lances, comme pertuisanes, faites avec les épées qu'ils nous avaient prises et dont ils perçaient les chevaux. Et si quel-

Digitized by Google

qu'un des cavaliers courait sus à quelque Indien et l'occisait, ou lui tuait aussitôt le cheval, si bien qu'ils n'osaient point courir par la chaussée. Or, c'est clair qu'ils ne pouvaient batailler dedans l'eau. Donc, en telle posture, sans escopettes ni arbalètes et de nuit, que pouvions-nous faire sinon ce que nous faisions, nous réunir trente ou quarante soldats, nous ruer en avant, distribuer quelques taillades à ceux qui nous venaient mettre la main dessus, marcher et pousser outre jusqu'à sortir des chaussées? Si nous nous fussions attendus, pas un ne s'en serait tiré vivant, et de jour, c'eût été bien pis. Et quant à ceux qui s'échappèrent, c'est qu'il plut à Notre Seigneur Dieu leur en donner la force. A qui ne l'a pas vu, comment peindre cette nuit, la multitude de guerriers qu pesait sur nous et les canoas happant nos compagnons et les emportant au sacrifice? C'était chose épouvantable.

Or donc, au nombre de cinquante, soldats de Cortès avec quelques-uns de Narvaez, nous boutions en avant, par notre chaussée, à travers les escadrons Mexicains qui, de temps en temps, nous sautaient dessus. Il me souvient qu'ils nous criaient : O, o, Luilones! Ce qui veut dire : O bardaches! Vous êtes encore vivants! Les Tiacanes ne vous ont donc pas occis; Nous les abordions à taillades et estocades et passions outre. Et, suivant la chaussée, nous parvînmes proche la terre ferme, près du pueblo de Tacuba qu'avaient déjà gagné Gonzalo de Sandoval, Christoval de Oli, Francisco de Azevedo le Mignon, Gonzalo Dominguez,

Digitized by Google

Lares et maints autres cavaliers et soldats de ceux qui passèrent, ainsi que je l'ai dit, avant qu'on abandonnât le pont. En approchant, nous entendions les cris que poussaient Christoval de Oli, Gonzalo de Sandoval et Francisco de Morla vers Cortès qui allait en avant de tous : Attendez, seigneur Capitaine ! criaient-ils : ces soldats disent que nous nous enfuyons, laissant mourir aux ponts et aux chaussées tous ceux qui restent derrière : retournons à leur recousse : voici venir quelques soldats malement navrés : ils disent que tous les autres sont morts et nul ne paraît ni ne vient ! Cortès répondit que c'était miracle d'être sortis des chaussées et que, si on retournait aux ponts, bien peu s'en tireraient vivants, eux et leurs chevaux.

Néanmoins, Cortès lui-même retourna, ainsi que Christoval de Oli, Alonso de Avila, Gonzalo de Sandoval, Francisco de Morla, Gonzalo Dominguez, six ou sept autres cavaliers et quelques soldats qui n'étaient point blessés. Mais ils n'allèrent guère loin, car ils rencontrèrent Pedro de Alvarado bien blessé, avec une lance à la main, à pied. On lui avait tué la jument alezane. Il menait avec lui sept soldats dont trois des nôtres et quatre de Narvaez, pareillement mal navrés, et huit Tlascaltèques. Tous ruisselaient du sang de nombreuses blessures.

Entretemps que Cortès retournait sur la chaussée avec les Capitaines et soldats que j'ai dits, nous fîmes halte dans des préaux, tout contre Tacuba. Mais déjà, de Mexico qui est proche, les Indiens étaient venus, avec de grands cris, aviser ceux de Tacuba, d'Ezca-

Digitized by Google

pazalco et de Teneyuca de nous sortir à l'encontre. De manière qu'ils commencèrent à nous tirer batons, pierres et flèches et à espadonner avec leurs grandes lances garnies des épées qu'ils nous avaient prises dans cette déroute. Et nous faisions quelques charges, nous défendant et les offensant.

Retournons à Pedro de Alvarado. Lorsque, suivant ce que j'ai dit, Cortès et les autres Capitaines et soldats le rencontrèrent ainsi fait et surent qu'il ne venait plus de soldats, les larmes leur jaillirent des yeux. Car Pedro de Alvarado et Juan Velazquez de Léon, avec plus de vingt chevaux et de cent soldats, étaient demeurés à l'arrière-garde. Cortès lui demandant pour les autres il dit que tous étaient restés morts et, avec eux, le Capitaine Juan Velazquez de Léon et tous les cavaliers qu'il menait, tant des nôtres que de ceux de Narvaez, et plus de cent cinquante soldats. Et le Pedro dit que, après qu'on leur eut tué les chevaux et la jument, s'étant joints, afin de se mieux défendre, au nombre d'environ quatre-vingts soldats, par-dessus les morts, les caisses et les chevaux noyés, ils avaient franchi le premier pont. Sur ce point, il ne me souvient pas bien s'il dit qu'il passa par-dessus les morts, car nous ne considérâmes, pour lors, dans le récit qu'il fit à Cortès, rien autre, sinon que Juan Velasquez avait été tué, à ce pas, avec plus de deux cents compagnons qu'il menait, sans qu'on le pût aider. Et, mêmement, au pont suivant, Dieu leur fit fort grande merci de s'en tirer vivants, car, disait-il, toutes les chaussées et les ponts étaient couverts de guerriers.

Digitized by Google

Laissons cela et je dirai, qu'au triste pont où l'on conte aujourd'hui qu'eut lieu le saut d'Alvarado, pas un soldat, je l'affirme, en cette occasion, ne s'arrêta pour voir s'il sautait peu ou prou. Nous avions assez à regarder au salut de nos vies, car les contraires Mexicains étaient en beau nombre. Nous ne pouvions donc, en cette conjoncture, ni voir ni raisonner en matière de saut, à savoir s'il sautait ou franchissait peu ou prou. Et ce dut être, comme il le dit à Cortès, en se tenant aux caisses, aux chevaux et aux corps morts que le Pedro de Alvarado franchit ce pas; car, lors même qu'il aurait voulu sauter avec sa lance pour soutien, l'eau étant très profonde, il n'eût pu l'accoter au fond de manière à s'y pouvoir appuyer. En outre, le pertuis était si large et haut qu'il ne l'eût pu franchir, quelque leste qu'il fût. Je maintiens aussi qu'il ne pouvait sauter ni sur la lance, ni autrement, vu que, environ un an plus tard, quand nous revînmes assiéger et prendre Mexico, je me trouvai, quantes et quantes fois, bataillant avec les Mexicains à ce pont où ils avaient fait des remparts et murailles sèches et qu'on nomme, aujourd'hui, le pont du Saut d'Alvarado et, maints soldats devisant là-dessus, nous n'y trouvions point de raison, ni d'agilité d'homme pour un tel bond.

Laissons ce saut. Nos Capitaines virent qu'il ne venait plus de soldats et Pedro de Alvarado dit que les guerriers couvraient tout et que, au cas où quelques-uns des nôtres seraient demeurés en arrière, ils les massacreraient aux ponts.

Mais revenons encore à ce saut d'Alvarado. Je le

Digitized by Google

dis pour quelques personnes qui, sans le savoir ni l'avoir vu, s'obstinent à soutenir que, la nuit où nous sortîmes en fuyant, le Pedro de Alvarado sauta effectivement ce pont et pertuis d'eau. J'affirme donc derechef qu'il ne le put en aucune façon. Et afin que la chose se voie clairement, au jour d'aujourd'hui, le pont est encore là et l'eau y vient à la même hauteur comme auparavant, et le pont est si haut, l'eau si profonde, que la lance n'en pouvait atteindre le fond. Il faut que les lecteurs sachent qu'il y eut à Mexico un soldat, lequel se nommait N... de Ocampo. Il fut de ceux qui vinrent avec Garay, homme de forte pratique et se piquant de faire libelles infamatoires et autres manières de pasquins. Et il imputa à plusieurs de nos Capitaines, en certains libelles, de laides choses qui ne sont pas à redire, n'étant point vraies; et, entre autres, il dit de Pedro de Alvarado qu'il avait laissé mourir son compagnon Juan Velasquez de Leon, avec plus de deux cents soldats et les cavaliers demeurés à l'arrière-garde, et que, lui, il s'était sauvé, exécutant, pour s'échapper, ce grand saut, suivant le commun proverbe : Il sauta et la vie fut sauve !

Retournons à notre sujet. Nous étions donc à sauveté dans Tacuba et, désireux de ne point achever notre perte, vu que force Mexicains et ceux de Tacuba, Escapuzalco, Teneyuca et autres peuples voisins, ayant reçu avis de Mexico de nous sortir à l'encontre aux ponts et aux chaussées, nous serraient de près et, mussés emmi les maïs, nous faisaient grand mal (ils tuèrent trois soldats déjà blessés), nous réso-

Digitized by Google

lûmes de déguerpir le plus vitement possible de ce pueblo et de ces champs de maïs. Six ou sept Tlascaltèques qui savaient ou conjecturaient la route de Tlascala, sans suivre le droit chemin, nous guidèrent fort judicieusement jusques à des maisons sises en un coteau. Il y avait là auprès un temple et oratoire, en manière de forteresse, où nous fîmes halte. Et je veux dire encore que nous étions toujours suivis par les Mexicains et les flèches, bâtons et pierres qu'ils nous tiraient avec leurs frondes, et sans cesse entourés et toujours assaillis. C'était chose épouvantable! Je l'ai tant dit que je suis las de le redire. Que les lecteurs ne me l'imputent point à prolixité. A chaque fois, à chaque instant qu'ils nous pressaient et blessaient et guerroyaient âprement, il me faut bien par force reparler des escadrons qui nous suivaient et nous tuaient nombre des nôtres.

Mais c'est assez en faire mémoire. Disons comment nous nous défendions dans ce temple et forteresse. Nous nous y logeâmes, les blessés furent pansés, et nous allumâmes quantité de feux. Quant à manger, il n'y avait pas de quoi. Sur ce temple et oratoire, après la prise de la grande cité de Mexico, nous bâtîmes une église qui est dite Notre Dame des Remèdes, très dévote, où vont aujourd'hui, en pèlerinage, faire des neuvaines, force habitants et dames de Mexico.

Laissons cela pour dire quelle pitié c'était que de voir panser et serrer, avec quelques morceaux de mantes, nos blessures. Elles étaient refroidies, gonflées, douloureuses. Mais il y eut davantage de quoi

Digitized by Google

pleurer sur les chevaux et les vaillants soldats qui manquaient. Où sont Juan Velazquez de Leon, Francisco de Salcedo et Francisco de Morla et Lares le bon écuyer, et tant d'autres compagnons de Cortès? Pourquoi en nombrer si peu? C'est que, s'il me fallait écrire les noms de tous ceux qui manquèrent, ce serait à ne pas finir de si tôt. De ceux de Narvaez, quasi tous restèrent aux ponts, chargés d'or. Et les nombreux Tlascaltèques qui portaient les barres d'or et les autres qui nous aidaient, où sont-ils à cette heure? Quant à l'astrologue Botello, son astrologie ne lui servit de rien, car, lui aussi, il trépassa là. Il nous faut dire encore comment demeurèrent morts et les fils de Montezuma et les prisonniers que nous emmenions et le Cacamatzin et autres petits Rois.

Mais c'est assez narrer ces excessifs travaux. Disons comme nous étions pensifs devant l'avenir. Tous blessés, ayant sauvé vingt-trois chevaux tant seulement, perdu canons, artillerie et la poudre toute, il ne nous demeurait que peu d'arbalètes. On les raccoutra incontinent et nous fîmes des carreaux. Le pire de tout était que nous ne savions point quelle volonté nous trouverions chez nos amis de Tlascala. Outre plus, cette nuit, toujours enveloppés de Mexicains et de clameurs et de bâtons et de flèches et de pierres, nous résolûmes de sortir de là, à la mi-nuit, nos guides Tlascaltèques en avant, en très bon ordre. Nous nous acheminâmes, les blessés mal navrés au mitan, les stropiats avec des bourdons, quelques uns des plus dolents, lesquels ne pouvaient marcher, en croupe des

Digitized by Google

chevaux boiteux et inutiles pour batailler, les cavaliers sains répartis sur le front et sur l'un et l'autre flanc et les hommes les plus dispos faisant tête et face aux Mexicains. Les Tlascaltèques blessés marchaient parmi le gros de notre escadron et le reste faisait tête conjointement avec nous, vu que les Mexicains nous allaient toujours harcelant, à grands cris, clameurs et sifflements : Vous allez aller, disaient-ils, là où pas un seul de vous ne demeurera vivant ! Et nous ne comprenions point pourquoi ils disaient cela, mais on le verra plus avant.

J'avais oublié d'écrire le contentement que nous eûmes à voir vivantes notre doña Marina et doña Luisa, fille de Xicotenga, qu'avaient sauvées, au passage des ponts, quelques Tlascaltèques, frères de la doña Luisa, lesquels étaient sortis des premiers. Toutes les autres Naborias qu'on nous avait données à Tlascala et à Mexico furent tuées, sur les ponts, avec le reste.

Et, retournant à notre récit, nous arrivâmes, ce jour-là, à un grand pueblo nommé Gualquitan. Ledit pueblo fut depuis à Alonso de Avila. On criait, on vociférait, on nous tirait pierres, bâtons et flèches. Nous endurions tout. De là nous prîmes par des métairies et hameaux, ayant toujours les Mexicains aux trousses. Et se rassemblant en nombre, ils s'efforçaient de nous massacrer et commençaient de nous entourer, nous tirant tant de pierres avec leurs frondes et de bâtons et de flèches, qu'en un mauvais pas, ils tuèrent deux soldats déjà manchots et un cheval et blessèrent plusieurs des nôtres. Et nous

Digitized by Google

aussi, à coups d'estoc, nous en occisions quelques-uns, et les cavaliers à coups de lance. Bref, nous dormîmes dans ces cases et y mangeâmes le cheval tué.

Le lendemain, à la première aube, nous nous arroutâmes dans le même et encore meilleur ordre qu'auparavant, la moitié des cavaliers toujours en tête. Et, à un peu plus d'une lieue, en une plaine, alors que nous nous cuidions déjà saufs, trois de nos cavaliers, tournant bride, nous viennent dire que les champs sont couverts de guerriers Mexicains nous attendant. Ce qu'oyant, nous eûmes peur et grand'-peur, mais non pas de quoi défaillir du tout, ni laisser de leur aller à l'encontre et de combattre jusqu'à mourir. Et là, nous fîmes halte un peu. Et il fut réglé que les gens de cheval chargeraient au petit galop, sans s'arrêter à faire le coup de lance, le fer au visage, jusqu'à rompre leurs bataillons, que les soldats adresseraient leurs estocades à travers les entrailles, et que tous nous ferions en sorte de venger fort bien nos morts et blessures, de manière à nous en tirer, si Dieu le daignait permettre, la vie sauve. Après nous être, de tout cœur, recommandés à Dieu et à sainte Marie, invoquant le nom de Monseigneur Saint Jacques, alors qu'ils nous commençaient d'entourer, les cavaliers, de cinq en cinq, les chargèrent et nous tous ensemble. Oh! qu'il faisait beau voir cette terrible et furieuse bataille! Comme nous allions pied contre pied et avec quelle furie ils combattaient, les chiens! Que de blessures et de morts ils nous faisaient avec leurs piques, casse-têtes et

Digitized by Google

épées à deux mains. Et nos cavaliers, dans ce champ plat, comme ils jouaient de la lance à leur plaisir, entrant et sortant au petit galop! Bien que blessés, eux et leurs chevaux, ils ne laissaient pas de batailler en vaillants mâles. Quant à nous qui n'avions pas de chevaux, on eût dit qu'à tous le courage nous doublait. Bien que déjà navrés et renavrés encore, à cette fois, de plus fraîches plaies, nous n'avions cure de les bander, afin de ne nous point arrêter, n'ayant d'autre souci que de joindre ces chiens à braves estocades. Or, je veux dire comme Cortès, Christoval de Oli, Pedro de Alvarado (lequel, sa jument ayant été tuée, ainsi que je l'ai dit, prit un autre cheval de ceux de Narvaez), et Gonzalo de Sandoval, quoique bien blessés, étaient partout, rompant les escadrons Indiens. Cortès nous criait, dans la mêlée, de n'adresser nos coups d'estoc et de taille qu'aux seigneurs signalés, à tous porteurs de hauts panaches d'or, de riches armes et devises. Il fallait ouïr comme nous animait le vaillant et hardi Sandoval: Sus, Messieurs! disait-il, c'est aujourd'hui jour de victoire : ayez espérance en Dieu : nous sortirons d'ici vivants: Dieu nous garde pour quelque belle fin!

Et il me faut dire encore combien ils nous tuaient et blessaient de soldats. Mais laissons cela et retournons vers Cortès, Christoval de Oli, Pedro de Alvarado, Gonzalo Dominguez et maints autres que je ne nomme pas ici. Tous, nous nous battions de grand cœur. Notre Seigneur Jésus-Christ et Notre-Dame la Vierge sainte Marie nous y confortaient et Monsei-

Digitized by Google

gneur saint Jacques, lequel assurement nous aidait, et ainsi le certifia un Chef de Guatemuz de ceux qui se trouvèrent à la bataille. Et Dieu permit que Cortès, accompagné des Capitaines par moi nommés, parvînt au lieu où marchait le Capitaine Général des Mexicains, avec sa bannière éployée, de riches armes d'or et de hauts panaches d'orfévrerie. Cortès voyant le Porte-Étendard avec sa nombreuse escorte de Mexicains tout empanachés d'or, cria à Pedro de Alvarado, à Gonzalo de Sandoval, à Christoval de Oli et autres Capitaines : Sus, Messieurs, boutons sus! Et, s'étant recommandé à Dieu, Cortès chargea, et Christoval de Oli, Sandoval, Alonso de Avila et autres cavaliers. Cortès heurta de son cheval le Chef Mexicain et lui fit abattre sa bannière, tandis que les autres Capitaines achevaient de rompre l'escadron Indien, lequel était fort gros. Et celui qui suivit le Chef Porte-Étendard, que le choc de Cortès n'avait encore fait choir, fut un certain Juan de Salamanca, natif de Ontiveros. Monté sur une bonne jument aubère, il l'acheva d'occire, et, lui ôtant son riche panache, l'offrit à Cortès, disant que, puisqu'il l'avait heurté le premier, abattu sa bannière et fait perdre sa braverie, il lui en donnait le plumage. Mais quelques années plus tard, Sa Majesté l'octroya pour armoiries au Salamanca et ainsi l'ont ses descendants en leurs écus d'armes.

Retournons à notre bataille. Notre-Seigneur Dieu daigna permettre, que, morts ce Chef qui portait la bannière Mexicaine et nombre d'autres qui y furent

Digitized by Google

occis, le cœur leur faillit à la bataille. Ils se mirent en retraite, toute la cavalerie les suivant à coups de lance. Quant à nous, nos blessures ne nous doulaient plus, nous n'avions plus ni faim, ni soif; les maux soufferts, la misère passée semblaient n'avoir pas été. Nous suivîmes la victoire, tuant et blessant. Nos amis de Tlascala étaient devenus des lions et, avec leurs épées, espadons et autres armes qu'ils ramassèrent là, besognaient fort bien et vaillamment.

Les Cavaliers revenus de la poursuite, nous rendîmes tous force grâces à Dieu d'avoir échappé à une telle multitude. Car oncques, en toutes les Indes, ne s'était-on vu ni trouve à bataille où tant de guerriers eussent donné en masse. Il y avait là la fleur de Mexico et de Tezcuco et de Saltocan, avec l'assuré penser que, de cette fois, il ne resterait pas un seul de nous, pelu ou tondu. Aussi que de riches armes, que d'or, de panaches et devises portaient-ils, quasi tous Chefs et personnes de marque!

Proche le lieu où fut donnée cette acharnée, fameuse et, pour ces pays, formidable bataille (ainsi se peut-elle qualifier, car Dieu seul nous en tira vivants), il y avait un pueblo, lequel a nom Otumba. Les Mexicains et Tlascaltèques ont, de cette bataille, ainsi que de maints autres combats que nous eûmes jusqu'à la prise de Mexico, de fort bons portraits peints et sculptes.

Que les curieux lecteurs qui, d'aventure, liront ceci, me prêtent attention, car je veux rememorer que, lorsque nous entrâmes à Mexico, au secours de

Digitized by Google

Pedro de Alvarado, nous étions en tout plus de mille et trois cents soldats, avec les gens de cheval au nombre de nonante-sept, quatre-vingts arbalétriers; tout autant d'escopettiers, plus de deux mille Tlascàltèques et force artillerie que nous mîmes dedans la ville. Notre entrée à Mexico eut lieu le jour de Monseigneur Saint-Jean de Juin, l'an mil cinq cent et vingt, notre sortie et fuite le dix du mois de juillet de l'année ensuivante, et cette renommée bataille d'Otumba, le quatorze dudit juillet. Or, je veux, à cette heure que nous avons échappé à tous les hasards ci-dessus narrés, donner un autre compte de tous ceux qui furent tués, tant à Mexico, sur les ponts et les chaussées, qu'en toutes les rencontres et en cette victoire d'Otumba, et de ceux qui périrent par les chemins. Je dis qu'en cinq jours de temps, furent massacrés et sacrifiés environ huit cent soixante et dix soldats, y compris soixante et douze hommes et cinq femmes de Castille égorgés en un pueblo du nom de Tustepeque. C'était gens de Narvaez. Il mourut mille et deux cents Tlascaltèques environ. Je veux dire aussi comment, au même temps, furent occis un certain Juan de Alcantara le Vieux et trois autres habitants de la Villa Rica, lesquels étaient allés quérir les parts d'or qui leur revenaient. J'en ai fait relation au chapitre afférent. De sorte qu'ils perdirent et la vie et l'or. Et, à le bien considérer, nous eûmes tous, communément, triste jouissance de l'or qui nous fut partagé, et s'il en mourut, aux ponts, bien plus de ceux de Narvaez que de Cortès, c'est qu'ils

Digitized by Google

sortirent chargés d'or et ne purent, sous ce faix, s'échapper et nager.

C'est assez deviser sur cette matière. Disons comme quoi nous allions, fort allégres, mangeant des courges qu'on nomme ayotes. Et tout en mangeant, nous cheminions vers Tlascala, désireux de sortir du milieu de ces populations, de peur que les escadrons Mexicains ne se rassemblassent à nouveau. Car, postés en lieux où nous ne les pouvions maîtriser, ils nous accompagnaient encore de leurs huées et de volées de pierres, de bâtons et de flèches. Enfin, nous arrivâmes aux cases éparses d'un hameau, et, comme tout était peuplé de Mexicains et qu'il y avait là un bon temple et maison forte, nous y fîmes halte cette nuit-là et nous pansâmes nos blessés. Nous y fûmes plus tranquilles. Des bandes de Mexicains nous suivaient toujours, mais sans oser approcher, et ceux qui venaient, c'était comme qui dirait pour nous dire : Allez-vous-en hors de nos terres!

De ce hameau et maison où nous dormîmes, se voyaient les montagnolles qui sont proche Tlascala. Leur vue nous réjouit, comme si c'eût été nos maisons. Pourtant, nous ne pouvions savoir sûrement s'ils nous seraient loyaux, quelle volonté serait la leur, ce qui était advenu des nôtres établis à la Villa Rica, et s'ils étaient morts ou vifs.

Alors Cortès nous dit: Qu'étant peu nombreux, tant seulement quatre cent quarante, avec vingt chevaux, douze arbalétriers et sept escopettiers, sans poudre, tous blessés, boiteux et manchots, nous devions

Digitized by Google

faire grand état de ce que Notre Seigneur Jésus-Christ eût daigne nous sauver la vie, ce pourquoi nous lui devions à toujours mais force grâces et louanges : que nous étions derechef revenus, en nous diminuant, au chiffre et compte des soldats qui, sortis avec lui de l'île de Cuba, entrèrent, pour la première fois, à Mexico, au nombre de quatre cent cinquante : qu'il nous suppliait, à Tlascala, de ne molester les habitants en rien et de ne leur prendre quoi que ce fût. Il dit cela pour les gens de Narvaez qui n'étaient pas, comme nous, accoutumés à être soumis aux Capitaines, en temps de guerre. Il ajouta qu'il avait espoir en Dieu, que nous trouverions les Tlascaltèques bons et loyaux, mais que, s'il en était autrement (ce qu'à Dieu ne plaise !), il nous faudrait recommencer à faire aller les poings, avec des cœurs forts et des bras vigoureux, et que, à cet effet, nous nous devions bien garder et avoir toujours nos coureurs en avant.

Nous arrivâmes à une fontaine sise au penchant d'un coteau. Il y avait là des semblants de clôtures et des remparts du vieux temps. Nos amis Tlascaltèques nous dirent que c'était là les bornes du territoire Mexicain et du leur. Et, bien à la reposee, nous fîmes halte pour nous laver et manger les quelques pauvres bribes que nous avions eues. Puis, nous nous mîmes en marche et allâmes à un village des Tlascaltèques, lequel a nom Gualiopar. On nous y reçut, on nous y donna à manger, mais en échange de petits morceaux d'or et de chalchihuites qu'avaient portés quelques-uns de nous et non point gratuitement. Nous

Digitized by Google

demeurâmes là un jour, nous reposant et pansant nos blessures et, mêmement, les chevaux.

Dès qu'on le sut, dans la Capitale de Tlascala, incontinent, s'en vinrent Masse-Escaci et les Principaux et tous les autres habitants et Xicotenga le Vieux et Chichimecatecle et ceux de Guaxocingo. Arrivés au village où nous étions, ils allèrent embrasser Cortès et tous nos Capitaines et soldats, et quelques-uns pleurant, particulièrement Masse-Escaci, Xicotenga, Chichimecatecle et Tecapaneca, ils dirent à Cortès : O Malinche, combien nous pèse votre malheur et celui de vos frères et de tous les nôtres morts avec vous! Maintes fois nous vous avions dit de ne vous point fier à la gent Mexicaine, que d'un jour à l'autre ils vous guerroyeraient : vous ne me voulûtes point croire : le mal est fait : à present, il n'est plus autre chose à faire, que vous soigner et vous donner à manger : vous êtes en vos maisons, reposez-vous : puis, nous irons à notre ville où vous nous hébergerons : et ne pense pas, Malinche, que vous ayez fait peu en vous échappant vivants de cette si forte cité et de ses ponts : et, je le dis, si auparavant nous vous tenions pour très valeureux, nous faisons de vous, à cette heure, bien plus grand état : je sais que bien des femmes et Indiens de notre peuple pleurent la mort de leurs fils, maris, frères et parents : ne t'en chagrine point : tu dois beaucoup à tes Dieux qui t'ont mene à ce port, après t'avoir tiré des mains de l'innombrable multitude de guerriers qui vous attendait à Otumba : je sus, il y a quatre jours, qu'ils vous y guettaient, dans l'espoir

Digitized by Google

de vous massacrer : je voulais aller en quête de vous avec trente mille guerriers, mais je ne pus partir, a cause qu'ils n'étaient pas réunis, et je m'employais à les rassembler.

Cortès et nous tous, Capitaines et soldats, nous les embrassâmes et leur dîmes le gré que nous leur en savions. Et Cortès leur distribua à tous les meilleurs joyaux d'or et pierreries qu'avait sauvés chaque soldat, comme il put; et, tout de même, moi et quelques soldats, nous donnâmes de ce que nous avions à ceux de notre connaissance. Et quelle joyeuse fête ils firent à doña Luisa et doña Marina, les voyant sauves! Quels pleurs, quelle tristesse sur tous les autres Indiens qui n'étaient pas revenus et étaient demeurés morts, là-bas! Par-dessus tous, Masse-Escaci pleurait sa fille doña Elvira et le trépas de Juan Velasquez de Leon à qui il l'avait donnée.

C'est ainsi que nous allâmes, avec tous les Caciques, à la Capitale de Tlascala. Cortès fut logé dans les maisons de Masse-Escaci, et Xicotenga donna ses appartements à Pedro de Alvarado. Et là nous nous soignâmes et retournâmes en santé. Quatre soldats moururent encore de leurs blessures. D'autres n'en étaient pas guéris.

J'en resterai là, et dirai ce qui s'ensuivit.

Fin du Tome second.

Digitized by Google

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS

PAGE 1, *ligne 9. Tlascala.* Tlaxcallan, terre du pain. — On y récolte beaucoup de grains propres à faire du pain (de maïs), dit la Relation du gentilhomme italien publiée par Ternaux-Compans, pag. 87. (Recueils de pièces relatives à la Conquête du Mexique. Arthus Bertrand. Paris, 1838.)

Page 2, ligne 1. Tamemes. Indiens sommiers. « Ils ne doivent point porter des charges de plus de deux arrobes. » — Avis du vice-roi don Antonio de Mendoza sur les prestations personnelles et les Tamemes. (Recueil de pièces relatives à la Conquête du Mexique, p. 348. A. Bertrand. Paris, 1838.)

Page 2, ligne 9. Nous partîmes de Cempoala vers le milieu du mois d'août. — Cortès, dans sa IIe Carta de Relacion, dit : « Je partis de la cité de Cempoal, que je surnommai Séville, le 16 d'août, avec quinze chevaux et trois cents fantassins » (Cartas y Relaciones de Hernan Cortès al Emperador Carlos V, publ. par l'éminent érudit don Pascual de Gayangos, p. 52. Paris, 1866.)

Page 2, ligne 12. Notre première étape fut un pueblo nommé Xalapa. Jalapa est à quinze lieues de Cempoala. L'étape paraît excessive. Le jalap (*Convolvulus Jalapa*) tire son nom de cette ville. Cempoala est dans la Terre Chaude, Jalapa dans la Terre Tempérée; Bernal Diaz indique plus loin l'entrée des Espagnols dans la Terre Froid .

Digitized by Google

Page 2, ligne 14. Socochima. — C'est, sans doute, le Sienchimalen de Cortès. (Cartas y Relaciones, page 57.)

Page 2, ligne 29. En quittant Socochima, nous gravîmes un col. — Le paso del Obispo, nommé par Cortès Puerto del Nombre de Dios. (Lorenzana, Viage de Cortès.)

Page 3, ligne 13. Un autre défilé. — La Sierra del Agua, que Cortès nomme Puerto de la Lena.

Page 3, ligne 19. Zocotlan. Nous ne savons si c'est le Caltaumi de Cortès, aujourd'hui Tlatlanquitepec. Les Conquérants ont singulièrement transformé les noms aztèques. Clavigero et Betancourt écrivent Xocotla. Le texte de 1632 porte Cocotlan; c'est Çocotlan qu'il faut lire. Les anciens textes espagnols fourmillent de semblables erreurs. C'est ainsi que, au tome Ier, page 47, l'absence de cédille ne nous avait pas permis d'interpréter justement le mot *Cobaco*, qu'il fallait lire *Cobaço*, coup de *Cobo*. Le Cobo (Strombus gigas) est un coquillage commun sur les côtes du Yucatan et de Cuba, où, sous le nom de *Fotuto*, il sert de trompe pour appeler les nègres au travail. (Voyez Pichardo, Diccionario provincial de vozes y frases cubanas. 4e edicion. Habana, 1875.)

Page 4, ligne 9. Au sujet de leur seigneur Montezuma. — Cortès ayant demandé à Olienteutl s'il était sujet de Montezuma : « Quel est celui qui n'est pas vassal de Montezuma ? » répondit le Cacique. (Cartas y Relaciones pub. par don P. de Gayangos, p. 58.)

Page 8, ligne 23. Petite bourgade dépendante de Xalacingo. — Cortès la nomme Iztacmastitan; aujourd'hui Ixtacamaxtitlan.

Page 8, ligne 27. Une lettre, bien que sachant qu'ils n'y entendraient rien. — La lettre, dit Camargo dans son *Historia de Tlaxcala*, contenait ces choses et autres de grande persuasion, mais, comme ils ne savaient point lire, ils n'en purent entendre la substance.

Page 15, ligne 1. Maïs et Magueys. — « Un chimiste aurait de la peine à préparer cette innombrable variété de boissons spiritueuses, acides ou sucrees, que les Indiens savent faire avec une adresse particulière, en mettant en infusion le grain du maïs

Digitized by Google

dans lequel la matière sucrée commence à se développer par la germination. Ces boissons, que l'on désigne communément par le mot *chicha*, ressemblent les unes à la bière, les autres au cidre.

« Le plateau central est le pays des vignes mexicaines; c'est là que se trouvent les plantations d'agaves, qui fournissent la boisson favorite des naturels, le *pulque de maguey*... Un *maguey* de huit ans donne déjà des signes du développement de sa hampe. C'est le moment où commence la récolte du suc dont on fait le *pulque*. On coupe le *corazon*, ou le faisceau des feuilles centrales, on élargit insensiblement la plaie et on la couvre par les feuilles latérales, qu'on relève en les rapprochant et en les liant aux extrémités. C'est dans cette place que les vaisseaux paraissent déposer tout le suc qui devait former la hampe colossale chargée de fleurs. C'est une véritable source végétale, qui coule pendant deux ou trois mois et à laquelle l'Indien puise trois fois par jour... Le miel ou suc de l'agave est d'un aigre-doux assez agréable. Il fermente facilement à cause du sucre et du mucilage qu'il contient. Pour accélérer cette fermentation, on y ajoute cependant un peu de *pulque* vieux et acide. L'opération se termine dans l'espace de trois ou quatre jours. La boisson vineuse qui ressemble au cidre a une odeur de viande pourrie, excessivement désagréable. Les Européens qui sont parvenus à vaincre le dégoût qu'inspire cette odeur fétide préfèrent le *pulque* à toute autre boisson. Ils le regardent comme stomachique, fortifiant, et surtout comme très nourrissant. (Humboldt. Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, t. II, liv. IV, p. 416, 489 et 491. Paris, Renouard 1827.) Voyez aussi Oviedo, Acosta, Gomara et la Relation du gentilhomme italien, pub. par Ternaux Compans, p. 75. Recueil de pièces relatives à la Conquête du Mexique, Arthus Bertrand. Paris, 1838.

Page 16, ligne 24. Leur Capitaine Général Xicotenga. — Cortès le nomme Sicutengal. Son nom est Xicotencatl. Son père Xicotencatl le Vieux, chef de l'illustre maison de Titcala, était alors, suivant Camargo, âgé de cent quarante ans.

Page 18, ligne 3. Ils coupèrent net le cou de la jument. — J'ai vu, écrit le gentilhomme italien, dans une bataille un Indien

Digitized by Google

donner un coup du tranchant de son épée à un cheval monté par un cavalier contre lequel il combattait, lui ouvrir la poitrine jusqu'aux entrailles et l'animal tomber mort sur le coup. Le même jour, un autre Indien assena un coup de sabre sur le cou d'un cheval et l'étendit mort à ses pieds. (Relation abrégée trad. par Ternaux-Compans, Recueil sur le Mexique, p. 59.)

Page 19, ligne 24. Tebucacingo ou Tebuacacingo. — C'est le Tezcoatzinco de Fernando de Alba Ixtlilxochitl (Hist. des Chichimèques, t. II. p. 192, pub. par Ternaux-Compans. A. Bertrand, Paris, 1840.) Il paraît assez malaisé d'y retrouver le Tzompachtepel de l'archevêque Lorenzana. (Viage de Cortès, p. 9.)

Page 23, ligne 3. Masse-Escaci. — Maxiscatzin.

Page 23, ligne 8. Tecapaneca. — Tolimpanecatl.

Page 23, ligne 9. Un autre Cacique nommé Guaxocingo. — Bernal Diaz a donné à ce Cacique le nom de sa ville, Huexotzinco. Pour toutes ces rectifications orthographiques, nous avons suivi l'Histoire des Chichimèques de don F. de Alba Ixtlilxochitl, pub. par Ternaux-Compans, Paris, 1840.

Page 23, ligne 13. Sa bannière et enseigne qui porte un oiseau blanc. — « La devise et armoiries du chef de la maison de Titcala est un héron blanc sur un rocher. » (Camargo, Historia de Tlascala.)

Page 42, ligne 22. Pierre le Charbonnier. — « Et, mêmement, il (Cortès) ouït dire à d'autres, dans les cours où ils s'assemblaient à caqueter, qu'il en serait comme de Pedro Carbonerote qui, pour être entré ès terres des Mores à faire rapine, y était demeuré mort avec tous ses compagnons. » (Gomara, Conquista de Mexico, Hist. primitiv. de Indias, t. I, p. 331. Madrid, Rivadeneyra, 1868.)

Page 43, ligne 18. Aucun capitaine des plus renommés. — « Tous, depuis son temps, en ont écrit et, dans leurs histoires, ont fait et font grande mention de lui (Cortès) et, à juste raison, peut-il être comparé à tous les bons et plus signalés capitaines que les anciens et modernes célèbrent, pour la

Digitized by Google

haute dextérité et astuce qu'il eut en la conquête de la Nouvell-Espagne et Nouveau-Monde, employant et conservant les inimitiés que les seigneurs naturels du pays avaient les uns avec les autres, de façon fort dissimulée, afin qu'ils ne s'en doutassent point, les gagnant ainsi tous à son amitié. Et, voyant que ses gens, si peu nombreux, en terre si peuplée, avaient peur et traitaient du retour, il fit échouer ses navires et leur ôta ainsi l'espérance de s'enfuir, à l'exemple et imitation des plus valeureux capitaines antiques, comme il se lit, en Diodore de Sicile, d'Alexandre le grand, lequel, afin que ses soldats ne pussent fuir après avoir vaincu les capitaines de Darius *ad Granicum*, leur ôta les navires, les voyant épeurés à l'annonce de la venue de Darius et de la multitude qu'il menait. D'autres vaillants capitaines firent de même, tels que Temacus, Etolien, lequel, ayant mis ses gens en Asie, brûla ses vaisseaux pour la peur qu'il leur vit, ainsi que le relate Polineus, au livre V, et nombre d'autres que je passe comme Agaleodes (Agathocle), Syracusain, qui brûla sa flotte de peur que sa troupe ne s'en retournât. On en lit autant de Quintus Fabius Maximus, et de Guillaume duc de Normandie, en Angleterre, suivant Milius, au tiers livre, et Fulgose. » (Tratado del descubrimento de las Indias y su conquista, page 54). Ce traité, plein de renseignements précieux sur le Mexique et les premiers temps qui suivirent la conquête, a été écrit, vers 1589, par don Joan Suarez de Peralta, bourgeois et natif de Mexico, et publié tout récemment par don Justo Zaragoza, sous le titre de *Noticias historicas de la Nueva-Espana*. Madrid, imprenta de Manuel G. Hernandez, 1878.

Page 55, ligne 9: Chontales Otomies. — « Dans Tlascala, l'on parle la langue Mexiquaine. L'on y parloit encore une autre langue qu'ils appeloient *Otomitica*, d'une nation qui se rebella contre les rois de Mexique, que les Tlascaltèques reçurent en qualité de vassaux et leur donnèrent des terres pour labourer et pour peupler, à condition qu'ils garderoient les frontières contre se Mexiquains et les Culuas. Ceux-cy sont ces barbares *Otomies*, sur lesquels du commencement les Tlascaltèques mettoiens la faute lorsqu'ils prirent les armes contre Cortès. Ce sont gent infatigables, grands laboureurs et grands idolâtres, pusillanimes,

Digitized by Google

sales, et fort sauvages dans les règles de la police; fort grossiers pour comprendre les points de la foy catholique, yvrognes, et qui aiment à vivre dans des lieux écartez, fuyant la conversation des honnestes gens; tout au rebours des peuples de Mexique, qui sont fort dociles et politiques. Ces *Otomies* étoient autrefois seigneurs et possesseurs de toutes ces terres, et il y avoit longtemps qu'ils en estoient en possession, car il se rencontre de tous costez de cette génération. Mais, pour leur origine, on n'en a jamais pu rien apprendre, parce qu'ils sont si barbares, qu'ils ne sçauroient rendre aucune raison d'eux-mesmes. Ils sont hardis, farouches et vaillants en guerre, et grands chasseurs. » (Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans, trad. d'Antoine d'Herrera par N. de la Coste, IIe décade, liv. VI, p. 425, à Paris, chez Nicolas et Jean de la Coste, 1660.)

Page 59, ligne 17. Il s'était purgé de la veille avec de petites pommes qu'il y a dans l'île de Cuba. — C'est le *ben* ou noringa oléiforme de Lamarck, dont la noix fournit une huile principalement employée dans la parfumerie. Oviedo a écrit un long et curieux chapitre sur les propriétés du *ben*. Après s'être étonné qu'on nomme *manzanillo* (petit pommier) un arbuste dont les fruits sont une sorte d'avelines, il ajoute, dans sa verve conteuse et familière : « Ces avelines ne sont point pour tous les estomacs, car j'ai vu dans cette cité une duègne, laquelle se purgea, ou tout au moins aurait voulu se purger avec ce fruit, et ne put, bien qu'elle eût mangé neuf de ces avelines, et son ventre ne s'en émut point et ainsi me le jura-t-elle. Je dis plus; j'ai vu, l'an mil cinq cents et treize, à Valladodid où j'étais allé négocier avec le Roi Catholique, un certain Johan de la Vega, qui fut Veedor en cette île de Cuba, lequel était venu à ces Indes, avec le premier Amiral, l'an mil quatre cents nonante et trois. Ayant, comme l'un des premiers colons, bien expérimenté ce fruit sur lui-même et sur d'autres, il avait apporté de ces avelines, disant qu'il s'en trouvait fort bien, lorsqu'il avait besoin de se purger et en distribuait quelques-unes comme chose précieuse. Or, il advint que tomba malade un jeune homme, son neveu ou parent qu'il comptait emmener par deçà, et, le voulant purger, il lui donna la moitié d'une de ces avelines, laquelle le vida de telle

Digitized by Google

manière qu'il ne lui demeura pas tripes au ventre, et en moins de vingt heures, il trépassa. Et j'ai vu le dit Johan de la Vega pleurer son dit neveu et ce qu'il avait appris et éprouvé de ces avelines. (Hist. gen. y nat. de Indias, liv. X, cap. IV, Ire partie, Madrid 1851.)

Page 63, ligne 1. Les ambassadeurs Mexicains. — Tout le génie politique de Cortès est dans ces quelques lignes, que nous traduisons de sa deuxième lettre à Charles-Quint. — « Ayant vu la discorde et dissension qu'il y avait entre les uns et les autres, je n'en eus pas peu de plaisir, parce qu'il me sembla que cela venait fort à mon propos et que j'y pourrais trouver la manière de les plus vitement subjuguer, suivant le commun dicton : *ou tire de la forêt de quoi la brûler* Il me souvint aussi d'une autorité évangélique qui dit : *Omne regnum in seipsum divisum desolabitur*. Je manégeais donc et avec les uns et avec les autres, remerciant chacun en secret de l'avis qu'il me baillait et lui donnant crédit de plus d'amitié qu'à l'autre. » (Cartas y Relaciones de Hernan Cortès, publ. par don Pascual de Gayangos, page 70. Paris, 1866.)

Page 71, ligne 2. Dans Tlascala, il y avait quatre tribus seigneuriales. — L'ordre que jusqu'à cette heure les gens de cette terre tiennent en leur gouvernement est quasi comme les seigneuries de Venise, de Gênes et de Pise, dit Cortès. (Cartas y Relaciones, p. 68.)

Le territoire de Tlascala était divisé en quatre États confédérés, ayant chacun un chef indépendant dont l'autorité devait se combiner avec celle des trois autres dans toutes les affaires qui intéressaient toute la République. Chaque chef suzerain avait ses feudataires et ses vassaux. Cet ensemble politique formait une hiérarchie féodale qui témoigne d'une civilisation avancée. (Voyez Prescott. Conquête du Mexique, t. I, p. 310 et suiv.)

Page 72, ligne 1. Ils apportèrent environ vingt bouquets. — « Les Indiens sont fort amis des fleurs, et en la Neuve-Espagne plus qu'en autre partie du monde, parquoy ils ont accoustumé de faire plusieurs sortes de boucquets, qu'ils appellent la *Suchilles*, avec une telle variété et gentil artifice, que l'on n'y peut rien dé-

Digitized by Google

sirer davantage. Ils ont une coustume entre eux, que les principaux offrent par honneur leurs *Suchilles* ou bouquets aux seigneurs et à leurs hostes, et nous en donnoient, en telle abondance, quand nous cheminions par ceste province, que nous ne savions qu'en faire. » (Histoire naturelle et morale des Indes, par J. Acosta, trad. de Robert Regnault. Paris, Adrian Tiffaine, 1616.) « Des fleurs dont ils font des bouquets qu'ils nomment *Xuchiles*, très parfumées. Il y en a prodigieusement en ce pays et non point en Espagne; leur odeur est des plus riches et embaume toute une rue. » (Suarez de Peralta, Noticias historicas de Nueva-España, pub. par don Justo Zaragoza, Madrid, 1878.)

Page 74, ligne 2. Figues de Barbarie. — Cactus tuna, Ficus indica. « Le tunal est un autre arbre fameux en la Neuve-Espagne, si arbre nous devons appeler un monceau de feuilles amassées les unes sur les autres, lequel est de la plus étrange façon d'arbre qui soit... Il y a des Tunaux domestiques, qui donnent du fruict fort estimé entre les Indiens, qu'ils appellent tunas, et sont de beaucoup plus grandes que les prunes de frère, et ainsi longues. Ils en ouvrent la cocque, qui est grasse, et au dedans y a de la chair, et des petits grains semblables à ceux des figues, qui sont fort doux, et ont un bon goust, spécialement les blanches, lesquelles ont une certaine odeur fort agréable, mais les rouges ne sont pas ordinairement si bons. » (Acosta, Hist. nat. et morale des Indes. Paris, 1616.) Voyez aussi Oviedo, 1re partie, liv. VIII, cap. p. c. XXVIII.

Page 74, ligne 6. Nous entrâmes dans cette cité. — Bernal Diaz, contrairement à ses habitudes, ne s'étend guère sur Tlascala. Voici la description qu'en fait Cortès : « La dite cité est si grande et admirable que, bien que je laisse beaucoup de ce que j'en pourrais dire, le peu que j'en dirai est, à ce que je crois, quasi incroyable. Car elle est de beaucoup plus vaste et plus forte que Grenade, bellement édifiée, infiniment plus peuplée que ne l'était Grenade au temps où elle fut conquise et bien mieux approvisionnée des choses de la terre, c'est-à-dire de pain, d'oiseaux, de chasse et de poissons de rivière et autres légumes et victuailles fort bonnes dont ils mangent. Il est, en cette cité, un

Digitized by Google

marché, auquel quotidiennement, tous les jours, il y a plus de trente mille âmes vendant et achetant, sans compter quantité d'autres petits marchés épars dans la ville. A ce marché il y a toutes quantes choses possibles, tant vivres que vêtements et chaussures, dont ils font trafic; orfèvreries d'or, d'argent, de pierreries et de plumes, aussi bien disposées qu'en toutes places et marchés du monde; quantité de vaisselle de toute façon et fort bonne, telle que la meilleure d'Espagne. Ils y vendent force bois à brûler, charbon et herbes comestibles et médicinales. Il y a des maisons où on lave et rase les têtes comme font les barbiers, et des bains. Bref, il existe parmi eux toute sorte de bon ordre et police et ils sont gens de toute raison et règle et tels que le meilleur d'Afrique ne s'y peut parangonner. » (Cartas y Relaciones de Hernan Cortès, p. 67 et 68. Paris, 1866.)

Page 80, ligne 18. Le nom de dona Luisa. — « Xicotencatl lui donna deux de ses filles, nommées Tecuiloatzin et Tolquequetzaltzin. » — (Ixtlilxochitl. — Hist. des Chichimèques, p. 204, t. II. Paris, A. Bertrand, 1840.) La première de ces deux vierges aux noms farouches est doña Luisa. On comprend que les Espagnols se soient hâtés de les baptiser.

Page 85, ligne 20. Il y avait eu des géants dans cette terre. — « On y trouve encores aujourd'huy des os d'hommes morts d'une incroyable grandeur. Lors que j'estois en Mexique, en l'année quatre-vingts et six, on trouva un de ces géants enterré en une de nos mestairies, que nous appelons Jesus du Mont, duquel on nous apporta une dent à voir, laquelle, sans y adjouster, estoit aussi grande que le poignet d'un homme, et selon ceste proportion tout le reste, lequel je veis et m'esmerveillay de ceste difforme grandeur. » — (Acosta trad. par Robert Regnault. Paris, 1616.)

— « Les peuples les plus anciens du Mexique, ceux qui se regardaient comme autochthones sont : les Olmèques ou Hulmèques qui ont poussé leurs migrations jusqu'au golfe de Nicoya et à Leon de Nicaragua, les Xicalanques, les Cores, les Tépanèques, les Tarasques, les Mistèques, les Tzapotèques et les Otomites. Les Olmèques et les Xicalanques, qui habitaient le plateau de Tlascala, se vantaient d'avoir subjugué ou détruit, à leur arrivée, les

Digitized by Google

géants ou *Quinametin*, tradition qui se fonde vraisemblablement sur l'aspect des ossements d'éléphants fossiles trouvés dans ces régions élevées des montagnes d'Anahuac. » (Humboldt, Essai politique, t. I. liv. II, chap. IV, pag. 411. Paris, 1825.) Voyez aussi Torquemada, Monarquia Indiana, t. I, pag. 37 et 364.

Page 86, ligne 30. Popocatepeque, tel était le nom de ce volcan. — Le Popocatepetl (montagne qui fume) est de 625 mètres plus haut que le Mont-Blanc. — L'Iztaccihuatl (la femme blanche) fait face au volcan. — Les Indiens, dit Camargo, les tenaient pour dieux et croyaient que le volcan et la Sierra Nevada étaient mari et femme.

Le récit de Cortès diffère de celui de Diaz. Suivant le général Ordaz n'atteignit point le cratère du volcan. — « Ayant toujours désiré, dit-il (p. 77, Cartas y Relaciones), pouvoir faire à Votre Altesse fort particulière relation de toutes les choses de cette terre, je voulus savoir le secret de celle-ci qui me parut quelque peu merveilleuse et j'y envoyai dix de mes compagnons, propres à semblable affaire, avec quelques naturels de la terre comme guides, et leur recommandai fort de tâcher de gravir ladite Sierra et de savoir le secret de cette fumée, d'où et comment elle sortait. Ils y allèrent et travaillèrent tout leur possible à la gravir, mais il ne purent oncques, à raison de la quantité de neige qu'il y avait. » — Voyez Humboldt, Essai politique, t. Ier, pag. 164; t. IV, p. 17 et suiv.

Page 87, ligne 29. Beaucoup d'Espagnols et même des moines Franciscains. — En 1522, Francisco de Montano entra dans le cratère du Popocatepetl et y recueillit du soufre pour fabriquer de la poudre. Suarez de Peralta conte qu'un sien oncle, Antonio Soltelo de Betanços, tenta cette ascension en compagnie de plusieurs moines. — « Ils se prémunirent de vêtements et de tout le nécessaire contre le froid et les démons ; ils emmenaient force reliques, eau bénite, croix, missels pour oraisons et gens avec des vivres. » — Malgré ces précautions et « le feu et l'ail et l'outre, » le froid les obligea à rétrograder. Suarez cite encore un moine, dont il a oublié le nom, qui monta jusqu'au cratère. — « Il lui semblait, dit-il, que le monde s'abîmait, tant il y avait de bruit et de grandissimes flammes, et que cette maléfique chose bouillait comme chaudière et jetait grande quantité de pierres de soufre. » (Sua-

Digitized by Google

rez de Pevalta, chap. IX, pag. 88 et 89 des Noticias historicas publ. par don Justo Zaragoza. Madrid, 1878.)

Page 88, ligne 11. Ceux de Nicaragua et de Guatimala. — Le volcan de Granada, nommé le cerro de Masaya, situé près du lac de Nicaragua. Un moine dominicain, Blas de Imena, armé d'une cuiller et d'un seau de fer, s'y fit descendre dans un panier d'osier, à cent quarante brasses de profondeur, pour en retirer la lave qu'il croyait être d'or. Son seau de fer fut fondu, et il se sauva à grand'peine. En 1551, le doyen du chapitre de la ville de Leon, Juan Alvarez, obtint de la cour de Madrid la permission d'ouvrir le volcan et de recueillir l'or qu'il contient. (Gomara. Historia de las Indias.)

A Guatemala, il y a deux célèbres volcans, l'un de feu et l'autre d'eau. Le *Volcan de Agua* est situé entre le volcan de Pacaya et le volcan de Guatemala connu sous le nom de *Volcan de Fuego*. Le 11 septembre 1541, il vomit un torrent d'eau et de pierres qui ruina la Ciudad Vieja et noya dona Beatriz de la Cueva, veuve du Conquérant Pedro de Alvarado. Bernal Diaz en a fait un curieux récit au dernier chapitre (CCXII) de la *Véridique Histoire*. — Voyez aussi la relation insérée par Ternaux-Compans à la page 269 de son premier recueil sur le Mexique. Paris, A. Bertrand, 1838, et Remesal, Historia de la provincia de San Vicente, lib. IV, cap. V, et Juarros, Compendio de la historia de Goatimala, t. I, pag. 72.

« Il est à remarquer que les Espagnols, depuis les premiers temps de la Conquête, ont l'usage de nommer *volcan* toute cime isolée qui entre dans la région des neiges perpétuelles. On confond souvent les mots de *Nevado* et de *Volcan* ; j'ai même entendu à Quito les expressions bizarres de *Volcan de Nieve* et de *Volcan de Fuego*. Le Cotopaxi, par exemple, est réputé volcan de feu, parce qu'on connaît ses éruptions périodiques, tandis que le Corazon et le Chimborazo s'appellent des *volcans de neige*, parce que les natifs supposent qu'ils ne recèlent pas de feu dans leur sein. » (Humboldt, Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, t. I, page. 162. Paris, Renouard, 1825.)

Page 95, ligne 26. Le nom de Tonatio. — Tonatiuh ou le Soleil, l'un des dieux solaires des Aztèques. On lui sacrifiait des cailles et

Digitized by Google

il portait, tout spécialement, le nom de *Teotl*, Dieu. La plus grande des deux antiques pyramides de San Juan de Teotihuacan, au nord-est du lac de Tezcuco, lui était consacrée et garde encore le nom de Tonatiuh-Itzaqual ou Maison du Soleil. L'autre dédiée à Mezitli est la Maison de la Lune. Le Tonatiuh-Itzaqual a une base de deux cent huit mètres de long et cinquante-cinq mètres d'élévation perpendiculaire. Ces pyramides de Teotihuacan qui servirent de modèles aux Teocallis Aztèques, sont attribuées aux Toltèques et remonteraient au VIIIe ou IXe siècle. L'intérieur d'argile mêlée de petites pierres est recouvert d'un revêtement de pierre ponce et d'un enduit de chaux. A l'extérieur, quatre assises subdivisées en gradins d'un mètre. Un escalier de grandes pierres de taille menait au sommet. Autour de ces monuments, plusieurs centaines de petites pyramides, de neuf à dix mètres de hauteur, sont disposées le long de larges rues aboutissant aux quatre faces des deux grandes pyramides. Cette plaine nommée par les Espagnols *Llano de los Cues*, plaine des Temples, est désignée par les Indiens sous le nom de *Micaotl* ou Chemin des Morts.

Voyez Humboldt, Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, t. II, liv. III, chap. VIII, pages 66 et suiv. Paris, Renouard, 1825.

Page 97, ligne 6. Ces Indiens qui étaient macehuales. — « Les contribuables, tant en prestations personnelles qu'en tributs, se nomment *Mazeguales*. Ils étaient et sont encore si soumis, qu'on les tuait, et on les vendait sans qu'ils se plaignissent, et ceux que le souverain mettait en esclavage restaient esclaves. » (Lettre de l'évêque Ramirez de Fuenleal à Charles-Quint, de Mexico, 3 novembre 1532, insérée par M. Ternaux-Compans dans le recueil de pièces sur le Mexique. Paris, 1838.)

Page 99, ligne 16. En façon de casaques moresques. — « Les gens de cette cité sont plus vêtus que ceux de Tascaltecal, en quelque sorte; car les honorables citoyens portent tous, par-dessus les autres vêtements, des burnous bien que différents de ceux d'Afrique, parce qu'ils ont des ouvertures à passer la main; mais de façon, étoffe et franges, ils sont fort semblables. » (Cartas y Relaciones de Hernan Cortès, publ. par don Pascual de Gayangos. Paris, 1866).

Page 114, ligne 13. Avec le sel, le piment et les tomates. — Les

Digitized by Google

différentes espèces de piment (Capsicum baccatum, annuum et frutescens) étaient nommées par les Mexicains *chilli*. Les Espagnols nomment le piment *chile* ou axi. Le premier mot dérive de *quauh-chili*, le second est un mot haïtien qu'il ne faut pas confondre avec axe (ou aje) qui désigne l'igname Dioscorea alata).

Voyez Oviedo, 1re partie, liv. VII, cap. VII : De l'axi qui est une plante dont les Indiens se servent et usent en lieu de poivre et que même les chrétiens tiennent pour fort bonne épice.

Tomate (solanum lycopersicum) du mexicain tomatl. Les Aztèques les semaient parmi le maïs. Voyez Humboldt, *Essai politique*, t. II, liv. IV, chap. IX, p. 472.

Page 118, ligne 13. Cette cité de Cholula. — « C'est la cité où pourraient le plus à propos vivre des Espagnols que j'aie vue en deçà des montagnes, car elle a quelques vaines pâtures et des eaux pour élever du bétail, ce que n'a aucune de toutes celles que nous avons vues, car la multitude des habitants est telle en ces contrées, qu'il n'est pas un pouce de terre qui ne soit labouré. Et néanmoins, en bien des endroits, ils sont besoigneux par faute de pain. Il y a même nombre de misérables qui demandent parmi les riches, dans les rues, les maisons et les marchés, comme font les pauvres en Espagne et en autres pays où il y a gens de raison. » (*Cartas y Relaciones* de Hernan Cortès, page 75.)

Page 118, ligne 26. Le Grand Temple. — « La pyramide ou le Teocalli de Cholula a exactement la même hauteur que le Tonatiuh-Itzaqual de Teotihuacan que nous avons décrit plus haut; elle est de trois mètres plus élevée que le Mycerinus, ou la troisième des grandes pyramides égyptiennes du groupe de Gizeh. Quant à la longueur apparente de sa base, elle excède celle de tous les édifices de ce genre que des voyageurs aient trouvés dans l'ancien continent. Cette base est presque double de celle de la grande pyramide connue sous le nom de Cheops. Ceux qui, par la comparaison à des objets plus connus, veulent se former une idée nette de la masse considérable de ce monument mexicain, s'imagineront un carré quatre fois plus grand que la place Vendôme, couvert d'un monceau de briques qui s'élève à la double hauteur du Louvre! » (Humboldt, *Essai politique*, t. II, liv. III, chap. VIII, p. 51 et 52.)

Digitized by Google

Le Teocalli de Cholula a inspiré de magnifiques vers à l'illustre poëte cubain Heredia, auquel celui qui écrit ces lignes a l'honneur de tenir de très-près. Nous regrettons que la brièveté de ces notes purement scientifiques ne nous permette pas de donner au lecteur français une version de ce beau poëme. Voy. *Poesias* de Heredia, Toluca, 1832. New-York, Roe Lockwood and son, t. II, p. 37.

Page 118, ligne 29. Il y avait dans ce Grand Temple une idole énorme. — C'est Quetzalcoatl, le Buddha toltèque, fils des dieux Mixcoalt et Chimamatl. Quetzalcoatl, le perroquet serpent ou le serpent emplumé, était représenté sous l'aspect d'un homme blanc, à longue barbe, vêtu d'une robe blanche semée de croix rouges, coiffé d'une mitre et la fancille à la main. On lui offrait des sacrifices de fleurs et de fruits. Il détestait le sang et la guerre. Après avoir fait régner l'âge d'or dans la fabuleuse Tullan, il passa vingt années dans la cité sainte de Cholula, où il enseigna aux Toltèques les arts de la civilisation. Puis, reprenant ses voyages, il arriva aux bords du fleuve Coatzacoalcos, où il disparut vers l'Orient, promettant son retour. Les Aztèques crurent le reconnaître dans Cortès et ses compagnons. Voy. sur ce personnage mythique, légendaire ou héroïque, Sahagun, *Historia de Nueva-Espana*, lib. I, cap. v, Humboldt, t. I, p. 412, et la *Mythologie comparée* où M. Girard de Rialle a curieusement recueilli tous les documents anciens et modernes sur Quetzalcoatl, chap. XIX, p. 309. Paris, Reinwald, 1878.

Page 121, ligne 11. Telles furent donc les grandes cruautés. — Bernal Diaz fait allusion à l'article VII de la *Brevisima Relacion*, traduit par Llorente au t. I, p. 38 des Œuvres de Las Casas. Paris, Eymery, 1823. Fray Bartolomé, dans son récit des massacres et incendies de Cholula, accuse Cortès d'avoir récité, en voyant brûler la ville, le romance attribué à Velasquez de Avila, dont voici le début :

Néron, du haut de la Tarpéienne,
Regarde brûler Rome.
Enfants et vieillards jettent des cris,
Mais lui ne s'émouvait de rien.

Page 122, ligne 5. Fray Toribio Motolinia. — Toribio de Bena-

Digitized by Google

vente fut un des douze religieux franciscains envoyés au Mexique, en 1523, à la sollicitation de Cortès. Sa mine ascétique lui valut auprès des Indiens le surnom de *Motolinia* — pauvreté, pauvre homme — qu'il garda. Après avoir visité le Mexique, Guatemala et Nicaragua, en prêchant l'Évangile, il fut nommé gardien du couvent des Franciscains de Tezcuco, où son ardente charité continua de s'exercer. Il baptisa, dit-on, plus de quatre cent mille Indiens et fit de nombreux miracles. Il vécut jusque dans un âge très-avancé. On ignore la date de sa mort. Toribio de Benavente a laissé une *Histoire* (manuscrite) *des Indiens de la Nouvelle-Espagne* où, grâce à sa longue intimité avec les naturels, il a pu consigner, au milieu de bien des fables puériles, de précieux renseignements sur les mœurs et les antiquités aztèques. Toribio fut un des plus ardents adversaires de Las Casas.

Page 131, ligne 29. Que l'une des routes était très-propre. — Ce chemin, que Cortès refusa de prendre, passait par Calpulalpa. (*Cartas y Relaciones* de Hernan Cortès, publ. par don P. de Gayangos, p. 77, note.)

Page 132, ligne 1. Qu'on avait coupé l'autre chemin. — C'est la route de Riofrio, sur le bord de la Sierra-Nevada, que suivit Cortès.

Page 141, ligne 9. Lorsque nous vîmes tant de cités et de bourgs. — Iztapaluca, Tlalhuac, Misquic et Culuacan. — Voy. *Cartas y Relaciones*, p. 82, note.

Page 141, ligne 15. Aux demeures enchantées décrites dans le livre d'Amadis. — Los quatro libros del virtuoso cauallero Amadis de Gaula. Fueron emprimidos en la muy noble y muy leal ciudad de Çaragoça por George Coci Aleman, 1508. — Salamanque, 1510. — Séville, 1511. — Suivant Nicolas Antonio, il existe une édition du sixième livre sous la date de 1510. On en cite une des quatre premiers livres de 1496, Séville. Nous n'avons cité que les éditions antérieures à la conquête du Mexique.

Page 141, ligne 29. A notre entrée dans cette ville d'Iztapalapa. — Iztapalapa conserve encore de nombreux vestiges de son ancienne splendeur.

Digitized by Google

Page 143, ligne 20. Nous nous avancions sur la chaussée. — La calzada actuelle d'Iztapalapa est fondée sur cette même digue ancienne. Voy. Humboldt, *Essai politique*, t. II, p. 72.

Page 147, ligne 27. Notre entrée à Mexico. — C'est, suivant Lorenzana, par la rue qui, depuis l'hôpital San-Anton, traverse la ville, que les Espagnols firent leur entrée.

Page 147, ligne 29. Ces maisons avaient été celles d'Axayaca. — Axayacatl ou Axayacatzin, sixième empereur, fils de Tezozomotli et de Matlalalatzin, fille du quatrième empereur Izcohuatl. Il régna de 1468 jusqu'au 21 octobre 1481. Son frère Tizoc régna jusqu'au 1er avril 1487. Un autre de ses frères, Ahuitzotl, succéda à Tizoc et, après seize ans de règne, mourut le 9 septembre 1502. Moctheuzoma II Xocoyotzin, fils d'Axayacatl et de Xochicueitl, princesse de Tezcuco, monta sur le trône aztèque le 19 septembre de la même année. C'est sous son principat que les Espagnols entrèrent dans Mexico. Après lui, Cuitlahua et Quauhtemotzin combattirent l'invasion étrangère.

Le palais d'Axayacatl, où furent logés Cortès, ses compagnons et ses alliés Tlascaltèques, était une vaste enceinte contenant plusieurs édifices, car près de sept mille hommes y furent casernés. (Clavigero, *Storia di Messico*, III, p. 79.) « On reconnaît encore, dit Humboldt, de faibles restes de ce quartier des Espagnols, dans des masures situées derrière le couvent de Sainte-Thérèse, au coin des rues de Tacuba et del Indio Triste. » (*Essai politique*, t. II, liv. III, chap. VIII, p. 73.)

Page 148, ligne 22. Un très-riche collier d'or à façon d'écrevisses de mer. — Voici la description que fait de ce joyau Cortès (*Cartas y Relaciones*, p. 85) : « Il vint un sien serviteur avec deux colliers de crabes, enveloppés dans une étoffe. Ils étaient faits avec des os de coquillages rouges qu'ils prisent fort. De chaque collier pendaient huit crabes d'or d'une extrême perfection, quasi aussi longs qu'un xeme ou demi-empan. » — « Je doute, dit Oviedo au sujet des gravures et bijoux aztèques, qu'il y ait en Espagne et en Italie qui les sache faire avec tant de perfection. » (*Hist. gen. y nat.*, lib. XXXIII, cap. XI.)

Page 152, ligne 9. Aux palais de Montezuma. — « Le palais de

Digitized by Google

Montezuma était placé dans le même site où se trouve aujourd'hui l'hôtel du duc de Monteleone, vulgairement appelé Casa del Estado, à la Plaza Mayor, au sud-ouest de la cathédrale. Ce palais, comme ceux de l'empereur de la Chine, dont sir Georges Staunton et M. Barrow nous ont donné des descriptions exactes, était composé d'un grand nombre de maisons spacieuses, mais très-peu élevées. Elles occupaient tout le terrain contenu entre l'Empedradillo, la grande rue de Tacuba et le couvent de la Professa. Cortès, après la prise de la ville, fixa sa demeure vis-à-vis des ruines de ce palais des rois Aztèques, là où est placé aujourd'hui le palais des vice-rois. Mais on jugea bientôt que la maison de Cortès convenait davantage aux assemblées de l'Audiencia. Par conséquent le gouvernement se fit céder la Casa del Estado, ou l'ancien hôtel appartenant à la famille de Cortès. Cette famille, qui porte le titre du Marquesado del Valle de Oajaca, reçut en échange l'emplacement de l'ancien palais de Montezuma. C'est là qu'elle construisit le bel édifice dans lequel se trouvent les archives del Estado, et qui est passé avec tout l'héritage au duc napolitain de Monteleone. » (Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, t. II, liv. III, chap. VIII, p. 71 et 72. Paris, Renouard, 1827.)

Page 160, ligne 5. Des coqs à jabot. — Ce sont des dindons que les autres conquérants nomment galli-pavos, coqs-paons. Voy. *Relat. du gentilhomme italien.* Acosta, Oviedo. Lib. XXXIII, cap. x.

Page 160, ligne 7. Oisillons de cannes. — A l'île de Cuba les *pajaritos de canas* sont une sorte d'étourneaux. Ces oiseaux migrateurs sont connus en Floride sous le nom de *reed bird.*

Page 163, ligne 10. Trois tuyaux fort bien peints et dorés contenant du liquidambar mélangé avec une herbe qui se nomme tabaco. — Nicotiana rustica, petun, herbe à la reine. Liquidambar styraciflua. Voy. Hernandez, *De Historia plantarum,* Madrid, 1790. Le mot haïtien *tabacco* n'indiquait pas la plante, mais le tuyau à travers lequel on fumait. Les Mexicains recommandaient le tabac comme spécifique contre le mal de dents, le rhume de cerveau et la colique. Les Caraïbes se servaient de feuilles de tabac mâché comme contre-poison. Voy. Acosta, liv. IV, p. 183. Les Mexicains de la

Digitized by Google

classe aisée paraissent seuls avoir fait usage de feuilles de tabac roulées et enchâssées dans des tuyaux d'or, d'écaille, d'argent ou de roseau. C'est à la fois le cigare et la pipe. Voy. Humboldt, *Essai politique*, t. III, liv. IV, chap. x, p. 50. — « Ils ont des roseaux qu'ils remplissent de tabac qu'ils nomment *picietl*, bien moulu, de chaux, d'autres racines et de liquidambar qu'ils nomment *fochiocoçotl*. Ils font de tout cela une masse et en bourrent les tuyaux de roseau qu'ils nomment *pequietl*, et allumant la pointe de ce roseau et mettant l'autre bout dans la bouche et le suçant, ils en tirent une fumée qui ne sent pas mauvais. Et ainsi se parfument-ils, jetant la fumée par la bouche et elle est si forte qu'elle endort et prend toutes les jointures et peut même mettre un homme hors de sens. » (Suarez de Peralta, *Noticias historicas* publ. par don Justo Zaragoza. Cap. I, pag. 10. Madrid, 1878.)

Oviedo, dans le long chapitre qu'il consacre au tabac et fumeries des Indiens de Haïti, dit qu'ils aspiraient la fumée par deux roseaux qu'ils s'introduisaient dans les narines, ce qui, suivant lui, est un fort méchant vice. — « Pour le présent, ajoute-t-il, nombre de nègres, en cette cité (de Santo-Domingo) et en toute l'île, ont pris cette coutume et plantent cette herbe dans les haciendas et héritages de leurs maîtres et font les mêmes fumeries et tabacos. Ils disent que cedit tabac, pris après le travail, leur ôte la lassitude. (Oviedo, *Hist. general y natural.*, 1re part., liv. V, chap. II, p. 131. Madrid, 1851.)

Page 163, ligne 15. Il est temps de laisser le service de sa table. — « Tant et si diverses étaient les façons et cérémonies que ce seigneur gardait en son service, que, pour les relater, plus d'espace que je n'en ai présentement, et, pour les retenir, meilleure mémoire seraient nécessaires, car je ne crois pas qu'aucun des sultans ou autre seigneur infidèle, jusques à cette heure connus, garde autant et de telles cérémonies en son service. » (*Cartas y Relaciones* de Hernan Cortès, p. 115. Paris, 1866.)

Page 165, ligne 18. D'autres oiseaux fort hauts sur pattes. — Ce sont des flamants.

Page 165, ligne 27. Et, dans ce pays, se nomment adives. — Le

Digitized by Google

chacal mexicain ou coyote. — Animaux qui tiennent à la fois du renard et du chien, dit le gentilhomme italien, p. 52.

Page 166, ligne 17. Quantité de vipères et couleuvres empoisonnées qui ont comme des grelots à la queue. — On aura déjà reconnu, dans la naïve description de Bernal Diaz, le serpent à sonnettes.

Page 167, ligne 25. Michel-Ange et Berruguete. — Alonso Berruguete, peintre, sculpteur et architecte, naquit en 1480 à Paredes de Nava, près Valladolid. Son père, Pedro Berruguete, lui donna les premières leçons. En 1503, il partit pour l'Italie et choisit pour maître Michel-Ange. Après avoir travaillé au Vatican, sous Buonarotti, et à Florence, il fut nommé par Charles-Quint peintre et sculpteur de la cour. Il décora l'Alcazar de Madrid, le palais de Grenade et exécuta le gigantesque travail de toute la sculpture du chœur de la cathédrale de Tolède. Devenu fort riche, il acheta de Philippe II, en 1559, la seigneurie de Ventosa. Il mourut en 1560. Philippe II lui fit faire de magnifiques funérailles.

Page 171, ligne 28. Medina del Campo. — Ville de la Castille-Vieille, au bord du Zapardiel. Au XVIIe siècle, Medina del Campo avait encore 60,000 habitants. Ses longues foires d'hiver et d'été en faisaient un marché considérable, surtout pour les blés. La richesse de ses changeurs et banquiers était proverbiale. Aujourd'hui, Medina del Campo compte à peine 6 ou 7,000 habitants. — Voyez Medina, *Libro de Grandezas y cosas memorables de Espana*, cap. XC. Alcala de Henares, 1566.

Page 172, ligne 11. Des haricots, de la chia. — Il est remarquable que le mot *haricot*, en mexicain *ayacotli*, n'apparaît, dans la langue française, qu'aux dernières années du XVIe siècle. On disait fèves ou faseols. Si le mot de haricot nous fût venu en passant par l'Espagne, comme *ouragan, maïs, savane, canot* et tant d'autres, le doute ne serait guère possible. Mais on n'en trouve pas trace en espagnol. Les corsaires, flibustiers ou colons français de la Floride et du Mississipi ne l'auraient-ils pas directement introduit ? Ce sont de bien vagues suppositions suggérées par une ressemblance de mots singulière. L'étymologie de *aliquot* que donne Génin, dans ses *Récréations philologiques*, nous paraît peu plausible, appliquée au mot haricot pris dans le sens de fève.

Digitized by Google

Chia (Salvia hispanica). — « C'est une graine assez semblable à la moutarde, dit Oviedo, dont les Mexicains faisaient un breuvage très-fort qu'ils buvaient au printemps. » — Voyez aussi Acosta, *Hist. nat. des Indes*, liv. VII, p. 330, et Herrera, IIe décade, liv. VII, chap. XVI.

Page 172, ligne 17. De la mazamorra. — La mazamorra est une crème de maïs vert pilé et épicé qui se vend froide à tous les coins de rue des villes hispano-américaines. Les petits créoles sont très-amateurs de cette friandise indigène.

Page 172, ligne 18. De la vaisselle de tout genre. — C'était Cholula qui fournissait Mexico de sa belle poterie rouge et noire, comparable, suivant Diaz, à celle de Palencia ou de Talavera en Espagne. — D'innombrables sortes de vases, dit Cortès, tous de singulière poterie et, pour la plupart, vernissés et peints.

Page 172, ligne 20. Du miel. — Les Aztèques fabriquaient du miel de maïs et du miel de maguey. — « Ils vendent du miel d'abeilles, de la cire et du miel de tiges de maïs, qui sont aussi emmiellées et douces que les cannes à sucre et du miel de certaines plantes qu'on nomme, dans les autres îles, maguey, lequel est bien meilleur que le moût cuit. » (*Cartas y Relaciones* de Hernan Cortès, p. 104.)

Page 172, ligne 24. De l'ocote. — Il faut lire *ocote*. C'est un bois résineux, dont les Mexicains faisaient et font encore aujourd'hui des torches.

Page 173, ligne 14. Beaucoup de cochenilles. — L'éducation de la cochenille (*grana, nochitzlli*) est d'une haute antiquité dans la Nouvelle-Espagne. Il est probable qu'elle remonte au delà de l'incursion des peuples Toltèques. Du temps de la dynastie des rois Aztèques, la cochenille était plus commune qu'aujourd'hui. La cochenille farineuse, fine ou mistèque, est beaucoup plus estimée que la cochenille cotonneuse ou silvestre. Elle se recueille principalement dans les nopaleries d'Oajaca et de Mechoacan. — Voyez Humboldt, t. III, liv. IV, chap. X, p. 71 et suivantes, où l'illustre auteur du *Cosmos* a fait une étude complète sur le *coccus cacti*. Voyez aussi Oviedo, Acosta, liv. IV, p. 174; Hernandez, *Hist.*

Digitized by Google

plantarum, lib. VI, cap. CXVI, et Clavigero, *Storia del Messico*, t. I, p. 114. Note.

Page 173, ligne 16. Là étaient des maisons où siégeaient trois juges. — Les Indiens nommaient l'édifice où siégeait ce tribunal le Tecpancalli. — « Il y a, dans cette grand'place, une fort bonne maison comme d'Audience, où siégent constamment dix ou douze personnes qui sont juges et dépêchent tous cas et différends advenus audit marché et font châtier les délinquants. Il y a, en ladite place, d'autres personnes qui vont continuellement parmi le peuple, examinant les denrées vendues et les mesures qu'ils y emploient, et l'on en a vu briser plus d'une pour être fausse. » (*Cartas y Relaciones* de Hernan Cortès, publ. par don P. de Gayangos, p. 105. Voyez aussi Herrera, IIe décade, liv. VII, chap. XVI.)

Page 173, ligne 22. Petits pains faits avec une sorte d'écume limoneuse. — « Ils avoient des rets dont les mailles estoient fort menues, et alloient dans un certain temps de l'année balier une manne fort déliée qui croissoit sur la superficie de l'eau des lacs de Mexique : ce n'estoit ny herbe ny terre, mais une façon de vase ou limon qui se congeloit et dont il y a grande abondance. Ils en amassent quantité et en font des quarreaux, comme ceux qui font du sel ; puis ils les font sécher et congeler, et les réduisent en façon de briques, qu'ils portent vendre non-seulement au marché, mais ils en transportent à plus de cent lieues dans le païs. Ils mangent de cela comme l'on mange le fromage en Europe ; il a un goust de sel et de poivre d'Inde, qui le rend fort savoureux. Ils disent qu'il vient tant d'oiseaux sur ces lacs à cause de cette sorte de limon, qu'il y a beaucoup d'endroits qui en sont tout couverts en hiver. » (*Hist. gén. des Voyages et Conquestes des Castillans*, trad. d'Antoine d'Herrera par N. de la Coste, IIe décade, liv. VII, chap. XVI, p. 530. Paris, N. et J. de la Coste, 1660.)

Page 173, ligne 25. Des tasses et des vases de bois fort bien peints. — Les *jicaras* sont des tasses ou vases faits avec le fruit du calebassier et qui sont d'un usage général en Amérique. Au Yucatan, le calebassier se nomme *Jicali* (d'où vraisemblablement jicara), à l'île de Cuba, *Guira*, à Ste-Domingo, *Higuero*. C'est le *Crescentia*

Digitized by Google

cucurbitina. — Voyez Pichardo. Diccionario de Vozes Provinciales. Habana, 1875. Humboldt dit que les Mexicains laquaient ces vases. Suarez de Peralta, au chap. XXII, p. 151, dit qu'ils étaient ouvragés au feu et peints de toutes nuances.

Page 174, ligne 12. Xiquipiles. — Le Xiquipil de cacao était de 8,000 grains. (Humboldt, *Essai polit.*, t. III, p. 122.)

Page 174, ligne 20. Murs de chaux et de pierre. — C'est le *Coatepantli*, ou muraille des serpents. Ce mur, orné de figures de serpents en relief, était bâti en amygdaloïde poreuse et revêtu d'un enduit de chaux.

Page 175, ligne 26. De là nous voyions. — « Orné de nombreux Teocallis qui s'élevaient en forme de minarets, entouré d'eau et de digues, fondé sur des îles couvertes de verdure, recevant dans ses rues à chaque heure des milliers de bateaux qui vivifiaient le lac, l'ancien Tenochtitlan, d'après le récit des premiers conquérants, devait ressembler à quelques villes de la Hollande, de la Chine ou du Delta inondé de la basse Égypte. La ville de Tenochtitlan était divisée en quatre quartiers appelés Teopan ou Xochimilca, Atzacualco, Moyotla et Tlaquechiuhcan ou Cuepopan. Cette ancienne division s'est conservée jusqu'à nos jours dans les limites assignées aux quartiers de Saint-Paul, Saint-Sébastien, Saint-Jean et Sainte-Marie. » (Humboldt, *Essai polit.*, t. II, p. 44 et 50.) Voyez aussi, p. 102 (*Cartas y Relaciones*), la description que Cortès fait de Mexico.

Page 176, ligne 1. Coadlavaca. — Cuitlahua ou Cuitlahuatzin, successeur de Moctheuzoma, mourut, après trois mois de règne, de la petite vérole.

Page 176, ligne 4. L'eau douce... venant de Chapoltepeque. — L'ancien aqueduc de Chapoltepec fut détruit, au commencement du siége de Mexico, par Alvarado et Olid. Il était probablement semblable à l'aqueduc d'Amilco, qui était construit à doubles tuyaux de terre cuite, dont l'un recevait l'eau, tandis qu'on nettoyait l'autre.

Page 177, ligne 23. Huichilobos. — Voyez au tome Ier, p. 286. Notes. — Huitzilopochtli était le dieu de l'atmosphère et des

Digitized by Google

orages chez les Nahuas. Il était né, tout armé, du ventre de sa mère Coatlicue, qui l'avait conçu d'une pelote de plumes qu'elle s'était mise dans le sein. On identifie ce dieu avec Mextli, dieu de la guerre, qui donna son nom à Mexico. Voyez, sur ce mythe, Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, lib. II; Torquemada, *Mon. Indiana*, lib. II, cap. LXIII, et la *Mythologie comparée* de M. Girard de Rialle, p. 326 et suiv. Paris, Reinwald, 1878. Les conquérants nommaient Huitzilopochtli, Huichilobos ou Ocholobos (huit loups).

Page 178, ligne 2. On disait que c'était son page. — Paynalton, le rapide. C'est le vent qui précède l'orage.

Page 178, ligne 15. Une autre puissante masse. — Tezcatlpocatl ou Tezcatlipoca. Voyez t. I, p. 279. — Il descendit du ciel, dit Mendieta, sur un fil d'araignée, chassa le doux Quetzalcoatl de Tullan et détruisit les Toltèques par une longue suite de maléfices. Son nom : Miroir resplendissant, indique un dieu solaire. Voyez Sahagun (lib. II, cap. II et suiv.), Brinton, *Myths of New-World*, et Girard de Rialle, *Mythologie comparée*, chap. XX. Paris, Reinwald, 1878.

Page 179, ligne 4. C'était le dieu des semailles et des fruits. — C'est sans doute Tzinteotl, déesse chtonienne, révérée par les Totonaques ou plutôt Chicomecoatl, la Démèter mexicaine. Bernal Diaz est assez excusable d'avoir méconnu le sexe de cette déesse de l'abondance.

Page 179, ligne 8. Un tambour démesurément grand. — C'est le Teponaztli. Voici la description qu'en fait Suarez de Peralta : « Ils avaient, au milieu de la pièce, près du brasero allumé, un instrument qu'ils nomment Teponaztli. Ils le tiennent élevé sur des petits bancs. L'un d'eux le battait, selon la coutume indienne, avec de petits maillets de bois dont le bout est muni de petites masses faites avec des nerfs qu'on nomme, dans le pays, *ule*, et, en langue espagnole, *batel*. A l'aide de ces maillets fort légers et rebondissants, ils frappent sur le *teponaztli*, qui est fait comme un baril, sauf que le bois en est noir et fort lisse. Il est creux, avec des ouvertures sur le flanc. Frappé avec ces maillets, il rend un cer-

Digitized by Google

tain son, qui est fort mélancolique et peu suave. Bref, c'est chose pour honneur et mémoire du diable. » (*Noticias. Hist. de Nueva-Espana*, publ. par don Justo Zaragoza. Madrid, 1878.)

Page 181, ligne 3. C'est assez parler de ce temple. — On ignore de quels matériaux était construit le grand Teocalli de Mexico. On a découvert autour de la cathédrale actuelle, jusqu'à 10 et 12 mètres de profondeur, d'énormes fragments de porphyre. La pierre calendaire et celle des sacrifices ont de 8 à 10 mètres cubes. Peu de peuples ont remué de plus lourdes masses. Humboldt incline à croire que l'extérieur du Teocalli était d'argile et revêtu d'amygdaloïde poreuse (tetzontli). Les carrières de cette roche spongieuse avaient commencé à être exploitées, peu de temps avant la construction du temple, sous Ahuitzotl. Voyez Humboldt, *Essai polit.*, t. II, p. 40.

Page 184, ligne 19. Les patrons des mariages des hommes. — Nous ne savons si Bernal Diaz veut désigner ici Tlaloc, le dieu de la pluie qui féconde la terre, et son épouse l'impudique Tlazolteotl. Les sacrifices difficiles à dépeindre qu'indique vaguement le vieux chroniqueur se rapporteraient assez bien au culte de cette divinité génératrice.

Page 185, ligne 2. Deux idoles femelles, patronnes des mariages des femmes. — L'une est la déesse au jupon semé d'émeraudes, Chalchihuitlicue ; on la nommait aussi la déesse à l'éventail des cinq fleurs. Compagne de Tlaloc, elle présidait aux cérémonies de purification et protégeait les mariages et les amours légitimes. L'autre est Cihuatcoatl, la femme serpent, surnommée aussi comme Tzinteotl, *Tonantzin*, notre mère. Cette déesse maternelle chtonienne était la protectrice des femmes en couches.

Page 193, ligne 13. Soconusco. — Le cacao de Soconusco, sur la côte de Guatemala, était et est encore célèbre au Mexique. Voir sur Tuzpan, Guazacualcos, Panuco et Tabasco, les excellentes notes de Humboldt au t. II de son *Essai politique*, livre III, chap. VIII.

Page 199, ligne 12. Le sceau et signe de Huichilobos. — La figure de Huitzilopochtli était gravée sur ce sceau. Suivant Ixtlilxochitl, c'était le portrait même de Montezuma. — « Il ôta de son

Digitized by Google

bras un bracelet sur lequel était sculpté son portrait, qui était comme son sceau royal. » (*Hist. des Chichimèques* par don F. d'Alva Ixtlilxochitl, publ. par Ternaux-Compans, t. II, p. 221.)

Page 201, ligne 12. Ses bains où il se baignait. — Les bains de vapeur étaient fort en usage chez les Mexicains. La déesse Toci, la mère des Dieux, en était la patronne et portait le surnom de Temozcoltoci, la grand'mère des bains.

Page 203, ligne 12. Et si, auparavant, il était craintif, il le fut dès lors bien davantage. — « Infelix tunc Muteczuma re adeo novâ perculsus, formidine repletur, decidit animo, neque jam erigere caput audet, aut suorum auxilia implorare. Ille vero pœnam se meruisse passus est, uti agnus mitis. Æquo animo pati videtur has regulas grammaticalibus duriores, imberbibus pueris dictatas, omnia placide fert, ne seditio civium et procerum oriatur. » (Pierre Martyr. *De Rebus oceanicis et novo orbe.* Dec V, cap. III, Parisiis. 1587.)

Page 211, ligne 27. Montezuma jouait avec Cortès au totoloque. — Il s'est glissé ici une erreur d'impression dans notre traduction. Il faut rectifier ce passage comme suit : On y jouait avec de petits *jalets* d'or, faits tout exprès, et qu'on lançait assez loin sur des tuileaux d'or pareillement. (Voy. Herrera, IIe Décade, liv. VIII, chap. v.)

Page 214, ligne 27. Que vous étiez pauvre. — Bernal Diaz a employé le mot mexicain *motolinia.* Nous avons déjà, plus haut, dans a note sur Toribio de Benavente, expliqué le sens de cette parole, qui signifie pauvreté.

Page 221, ligne 29. Tua tout le gibier. — « La chasse que Montezume affectoit le plus sur le lac, estoit de tirer sur des oiseaux et sur des lapins, avec des cerbatanes (sarbacanes), à quoy il estoit fort adroit. Il alloit quelquesfois à la chasse des bestes féroces, avec des rets, des arcs et des fleches, et d'autres fois à celle du vol des oiseaux. (Herrera, trad. par N. de la Coste. IIe Décade. Livre VIII, chap. IV, p. 360. Paris, 1660.)

Page 222, ligne 24. Qu'il y avait, dans ce pays, quantité de beaux oiseaux de volerie. — Suarez de Peralta a écrit sur la chasse

Digitized by Google

au vol, dans la Nouvelle-Espagne, un curieux chapitre que, malgré sa longueur, nous croyons devoir traduire :

— « Pour ce qui est de la chasse, il y a dans la Nouvelle-Espagne force gibier de plume, des oies et grues sans nombre, lesquelles y viennent hiverner et, lorsque commence le printemps, s'en vont, sans qu'il en reste une. J'ai ouï dire qu'elles vont à la couvée en Floride d'où elles viennent et, sans doute, à travers tout ce pays de Cibola, où l'on dit que sont les Sept Villes. Et, mêmement, les faucons, faucons gentils, sacres, alethes, laniers et autres oiseaux de proie doivent venir de là, parce qu'ils arrivent durant l'hivernage des oies. On les prend alors et en telle quantité que j'ai vu, dans la Haute Mistèque, à Tamaçulapa, pueblo de mon frère qui fut propriété de mon père, et à Anguitlan, pueblo de Gonzalo de las Casas et dans d'autres villages du voisinage, venir vendre au marché, qu'ils nomment *tianguez,* force charges d'oiseaux de proie morts ; et c'était grand pitié de voir des faucons femelles dont on eut dit d'aigles à leur taille et de tous pennages, des plus beaux, sacres, vautours, éperviers, alethes, que ça faisait mal à voir. Les éperviers des Indes sont beaucoup plus grands que ceux d'Espagne, et la femelle sera comme un tiercelet d'autour. Ils sont beaux à merveille.

« Toute cette chasse morte que les Indiens apportaient et apportent encore aujourd'hui, ils la prennent dans un village, le premier de la Haute Mistèque qui y commence. Il y a deux provinces : la Haute et la Basse Mistèque. La Haute est plus riche et mieux peuplée d'Indiens. Le premier village d'où vient toute cette chasse y est situé sur la pointe d'une sierra fort élevée que les Espagnols nomment le Défilé. Les vents y sont ordinaires, et, tout l'an, y soufflent si roidement que c'est terrible. Et si ceux qui traversent ce défilé n'avaient grand soin de se garder de ces coups de vent si rudes, ils seraient jetés en bas sur les roches et mis en pièces, comme il est advenu de plusieurs Indiens de charge que le vent a précipités en bas sur les roches et tués, principalement ceux qui vont avec des charges de *jicaras,* vases faits de courges qui poussent en cette terre et que les Indiens ne mangent point mais qu'ils ouvragent au feu et peignent de toutes couleurs fort bellement. On en vend par tout le pays et les Indiens, pour être comme elles sont, légères, en portent de très grandes charges et,

Digitized by Google

au passage de ce défilé, le vent, comme je l'ai dit, a coutume de tout emporter, charge et Indien.

« C'est là que se prennent tous ces oiseaux, car c'est leur lieu de passage, et l'air y est si fort, que, n'y pouvant résister, ils se laissent aller à vau le vent. Or les Indiens, connaissant le vent qui doit souffler et le temps de la venue de ces oiseaux, tendent force rets, les prennent, les tuent et les portent aux *tianguez* ou marchés. Je les ai vus, comme j'ai dit, surtout dans le pueblo de mon frère Luis Suarez de Peralta, lequel est en extrême affectionné à fauconnerie et y dépense, chaque an, plus de deux mille ducats, pour ce qu'il a la meilleure du pays et qu'il ne laisserait point aller un faucon, malgré qu'il coûte force réaux. Il est vrai qu'ils ne valent pas cher, parce qu'il y en a beaucoup. A Mexico, on en prend à foison et il y a des Indiens passés maîtres en l'art de les attraper dans les lagunes où ils viennent faire leur past. C'est merveille s'ils ont un faucon mué. Ils en ont tant de niais qu'ils ne font point de cas des mués. Aussi ne muent-ils jamais en mue, mais à air libre, à moins qu'un faucon ne vienne à être si excellent qu'on prenne le passe-temps de le faire muer à la maison. On leur met des marques ou vervelles, et lorsqu'on prend le faucon marqué qui s'en alla niais et s'en revient mué, le connaissant à la vervelle, on le rapporte à son maître. De ces faucons, surtout faucons gentils et alethes, on en porte des Indes en Espagne où ils sont fort estimés et le seraient davantage s'ils arrivaient niais, tels qu'on les prend, mais ils muent en mer. » — (*Tratado del desscubrimiento de las Yndias* por don Joan Suarez de Peralta, publié sous le titre de *Nosticias historicas de la Nueva Espana*, par don Justo Zaragoza. — Madrid, 1878, cap. XXII, p. 149.)

« Les alethes, c'est-à-dire véritables, car rien ne leur échappe, sont à cette heure en grande réputation : la Royne en porta un très bon au Roi Henry IIII. Ils viennent du Pérou. » (*Essay des merveilles de nature et des plus nobles artifices*, par René François. Rouen, 1625.) Il faut lire, dans cet excellent ouvrage, tout le chapitre de la Fauconnerie. Nous mettrons fin à cette trop longue note par une spirituelle réflexion prise au même livre. « Aucuns, dit le bon Prédicateur du Roy, ne tiennent des oiseaux que pour entretenir noblesse, comme on dit. »

Digitized by Google

Voyez aussi l'*Autourserie* de Pierre de Gommer, seigneur de Luzancy. Paris. Houzé, 1605.

Page 224, ligne 1. Cacamatzin, seigneur de Tezcuco. — Tezcuco, situé sur le bord oriental du lac, en face de Mexico, était le siége de la monarchie des Colhuas ou Acolhuas, race appartenant à la même famille que les Aztèques. Les États de Tezcuco, Mexico et Tlacopan ou Tacuba, formaient ensemble une sorte de confédération. La ville de Tezcuco, bâtie au XIIe siècle, était la rivale de Mexico par sa grandeur et sa magnificence. Elle avait cent cinquante mille habitants. C'était l'Athènes de l'Anahuac. On y parlait, dit Camargo, une langue plus polie que la mexicaine. Son célèbre empereur-poëte Netzahualcoyotl, par ses aventures, sa sagesse, sa magnificence et ses goûts voluptueux, rappelle à la fois Salomon et le khalife des Mille et une Nuits, Haroun-al-Raschid. La succession de son fils Netzahualpiltzintli, donna lieu à une guerre civile dont les Aztèques profitèrent pour affaiblir la monarchie tezcucane. Le royaume fut partagé entre Cacama, neveu de Moctheuzoma, et son jeune frère Ixtlilxochitl, tous deux fils du dernier empereur. A l'arrivée des Espagnols, Cacama n'était guère plus qu'un vassal de l'empereur aztèque. — Voy. Ixtlilxochitl. *Hist. des Chichimèques ou des anciens rois de Tezcuco,* publ. par Ternaux-Compans. Paris, 1840. Voy. aussi Prescott, *Conquête du Mexique,* Introduction, chap. VI.

Page 224, ligne 11. Seigneur de Tacuba. — Le roi de Tacuba, ou Tlacopan, se nommait Totoquihuatzin.

Page 224, ligne 11. Seigneur d'Iztapalapa. — C'était Cuitlahuatzin, que Bernal Diaz nomme Coadlavaca, frère et successeur de Moctheuzoma.

Page 224, ligne 12. Un autre fort puissant Cacique. — Il semble qu'il s'agit ici d'Ixthilxochitl, compétiteur de Cacama au trône de Tezcuco. D. Fernando de Alva, dans son *Histoire des Chichimèques,* lui fait honneur de la capture de Cacama. Bernal Diaz est excusable d'avoir oublié son terrible nom. Presque tous les chroniqueurs espagnols, sauf Torquemada et don Fernando de Alva, passent sous silence l'appui considérable que l'ambitieux prince tezcucan prêta à Cortès.

Digitized by Google

Voy. F. de Alva Ixtlilxochitl, *Hist. des Chichimèques*, t. II, passim. Torquemada, *Monarquia Indiana*, liv. IV, cap. XXXVI, et Betancourt, p. 3, cap. IX.

Page 226, ligne 10. De ne pas faire de félonie à notre Roi et Seigneur. — Ce seigneur se rebella, dit Cortès dans sa neuvième lettre à Charles-Quint, contre le service de Votre Altesse.

Appliqués au brave Cacamatzin qui tentait de sauver son pays de la tyrannie étrangère, ces mots de félonie et de rébellion sont singulièrement caractéristiques.

Page 226, ligne 21. Le propre frère du prince — C'est Cuicuitzca, le Cucuzcacin de Cortès. (*Cartas y Relaciones*, p. 98.)

Page 233, ligne 23. Quelques bonnes raisons commençaient à lui entrer dans le cœur. — « Mais quoiqu'il eût appris quelques oraisons comme le Credo et l'Ave Maria, il eut le malheur de remettre cette cérémonie (le baptême) jusqu'au jour de Pâques; ce qui fit qu'il ne jouit jamais de ce bonheur. » — (F. de Alva Ixtlilxochitl, *Hist. des Chichimèques*, t. II, p. 238.)

L'historien tezcucan, dans sa ferveur de néophyte, affirme que Mocthezuoma demanda le baptême. Toutes les autorités sont contraires à cette assertion.

Page 237, ligne 2. Montezuma ne put retenir ses larmes. — Oviedo, après avoir décrit la scène de la prestation de l'hommage, mû par un sentiment de justice, conclut par ces remarquables réflexions :

« Et tout fut ainsi et plus copieusement enregistré par-devant un greffier et notaire public, par acte et en due forme, Cortès en prit à témoins plusieurs Espagnols présents et ainsi l'écrivait-il depuis à l'Empereur, notre seigneur. Et, en vérité, si la chose eut effectivement lieu tout ainsi que le dit et l'écrivit Cortès, fort grande me semble la conscience et libéralité de Monteçuma en ces restitutions et hommages au roi de Castille, sur la simple et cauteleuse information de Cortès qui bien la lui pouvait avoir faite à ce seul effet. Mais ces larmes qu'il dit que versa Monteçuma au cours de l'oraison et remontrance qu'il fit en se dépouillant de sa seigneurie et les pleurs avec lesquels ses sujets lui répondirent acceptant ses ordres et exhortations, signifiaient, à mon sentiment,

Digitized by Google

toute autre chose que leurs paroles. Ce n'est point, d'habitude, dans le deuil, les larmes et les sanglots, celui qui jure obéissance étant captif, que les hommages se prêtent aux princes, mais au milieu du rire, des chants, de la diversité de la musique et de la joie, enseignes de plaisir. Car, ainsi que le dit Marcus Varron, ce qui par force s'obtient n'est pas tribut volontaire, mais vol.» (*Hist. gen. y natural de Indias*, por el capitan Gonçalo Hernandez de Oviedo, lib. XXIII, cap. IX, p. 297, 3e partie.)

Page 237. Titre du chap. CII. Cortès prit soin de s'informer des mines. — Longtemps, avant la conquête, les Mexicains exploitaient les mines. Non seulement ils recueillaient l'or natif, à fleur de terre et dans le lit des rivières, mais ils savaient creuser des galeries et des puits et suivre le filon dans la terre. Dans la Zapoèque et la Mistèque, on lavait les terrains d'alluvion. Les tributs se payaient soit avec des sacs de cuir ou de fins paniers de jonc contenant les grains et les paillettes, soit avec de l'or en barres. Ces barres sont représentées dans les anciennes peintures aztèques. L'argent, le plomb et l'étain étaient travaillés à Tlachco et à Tzumpanco, le cuivre dans les montagnes de Zacatollan et de Cohuixco. Les Aztèques donnaient une certaine trempe au cuivre, dont ils faisaient des outils et des armes. On ne saurait autrement expliquer comment les sculpteurs et joailliers ont pu exécuter de grands ouvrages de diorite et de porphyre basaltique et percer les émeraudes et le jade.

Il faut lire dans l'*Essai politique*, t. II, chap. XI, l'étude très complète de Humboldt sur les mines du Mexique. Nous en avons tiré les éléments de cette note.

Page 239, ligne 14. Le fleuve de Guazacualco. — Voy. sur Panuco, Tuzpan, Tabasco et le Coatzacoalcos, le tome II, liv. III, chap. VIII de l'*Essai politique*, de Humboldt.

Page 26, ligne 143. Il y avait même assez d'eau pour les Carraques. — Les carraques étaient de grands vaisseaux qui faisaient les voyages des Indes. — « Les carraques, dit le P. Fournier, dans son *Hydrographie* (1634), sont ordinairement du port de quinze cents à deux mille tonneaux, voire plus; de sorte que ce sont les plus grands vaisseaux du monde à ce qu'on estime et ne peuvent naviguer à moins de dix brasses d'eau. »

Digitized by Google

La nave, nauf ou nef, en espagnol *nao*, est le nom générique de tout grand vaisseau. Le mot de *navio* est toujours employé comme diminutif. Ainsi le brigantin, dont il est fréquemment question dans la *Véridique histoire*, et qui est un petit bâtiment de course, gréé comme un brick, avec un seul pont, la caravelle, la pinasse, sont des navires. La carraque, le galion et la galère sont des nefs. — « Los mayores navios llaman naos, » dit Alfonso el Sabio, IIe partida, loi VII, tit. XXIII. Voy. Jal, *Archéologie navale*. Mémoires 4 et 6. Paris, Arthus Bertrand, 1840.

Page 244, ligne 30. Les grains de cet or étaient frisés. — « On reconnaît souvent de l'or natif cristallisé en octaèdres, ou en lames, ou sous forme tricotée. » (Humboldt, *Essai politique*, t. III, livre IV, p. 154. Paris, Renouard, 1827.)

Page 246, ligne 4. D'élever des oiseaux et de planter du cacao.— Il faut rapprocher de ces dédaigneuses paroles de Cortès la brève et profonde réflexion de Pierre Martyr, aux dernières lignes du *De Insulis nuper inventis* : « Auri rabida sitis à culturâ Hispanos hactenus divertit. »

Page 250, ligne 3. Ce fut vraiment chose admirable. — « Lesquelles, en outre de leur valeur, étaient telles et si merveilleuses que, vu leur nouveauté et étrangeté, elles étaient sans prix et il n'est point croyable qu'aucun de tous les princes du monde dont on ait avis, les puisse avoir telles et de telle qualité. Que mon dire ne semble point fabuleux à Votre Altesse, car il est vrai que toutes les choses créées, tant en terre qu'en mer, dont ledit Muteczuma avait pu avoir connaissance, il les avait imitées fort au naturel, d'or, d'argent, de pierreries et de plumes et d'une telle perfection qu'elles paraissaient être vraies. Il m'en donna grande partie pour Votre Altesse, sans compter celles dont je lui remis le dessin et qu'il fit exécuter en or, telles qu'images, crucifix, médailles, joyaux et colliers et quantité d'autres de nos objets que je lui fis imiter. » — (*Cartas y Relaciones* de Hernan Cortès, p. 100 et 101.)

— « Referunt non credenda. Credenda tamen, quando vir talis ad Cæsarem et nostri collegii judici Senatores audeat exscribere. Addes insuper se multa prætittere, ne tanta recensendo sit molestus. Idem affirmant qui ad nos indè regrediuntur. » (Pierre

Digitized by Google

Martyr, *De Rebus oceanicis et novo orbe.* Dec. V, cap. III. Parisiis, 1587.)

Oviedo (lib. XXIII, cap. x) a transcrit, presque mot pour mot, le passage de Cortès que nous avons traduit.

Page 251, ligne 4. Six cent mille pesos d'or, sans compter l'argent. — Bernal Diaz quadruple presque le chiffre donné par Cortès (*Cartas y Relaciones,* p. 100). L'évaluation de Cortès semble confirmée par les déclarations de témoins tels que Olid, Ordaz, Avila, le Père Bartolomé de Olmedo et le prêtre Juan Diaz. (*Probanza fecha a pedimento de Juan* de Lexalde, cit. par Prescott. *Conquête du Mexique,* t. II, liv. III, p. 163, note.)

Il n'y avait, dans le trésor offert par Moctheuzoma, que cinq cents marcs d'argent. Prescott fait judicieusement remarquer le contraste singulier que présente, comparée à la masse de l'or, cette quantité médiocre d'argent si peu en proportion avec l'énorme produit des mines d'argent du Mexique depuis la Conquête, leur rendement a excédé celui des mines d'or dans la proportion de quarante-six à un. — (Humboldt, *Essai politique,* t. III, et Clemencin, *Memorias de la Real Academia de la Historia,* t. VI.)

Page 261, ligne 4. Il paraît que Huichilobos et Tezcatepuca. — Voici, d'après Herrera, un curieux résumé des entretiens que Moctheuzoma avait avec le diable :

« D'ailleurs il luy venoit à la pensée que le diable, qui luy parloit souvent, le menaçoit, s'il ne faisoit mourir ces avaricieux Castillans, ou que du moins il les chassast de son royaume, et leur disoit que ses vassaux n'auroient jamais de santé, qu'il ruineroit les semailles, et qu'il s'en iroit : parce que les Messes, les Croix et le Baptesme des Chrestiens le tourmentoient estrangement. Et Montezume luy respondoit là-dessus, qu'estant ses amis, et honnestes gens, il ne falloit pas parler de les exterminer ; mais qu'il les prieroit de s'en aller et que s'ils ne le vouloient pas faire, il les feroit mourir ; mais le Diable luy respondoit, qu'il fist ce qu'il lui disoit, ou qu'enfin il s'en iroit, ou les Castillans abandonneroient la terre, parce que deux contraires ne pouvoient vivre dans une mesme maison. » — (*Histoire géénérale,* trad. d'Antoine

Digitized by Google

d'Herrera, par N. de la Coste. IIe Déc., liv. IX, chap. VI, p. 607. Paris, 1660.)

Le prudent Oviedo n'affirme rien : « S'il est vrai, comme on le tient pour assuré dans ces Indes, que ces gens ont autant de conversation et de communication avec notre adversaire, on doit bien penser que notre ennemi ne se pouvait complaire aux mystères et sacrements de la sainte religion chrétienne. » — (Oviedo, *Hist. gen. y nat.* lib. XXXIII, cap. XLVII, p. 506.)

Page 265, ligne 24. Le chroniqueur Gomara. — L'assertion de B. Diaz est aussi contredite par Oviedo. — (Lib. XXXIII, cap. XVLI, p. 307)

Page 266, ligne 6. Naborias. — Domestiques particuliers d'une condition supérieure à celle des esclaves. C'est un mot de la langue de Boriquen ou Puerto-Rico. Voy. Pichardo, *Diccionario provincial de vozes y frases cubanas,* p. 263. — Habana, 1875.

Page 269, ligne 1. Armada de dix neuf nefs. — Suivant Ayllon, l'armada de Narvaez, de seize navires grands et petits montés par plus de six cents hommes et de mille Indiens, partit de Guaniguanicco, dans l'île de Cuba, au commencement de mars, et perdit, dans la tempête que mentionne Diaz, six navires et cinquante hommes. (Relation du licencié Lucas Vazquez de Ayllon, pub. par don Pascual de Gayangos. *Cartas y Relaciones* de Herman Cortès. Paris 1866, p. 39 et suivantes.)

Page 270, ligne 4. Le licencié Lucas Vazquez de Ayllon. — Nous devons à l'éminent érudit don Pascual de Gayangos la publication de la *Relacion* du licencié, datée de Santo-Domingo, 30 août 1520. A cette relation, dont l'original est aux archives des Indes, est jointe une lettre des Oidors de Santo-Domingo à l'Empereur, sous la même date. « Ici, concluent-ils, la gent est audacieuse et brouillonne et Votre Majesté y doit pourvoir avec telle rigueur que l'on comprenne que sa Royale Audience doit être fort redoutée et obéie. »

Dans le véhément récit de ses mésaventures, le licencié ne fait naturellement aucune mention des rapports qu'il eut avec Cortès, tant par lettres que par tuileaux d'or.

Digitized by Google

Page 279, ligne 6. Solis de Derrière la Porte. — Bernal Diaz, au chapitre CCV, mal coté CCIV, explique ainsi ce sobriquet : « On le nommait Solis de Derrière la Porte, parce que, dans sa maison, il se tenait toujours derrière la porte, regardant, sans qu'on le pût voir, ceux qui passaient par la rue. »

Page 297, ligne 28. C'était la saison des prunes. — Comme nous l'avons plus longuement expliqué dans une note du tome 1er, p. 286, les Espagnols nommaient prune le fruit du *spondias monbin*.

Page 303, ligne 6. Rodrigo Mino, ainsi se nommait-il. — Il est assez malaisé de savoir de façon certaine le nom de cet artilleur. Diaz l'a déjà, par deux fois, nommé Rodrigo Martin, et, dans la liste des Conquérants publiée, dans le *Diccionario de Historia y Geografia*, par don Manuel de Orozco y Berra, nous trouvons parmi les compagnons de Narvaez plusieurs Martin, sans indication de prénom, et un Rodrigo Mino. Nous penchons néanmoins pour ce dernier. Bernal était très vieux lorsqu'il composa la *Véridique Histoire*. Après avoir, par deux fois, écrit Rodrigo Martin, ayant, au cours de son récit, à faire une nouvelle mention de l'artilleur de Narvaez, son vrai nom lui revenant à la mémoire, il se sera contenté d'ajouter apres Mino, *ainsi se nommait-il*, comme pour raturer ses deux erreurs antérieures. Ce n'est là qu'une hypothèse que le caractère de notre vieux soldat-chroniqueur rend au moins assez plausible.

Page 312, ligne 2. Pâques du Saint-Esprit. — La Pentecôte.

Page 312, ligne 27. — Le Juan Velazquez se montra toujours son fort grand serviteur. — Oviedo explique fort bien de quelle importance capitale fut, dans cette conjoncture, la fidélité que Juan Velazquez de Leon garda à Cortès. En casuiste émérite, l'historien des Indes, après avoir pris l'avis de gentilshommes et de vétérans militaires, conclut que Juan Velazquez ayant reçu directement son commandement de Cortès, fit bien de lui demeurer fidèle, au détriment de son parent Diego Velazquez et de son beau-frère Narvaez. « Un ordre formel du roi, dit Oviedo, pouvait seul le délier à l'égard de son chef. » (Lib. XXXIII, cap. XII.)

Page 314, ligne 4. Un valet d'éperons. — Nous avons ainsi plus

Digitized by Google

exactement rendu l'expression *moço de espuelas* que nous avions traduite, au tome 1er, par le mot *estaffier*.

Page 314, ligne 11. A Benito de Veguer, notre fifré, de jouer de son tambourin. — Au chapitre CCV mal coté CCIV, Diaz le nomme Benito Bejel et dit qu'il était tambour. Dans la liste de don Manuel Orozco on trouve un Benito Bejel et un Benito Veger. Ces deux noms s'appliquent évidemment à une seule et même personne.

Page 331, ligne 19. Un mandat d'arrêt. — « Ledit Fernando Cortès comme déloyal traître, sans avertissement à madite partie, avec une diabolique pensée et infernale audace, au mépris de Votre Majesté ou de Ses Royales Provisions, ne regardant ni ne considérant la loyauté qu'il devait à V. M., ledit Cortès donna un mandat audit Gonzalo de Sandoval, afin qu'il appréhendât ledit Panfilo de Narvaez et, au cas où il se voudrait défendre, le tuât. » — (Requête M. S. de Zavallos au nom de Narvaez, citée par Prescott, au t. II, liv. III, p. 205, note de l'*Histoire de la conquête du Mexique*. Paris, Firmin-Didot, 1863.)

Page 332, ligne 1. Que ce n'était que pour les gants. — Le mot espagnol était entré dans la langue française du XVIIe siècle; on disait *paraguante*. (Voyez Oudin, *Trésor des deux langues*.)

Page 338, ligne 9. Cocuyos. Le cocuyo ou cucuyo. (*Elater noctilucus*.) — Gros scarabée noirâtre à peu près de la forme du taupin de France, dont les yeux et le ventre émettent une lueur phosphorique pareille à celle des vers luisants, mais infiniment plus puissante. L'air nocturne, sous les tropiques, dans la saison des pluies, en est parfois illuminé, lorsque les cocuyos le traversent en tous sens, se pendant en grappes brillantes aux arbres. Quelques-uns de ces insectes, sous un verre, remplacent une veilleuse et éclairent suffisamment pour permettre de lire. La lumière, le miel et les cannes à sucre les attirent. L'eau les réjouit. A Cuba, les femmes de couleur et les *gnajiras*, les entremêlant aux fleurs, dans leurs cheveux, ce font des coiffures de flamme d'un effet prestigieux et charmant. Les enfants les emprisonnent dans des calebasses percées de petits trous qu'ils nomment *cocuyeras*. Mais, privés de leur liberté, ils perdent bientôt leur éclat et meurent.

Digitized by Google

La larve du cocuyo est un gros ver blanc, tout phosphorescent. Voy. Pichardo, *Diccionario de nozes provinciales*, Habana, 1875.

Page 341, ligne 5. Nous eûmes quatre morts et plus de blessés. — Le chiffre donné par Diaz semble exact. Il y eut une douzaine de morts parmi les gens de Narvaez. L'avocat du vaincu en a évidemment exagéré le nombre, dans l'intérêt de son client. Il assure que Narvaez perdit quinze hommes tués et six brûlés. (Requête de Zavallos citée par Prescott.) — Sans morts d'hommes, fors deux qu'un boulet tua, écrit Cortès qui ne dit mot des pertes de Narvaez. (*Cartas y Relaciones*, p. 124.)

Page 344, ligne 31. Le Pamphilo de Narvaez ayant été du tout déconfit. — Oviedo (au lib. XXXIII, cap. XII), sans se laisser aveugler par l'éclat de la fortune de Cortès, a porté un jugement fort impartial sur sa querelle avec Narvaez. Nous en traduisons quelques fragments.

« Cortès dit, là-dessus, force autres choses venant bien à son propos, à la louange de son parti. Je ne les nie ni ne les approuve aussi formellement qu'il fait, car, ainsi que je l'ai dit, il a lui-même écrit sa lettre. Mais puisque j'ai promis plus haut de rapporter les propos tout contraires que tenait Pamphilo de Narvaez, je dis que, l'an mil cinq cent et vingt-cinq, César séjournant en la cité de Tolède, j'y vis ledit Narvaez, lequel publiquement maintenait que Cortès était un traître, et que, Sa Majesté lui en donnant licence, il le lui ferait connaître de sa personne à la sienne, qu'il était homme sans foi, avec nombre d'autres vilaines paroles, le nommant déloyal, tyran et ingrat envers son maître l'adelantado Diego Velazquez, lequel l'avait envoyé à la Nouvelle-Espagne à son propre coût, et qu'il s'était dérobé avec gens, pays et finance et quantité d'autres choses malsonnantes. Pour ce qui est de sa prison, il la contait fort au rebours de ce qui est dit. Ce que je note à ce sujet, c'est que malgré tout ce que j'ouïs dire à Narvaez, je ne puis (ainsi que je lui dis à lui-même) lui trouver d'excuse de sa négligence. Il n'avait nul besoin d'entrer en pourparlers avec Cortès, mais bien de se garder mieux qu'il ne le fit. A cela il disait que ceux auxquels il se fiait l'avaient vendu, que Cortès les avait subornés. D'autre part, ce me paraît agréable facétie et

Digitized by Google

non bastante excuse celle que donne Cortès pour fonder et justifier son affaire, lorsqu'il prétend faire présenter par Narvaez les provisions de Sa Majesté et donne à Sandoval un mandat pour l'appréhender au corps, tout comme si lui, Cortès, était allé à ces pays d'ordre de Sa Majesté ou avec plus ou autant d'autorité que Narvaez. Il est clair et notoire que l'Adelantado Diego Velazquez, ayant envoyé Cortès, avait capacité, en droit, pour l'envoyer révoquer et que le Cortès lui devait obéissance. »

Page 347, ligne 29. Jean Florin. — Un nom, un fait considérable, la capture du trésor de Montezuma, voilà tout ce qu'on sait de Jean Florin. Nos recherches personnelles ont eu un résultat singulier. Au cours de cette enquête, dont l'objet était de reconstituer sa personnalité, nous avons été frappé par de telles concordances de noms, de faits, de lieux et de dates, que nous pouvons presque affirmer aujourd'hui que Jean Florin n'a jamais existé. Un acte authentique pourrait seul nous donner tort. Nous avons les plus fortes raisons de croire que le grand corsaire français que Diaz (au chap. CLIX de sa *Véridique Histoire*) nomme *Jean Florin* ou *Florentin*, n'est autre que le Florentin Jean de Verazzano. Au tome III, nous donnerons tout le détail, toutes les preuves de cette découverte qui, si elle pouvait jeter quelque jour sur la vie et la mort mystérieuses de ce navigateur, ne serait pas sans importance pour l'histoire de la marine française sous François Ier.

Page 348, ligne 4. Petite vérole. — Le Padre Toribio Motolinia assure que la petite vérole, introduite par Juan Guia, nègre de Narvaez, enleva la moitié des habitants du Mexique. Voyez Herrera, dec. II, lib. X, cap. IV.

Page 350, ligne 1 du chapitre CXXV. *A l'arrivée de la susdite nouvelle.* — « Dans la nécessité où ces Espagnols étaient, s'ils n'étaient secourus, outre leur massacre par les Indiens et la perte de tout l'or, argent et joyaux recouvrés en ce pays, appartenant tant à V. M. qu'aux Espagnols et à moi, c'était encore perdre la meilleure et la plus noble cité de tout ce qui s'est nouvellement découvert au monde, laquelle perdue, tout ce qui avait été gagné était perdu, cette cité étant la tête de tout et par tout obéie. » (*Cartas y Relaciones* de Hernan Cortès, p. 126.)

Digitized by Google

Page 352, ligne 5. Pas un seigneur ne parut. — « Il marcha à grandes journées jusqu'à Tezcuco, où il fit reposer ses troupes : il y fut parfaitement reçu par son ami Ixtlilxochitl, qui lui rendit compte de tout ce qui s'était passé, et le prévint qu'à Tezçuco même on était irrité contre les Espagnols, parce qu'il y avait dans cette ville un grand nombre de parents et d'alliés de ceux qu'Alvarado avait fait périr. » (F. de Alva Ixtlilxochitl, *Hist. des Chichimèques*, t. II, page 246.)

Cortès, pas plus que Diaz, ne fait aucune mention de l'accueil et des avis du prince Tezcucan.

Page 354, ligne 7. Areito. — Areito est un mot de la langue de Haïti et de Cuba. Les Indiens désignaient ainsi les chants héroïques ou funéraires et les danses qu'ils accompagnaient, dans les solennités religieuses ou patriotiques. Voyez Pierre Martyr et Las Casas qui donne, ainsi qu'Oviedo, aux danses des Mexicains le nom de *mitote*. (*Brevissima relacion*, trad. par Llorente, t. I des œuvres de Las Casas, page 41. Paris, 1822.) Ixtlilxochitl (*Histoire des Chichimèques*, t. II) dit que le massacre eut lieu au milieu d'une fête nommée *Toxcatl*, qui tombait le jour de Pâques.

Page 354, ligne 30. Pour le reste, l'Alvarado le contait tout seul. — Diaz semble ici faire allusion au caractère hâbleur de Pedro de Alvarado. Voyez page 212.

Page 355, ligne 13. Quoi qu'en dise Fray Bartolome de Las Casas. — Voyez t. I des œuvres de B. de Las Casas, page 41, trad. de Llorente. Paris, Eymery, 1822.

Las Casas n'est pas seul à accuser Alvarado : — « Sans merci ni pitié chrétienne il les passa au fil de l'épée, les massacra et leur ôta ce qu'ils avaient dessus. » (Gomara, *Conquista* p. 364 au t. I des *Historiadores primit. de Indias*. Madrid, 1858.) — « L'effusion du sang fut telle, qu'en ruisseaux il coulait à travers le préau comme de l'eau quand il pleut fort. » — (Sahagun, *Hist. de Nueva-Espana*, lib. XII, cap. xx.)

Le témoignage authentique le plus accablant est celui d'un témoin oculaire, Johan Cano. Oviedo a transcrit, au liv. XXXIII, chap. LIV de son Histoire, le curieux entretien qu'il eut avec cet hidalgo, marié en troisièmes noces, avec dona Isabel Montezuma,

Digitized by Google

fille de l'empereur Aztèque. A la question du gouverneur de la forteresse de Santo-Domingo, Johan Cano répond : — « Seigneur Alcayde, ce que vous me demandez est un accident dont peu de personnes du pays sauront rendre compte, bien qu'il ait été fort notoire et fort manifeste l'injure qui fut faite aux Indiens. Ils en prirent tant de haine contre les chrétiens, qu'ils ne s'y voulurent plus fier, d'où s'ensuivirent tous les malheurs qui advinrent depuis et la rébellion de Mexico. La chose s'est passée de cette manière : parmi leurs autres idolâtries, ces Mexicains avaient certaines fêtes annuelles où ils s'assemblaient pour célébrer leurs rites et cérémonies. A l'époque d'une de ces fêtes, Alvarado gardait Montezuma, et Cortès était allé où vous avez dit. Nombre d'Indiens principaux se réunirent et demandèrent au capitaine Alvarado licence d'aller célébrer leurs fêtes dans les préaux de leurs mosquées et grands temples, proche le logis des Espagnols, afin qu'ils ne pensassent pas que ce rassemblement eût un autre objet. Ledit capitaine leur en octroya licence. Ainsi donc les Indiens, tous seigneurs, au nombre de plus de six cents, nus, couverts de joyaux d'or, de beaux panaches et de force pierreries, le plus noblement accoutrés qu'ils se surent ou purent accommoder et sans arme aucune, défensive ou offensive, dansaient et chantaient, faisant leur areyto et fête, suivant leur coutume. Au moment où ils étaient le mieux ravis en leurs réjouissances, mu de cupidité, l'Alvarado fit poster quinze hommes à chacune des cinq portes du préau, où, entrant avec le reste de sa troupe espagnole, il commença de les passer par les épées et massacrer, sans merci, si bien qu'il les acheva en peu de temps. C'est pourquoi ceux de Mexico, voyant ceux-là, malgré la sûreté donnée, occis et détroussés, sans qu'ils eussent rien fait pour mériter qu'une telle cruauté fût sur eux exercée, se levèrent et guerroyèrent ledit Alvarado et les chrétiens qui, avec lui, gardaient Montezuma. Et, certes, ils avaient bien raison. »

Bernal Diaz, qui s'efforce ici de disculper son compagnon d'armes, n'a pu s'empêcher, au chapitre CLXI de la *Véridique Histoire*, de relater les actes de cupidité et de cruauté que commit Alvarado, lors de son expédition à Tutepeque.

Page 357, ligne 6. Diantre soit du chien ! — « Cortès, fort courroucé, dit, à ce qu'on prétend, qu'ils étaient des chiens et qu'il

Digitized by Google

n'était pas besoin de courtoisie avec eux. » (Gomara, *Conquista*, au t. I des *Historiadores primit. de Indias*, p. 365. Madrid, 1858.)

Johan Cano, dans sa conversation avec Oviedo, confirme, en termes presque identiques, ces grossières paroles de Cortès. — Voyez Oviedo, *Hist. general y natural de Indias*, lib. XXXIII, cap. LIV, p. 550. Madrid, 1853.

Page 358, ligne 9. Un soldat malement navré. — Suivant Cortès, ce soldat était un messager, qu'il avait expédié à la Vera-Cruz. (*Cartas y Relaciones*, p. 128.)

Herrera (dec. II, lib. K, cap. VIII) le nomme Antonio del Rio.

Page 359, ligne 22. Tirant tant de bâtons, de flèches et de pierres. — « Et avec leurs frondes ils nous tiraient tant de pierres dans la forteresse qu'elles semblaient pleuvoir du ciel et tant de flèches et traits, que les murs et préaux en étaient remplis au point que nous n'y pouvions quasi plus marcher. » (*Cartas y Relaciones*, de Hernan Cortès, p. 128.)

« Et ils tiroient une si grande quantité de flèches, qu'ayant destiné des gens pour les ramasser, il n'y avoit jour que l'on n'en bruslast quarante chartées. » (Herrera trad. par La Coste. Dec. II, liv. X, chap. IX, p. 718. Paris, 1660.)

Voyez aussi Sahagun, *Hist. de Nueva-Espana*, lib. XII, cap. XXII.

Page 364, ligne 9. Baudets et mantelets. — Nous avons traduit exactement le mot espagnol *burro*. C'est évidemment une sorte de chevalet. Ce terme de *baudet* est encore employé par les charpentiers.

Page 366, ligne 3. Là Cortès se montra fort vaillant homme. — Diaz ne fait aucune mention de la blessure que Cortès reçut à la main gauche. — Voyez *Cartas y Relaciones*, p. 168, Herrera, lib. K, cap. XI, et Torquemada, lib. IV, cap. LXIX. *Monarquia indiana*. Ces deux historiens prétendent que Cortès eut à soutenir, sur l'étroite plate-forme du Teocalli, contre deux nobles Aztèques qui s'efforçaient de l'en précipiter, une lutte acharnée dont il sortit vainqueur. Aucun contemporain n'a relaté ce fait.

Digitized by Google

Page 369, ligne 1. Que veut encore de moi Malinche? — Au milieu de ces événements tragiques, le caractère de Moctheuzoma nous apparaît avec d'étranges contrastes de grandeur, de faiblesse et de duplicité. Mais, par-dessus tout, le *Seigneur triste* est en proie à cette profonde mélancolie qui est le signe de sa race. La fatalité l'entraîne. Il se sent voué à la mort.

Page 369, ligne 29. C'était Coadlavaca. — Au commencement des hostilités, Cortès, à l'instigation de Moctheuzoma, avait relâché son frère Cuitlahua, seigneur d'Iztapalapan, qu'il tenait enchaîné en compagnie de Cacama et du roi de Tlacopan.

Page 370, ligne 10. La harangue n'était pas au bout. — « Ce qu'estant entendu par un jeune homme appelé Qieuxtemoc (Quauhtemotzin), lequel ils parloient desia d'eslire pour leur roy, dist à haute voix à Moteçuma qu'il se retirast comme un vilain, que puis qu'il avoit esté si couard que de se laisser prendre, ils ne luy devoient plus obeyr, mais plustost luy donner le chastiment qu'il meritoit, l'appellant femme, pour plus grande ignominie, et commença alors à enfoncer son arc et à tirer contre luy, et le peuple recommença à ietter des pierres et poursuivre leur combat. Plusieurs disent qu'alors Moteçuma fut frappé d'un coup de pierre, dont il mourut; les Indiens de Mexique affirment le contraire, mais qu'il mourut depuis de la façon que ie diray incontinent. » (Acosta, *Hist. nat. et morale des Indes,* trad. par Robert Regnauld, liv. VII, chap. XXVI, p. 366. Paris, Adrian Tiffaine, 1616.)

« Les Mexiquains l'écoutèrent avec grande attention; mais ils lui repartirent aussi tost: Tay toy, meschant efféminé, né pour tistre et pour filer; ces chiens te tiennent prisonnier, tu n'es qu'une poule, et aussi tost ils recommencèrent à ietter des pierres et des flèches. » (Herrera, dec. II, liv. X, chap. X, p. 722, trad. de La Coste. Paris, 1660.)

Page 370, ligne 19. On nous vint dire qu'il était mort. — « Les siens lui donnèrent un coup de pierre en la tête si grand qu'au bout de trois jours il était mort, » dit, d'un ton sec et mécontent, Cortès, comme s'il gardait au malheureux prince Aztèque quelque rancune de sa disparition trop hâtive au gré de ses projets. Les larmes que Diaz prête au Conquistador nous paraissent un effet

Digitized by Google

naturel du regret que lui causait la perte d'un instrument précieux. La ruine de ses projets ambitieux, peut-être aussi le remords de sa conduite cruelle, suffisent à les expliquer.

Tous les historiens espagnols sont d'accord sur les circonstances de la mort de Moctheuzoma, sauf Gomara (*Conquista*, p. 365) qui affirme que les Mexicains le tuèrent par inadvertance. *Oviedo* (lib. XXXIII, cap. XLVII) dit : « Je tiens pour assuré que sa fin fut telle que l'écrivit Cortès et que la conte l'histoire ; de plus, je l'ai ouï narrer *viva voce* par le commandeur Alvarado, qui y fut présent. »

« Les Mexiquains, dit Acosta (liv. VII, chap. XXVI), trouvèrent le roy Moteçuma mort, et blessé comme ils disent de coups de poignard, qui est leur opinion, que ceste nuict, les Espagnols le ruèrent avec d'autres seigneurs. » Sahagun, qui s'est fait l'écho de ces fables indiennes, prétend que les Espagnols donnèrent le garrot et étranglèrent Moctheuzoma et Cacamatzin et jetèrent leurs cadavres du haut des terrasses dans un lieu nommé la *Tortuga de Piedra*. Ce n'est qu'à titre de curiosité que nous mentionnons ce conte, tant l'absurdité en est évidente. Voyez Sahagun, *Historia de Nueva-Espana*, lib. XII, cap. XXIII.

« Ainsi mourut Moteczumacin, qui, par les Indiens, était tenu pour dieu et avait été si grand roi. » (Gomara, *Conquista*, p. 365.) Moctheuzoma avait quarante et un ans et en avait régné dix-huit. — « Les Indiens, ajoute philosophiquement Gomara, disent qu'il fut le meilleur de son lignage et le plus grand roi de Mexico ; et c'est chose remarquable que lorsque les royaumes sont le plus florissants et haut élevés, c'est alors qu'ils tombent, se perdent ou changent de maître. » Moctheuzoma avait eu de ses deux femmes légitimes et de ses nombreuses concubines cent cinquante enfants. Sa fille cadette, la belle princesse Tecuichpotzin, après le baptême dona Isabel Montezuma, est la seule de ses enfants légitimes qui survécut. Après la mort de son premier mari, l'empereur Quauhtemotzin, elle épousa successivement trois Espagnols. Des deux premiers, Pedro Gallego et Johan Cano, sont issues les nobles maisons d'Andrada Montezuma et de Cano Montezuma et, suivant Humboldt, des comtes de Miravalle. L'empereur aztèque eut d'une de ses concubines un fils nommé Tohualica-

Digitized by Google

huatzin. De ce prince, baptisé sous le nom de don Pedro, descendent les comtes de Montezuma et de Tula. Enfin les Sotelos de Montezuma font remonter leur origine à dona Leonor, une autre fille de Moctheuzoma, mariée à Christoval de Valderrama.

Voyez Oviedo, lib. XXXIII, cap. LIV, p. 549. Clavigero, t. I et III, *Storia del Messico;* Humboldt, *Essai politique*, t. II, liv. III, chap. VIII, p. 72; Prescott, *Conquête du Mexique*, t. II, liv. IV, chap. II.

Page 373, ligne 29. Cette attaque et sortie. — Contre sa coutume, Diaz donne peu de détails sur cette sortie, où les Castillans, après une lutte acharnée, enlevèrent les sept ponts fortifiés de la chaussée de Tlacopan. Les Mexicains profitèrent d'un armistice qu'ils obtinrent sous le prétexte d'appointer la paix, pour reprendre tous les postes perdus. Cortès, qui était rentré au quartier pour manger, remonta à cheval et, par une charge impétueuse, balaya les Mexicains. Dans cette sanglante affaire, le Conquistador courut les plus grands dangers, défendit seul un pont contre tout l'effort des masses indiennes et franchit à cheval une tranchée large de plus de six pieds. — « Je passai, mais à grand'peine, » écrit-il simplement dans sa lettre à Charles-Quint. — « Il eut à batailler seul contre tous les ennemis, dit plus pompeusement Oviedo, et il n'en trouva pas moins que celui dont Pétrarque dit que, seul contre la Toscane, il tint et défendit le pont cependant qu'on le coupait derrière lui, pour que la gent du roi de Toscane n'entrât point dans Rome. Son nom était Horatius Coclès, comme plus longuement écrit Titus Livius. Et, suivant ce que j'ai ouï de quelques-uns qui s'y trouvèrent présents, l'exploit que fit en cette journée Cortès est très digne d'être comparé à celui d'Horatius Coclès, dont il a été ci-dessus parlé. » (Oviedo, *Hist. gen. y nat. de Indias,* lib. XXXIII, cap. XIII, p. 324.) Voyez aussi *Cartas y Relaciones*, de Hernan Cortès, p. 134.

Il est possible que Diaz n'ait pas pris part à cette sortie. Suivant sa coutume, notre glorieux chroniqueur n'eût pas manqué d'enchérir sur les périls courus. Son laconisme intempestif est singulier. D'ailleurs, pour ces combats dans Mexico, si tous les historiens s'accordent sur leur nombre et leur succès, il n'en est pas un, sauf Oviedo qui suit toujours Cortès, qui soit d'accord sur l'ordre,

Digitized by Google

le temps, les lieux et les circonstances. Il est difficile, comme le remarque judicieusement Prescott, de se reconnaître au milieu d'un tel enchevêtrement de témoignages.

Page 375, ligne 2. Par un des Papas. — C'était le Teotenctli ou grand prêtre.

Page 376, ligne 24. Tout l'or, argent et joyaux. — « On dit, écrit Oviedo dans son dialogue avec Johan Cano, que fut grandissime le trésor que Hernando Cortès répartit entre tous ses soldats, lorsqu'il se détermina à abandonner la cité et à en sortir, sur le conseil d'un certain Botello, lequel se piquait de pronostiquer l'avenir.

Cano. — Je sais bien qui c'était, et il est vrai qu'il fut d'avis que Cortès et les chrétiens partissent. Et, au temps d'effectuer la sortie, il ne le fit pas savoir à tous. Seuls, ceux qui se trouvèrent à cet entretien en furent informés. Les autres, qui étaient dans leurs logements et quartiers, restèrent au nombre de 270. Ces hommes se défendirent et bataillèrent quelques jours durant, jusqu'à ce que la faim les contraignît à se rendre aux Indiens, qui leur gardèrent parole tout comme Alvarado le leur avait fait. Ainsi tous ceux de ces 270 chrétiens qui n'avaient pas été tués en combattant se rendirent à merci et furent cruellement sacrifiés. Mais il vous faut savoir, monsieur, que ceux qui profitèrent le plus de cette libéralité dont Cortès, ainsi que vous le dites, usa envers ses soldats, et se chargèrent davantage d'or et de joyaux, furent le plus tôt occis. Car, voulant sauver le bât, l'âne qui l'avait le plus lourd mourut, tandis que ceux qui ne voulurent rien autre que leurs épées et armes, passèrent avec moindre empêchement, s'ouvrant le chemin avec l'épée. » (Oviedo, *Hist. gen. y nat. de Indias*, lib. XXXIII, cap. LIV, p. 551.)

Cette accusation absurde et monstrueuse n'a été répétée par aucun historien. Herrera, qui avait sous les yeux la *Chronique* du Conquistador Ojeda, s'exprime ainsi : « Cependant Cortès avoit envoyé donner avis par tout le logement, et commandé à Ojeda de regarder dans toutes les chambres, afin qu'il n'y demeurast aucun malade, ou quelque autre qui fust endormy. L'on se souvint que, le froid ayant saisi cette nuit-là un nommé François, Ojeda monta

Digitized by Google

sur la terrasse, où il le trouva dormant; il le tira par les pieds et luy dit que l'on s'en alloit, et que s'il demeuroit, les Indiens le tueroient; il se hasta et atteignit la compagnie. » (*Hist. des Voyages et Conquestes des Castillans*, trad. d'Antoine d'Herrera, par N. de la Coste. Déc. II, liv. X, chap. XI, p. 728, Paris, 1660.)

Page 377, ligne 17. Dans une petite caisse. — Petaquilla (*Petacalli*). — Les petaças mexicaines étaient des caisses d'osier ou de cuir.

Page 379, ligne 14. A coups de casse-tête. — Nous avons ainsi traduit le mot *macana*. C'est à tort. Il ne s'agit pas ici du *tomahawk* indien. Diaz a certainement voulu désigner le *maquahuitl* ou sabre mexicain.

Page 379, ligne 17. Du diantre s'il fut suivi! — Ce passage obscur et peut-être corrompu contient, à l'adresse de Cortès, un reproche si grave que Diaz n'a sans doute pas osé l'exprimer plus clairement.

Page 380, ligne 25. Tiacanes. — Les braves, du Mexicain *Tiacauh*.

Page 380, ligne 27. Et, suivant la chaussée. — C'est la chaussée de Tlacopan ou Tacuba que, dans leur déroute, suivirent les Espagnols, et non point celle d'Iztapalapan, comme l'avance à tort Clavigero. (*Storia del Messico*, t. III, p. 129.)

Page 383, ligne 2. Le saut d'Alvarado. — « Il parvint à un pont qu'avait déjà passé Hernando Cortès et ceux qui échappèrent. Le pont était levé et tout était plein de morts quasi jusques en haut. Et comme il était jeune et fort deste, il joua de la lance contre les ennemis, qui s'arrêtèrent un instant, et incontinent, sans perdre de temps, il se rua et, sur le gros bout de la lance, sauta si légèrement qu'il traversa tout l'espace qu'occupait le pont et se mit en sûreté de l'autre bord, les Indiens demeurant tout ébahis à ce coup. Le saut fut si extrême en grandeur qu'à bien des gens qui ont vu l'endroit, j'ai ouï dire qu'il paraît chose impossible qu'un *homme humain* l'ait pu sauter. Enfin il le sauta et sauva ainsi la vie que perdirent tous ceux qui restaient derrière. » (Oviedo, lib. XXXIII, cap. XLVII, p. 514.)

Digitized by Google

Cortès, dans son bref récit de la Nuit Triste, est muet. Gomara relate le fait sans réflexion. Camargo, dans son *Historia de Tlascala*, conte le saut d'Alvarado avec force détails, mais sans énoncer la largeur du fossé. Il ajoute que les Mexicains furent si stupéfaits de ce bond prodigieux, *qu'ils mangèrent la terre*, criant : Vraiment cet homme est fils du soleil ! Les enfants d'Alvarado, le *Capitaine du Saut*, firent preuves judiciaires, par-devant les juges de Tezcuco, de la prouesse de leur père. — « Dans l'endroit que l'on nomme aujourd'hui le Saut d'Alvarado, dit sèchement Ixtlilxochitl, les Mexicains appelaient ce canal Tolteca Acalopan. » (*Hist. des Chichimèques*, t. II, p. 250.) — « Un petit pont près de Bonavista a conservé le nom de Salto de Alvarado », ajoute Humboldt. (*Essai polit.*, t. II, p. 73.) — « C'est un fossé de médiocre largeur, » conclut Prescott. (*Conquête du Mexique*, t. II, p. 298. Note.)

Page 385, ligne 6. Il y avait là auprès un temple. — Ce Teocalli était bâti au sommet du coteau d'Otoncalpolco, que l'on nomme aussi colline de Montezuma.

Page 386, ligne 13. Comment demeurèrent morts et les fils de Montezuma... et le Cacamatzin et autres petits Rois. — « Dans cette affaire et dans les autres combats qui eurent lieu pendant la retraite, on tua, parmi les seigneurs qui accompagnaient Cortès, comme alliés ou comme otages, quatre nobles mexicains, dont deux étaient fils de Motecuhzoma; ils se nommaient Zoacoatzin, Izoacpopocatzin, Zecpactzin et Tencuenotzin; des quatre filles de Netzahualpiltzintli qui lui avaient été données en otage, il en périt trois; mais ce fut un bonheur pour l'une d'elles, car elle avait reçu le baptême sous le nom de dona Juana. Cortès l'avait beaucoup aimée et lui avait fait donner ce sacrement parce qu'elle était sur le point d'accoucher. Deux fils de Netzahualpiltzintli et Xiuhlototzin, seigneur de Teotihuacan; un des grands du royaume de Tezcuco et capitaine général d'Ixtlilxochitl, qui l'avait envoyé au secours de Cortès, succombèrent aussi dans cette occasion. » (*Histoire des Chichimèques* par F. d'Alva Ixtlilxochitl, t. II, p. 251.)

L'historien tezcucan, de même que Torquemada (*Monarq. Ind.*, lib. II, cap. LXXII, et lib. IV, cap. LVI), prétend que les Espagnols, avant de sortir de Mexico, tuèrent de quarante-sept coups de poi-

Digitized by Google

gnard Cacama, qui, bien que captif, fit une brave défense. (*Hist. des Chichimèques*, t. II, p. 249.)

Cortès dit formellement (*Cartas y Relaciones*, p. 137) que Cacama et les autres princes furent tués par leurs compatriotes, dans la déroute de la Nuit Triste.

Voyez aussi Herrera. Déc. II, lib. X, et Oviedo, lib. XXXIII, cap. XIV.

Page 387, ligne 20. Grand pueblo nommé Gualquitan. — Les guides tlascaltèques conduisirent les Espagnols vers le nord, en passant par Quauhtitlan, que Ixtlilxochitl nomme Quaximalpan, et en contournant le lac de Tzompanco.

Page 388, ligne 3. Nous mangeâmes le cheval tué. — « On leur tua un cheval, et, bien qu'il leur fît grande faute, parce que, après Dieu, les chevaux leur étaient forte garantie par la peur qu'en avait cette gent barbare, sa chair leur fournit un bon aliment, et ils se consolèrent et apaisèrent en partie leur faim. Et ils le mangèrent sans en laisser ni cuir ni rien autre, fors les os, les sabots et le poil. Les tripes même ne leur semblèrent pas de moins bon goût que les andouilles de Naples ou les gentils chevreaux d'Avila ou les savoureuses génisses de Sorrente et de Saragosse, tant était extrême leur nécessité. Car depuis qu'ils étaient sortis de la grande cité de Temistitan, ils n'avaient rien mangé que maïs grillé et bouilli et herbes des champs, et non certes à leur appétit et besoin. » (Oviedo, lib. XXXIII, cap. XIV, p. 328.) Voyez aussi *Cartas y Relaciones* de Hernan Cortès, p. 138, et Herrera, déc. II, lib. X, cap. XII.

Page 388, ligne 4. Le lendemain. — Le 7 juillet, suivant Cortès; le 14, suivant Bernal Diaz.

Page 388, ligne 7. En une plaine. — Dans leur marche, les Castillans durent passer en vue des pyramides de San-Juan de Teotihuacan, que nous avons décrites plus haut. Chose étrange, pas un de leurs chroniqueurs n'en fait mention. Il est vrai, pour parler comme Diaz, que les Conquérants n'avaient guère le loisir d'examiner des monuments antiques, ayant alors à s'employer à sauver leur vie.

Digitized by Google

Page 388, ligne 10. Les champs sont couverts de guerriers mexicains. — « Et comme ils étaient vêtus de blanc, on eût dit qu'il avait neigé sur la campagne. » (Herrera, déc. II, lib. X, cap. XIII.)

Page 388, ligne 24. Alors qu'ils nous commençaient d'entourer. — « Les Espagnols, écrit Sahagun (lib. XII, cap. XXVII), étaient comme une ilette, dans la mer, battue de tous côtés par les lames. »

Page 388, ligne 26. Oh! qu'il faisait beau voir... — « Superbe confusion de panaches et d'armes où les horreurs avaient leur beauté! » (Solis, *Conquista*, lib. IV, cap. XX.)

Toute cette belle rhétorique, comme dirait notre chroniqueur, ne vaut pas la mâle simplicité de Cortès : « Et, certes, nous crûmes que c'était le dernier de nos jours. » (*Cartas y Relaciones*, p. 139.)

Page 390, ligne 8. Le porte-étendard. — « Tlhuitcatzin, général de cette armée, qui portait l'étendard royal de Mexico; c'était un filet d'or qu'on nommait Mathxopili. » (Ixtlilxochitl, *Hist. des Chichimèques*, t. II, p. 256.) — Tous les historiens célèbrent à l'envi cette prouesse du Conquistador. Quant à lui, sa concision et sa modestie sont telles qu'elles semblent un raffinement de gloire : « Nous demeurâmes, en ce travail, une grande partie de la journée, jusqu'à ce que Dieu permît que mourût un personnage des leurs, lequel devait être si considérable que avec sa mort cessa toute cette guerre. » (*Cartas y Relaciones* de Hernan Cortès, p. 139. Paris, 1866.)

Page 391, ligne 14. La fleur de Mexico et de Tezcuco et de Saltocan. — Les Indiens étaient 200,000, dit Gomara (*Conquista*, au t. I des *Hist. primit. de Indias*, p. 369).

« Les Castillans suivirent la victoire et tuèrent, selon ce qui en a esté rapporté au vray, 20,000 Indiens. » (Herrera, déc. II, cap. XIII.) Voyez aussi Oviedo, lib. XXXIII, cap. XLVII, et Ixtlilxochitl, *Hist. des Chichimèques*, t. II, p. 257. Paris, 1840.

Page 392, ligne 17. Pelu ou tondu. — « *No dexar vos ni vellosos*, de mot à mot, signifie ne laisser ny roux, ny velu; que nous dirons en françois, n'épargner ny rais ny tondu et sembleroit qu'il faluset

Digitized by Google

dire *raso* pour *raso*, afin de répondre à notre francois *rasé*, qui est à dire rasé, mais *velloso*, qui signifie velu, ne répondroit pas bien à tondu, estant son contraire, tellement que chaque langue a son proverbe particulier et, en effect, c'est-à-dire employer le verd et le sec. » (César Oudin, *Trésor des deux langues*, Bruxelles. Juan Mommarte, 1660.)

Page 392, ligne 1. Plus de 1,500 soldats. — Le désaccord est extrême, entre les historiens, quant à l'évaluation numérique des pertes de l'armée de Cortès. Prescott en a dressé (*Conquête du Mexique*, t. II, p. 304) un tableau numérique. Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire cette note de l'illustre historien de la *Conquête du Mexique*.

	TUÉS ET MANQUANTS		
	Espagnols		Indiens
Cortès	150	—	2,000
Johan Cano ap. Oviedo	1,170	—	8,000
Probanza	200	—	2,000
Oviedo	150	—	2,000
Camargo	450	—	4,000
Gomara	450	—	4,000
Sahagun	300	—	2,000
Herrera	150	—	4,000

« B. Diaz ne se donne pas la peine de se mettre d'accord avec lui-même. Après avoir dit que l'arrière-garde, qui souffrit le plus, se composait de cent vingt hommes, il ajoute, dans le même paragraphe, que cent cinquante (de ces cent vingt hommes) furent tués, et, quelques lignes plus loin, il porte ce chiffre de cent cinquante à deux cents ! »

Tous les chiffres du tableau ci-dessus ne se rapportent qu'aux morts de la Nuit Triste, sauf l'évaluation de Cano, qui comprend ceux qui furent tués dans la marche vers Tlascala.

Page 392, ligne 8. Notre sortie et fuite, le dix du mois de juillet. — Diaz est ici d'accord avec Gomara (*Conquista*, p. 368). — Cortès (*Cartas y Relaciones*, p. 140), dit que l'armée entra le

Digitized by Google

8 juillet sur le territoire de Tlascala et que la sortie de Mexico fut effectuée dans la nuit du 30 juin au 1er juillet.

Page 393, ligne 4. Mangeant des courges. — Oviedo, au lib. VII, cap. VIII, parle du grand nombre de courges que cultivaient les Indiens. « Ils ne les mangent pas, dit-il, mais en font des vases et gourdes à porter de l'eau. Voyez aussi Pichardo, *Diccionario de vozes provinciales.* Habana, 1875.

Page 393, ligne 21. Les montagnolles qui sont proche Tlascala. — « Les villages et champs où eurent lieu tous ces combats sont situés avant Puebla, entre Otumba et cette ville. On les nomme les plaines de Apan et de là se découvre la sierra de Tlascala. » (Note de don P. de Gayangos, p 139 des *Cartas y Relaciones.*)

« De là paraissaient quelques montagnes de la province de Tlascalteca. Les nôtres sentirent, à leur vue, autant de joie que pouvaient avoir les fils d'Israël, alors que Moïse monta de la plaine de Moab sur le mont de Nebo, au-dessus de Phasga, en face Jéricho; et que le Seigneur leur montra la terre de Galaad jusques à Dan et tout Nepthali, et leur dit : « Voici la terre que j'ai promise à Abraham, à Isaac et à Jacob, disant : A ta race je donnerai cette terre, etc... » (Oviedo, *Hist. gén. y nat. de Indias,* lib. XXXIII, cap. XIV, p. 329. Madrid, 1853.)

Page 394, ligne 19. Une fontaine. — Ce serait, suivant Prescott, la fontaine d'Azumba, dont le P. Toribio de Benavente fait mention dans son *Historia de los Indios,* parte III, cap. XVI.

Page 394, ligne 27. Gualiopar. — Le Galipan de Cortès. — C'est Huejotlipan.

Page 396, ligne 19. Cortès. — Bernal Diaz ne fait aucune mention des blessures de Cortès. Le Conquistador dit avoir été blessé à deux doigts de la main gauche et à la tête de deux coups de pierre (*Cartas y Relaciones,* p. 140). Gomara constate la gravité de ces blessures. Voici ce qu'en dit un témoin oculaire, Johan Cano, dans sa conversation avec Oviedo :

L'ALCAYDE. — Le marquis a beaucoup fait et, certes, il est digne de tout ce dont il a été pourvu et de bien davantage. C'est

Digitized by Google

pitié que de voir un cavalier si valeureux estropié et prive de deux doigts de la main gauche, comme je l'ai écrit au chap. XV, d'après sa propre relation. Mais ainsi vont les choses de la guerre, et les honneurs et la palme de la victoire ne se gagnent point en dormant.

CANO. — Sans doute, Monsieur, Cortès a été fortuné et sagace capitaine, et les princes ont coutume de guerdonner qui les sert et il est bien qu'ils en usent ainsi envers tous ceux qui travaillent à leur royal service. Mais j'en ai vu quelques-uns qui travaillent et servent et ne profitent mie, et d'autres qui n'en font pas autant sont gratifiés et avancés, mais bien voudraient-ils être tous rémunérés comme le marquis le fut pour ses doigts sur lesquels vous vous apitoyez. Dieu eut peu de chose à faire pour le faire guérir. N'en ayez point de souci, Monsieur. Car tout comme il les emporta de Castille, lorsque, pour la première fois, il passa à ces contrées, ainsi les a-t-il, à cette heure, en Espagne, vu qu'il n'a jamais été estropié et qu'il ne lui manque rien; aussi n'eut-il oncques besoin de chirurgien ni de miracle pour se tirer de cette affaire. » (*Historia general y natural de Indias*, por el Capitan Gonzalo Hernandez de Oviedo y Valdès, lib. XXXIII, cap. LIV, p. 551. Madrid, 1853.)

FIN DES NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

Chapitres LXI à CXXVIII. 1-396
Notes et Éclaircissements. 397-447

Digitized by Google

Digitized by Google

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE VINGT-HUIT FÉVRIER MIL HUIT CENT SOIXANTE-DIX-NEUF

PAR A. QUANTIN

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS.

Digitized by Google

B.S.C.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ARCHIVE

32101 064969120

Digitized by Google

This Book is Due

V.2

le la
lle-
pagne.

Digitized by Google

Digitized by Google